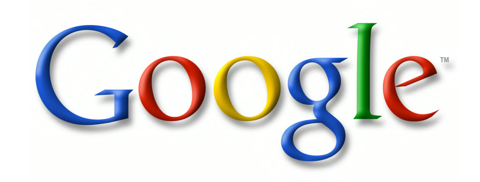
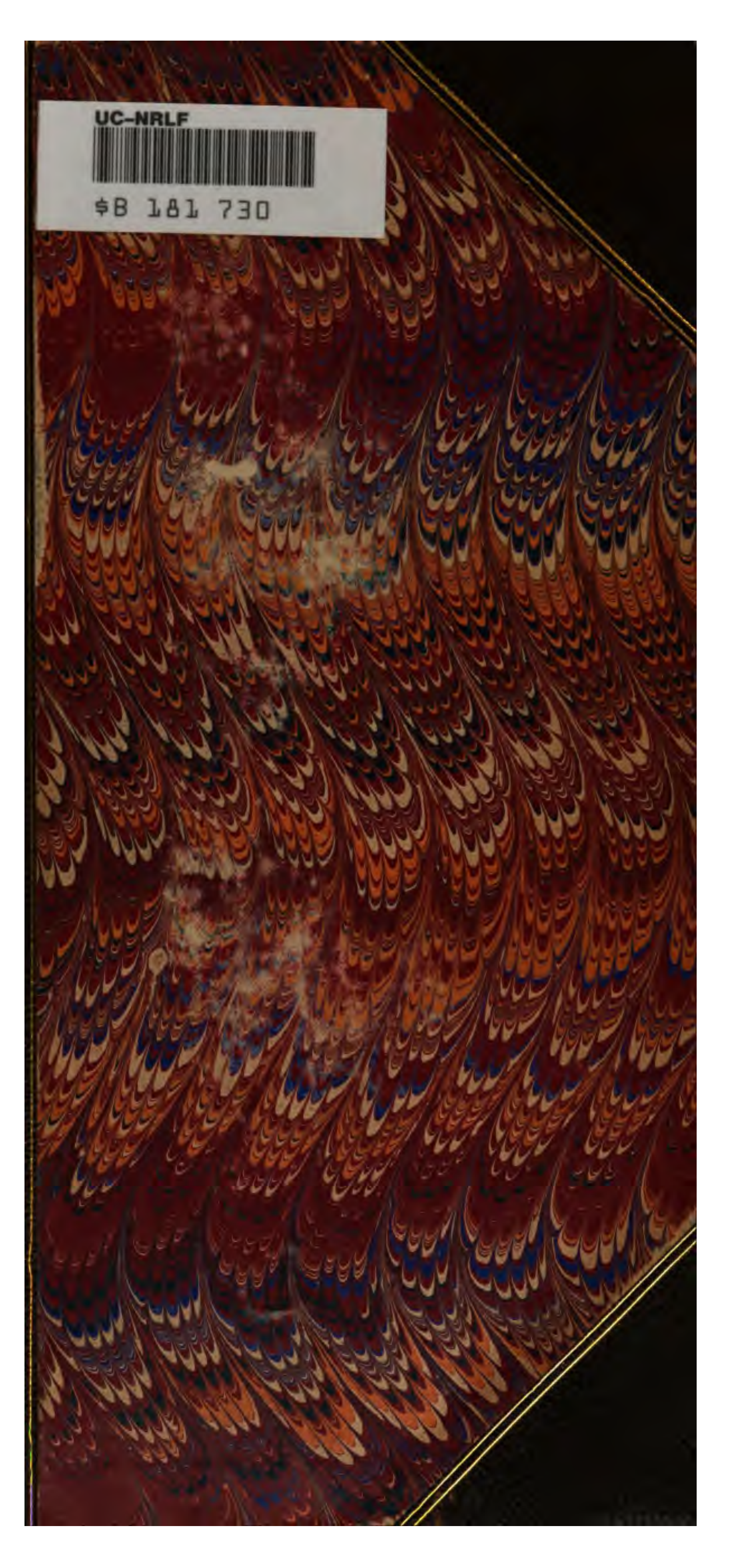
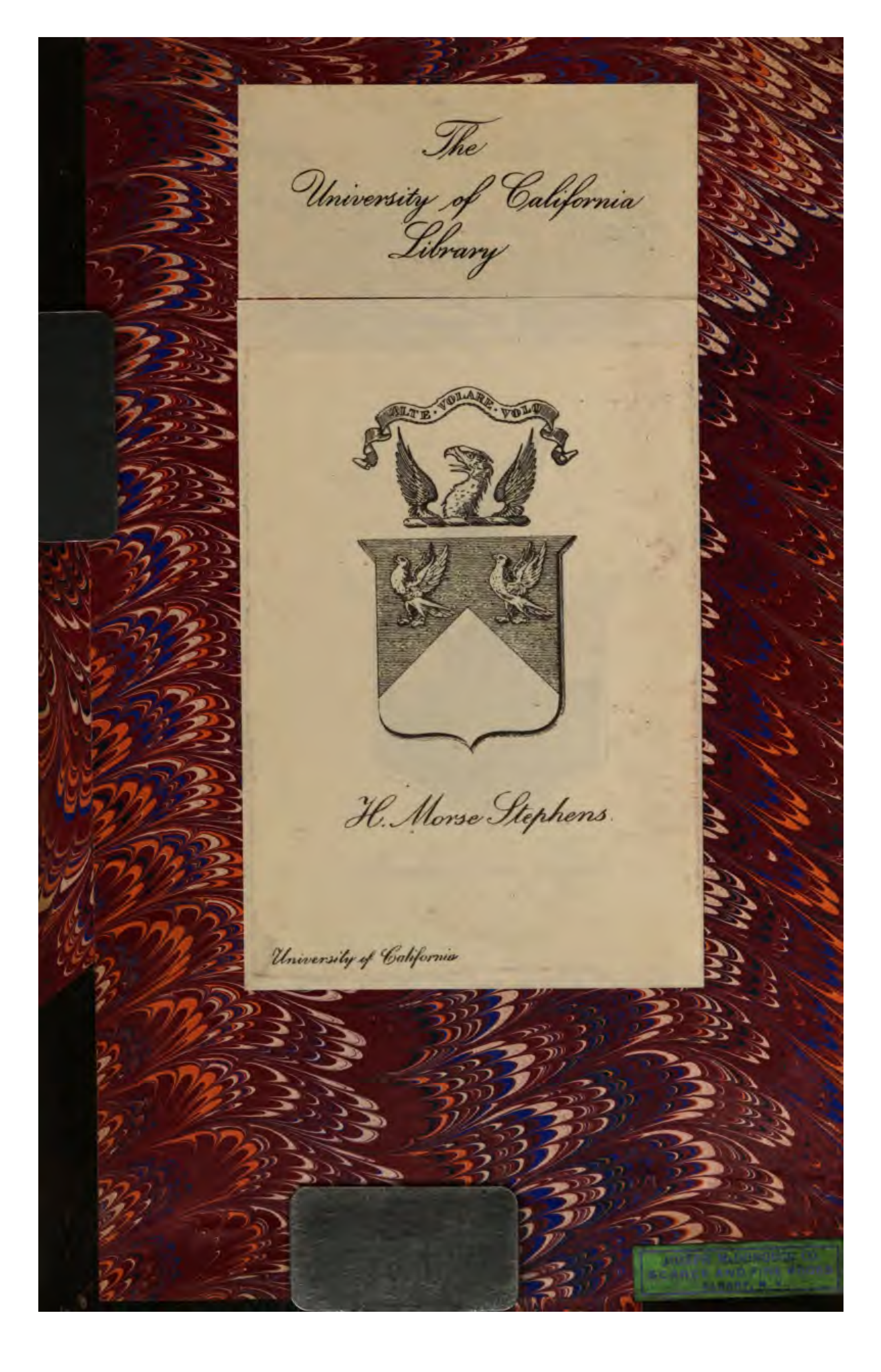



UC-NRLF
$B 181 730


The
University of California
Library
ALTE VOLARE VOLO
H. Morse Stephens.
University of California



TERRE

LA

GUERRE AU JOUR LE JOUR

LA

GUERRE AU JOUR LE JOUR

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

LA

GUERRE AU JOUR LE JOUR

1870 — 1871

SUIVIE DE CONSIDÉRATIONS

SUR

LES CAUSES DE NOS DÉSASTRES

PAR

LE BARON A. DU CASSE

EXTRAIT DU SPECTATEUR MILITAIRE

PARIS

LIBRAIRIE MILITAIRE DE J. DUMAINE

30, RUE ET PASSAGE DAUPHINE

—

1875

AVANT-PROPOS

Lorsque j'entrepris de me rendre compte des causes qui avaient produit nos désastres militaires en 1870-71, je dus lire, analyser, commenter sérieusement tout ce qui a été publié sur notre lutte contre l'Allemagne du nord. Cette étude m'a donné la pensée de réunir, jour par jour, les faits qui se sont produits sur les divers théâtres de guerre : *Paris*, *la Loire*, *le Nord*, *l'Ouest*, *l'Est* de la France, etc.

C'est cette étude, résultat de mes travaux, que je réunis aujourd'hui en un volume, après l'avoir confiée au *Spectateur militaire*, qui à la suite d'un bon accueil lui a fait voir le jour.

Puisée à différentes sources, principalement dans les consciencieux ouvrages des généraux de Wimpffen, d'Aurelle de Paladine, Martin des Pallières, Chanzy et Vinoy, dans celui du général Faidherbe, et même dans

celui de M. de Freycinet, cette étude pourra peut-être servir de guide aux hommes qui voudront se rendre compte des événements de la période embrassant les six derniers mois de 1870 et les deux premiers de 1871.

Je fais suivre mon récit d'un essai sur les causes de nos désastres, désirant qu'il soit fait meilleur accueil à ce que j'écris aujourd'hui qu'à ce que j'écrivis en 1863 lorsque je publiai la brochure intitulée : *Influence des inventions modernes sur l'art de la guerre.* Pourquoi, à cette époque, ne fit-on pas plus attention au *Garde à vous* du modeste officier ?

Baron DUCASSE.

LA GUERRE AU JOUR LE JOUR

1870-1871

15 *juillet* 1870. — Le gouvernement français se décide à déclarer la guerre à la Prusse. L'empereur Napoléon III fait connaître aux maréchaux Le Bœuf et de Mac-Mahon son plan d'opération offensif pour franchir le Rhin dans les premiers jours d'août, attaquer et battre l'une après l'autre les armées du sud et du nord de l'Allemagne. — Le roi de Prusse revient d'Ems à Berlin, assemble un conseil de guerre où assistent les généraux de Moltke, de Roon et M. de Bismark. Frédéric-Guillaume leur fait connaître son projet de prendre également l'offensive contre la France. — Les réserves de l'armée française sont rappelées sous les drapeaux.

16 *juillet*. — Le gouvernement prussien envoie par le télégraphe, dès la pointe du jour, l'ordre de mobilisation et celui de mise en mouvement des troupes allemandes, depuis les côtes de la Baltique jusqu'au lac de Constance. — Le Conseil de la confédération de l'Allemagne est réuni, le chancelier fédéral de Bismark lui expose les circonstances. — En France, l'Empereur reçoit le Sénat.

17 *juillet*. — Le camp de Châlons (corps du général Frossard) reçoit l'avis de se tenir prêt à partir. Les armées françaises et allemandes qui doivent entrer en campagne sont formées sur le papier. En voici la composition.

FRANCE

Sept corps d'armée sous le nom d'*Armée du Rhin*. L'Empereur, généralissime. — Le maréchal Le Bœuf, major général. — Garde impériale (général Bourbaki), divisions Deligny, Picard, Desvaux. — 1er corps (maréchal de Mac-Mahon), divisions Ducrot, Douay (Abel), Raoult, de Lartigue, Duhesme. — 2e corps (Frossard), divisions Vergé, Bataille, de Laveaucoupet, Marmier. — 3e corps (Bazaine), divisions Montaudon, Castagny, Metmann, Decaen, de Clairambault. — 4e corps (Ladmirault), divisions Cissey, Grenier, de Lorencez, Le Grand. — 5e corps (de Failly), divisions Goze, L'Abadie d'Aydren, Guyot de Lespart, Brahaut. — 6e corps (Canrobert), divisions Tixier, Bisson, Lafond de Villiers, Levassor-Sorval, de Salignac-Fénelon. — 7e corps (Douay Félix), divisions Dumesnil, Liébert, Dumont, Ameil. — Réserve de cavalerie, divisions du Barrail, de Bonnemains, Forton. — 220 000 hommes.

La totalité des troupes régulières de France entre dans la composition première de l'armée du Rhin, à l'exception d'un très-petit nombre de régiments, dont ceux d'Algérie et ceux des États pontificaux *rappelés*.

ALLEMAGNE

Trois armées : Généralissime, le roi Frédéric-Guillaume ; chef d'état-major, M. de Moltke.

1re *armée* (général Steinmetz), 7e corps (Zastrow), divisions westphaliennes Glümer, de Kameke. — 8e corps (de Göben), divisions rhénanes Weltzien et de Barnekow. — 1er corps (de Manteuffel), divisions prussiennes de Bentheim, de Pritzelwitz. — Divisions de cavalerie de la première armée, Hartmann et von der Gröben.

2e *armée* (prince Frédéric-Charles), 3e corps (Alvensleben 11e), divisions brandebourgeoises de Stülpnagel et de Buddenbrock. — 10e corps (de Voigts-Rhetz), divisions hanovriennes de Schwartzkoppen, de Kraatzkosclau. — 4e corps (Alvensleben 1er), divisions de Magdebourg et de Thuringe de Groos, de Schöler. — 9e corps (de Manstein), divisions de Hesse et de Schleswig, prince de Hesse et de Vrangel. — 12e corps (prince de Saxe), divisions saxonnes, princes Georges et de Holderberg, une division de cavalerie. — Garde (prince de Wurtemberg), divisions Pape et de Budritzky. — 2e corps (Fransecki), divisions de Poméranie de Hartmann, Hann de Veyhern. — Cavalerie de la 2e armée, divisions de Reinbacben, duc de Mecklembourg, von der Goltz.

3e *armée* (prince royal de Prusse), 5e corps (de Kirchbach), divisions de Sandrart, de Schmidt. — 11e corps (de Bose), divisions prussiennes de Schachtmeyer, de Gersdorff. — 1er corps bavarois (von der Tann), divisions de Stephan et Pappenheim. — 2e corps bavarois (de Hartmann), divisions Walther et de Bothmer. — 6e corps (de Tümpling), divisions prussiennes de Gordon et Hoffmann. — Division wurtembergeoise d'Obernitz (8 régiments d'infanterie, 3 bataillons de chasseurs et 4 régiments de cavalerie), combinée avec la division de Bade du général Beyer, ayant 2 régiments des gardes du roi de Prusse, 4 régiments d'infanterie et 3 de cavalerie, troupes sous les ordres du général Nerder. — Cavalerie de la 3e armée, divisions de Stolberg, prince Albrecht de Prusse.

Troupes françaises mobilisées pour entrer en campagne : 250 000 hommes au plus.

Troupes allemandes : 420 000 combattants, au moins.

Les 6e et 7e corps français sont encore en formation, les

trois armées allemandes sont en ligne rapprochées de la frontière, et prêtes à entrer immédiatement en campagne.

18 *juillet.* — Ordre de mise en route des corps français. La garde impériale et les divisions de l'armée dite de Paris sont prévenues d'avoir à se tenir prêtes au départ. Le 2e corps (général Frossard) reçoit l'ordre, au camp de Châlons, de se rapprocher de la frontière de l'Est, vers Thionville. C'est le seul corps qui, en apparence du moins, semble complétement organisé. De fait, une grande partie de son matériel de campagne et de ses approvisionnements lui manque encore.

On décide que les trois régiments de zouaves, les trois de tirailleurs algériens, les quatre de chasseurs d'Afrique, seront ramenés d'Algérie, où on laisse provisoirement les 16e, 38e, 39e et 92e de ligne, le régiment étranger, les 1er, 9e, 13e de chasseurs à cheval et 8e de hussards, trois régiments de spahis et huit batteries. — On fait également revenir des États pontificaux la division Dumont avec le général Guilhem, composée des 35e et 42e de ligne, et deux batteries. Ces troupes sont envoyées au 7e corps (Douay).

L'armée active se trouve formée alors de trois cent quarante-quatre bataillons, de deux cent dix-huit escadrons et de cent quatre-vingt batteries de campagne. — Les bataillons sont à six cent cinquante hommes en moyenne, les escadrons à cent vingt chevaux, les réserves n'ayant pas encore rejoint; ce qui donne deux cent vingt-cinq mille fantassins, trente mille chevaux et trente mille canonniers avec mille bouches à feu.

19 *juillet.* — Le gouvernement prussien reçoit la notification de la déclaration de guerre. Ce pays est effrayé, croyant que l'armée française sera prête la première, franchira le Rhin et prendra l'offensive. Le ministère de la

guerre à Berlin procède avec calme pour mettre à exécution le plan offensif adopté. A Paris, départ des troupes au milieu de l'effervescence populaire et du désordre.

— Le Reichstag de la confédération du Nord, qui ne devait être réuni que le 21, est convoqué, et le roi fait en personne l'ouverture de la session extraordinaire. — M. de Bismark, après l'ouverture de la séance, reçoit du chargé d'affaires du gouvernement de l'Empereur la déclaration de guerre de la France à la Prusse.

— L'Allemagne du Sud paraît se ranger franchement avec l'Allemagne du Nord.

20 *juillet.* — Chaque commandant de corps d'armée en Allemagne reçoit ses instructions. Le Rhin, de Coblentz à Carlsruhe, est pris par la Prusse pour base d'opérations. La gauche, 3e armée, hâte son mouvement. Elle pivote sur la 1re armée. Cette première armée (aile droite) se concentre par Coblentz; la 2e (centre), par Bingen; la 3e (gauche), par Mannheim. Les Wurtembergeois et les Badois franchissent le Rhin à Maxau au sud, au point désigné par l'empereur Napoléon III pour le passage du fleuve par l'armée française.

21 *juillet.* — L'armée française, partagée en deux grandes masses, les 1er, 5e et 7e corps vers Strasbourg en Alsace (Mac-Mahon); les 2e, 3e, 4e et 6e corps et la garde en Lorraine vers Metz (Bazaine), s'établit dans ses cantonnements.

22 *juillet.* — L'armée française se dispose à exécuter le plan offensif de l'Empereur.

Ce plan consiste à franchir le Rhin le 9 août à Maxau avec les cent cinquante mille hommes réunis à Metz, ayant en réserve les cinquante mille du camp de Châlons; à se jeter dans le grand duché de Bade, en évitant Rastadt à droite, et Germersheim à gauche; à battre d'abord l'armée alle-

mande du Sud et à se retourner brusquement contre l'armée du Nord. Pour exécuter ce plan il faut être prêt, et on ne l'est pas. — L'aile droite de l'armée française (1er et 7e corps) occupe l'Alsace, vers Strasbourg et Belfort. Le centre (5e et 2e corps) est cantonné vers Bitche et Sarreguemines. L'aile gauche (4e corps) est autour de Thionville. La réserve (garde et 3e corps) est, avec les réserves de cavalerie, à Nancy et à Metz. Le 6e corps (2e réserve) est en formation au camp de Châlons. Tous ces corps sont loin d'avoir leurs effectifs complets et leurs approvisionnements. — On peut même dire qu'ils sont dépourvus de tout. — L'Empereur reçoit le corps législatif. — Proclamation de Napoléon III au peuple français.

23 *juillet.* — L'armée allemande est en pleine marche (et pourvue de tout). Elle se rapproche de notre frontière du nord-est. L'aile droite (1re armée, général Steinmetz) est échelonnée de Coblentz, où se trouve son quartier général à Mayence (1er et 2e corps). Le centre (2e armée, prince Frédéric-Charles) a son quartier général à Mayence. La 2e partie de cette armée (11e, 12e corps et garde royale) est échelonnée en arrière. Aile gauche (3e armée, prince royal), quartier général à Mannheim (5e 9e 6e corps, 1er et 2e corps bavarois). A l'extrême droite les divisions badoises et wurtembergeoises, au nord de Carlsruhe. — L'Impératrice est investie de la Régence, mais avec des pouvoirs limités.

24 *juillet.* — L'armée française a fait son premier mouvement et se trouve : 1er corps, quartier général à Strasbourg, 2e corps à Sarreguemines, 3e corps à Metz, 4e corps à Thionville, 5e corps à Bitche, 6e corps au camp de Châlons, 7e corps au camp sous Belfort, Garde impériale à Nancy.

25 *juillet.* — L'empereur Napoléon III part de Paris avec

le prince impérial pour se rendre à l'armée. Le grand quartier impérial est établi à Metz.

26 *juillet.* — Ouverture des hostilités. Le comte de Zepelin, officier d'état-major wurtembergeois, passe le Rhin avec un parti de cavalerie et pousse une reconnaissance jusqu'aux défilés de Niederbronn, près de Bitche, en Alsace, pour tâcher d'avoir des nouvelles de notre aile droite et de savoir si notre intention est de franchir le Rhin. Au moment où la troupe allemande arrive aux défilés à Schirlenhoff, une reconnaissance française du 12e de chasseurs à cheval (brigade de Bernis), du 5e corps, se présente sur le même point et enlève les cavaliers ennemis. Tel est le premier engagement. L'intention des Allemands est d'aborder l'aile droite de l'armée française ; mais avant de le faire, ils veulent s'assurer que notre aile droite occupe bien réellement l'Alsace.

27 *juillet* 1870. — L'empereur Napoléon III visite Metz, donne des ordres pour mettre cette ville et les forts en état de défense. Il est étonné de trouver qu'on a négligé cette importante place de guerre. La garde impériale de Nancy se rend à Metz et bivouaque dans l'île Chambière. — Ordre du jour dans lequel le généralissime dit aux troupes : « *Je viens me mettre à votre tête pour défendre l'honneur* » *et le sol de la patrie.* » Cette phrase paraît un aveu de notre faiblesse et produit un mauvais effet sur les soldats. On distribue aux officiers une ridicule petite carte intitulée : *Carte des routes conduisant au Rhin.* Les généraux eux-mêmes manquent de la carte topographique au 1/80 000 du Dépôt de la guerre dont tous les officiers allemands sont pourvus.

28 *juillet* 1870. — L'Empereur est forcé de reconnaître que rien n'est prêt pour l'entrée en campagne de notre

armée. Pas d'ambulances; les administrations mal ou pas organisées. Metz et Strasbourg ni approvisionnées ni armées. — Le général Douay (Félix) prend à Colmar le commandement de son corps d'armée, le septième. — Seules, les divisions Dumesnil (1re) et Liébert (2e) sont réunies, ainsi qu'une brigade de cavalerie; la 3e division (Dumont) et une brigade de cavalerie, ainsi que trois batteries, ne sont pas encore arrivées.

29 *juillet*. — L'Empereur télégraphie à son ministre de la guerre à Paris qu'il est informé par l'intendant général de l'armée qu'on ne peut atteler un caisson ni rien constituer faute de personnel. — Napoléon III renonce à son plan offensif. Il apprend que l'ennemi montre ses masses sur le Rhin, et du côté de la forêt Noire. — En effet, l'ordre de mobilisation envoyé de Berlin le 16 juillet est exécuté partout, et le transport en ordre et par grandes masses des troupes est en action sur tous les points.

30 *juillet*. — Le gouvernement français abandonne toute idée d'offensive et fait des préparatifs pour se tenir prêt à repousser l'ennemi sur la rive gauche du Rhin. — Des ordres sont donnés pour la création d'une armée de réserve française formée avec les dépôts des régiments. — Les bataillons de guerre étant de six compagnies, deux par bataillon sont laissées au dépôt. — Les six compagnies distraites de cette façon forment un bataillon par régiment. Trois de ces bataillons forment un régiment de marche. — Au lieu de donner à ce quatrième bataillon six compagnies, on ne lui en donne que quatre. Deux restent à un nouveau dépôt, dont on organise 104 bataillons, que l'on complète avec les réserves. — L'armée de réserve est inscrite sur le papier et doit donner 39 régiments d'infanterie et 21 de cavalerie, composant trois corps d'armée de réserve formés

chacun de trois divisions d'infanterie et une de cavalerie, devant reprendre les nos 9, 10 et 11. — On ne peut trouver les vingt-huit mille hommes de la réserve nécessaires pour compléter les quatrièmes bataillons, c'est plus tard seulement que ces régiments de marche, formés des quatrièmes bataillons, paraissent à Paris et dans les provinces, sur le théâtre des opérations. Ces 9e, 10e, 11e corps n'existèrent jamais réellement.

31 *juillet.* — Le roi Frédéric-Guillaume quitte Berlin au milieu de l'enthousiasme de ses sujets et se dirige sur Mayence, par Magdebourg, Hanovre et Cologne. Son voyage est lent, parce que le grand quartier général allemand ne veut pas gêner plusieurs trains supplémentaires qui portent des troupes à l'armée, et qui sont intercalés, afin de ne causer aucun retard, dans le train royal. — Courte proclamation du roi au peuple prussien.

1er *août* 1870. — Les commandants en chef des première et troisième armées allemandes sont prévenus par le télégraphe que la 2e armée (prince Frédéric-Charles) va commencer son mouvement offensif; que les réserves de l'intérieur s'acheminent vers les têtes de lignes ferrées, devenues disponibles pour leur transport sur le théâtre de la guerre.

Le général Frossard reçoit ordre d'attaquer le lendemain Sarrebrück. — Il doit être soutenu par les 3e et 5e corps, le 3e (Bazaine) marchant par la vallée de la Lautern, le 5e (de Failly) par Sarreguemines. — Sarrebrück, situé sur les deux rives de la Sarre, est barricadé, les maisons sont crénelées, la gare du chemin de fer disposée de façon à opposer une vigoureuse résistance. — Les avant-postes prussiens vont jusqu'à la frontière où est établie une ligne de vedettes.

2 *août.* — Le roi de Prusse arrive dans la matinée à Mayence, où est établi le grand quartier général allemand. Un ordre du jour très-court est adressé par le généralissime à ses troupes. — *Combat de Sarrebrück.* — Le général Frossard, avec le 2e corps français placé à l'extrême gauche de la ligne, ayant l'ordre de faire une reconnaissance offensive, débouche sur la Sarre et se porte sur la petite ville prussienne de Sarrebrück, qui n'a pas été mise en complet état de défense par l'ennemi. A 11 heures la division Bataille (2e du 2e corps) commence l'attaque, tandis que la division de Laveaucoupet (3e) enlève le plateau dominant de Spikeren. L'Empereur et le prince impérial arrivent à midi sur le lieu du combat, salués des *vivat* des troupes. Napoléon III pointe une mitrailleuse. Les Prussiens se replient sur Sarrelouis, abandonnant Sarrebrück occupé et défendu par les régiments d'infanterie 40 et 48e du 8e corps (Barnekow) et par un régiment de lanciers. Dépêche télégraphique de l'Empereur à l'Impératrice sur le sang-froid du prince impérial. On croit à Paris à une victoire importante. — Les Prussiens ont, vers 2 heures, évacué la rive gauche de la Sarre et gagné les bois de la rive droite.

Troupes ayant pris part au combat de Sarrebrück : 10e et 12e bataillons de chasseurs à pied, 2e, 8e, 23e, 24e, 40e, 64e, 66e et 67e de ligne. — 7e de dragons. — 2 officiers tués et 15 hommes de troupe, 67 blessés. — Les Prussiens font sonner bien haut qu'après avoir les premiers déclaré la guerre, les Français, les premiers également, ont pris l'initiative de l'attaque et envahi le territoire allemand.

3 *août.* — Ordre est envoyé du quartier général allemand à la 1re armée (de Steinmetz) descendant du nord sur le sud, de se porter sur les environs de Tholey au nord

de Sarrelouis, pour être en mesure, si l'armée française fait une invasion entre la Moselle, la Sarre et le Rhin, de s'établir sur son flanc gauche. Après le combat de la veille, l'armée française ne prononce aucun mouvement en avant pour franchir la frontière. La 2e armée allemande (prince Frédéric-Charles) continue à s'avancer à travers le Palatinat, et arrive le soir à la hauteur de la 1re armée. Le général Goeben avec le 8e corps de la 1re armée se porte sur Wolklingen et occupe le pont sur la Sarre.

Le général Douay (Abel) fait prévenir le général Ducrot, commandant la 1re division du 1er corps, sous les ordres duquel il est placé par le maréchal de Mac-Mahon, que des forces allemandes considérables se portent sur lui. Le général Ducrot ne lui envoie pas de renfort et lui fait dire d'accepter la bataille.

Les espions français ayant fait connaître le passage à Trêves de nombreux corps allemands, on comprend que l'occasion de prendre l'offensive a été perdue pour nous.

4 août. — Le général de Moltke se décide à se jeter sur deux points de la ligne française — l'aile droite à Wissembourg, le centre à Forbach. — *Combat de Wissembourg.* — Les Allemands ayant reconnu que les lignes de Wissembourg sont dégarnies, que la division Abel Douay du 1er corps est en l'air, font faire une attaque vigoureuse contre la ville par la 3e armée (prince royal), qui passe la Lauter en plusieurs colonnes. — Résistance héroïque de la division Douay. — Son chef est tué; moins de 10 000 hommes combattent jusqu'à 2 heures contre une armée de 80 000. Les débris de la division Douay se retirent sur Soultz et Haguenau et sur Bitche par le col du Pigeonnier, après avoir été écrasés par un ennemi dix fois plus nombreux et par une artillerie formidable.

Troupes françaises ayant pris part au combat de Wissembourg : brigade Montmarie; 16e bataillon de chasseurs, 50e et 78e de ligne. Brigade Pellée : 1er zouaves, 1er tirailleurs algériens. Brigade de cavalerie de Septeuil; 3e de hussards et 11e de chasseurs.

Le roi de Prusse reçoit le soir à 6 heures une dépêche télégraphique du prince royal, lui annonçant l'affaire sanglante de Wissembourg et avouant de fortes pertes.

Généraux et colonels tués à Wissembourg : Abel Douay, général de division du 12 août 1866, grand officier de la Légion d'honneur, avait marqué dans les campagnes d'Orient, d'Italie et du Mexique. Il était un des meilleurs divisionnaires de l'armée.

Télégramme du maréchal de Mac-Mahon demandant au 7e corps une de ses divisions. — La 1re (Conseil-Dumesnil) part pour Haguenau, et arrive à temps pour prendre part à la bataille de Frœschviller.

5 *août*. — Le maréchal de Mac-Mahon se rend à Haguenau et à Wœrth pour réunir les autres divisions de son 1er corps et prendre une position défensive, s'attendant à être attaqué. La 3e armée allemande prolonge son mouvement offensif. Les 3e, 4e corps français et la garde impériale quittent Metz pour s'avancer vers le Nord-Est, sur Saint-Avold, par Courcelles, tandis que le 2e corps s'établit fortement sur les hauteurs de Sarrebruck. L'ennemi croit à un mouvement offensif de la principale armée française sur le Palatinat. On décide à l'état-major général prussien que la 1re armée allemande cherchera à attirer les forces françaises sur elle pour dégager la 2e armée, qui essaye de se déployer dans ce moment sur la Sarre. Le soir, les commandants des trois armées allemandes sont prévenus que le lendemain les troupes commenceront leur mouvement en avant vers la

Sarre, et que le quartier général sera à Hollenhaufen. Le maréchal de Mac-Mahon, prévenu qu'il va être attaqué, reçoit par un officier de l'Empereur l'ordre de livrer bataille. Il choisit une forte position défensive sur la rive gauche du ruisseau de Sauerbach, en face de Wœrth. Cette position s'étend de Frœschwiller à Reischoffen. Elle est située à 4 kilomètres à l'ouest de la forêt de Haguenau.

La 3e armée allemande se porte en avant, de la manière suivante : *Aile droite :* 2e corps bavarois (Hartmann), deux divisions d'infanterie et une de cavalerie sur Lembach. — *Centre :* 5e corps (Kirchbach), deux divisions d'infanterie sur Reuschendorf, vis-à-vis Wœrth; 11e corps (de Bose), deux divisions d'infanterie et deux régiments de cavalerie sur Soultz (quartier général du prince royal). *Aile gauche :* corps wurtembergeois de Werder, trois brigades d'infanterie et deux de cavalerie, division badoise, trois brigades d'infanterie, une de cavalerie sur Aschbach avec la 4e division de cavalerie (prince Albrecht). — *Réserve :* 1er corps bavarois (Von der Tann), deux divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie sur Ingolsheim. — Le prince Frédéric-Charles (2e armée) porte son quartier général à Hombourg.

A cette masse de dix divisions d'infanterie et de cinq de cavalerie ayant une artillerie de soixante batteries, le maréchal de Mac-Mahon ne peut opposer que les divisions d'infanterie Ducrot, Raoult, Lartigue, les débris de celle Abel Douay, les divisions de cavalerie Duhesme du 1er corps, de Bonnemains de la réserve; la division d'infanterie du 7e corps, Conseil-Dumesnil, qui le rallie le 5 au soir, et une douzaine de batteries. — Le 87e de ligne (colonel Blot) de la division Lartigue est laissé au général Uhrich à Strasbourg pour former la garnison de la place.

Ce même jour, 5 août, le 2e corps (Frossard) abandonne Sarrebrück et prend position en arrière de la Sarre, sur les hauteurs de Spikeren et de Stiring, la division Laveaucoupet (3e) à droite, la division Vergé (1re) à gauche, barrant la route de Forbach à Sarreguemines et couvrant le chemin de fer. La 2e division (Bataille) se place en réserve en arrière. Le 4e corps (Ladmirault) est à la gauche de Frossard à Bouzonville, en face Sarrelouis. La brigade Lapasset du 5e corps avec la division Montaudon du 3e occupent Sarreguemines à droite du 2e corps. En arrière, sur la route de Metz, la division Metmann à Merlebach et la division Decaen à Saint-Avold (3e et 4e du 3e corps).

Les divisions de l'armée française, au centre et à gauche de la ligne de bataille générale, sont donc parfaitement à même de se soutenir, surtout vers Forbach; mais ce jour-là même, un décret de l'Empereur a nommé le maréchal Bazaine commandant en chef de l'armée formée des 2e, 3e, 4e et 6e corps et la garde, en sorte que si le maréchal, appelé par le commandant du 2e corps, arrive sur le champ de bataille, il prend le commandement et a tout le mérite de l'action.

6 *août* 1870. — La 3e armée allemande (prince royal de Prusse) opère, avec toutes ses troupes disposées comme on l'a vu, une marche concentrée en avant. L'intention de l'ennemi, à Wœrth sur notre droite, comme à Spikeren sur notre centre, est de ne livrer bataille que le lendemain 7 août; mais les troupes des deux partis se trouvant bientôt bec à bec, s'engagent. A Frœschwiller, les avant-gardes prussiennes rencontrent les reconnaissances françaises, et tiraillent, dès sept heures du matin. A huit heures une vive canonnade est commencée par le 5e corps allemand (de Kirchbach). Le maréchal de Mac-Mahon croit à une simple dé-

monstration, parce que le feu de l'ennemi a cessé un instant, vu les instructions données par le prince royal pour le lendemain seulement. Les Bavarois et le 11e corps allemand s'engagent fortement sur notre droite, le 5e corps reprend son tir contre notre centre. — A midi 1/2, le 11e corps marche sur Frœschwiller. — A une heure le prince de Prusse arrive sur le terrain. — A deux heures, le maréchal de Mac-Mahon fait avancer sa réserve sur Frœschwiller. — A deux heures 1/2 la division wurtembergeoise d'Obernitz reçoit du prince royal l'ordre de marcher sur Reischoffen par Ebernach pour couper notre ligne de retraite sur Saverne. — Dévouement de nos six régiments de cuirassiers pour assurer la retraite prescrite vers quatre heures. — La retraite s'effectue, partie sur Bitche, partie sur Saverne, sous la protection de la division du 5e corps, Guyot de Lespart, arrivée à Niderbronn pendant l'action. La cavalerie wurtembergeoise, fatiguée par les charges de nos cuirassiers, poursuit mollement.

Troupes françaises ayant pris part à la bataille de Frœschwiller ou de Wœrth : 1er corps : 1er, 8e, 13e bataillons de chasseurs à pied ; 36e, 48e, 43e, 74e, 96e et 6e de ligne, 4e de zouaves et 3e de tirailleurs ; — débris du 16e bataillon de chasseurs, des 5e, 78e de ligne et des 1er de zouaves et 1er de tirailleurs de la division Douay ; — troupes du 5e corps, division Guyot de Lespart à peine engagée : 19e bataillon de chasseurs, 17e, 27e, 30e et 68e de ligne ; troupes du 7e corps, division Conseil-Dumesnil, 17e bataillon de chasseurs, 2e, 21e, 47e, 99e de ligne ; cavalerie du 1er corps, 3e de hussards, 11e de chasseurs, 2e et 6e de lanciers, 8e et 9e de cuirassiers ; division de réserve Bonnemains, 1er 2e, 3e et 4e de cuirassiers.

Artillerie du 1er corps : 11e et 12e batteries du 6e régiment ; 5e, 6e, 7e, 8e, 9e, 10e, 11e, 12e batteries du 9e régi-

ment; 5e, 6e, 7e, 9e, 10e, 11e batteries du 12e régiment; 1re, 2e, 3e, 4e batteries du 20e régiment à cheval; artillerie des divisions de Lespart, Dumesnil et Bonnemains; 9e, 11e, 12e batteries du 12e régiment; 5e, 6e, 11e batteries du 7e régiment; 7e et 8e batteries du 19e régiment à cheval. *Génie :* 3e, 8e, 9e, 13e compagnies du 1er régiment; 2e et 14e du 2e régiment; 8e compagnie de pontonniers.

Les troupes aux ordres du maréchal de Mac-Mahon à Frœschwiller étaient donc composées de la manière suivante :

Cinq bataillons de chasseurs à pied, cinquante d'infanterie de ligne, huit de zouaves et tirailleurs (en comptant pour un bataillon ce qui restait de zouaves et tirailleurs de la 2e division Douay), quarante escadrons, vingt-huit batteries, six compagnies du génie, ce qui donnait au plus un effectif de combattants de 40 000 fantassins, de 4000 cavaliers et de 5000 hommes d'artillerie, avec un matériel de 168 bouches à feu. Ces cinquante mille hommes luttent pendant dix heures contre l'armée du prince de Prusse composée des 5e, 6e, 11e corps allemands, 1er et 2e bavarois, divisions wurtembergeoises et badoises, divisions de cavalerie outre la cavalerie divisionnaire, ce qui donne un effectif de quinze bataillons de chasseurs à pied, quatre-vingt-neuf bataillons de ligne, cent vingt-quatre escadrons et quatre-vingt-huit batteries, ce que l'on peut évaluer à 80 000 combattants d'infanterie, 12 000 de cavalerie et 16 000 d'artillerie. Ainsi donc, la 3e armée allemande en personnel a plus du double, en matériel plus du triple de forces que l'armée de Mac-Mahon. Une défensive habile dans les défilés des Vosges n'eût-elle pas été préférable à la lutte sur la position de Frœschwiller?...

Généraux et colonels tués : *Raoult*, commandant la 3e

division du 1er corps, commandeur de la Légion d'honneur, âgé de cinquante-huit ans, divisionnaire du 2 août 1869, sorti du corps d'état-major, ancien major de tranchée à Sébastopol, où il fut blessé plusieurs fois et où il rendit de très-grands services, puis chef d'état-major de la garde impériale. *Épisode :* Lorsque le général russe Totleben vint en France après la guerre d'Orient, il dit à l'empereur Napoléon III, en prenant congé de lui, qu'il allait à Châlons embrasser son ami le colonel Raoult, son adversaire de Sébastopol, l'homme qui lui avait donné le plus de fil à retordre. L'Empereur connut Raoult par cette circonstance et le nomma chef d'état-major de sa garde. Le général, grièvement blessé à Frœschwiller, fut secouru par un officier supérieur de sa division, le commandant Duhousset, qui ne voulut pas le laisser seul et resta près de lui sur le champ de bataille, abandonné par toutes les troupes françaises. Le général Von der Tann, qui avait connu le général en Afrique, le trouvant étendu au pied d'un arbre, fait prévenir le prince royal, qui arrive à cheval et auquel Raoult, a encore la force de présenter le commandant Duhousset. « Monsieur le major, dit le prince à ce dernier, en raison de votre belle » conduite, vous êtes libre. » Raoult transporté au château du comte de Leusse sur une des ambulances du prince, meurt le 10 août, entre les bras du commandant Duhousset, nommé colonel.

L'armée perd encore le général de division *Duhesme*, commandant la cavalerie du 1er corps, fils du général du 1er empire, assassiné par les Prussiens après Waterloo, dans la retraite. — M. Duhesme meurt à Paris le 29 août, des suites de ses blessures.

Colson, général de brigade, chef d'état-major général du 1er corps, tué d'une balle au front, près du maréchal.

Cet officier général, sorti du corps d'état-major, avait été attaché militaire en Russie et longtemps chef du cabinet du ministre de la guerre.

Maire, général commandant la 1re brigade de la 1re division (Dumesnil) du 5e corps, commandeur de la Légion d'honneur, général de février 1869. Au moment où le général est tué, le colonel chef d'état-major Sumpt, rassemblant son cheval pour porter un ordre, a les deux poignets emportés par un éclat d'obus. Ce brave officier, aujourd'hui général, a deux poignets en fer et commande l'hôtel des Invalides.

Colonels : *Franchessin*, commandant le 96e de ligne de la 1re brigade de la 1re division du 1er corps, tué à l'attaque de Frœschwiller. *Suzzoni*, colonel commandant le 2e régiment des tirailleurs algériens de la 2e brigade de la 3e division du 1er corps, tué à l'attaque de Wœrth. *Lafutsun de Lacarre*, colonel commandant le 3e régiment de cuirassiers, de la 2e brigade de la division Bonnemains, tué à la fameuse charge de Reischoffen. — *Poisonniers*, colonel commandant le 2e de lanciers.

Bataille de Spikeren, de Forbach ou de Sarrebruck. — Le 5 août, le prince Frédéric-Charles se met en marche de Kaiserslautern sur Sarrebruck avec la 2e armée allemande. Son intention est d'attaquer le 7 les positions de Spikeren, après avoir franchi la Sarre, et de pénétrer en France par Forbach. Le choc a lieu entre les deux armées ennemies le 6 août sur la Sarre, au centre, en même temps qu'à Wœrth à notre droite. Ordre est donné aux avant-gardes du 3e corps (d'Alvensleben II) (2me armée) de s'avancer jusqu'à la Sarre et de franchir cette rivière. Ces troupes marchent dès le point du jour sous la protection de la 5e division de cavalerie allemande. Une reconnaissance est envoyée par le

général Zastrow (7e corps, 1re armée) sur Forbach. Elle est fournie par l'avant-garde de la 13e division allemande de Glüme; le commandant de la 14e division (Kameke) la fait soutenir, franchit la Sarre, malgré les ordres donnés de se tenir sur la rive droite, et se trouve bientôt engagé contre le 2e corps français (Frossard). Le quartier général du prince Frédéric arrive à Hombourg le matin où se trouve le 12e corps (prince royal de Saxe), ayant en avant de lui : le 11e corps (de Bose, de la 3e armée) les 3e et 10e de la 2e armée, et en arrière le corps de la garde royale. Le général Zastrow est informé, pendant sa marche sur Dilsbourg, que le 2e corps français (Frossard) a abandonné Sarrebruck pour se replier sur les hauteurs de Spikeren, en arrière. A dix heures du matin, les mêmes informations lui sont données par le général Kameke, affirmant que nous nous retirions sur Saint-Avold. Kameke fait franchir la Sarre à sa division et à la 5e de cavalerie pour poursuivre. Les divisions allemandes traversent Sarrebruck, et trouvent la division de Laveaucoupet (3e du 2e corps) en position à Spikeren. Le général ennemi comprend alors qu'il a été induit en erreur, que le 2e corps ne se replie pas. Il se décide à marcher en avant et à attaquer la division Laveaucoupet pendant qu'une brigade de cinq bataillons se porte à droite contre la division Vergé (2e du 2e corps), occupant le village de Stiring et une forte position contre laquelle la brigade allemande vient se briser. — Le général Zastrow, persuadé, comme le général Kameke, que nous nous retirons, mais ignorant le combat soutenu par la 14e division, continue sa marche pour faire passer la Sarre à son corps, et donne l'ordre à sa 1re division (n° 13) de pousser sur Forbach. — A trois heures, le commandant du 7e corps allemand apprend que sa 2e division (n° 14) est for-

tement et complétement engagée. Il se rend aussitôt à Sarrebruck.— Toutes les attaques contre nous ont échoué. —A ce moment, les deux divisions du 8e corps (général Goeben) attirées par le canon, entrent en ligne, ainsi que la 5e division du 3e (Alvensleben II), et le général Zastrow prend la direction du combat. Ainsi donc, vers quatre heures du soir, le général Frossard a en face de lui : les deux divisions du 7e corps avec la brigade de cavalerie, la 5e division de cavalerie; les divisions du 8e corps de Goeben avec la brigade de cavalerie; la 5e division du 3e corps, total : cinq divisions d'infanterie avec deux de cavalerie et douze batteries. Deux attaques successives sont faites contre les positions des divisions de Laveaucoupet et Vergé. L'ennemi est repoussé avec des pertes considérables. — Si, à ce moment, le commandant du 2e corps appelant à lui les divisions Metmann et Decaen, lance la division Laveaucoupet sur l'ennemi, il réoccupe Sarrebruck, jette les Allemands dans la Sarre et remporte une belle victoire. Il ne fait rien de tout cela. Le 3e corps (Bazaine) n'est pas appelé, son concours est refusé, les Allemands prononcent un mouvement tournant sur notre aile droite avec toutes les forces de leurs 7e et 8e corps (ce dernier vient d'entrer en ligne). Douze divisions d'infanterie, trois de cavalerie, vingt batteries font une attaque générale de front et sur nos ailes, menaçant notre retraite sur Forbach. Les divisions Laveaucoupet et Vergé, sans munitions, après douze heures de combats incessants, sont obligées d'abandonner le terrain, se repliant sur Sarreguemines à leur droite, vu que la route de Forbach est coupée. L'artillerie, en position à Spikeren, brûle ses dernières gargousses pour protéger la retraite. — Cette bataille nous coûte 163 officiers et 4000 hommes hors de combat dont 1800 à la division de Laveaucoupet,

2000 prisonniers et l'équipage de pont chargé sur 40 wagons.

Troupes ayant pris part à la bataille de Sarrebruck : 3ᵉ, 10ᵉ et 12ᵉ bataillons de chasseurs à pied, 2ᵉ, 8ᵉ, 23ᵉ, 24ᵉ, 32ᵉ, 40ᵉ, 55ᵉ, 64ᵉ, 66ᵉ, 67ᵉ, 76ᵉ et 77ᵉ de ligne, 4ᵉ et 5ᵉ de chasseurs à cheval, 7ᵉ et 12ᵉ de dragons. Artillerie : 1ʳᵉ, 6ᵉ, 7ᵉ, 8ᵉ, 11ᵉ batteries du 15ᵉ régiment, 10ᵉ 11ᵉ du 5ᵉ, et 7ᵉ et 8ᵉ du 17ᵉ régiment, 2ᵉ compagnie de pontonniers, 2ᵉ compagnie du 13ᵉ de sapeurs du génie et 13ᵉ du 3ᵉ régiment.

Ainsi, pendant cette journée, l'armée française a eu en ligne trente-neuf bataillons, seize escadrons et neuf batteries engagées, environ 32 000 hommes d'infanterie, 1600 de cavalerie et 2000 d'artillerie avec un matériel de cinquante-quatre bouches à feu.

L'armée allemande, après l'entrée en ligne, vers quatre heures du soir, du 3ᵉ corps (d'Alvensleben II de la 2ᵉ armée), du 7ᵉ (Zastrow de la 1ʳᵉ armée), du 8ᵉ (de Goeben de la 1ʳᵉ armée), de la 5ᵉ division de cavalerie, se trouve forte de trois bataillons de chasseurs, de soixante-douze de ligne, de quarante escadrons et de quarante batteries.

A Spikeren comme à Wœrth, l'armée allemande engagée au moment de l'attaque générale a plus du double de forces de la nôtre.

Généraux français tués : *Doens*, commandant la 1ʳᵉ brigade de la 3ᵉ division (de Laveaucoupet) du 2ᵉ corps, blessé très-grièvement et mort le 10 à Sarreguemines des suites de ses blessures.

Colonels : *Saint-Hillier*, commandant le 2ᵉ de ligne de la 1ʳᵉ brigade (Doens) de la 3ᵉ division (de Laveaucoupet).

7 *août*. — La position des armées belligérantes est la suivante : *Français :* 1ᵉʳ corps en retraite sur Saverne, où ses débris prennent position au pied de la côte et reçoivent

le soir à sept heures l'ordre de se porter sur Phalsbourg; 2e corps, à Sarreguemines; 3e, 4e, 6e corps, garde impériale, en marche sur Saint-Avold et Longueville, où l'on apprend les désastres de la veille; 5e corps, en retraite de Bitche sur Baccarat et Sarreguemines, sauf la brigade de Fontanges (2e de la division Guyot de Lespart) se repliant par Saverne, et protégeant les débris du 1er corps; 7e corps à Belfort, où il a reçu l'ordre de se concentrer, sauf la division Dumesnil, qui a suivi la retraite du 1er corps sur Saverne. — Ordre est donné pour la formation du 12e corps au camp de Châlons.

Allemands : Le prince Frédéric-Charles quitte Hombourg à la nouvelle de la victoire de Sarrebrück et se rend à Blieskcastel, où il établit le quartier général de la 2e armée.

Le prince royal de Prusse porte le sien à Soultz, près Wœrth, et donne l'ordre au général de Werder avec ses wurtembergeois d'investir Strasbourg. Dans cette place se trouve un général du cadre de réserve, enfant de l'Alsace, Uhrich, et pour garnison, un régiment d'infanterie, le 87e de ligne du colonel Blot, deux faibles détachements des 74e et 78e de ligne, un bataillon du 21e laissé à Haguenau et qui, coupé du 1er corps, s'est réfugié dans la place. Le gouverneur de Strasbourg déclare la ville en état de siége. — 1re séance du conseil de guerre. — Affichage à la Bourse de Paris d'une fausse dépêche affirmant une grande victoire. — On apprend bientôt que la nouvelle ne se confirme pas. — Effervescence de la population. — Proclamation de l'Impératrice régente.

8 *août.* — Le 1er corps continue sa retraite sur Phalsbourg, Sarrebourg et Lunéville, pour rallier le 5e corps qui, de Sarreguemines, se replie de ce côté. — Les troupes de Bazaine lèvent leurs bivouacs à quatre heures du matin

et commencent leur retraite sur Longueville, Saint-Avold et Courcelles, afin de couvrir Metz. — On apprend que, par décret du 5 août, l'armée est fractionnée en deux parties, la première aux ordres de Mac-Mahon sous le nom d'*armée de Châlons*, formée des 1er, 5e, 7e corps et 12e en formation; la deuxième, aux ordres de Bazaine, sous le nom d'*armée de Metz*, composée de la garde, des 2e, 3e, 4e, 6e corps. Le général Decaen prend le commandement en chef du 3e corps en remplacement du maréchal Bazaine. La 1re armée allemande (Steinmetz) descend au sud dans la direction de Metz, abandonnant la Sarre, et pénètre en France, se liant avec la 2e armée (prince Frédéric-Charles), qui est destinée à être opposée à Bazaine. La 3e armée (prince de Prusse), suivie par les troupes aux ordres du prince royal de Saxe, 12e corps, détaché de la 2e armée, opère avec le prince de Prusse. Le général de Werder s'avance sur Strasbourg. Changement du ministère Ollivier. — Promulgation de la loi sur l'organisation des forces militaires de la France. — On décide la réorganisation et l'armement de la garde nationale de tous les départements.

9 *août.* — Marche dans un grand désordre et arrivée à Lunéville des débris du 1er corps que l'on n'a pas arrêtés à Phalsbourg. — Bazaine prend une forte position défensive derrière la Nied, au plateau de Sylly. — Combat brillant d'un détachement des dragons de l'Impératrice qui sabre à Boulay une forte reconnaissance de uhlans. — L'armée du prince Frédéric-Charles (2e) envoie des partis de cavalerie jusqu'à Courcelles et aux portes de Metz. — Le 7e corps (Douay) quitte les environs de Belfort pour se rendre au camp de Châlons.

10 *août.* — Le général de Werder fait sommer Strasbourg. — Le général Uhrich répond qu'il défendra la place jusqu'à

la dernière extrémité. — Uhrich fait organiser un observatoire sur la plate-forme de la cathédrale. — L'armée de Bazaine vient camper à Borny à 2 kilomètres de Metz, à l'angle des routes de Strasbourg et de Sarrelouis. — Le maréchal de Mac-Mahon arrive à Lunéville. — Ordre est donné aux généraux de cantonner les débris du 1er corps et de nourrir leurs troupes. — Mesures excellentes. — Le 1er corps part pour Bayon par une pluie diluvienne.

11 *août*. — Les troupes battues à Frœschwiller continuent leur mouvement de retraite de Lunéville sur Bayon. Les corps de la 3e armée allemande laissant les Wurtembergeois devant Strasbourg à l'Est, se dirigent de Saverne sur Sarrebourg, tandis que les première et deuxième armées ennemies descendent de Forbach sur Metz. Les troupes aux ordres du maréchal Bazaine sont ralliées et concentrées à Borny, petit village à 2 kilomètres de Metz, à la croisée des routes de Sarrelouis et de Strasbourg, couvrant Metz.

12 *août*. — La première armée allemande (1er, 7e, 8e corps) descend sur Metz par les deux rives de la Moselle ; la deuxième (2e, 3e, 10e corps, réserves et divisions Kummer) descend par Saint-Avold, Boulay, Courcelles ; le mouvement aux alentours de Metz se prononce pour entourer l'armée de Bazaine et la rejeter dans cette place. — La troisième armée allemande arrive à Lunéville. — La garde impériale, les 2e, 3e, 4e, 6e corps couvrent Metz et se reposent au bivouac de Borny. — L'armée de Mac-Mahon atteint Bayon. — Le 12e corps (général Trochu) a ordre de s'organiser au camp de Châlons, camp sur lequel se dirige le 5e corps (de Failly). La création d'un 13e corps est décidée. Il doit être formé à Paris, sous les ordres du général Vinoy. La division Dumont (3e du 7e corps) commence à arriver à

Belfort. — La troisième armée allemande destinée à poursuivre Mac-Mahon, que les Allemands croient en marche sur Paris, descend d'abord au sud et ne prend sa marche vers l'ouest qu'après avoir appris la direction de la retraite du 1er corps sur le camp de Châlons.

13 *août.* — La première armée allemande entoure Metz au nord et à l'ouest, la seconde au sud et à l'est; la troisième se dirige de la manière suivante : 6e corps (Tumplig) sur Neufchâteau par Blainville, Bayon, Charmes et Mirecourt; 11e corps (de Bose) sur Vaucouleurs, par Vezelize; le prince royal avec ses autres corps par Nancy sur Vaucouleurs, où doit avoir lieu la concentration. Les troupes en retraite de Mac-Mahon commencent à se réorganiser. Elles atteignent Vichery, après avoir fait 26 kilom. par une forte chaleur d'orage, poursuivies à une étape en arrière par les 6e et 11e corps allemands, qui gagnent, le 6e, Bayon, le 11e, Neuville, tandis que le prince royal marche sur Nancy en descendant la Meurthe. Le 5e corps français (de Failly) dirigé sur le camp de Châlons comme le 1er corps, arrive à Remancourt, suivant la route de Lunéville à Bayon et à Neufchâteau. — Le 12e corps commence à se rassembler au camp de Châlons. Il est formé des trois divisions d'infanterie : Grandchamp, Lacretelle, de Vassoignes, de la division de cavalerie Fénelon. Troupes : 1re division : 22e et 34e bataillons de marche, 58e et 79e de ligne; 2e division : 14e, 20e, 30e de ligne, et 2e et 4e régiments de marche; 3e division (infanterie de marine) : 1er, 2e, 3e, 4e régiments; cavalerie : 1er et 7e lanciers, 5e et 6e de cuirassiers.

14 *août.* — Le 1er corps arrive à Neufchâteau et reçoit l'ordre de se rendre au camp de Châlons. Le maréchal part à huit heures du soir, le 5e corps arrive à Lamarche. — Le

7e est toujours à Belfort. Les 2e, 3e, 4e, 6e et la garde sont à Borny et reçoivent l'ordre de marcher sur Verdun.

Bataille de Borny. — Le matin, l'armée de Bazaine, en exécution des ordres de l'Empereur, commence à opérer le passage de la Moselle. — Le mouvement s'exécute lentement par la pointe nord de l'Ile Chambières. Les 2e et 5e corps commencent le mouvement à midi, le premier pour suivre la route du nord, le second celle du sud. — Vers trois heures et demie, le 3e corps (Decaen), la garde (Bourbaki) sont encore sur la rive droite, lorsque l'ennemi attaque brusquement les troupes qui n'ont pas franchi la rivière. Les généraux Decaen et Bourbaki prennent aussitôt leurs dispositions. Le 3e corps marche franchement à la ligne ennemie formée des 2e, 3e, 10e corps allemands de l'armée du prince Frédéric-Charles et des 1er et 7e de l'armée de Steinmetz. La garde impériale est placée en réserve. Le 4e corps (Ladmirault), au bruit du canon, repasse les ponts, arrive au pas de course, manœuvrant sur l'aile droite des Prussiens pour les tourner vers Sainte-Barbe. Les 3e et 4e corps, sous la protection des batteries de gros calibre des forts de Metz (Saint-Julien et Queuleu) se battent avec rage sur un front de 7 kilom. — Les Prussiens veulent s'emparer du fort Saint-Julien encore imparfaitement armé. Ils espèrent jeter à la rivière la partie de notre armée qui se trouve sur la rive droite, mais les 3e et 4e corps se sont formés en bataille en avant de Borny et du fort de Queuleu, entre le chemin de fer de Sarrebrück et la Moselle. Le septième corps prussien (Zastrow) attaque les divisions Metmann et Castagny formant la droite de notre ordre de bataille; le 1er corps allemand (Manteuffel) attaque la division Grénier, qui est à notre aile gauche. L'ennemi est reçu vigoureusement. La division Cissey du 4e corps gravit au

pas de course, à l'extrême gauche, la berge de la Moselle vers Saint-Julien et se porte en avant de la division Grénier, la division de Lorencez entre bientôt en ligne sur la route de Bouzonville vers Servigny et repousse les tentatives faites par l'ennemi pour se placer entre nous et la rivière. — Les Prussiens font des pertes énormes. Exaspérés, ils s'élancent d'un bois en face Queuleu et marchent sur le fort; mais reçus par le feu d'une batterie de mitrailleuses, ils abandonnent leur projet et se replient. — Une charge à la baïonnette appuyée par la cavalerie détermine la retraite des Allemands vers les huit heures du soir. — Nous avons trois mille hommes hors de combat, les Allemands dix mille.

Troupes françaises ayant pris part à cette bataille : 2e, 5e, 7e, 11e, 15e, 18e et 20e bataillons de chasseurs à pied : 1e, 6e, 7, 15e, 19e, 29e, 33e, 41e, 44e, 51e, 54e, 57e, 59e, 60e, 62e, 65e, 69e, 71e, 73e, 81e, 85e et 90e de ligne; les divisions de cavalerie : Forton du 2e corps (4e et 5e de chasseurs, 7e et 12e de dragons); de Clairembault du 3e corps, 2e, 3e, 10e de chasseurs, 2e, 4e, 5e et 8e de dragons; la garde impériale, qui n'est pas engagée et reste en réserve. Pertes : 3610 hommes hors de combat dont 197 officiers.

Généraux tués : *Decaen*, commandant le 3e corps, grand officier de la Légion d'honneur, divisionnaire du 9 juin 1859; blessé au genou, il ne veut pas quitter le champ de bataille. Il meurt à Metz le 2 septembre.

Généraux blessés : *De Castagny, de Clairembault, Duplessis.*

Colonels tués : *Fournier*, commandant le 44e de ligne.

Les Allemands perdent la bataille, mais ils apportent du retard au mouvement de l'armée de Bazaine sur Verdun, et cela permet à la deuxième armée (prince Charles) d'ef-

fectuer son mouvement tournant pour gagner la route de Metz à Verdun. — Après cette victoire, la meilleure chose à faire est de presser la marche pour gagner Verdun avant l'arrivée sur cette ligne de retraite de la 2e armée allemande. — On fait l'inverse, soit qu'on ne puisse établir assez de ponts pour franchir la Moselle, soit pour tout autre motif. — La division Laveaucoupet du 2e corps est désignée par l'Empereur pour former la garnison de Metz et des forts. — Investissement de Toul. Un ordre du roi de Prusse institue des gouverneurs généraux pour les parties occupées de l'Alsace et de la Lorraine. — Le comte de Bismark Bohlen pour l'Alsace, le général de Bonin pour la Lorraine.

15 *août*. — Le 1er corps bivouaque à Joinville; le 5e passe la Meuse près Montigny et gagne Chaumont, une marche en arrière du 1er. L'armée de Metz, au lieu de presser son mouvement en laissant en ville tous ses *impedimenta*, ne fait que 30 kilomètres dans la journée du 15. La 1re armée allemande s'établit sur les deux rives de la Moselle, entre Thionville et Metz (1er, 7e, 8e corps allemands). La 2e armée allemande s'établit : la droite (garde et 4e corps, prince de Wurtemberg et général Alvensleben Ier) au sud de Rezonville; — le centre et la gauche (12e corps, prince de Saxe), à Briey. — Ces troupes sont à cheval sur les routes de Metz à Montmédy, au nord-ouest; à Stenay, à l'ouest; à Verdun, au sud-ouest. A une marche en arrière arrivent, vers Fresne et Étain, les 5e et 6e divisions de cavalerie allemande, qui s'établissent en seconde ligne entre Verdun et Metz. — Les 2e et 6e corps français passent la Moselle pendant la nuit, et bivouaquent près de Gravelotte à l'intersection des routes de Verdun et d'Étain, à midi. — Les 3e et 4e franchissent la rivière dans la matinée seulement et ne

peuvent couronner entièrement la position de Gravelotte. Le 3e corps passe aux mains du maréchal Lebœuf et atteint à peine Amanvilliers et Vernelle entre Conflans et Metz (route du nord) au lieu de pouvoir s'établir à Doncourt. — L'Empereur quitte Longueville-les-Metz dans la nuit du 14 au 15 et vient à Gravelotte. — La garde, partie à 11 heures du soir de Borny le 14, marche toute la nuit. — L'Empereur part de grand matin de Gravelotte, se dirigeant sur Verdun, emmenant avec lui la brigade de chasseurs d'Afrique du général Margueritte de la division du Barrail et un bataillon du 3e de grenadiers, qui ne purent rejoindre l'armée de Metz. — L'armée de Bazaine se concentre près Gravelotte et Doncourt. — La garde, qui a marché toute la nuit, pour faire 2 kilomètres, traverse Metz à 6 heures du matin et arrive à Longueville-les-Metz à 10 heures sous le canon du fort Saint-Quentin. — Mort du colonel du 10e de ligne, blessé la veille d'un éclat d'obus à Longueville même. A 4 heures du soir, la garde lève son bivouac, mais la route est barrée par les bagages. — Bitche et Phalsbourg sont investies et sommées. — Elles refusent de se rendre.

16 *août.* — Position des armées belligérantes. — Le 1er corps rétrograde de Joinville sur Chaumont, par suite d'une dépêche télégraphique d'un employé disant que la voie de fer est coupée à Saint-Dizier. — Le 5e corps continue sa marche sur le camp de Châlons. — Le 7e (Douay) reçoit à Belfort l'ordre de se préparer à se porter sur Châlons. L'armée de Bazaine occupe le matin les emplacements ci-dessous :

La division de cavalerie Forton de la réserve, sur la route de Verdun, en avant de Gravelotte et de Vionville; les 2e et 6e corps à Rezonville, Vionville et Saint-Marcel; la

réserve d'artillerie entre Rezonville et Gravelotte. — A Gravelotte, la garde, sur la route de Conflans et d'Étain, en avant de Doncourt. La brigade de chasseurs d'Afrique non emmenée par l'Empereur, de la division du Barrail, observe la route. Les 3e et 4e corps sont en marche en arrière. — La route du nord sur Briey n'est pas occupée. — L'armée allemande du prince Frédéric-Charles, filant par Pont-à-Mousson et Borny la veille et le matin, est descendue au sud pour gagner les derrières de l'armée de Metz vers Gorse et Novière. — Cette armée atteint le plateau qui domine Mars-la-Tour et s'établit sur notre ligne de retraite du sud. Dès la pointe du jour, les avant-gardes allemandes surprennent la cavalerie Forton et sont aux prises avec cette division, qui se replie sur le 2e corps. — L'ennemi occupe Mars-la-Tour à 9 heures, il paraît urgent de passer sur le corps des Prussiens, la bataille est fortement engagée. — Les 2e et 6e corps français cherchent à gagner du temps pour que les 3e et 4e corps encore en arrière puissent entrer en ligne au nord. — A midi, la garde impériale est lancée contre l'ennemi. A 2 heures, les 1re, 2e, 4e divisions du 3e corps (Montaudon, Castagny et Metmann), les 1re et 2e du 4e corps (Cissey et Grenier) arrivent et se portent sur la droite de l'ordre de bataille. A la chute du jour, les Prussiens sont repoussés, mais nous avons près de 17 000 hommes hors de combat. — Encore le moindre effort et on passe sur Verdun. C'est le salut de l'armée et le salut de la France.

Troupes françaises ayant pris part à la bataille de Gravelotte : (2e corps) 3e, 12e bataillons de chasseurs à pied, 32e, 55e, 76e, 77e, 8e, 23e, 66e et 67e de ligne, 4e et 5e de chasseurs à cheval, 7e et 12e de dragons; (4e corps) 20e, 3e, 5e bataillons de chasseurs, 1er, 6e, 57e, 73e, 13e, 33, 63e, 98e,

15e, 35e, 54e, 65e de ligne, 2e, 7e de chasseurs à cheval, 3e et 11e de dragons; (3e corps) 18e, 15e, 7e, 11e de chasseurs à pied, 51e, 62e, 81e, 95e, 19e, 41e, 69e, 90e, 7e, 29e, 59e, 71e, 44e, 60e, 80e, 85e de ligne, 2e, 3e, 10e de chasseurs à cheval, 2e, 4e, 5e, 8e de dragons; (6e corps) 9e de chasseurs à pied, 4e, 10e, 12e, 100e, 9e, 14e, 20e, 31e, 75e, 91e, 93e, 94e, 25e, 26e, 28e, 70e de ligne, 1er de hussards, 6e de chasseurs, 1er, 7e de lanciers, 5e et 6e de cuirassiers, 3e et 4e de chasseurs d'Afrique, 1er et 9e de dragons, 7e et 10e de cuirassiers.

Généraux tués : *Legrand*, en chargeant à la tête de sa division de cavalerie du 4e corps, grand officier de la Légion d'honneur; *Brayer*, commandant la 1re brigade de la 1re division du 4e corps; *Marguenat*, commandant la 1re brigade de la 4e division du 6e corps.

Généraux blessés : *Bataille*, commandant la 2e division du 2e corps, *Letellier-Valazé*, commandant la 1re brigade de la 1re division du 2e corps.

Disparus : *de Montaigu*, commandant la 1re brigade de la division de cavalerie du 4e corps.

Colonels tués : *Cousin*, commandant le 3e de grenadiers de la garde impériale; *Amadieu*, commandant le 75e de ligne. 831 officiers hors de combat.

Le 7e corps (Douay) reçoit à Belfort deux dépêches du ministre de la guerre. La première lui prescrit de se rendre à Paris avec ses deux divisions d'infanterie et sa division de cavalerie; — la seconde lui ordonne de se porter sur le camp de Châlons pour rallier Mac-Mahon. — Les troupes de ce corps sont embarquées sur le chemin de fer; — la place de Belfort est à peu près en état de défense. La garde nationale s'y organise.

17 *août*. — La totalité de l'armée française est partagée en deux armées, celle dite du *Rhin* (maréchal Bazaine), celle

dite de *Châlons* (maréchal de Mac-Mahon). — L'armée de Châlons atteint le camp et rallie le 12e corps (Trochu). — L'armée du Rhin bivouaque sur le champ de bataille de Gravelotte, au lieu de marcher sur Verdun. Les armées allemandes, (Steinmetz et prince Charles) resserrent leurs positions autour de Metz sur les deux rives de la Moselle. La 1re passe la Moselle, la 3e (prince royal de Prusse) a son quartier général à Nancy avec le 5e corps (allemand). Le 6e corps arrive à Bayon, le 11e à Vezelise, se dirigeant sur Bar-le-Duc. Cette armée, après être descendue au Sud, remonte vers le Nord pour s'interposer entre les armées françaises de Châlons et du Rhin et rallier les 1re et 2e armées opérant autour de Metz. — Les blessés de Gravelotte sont dirigés sur Metz.

18 *août*. — L'armée de Châlons s'organise. L'Empereur, sa cour, son entourage arrivent au camp. L'armée du Rhin se replie sur Metz à 4 heures du matin. — *Bataille de Saint-Privat*. — Les 2e, 3e, 4e, 6e corps viennent prendre position de Saint-Privat (gauche) à Amanvilliers (centre) et à Rozerieulles (droite), occupant des tranchées-abris creusées la nuit sur la crète des hauteurs. La droite est sous le canon du fort Saint-Quentin de Metz. Le 6e corps forme l'aile gauche, le 4e et le 3e le centre, le 2e la droite. La cavalerie est placée en arrière dans la vallée. La 1re armée allemande (Steinmetz) a traversé la Moselle. Les deux premières armées allemandes sont réunies. La 3e division de cavalerie allemande est laissée en observation sur la rive droite. Le quartier du Roi est au milieu de ses troupes qu'il a rejointes avec son chef d'état-major, M. de Moltke. — Ce dernier décide, après reconnaissance faite, que les lignes françaises d'Amanvilliers seront attaquées pour que l'on puisse rejeter dans Metz et tenir bloquée dans cette place

l'armée du Rhin. Les lignes françaises paraissent trop fortes pour être attaquées de front; M. de Moltke ordonne une conversion sur la droite, de façon à tourner la gauche française en arrière de Saint-Privat. Vers 11 heures la bataille est engagée par une canonnade ouverte sur toute la ligne. A midi, le 9e corps prussien (de Manstein, 2e armée) s'établit contre le centre (4e corps), avec cent bouches à feu. — Les mitrailleuses françaises fauchent l'ennemi. — Plus au nord, le 2e corps (aile gauche) est aux prises avec la garde royale prussienne (prince de Wurtemberg de la 2e armée). — Les 3e et 2e corps français sont attaqués par les 8e corps (de Gœben) et 7e (de Zastrow), tous deux de la 1re armée allemande. — Le combat se soutient avec rage; le 12e corps allemand (Saxons du prince royal de Saxe de la 2e armée) exécute le mouvement tournant ordonné par de Moltke afin de nous prendre à revers. — Canrobert maintient les Saxons jusqu'à 6 heures du soir; mais alors, attaqué de front par la garde prussienne, en flanc et en arrière du côté de Raucourt et de Jaumont par les Saxons, ayant contre lui cent bouches à feu, le 6e corps est obligé de se plier, découvrant par sa retraite le 4e corps. Le brave Bourbaki sollicite l'ordre de se porter au secours de la droite, il ne peut l'obtenir. Le maréchal Bazaine ne paraît pas, il est sur les hauteurs en arrière, vers Saint-Quentin. L'armée du Rhin, la nuit venue, est obligée de rentrer sous Metz, ainsi que le voulait M. de Moltke, ayant 11 000 hommes hors de combat, dont 595 officiers.

Les troupes ayant pris part à cette bataille sont les mêmes que celles ayant lutté le 16, sauf la garde impériale qui n'est pas engagée.

Généraux tués : aucun. Blessés : *de Golbert* (2e brigade de la 1re division du 4e corps) ; *Henry*, chef d'état-major du

6e corps; *de Bellecourt* (1re brigade de la 2e division du 4e corps); *Colin* (2e brigade de la 3e division du 6e corps); *Pradier* (2e brigade de la 2e division du 4e corps). L'ennemi a 25 000 hommes hors de combat; mais pour la 3e fois, l'armée du Rhin, grâce à son chef, ne se rend pas libre pour rallier l'armée de Châlons.

19 *août.* — Le blocus de Metz est décidé et confié au prince Charles. L'armée de ce prince est forte de 160 000 hommes et comprend les : 1er corps (de Manteuffel), 7e (de Zastrow), 8e (de Gœben), qui avaient fait partie de la première armée (Steinmetz), les 3e (Alvensleben II), 10e (Voigts-Rhetz), 9e (de Manstein), primitivement à la deuxième armée du prince Frédéric-Charles.

La troisième armée, celle du prince royal de Prusse, reste comme dans le principe composée des 5e corps (Kirchbach), 11e (de Bose), 1er et 2e bavarois (Von der Tann et Hartmann), 6e corps (Tumpling), divisions badoises et wurtembergeoises de Beyer et de Werder. Avec les 4e corps (Alvensleben Ier), 12e (prince de Saxe), la garde (prince de Wurtemberg), on forme une quatrième armée, qui est mise sous le commandement en chef du prince royal de Saxe. On lui attache les 5e et 6e divisions de cavalerie (Reinbaben et Guillaume de Mecklembourg) prises à l'armée du prince Frédéric-Charles. — Cette armée nouvelle est destinée à opérer conjointement avec l'armée du prince royal contre les troupes de Châlons. — Formation du 13e corps français (Vinoy) à Paris. Ce corps est composé du général de Valdan, chef d'état-major; du colonel du génie Dupont (chef); du général d'artillerie Dubexi (chef); de trois divisions d'infanterie : 1re division (d'Exéa), 1re brigade (Mattat); une compagnie du 5e et une du 7e chasseurs à pied, 5e régiment de marche formé des 4es bataillons des 2e, 9e et 11e de ligne; 6e

de marche, formé des 4es bataillons des 12e, 15e et 19e de ligne; 2e brigade (Daudel); 7e de marche formé des 4es bataillons des 20e, 23e et 25e de ligne; 8e de marche formé des 4es bataillons des 29e, 41e et 43e de ligne.

— 2e division (de Maudhuy) : 1re brigade (Guérin remplacé par le général Dumoulin), 9e de marche, 4es bataillons des 51e, 54e et 59e de ligne; 10e de marche, 4es bataillons des 69e, 70e et 71e de ligne; 2e brigade (Blaise); 11e de marche, 4es bataillons des 75e, 81e et 86e de ligne et 12e de marche; 4es bataillons des 90e, 93e et 95e de ligne.

3e division (Blanchard), 1re brigade (de Susbielle), une compagnie du 1er régiment de chasseurs, une du 2e, le 13e de marche, 4es bataillons des 28e, 33e et 49e de ligne; le 14e de marche (des 55e, 67e et 100e de ligne); 2e brigade (Guilhem), les 35e et 42e de ligne venant des États pontificaux; cavalerie formée plus tard et dirigée sur la Loire. Artillerie : six batteries de 4 rayés, trois batteries de mitrailleuses, deux batteries de réserve de 4 et quatre de 12. Total : 30000 hommes et 90 bouches à feu.

La 3e armée allemande s'avance d'abord sur Paris, la 4e a pour objectif le camp de Châlons.

20 *août*. — Force et composition des armées belligérantes :

Français : Armée de Châlons : 1er, 5e, 7e et 12e corps (Ducrot, de Failly, Douay, Lebrun remplaçant Trochu).

1er corps : divisions Wolff, Pellée, L'Hériller et de Lartigue; division de cavalerie Duhesme. 5e corps : divisions Goze, L'abadie d'Aydren, Guyot de Lespart, division de cavalerie Brahaut. 7e corps : divisions Conseil-Dumesnil, Liebert, Dumont; division de cavalerie Ameil. 12e corps : divisions Grandchamp, Lacretelle et Wassoignes (infanterie de marine); division de cavalerie Fénelon; réserve de ca-

valerie : divisions Margueritte et de Bonnemains. 1er corps : cinquante-six bataillons, vingt-huit escadrons et cent vingt bouches à feu; 5e corps : trente-deux bataillons, seize escadrons, quatre-vingt-dix bouches à feu; 7e corps : trente-huit bataillons, treize escadrons, quatre-vingt-dix bouches à feu; 12e corps : quarante bataillons, seize escadrons et quatre-vingt-seize bouches à feu. Réserve de cavalerie : trente-six escadrons, douze bouches à feu. Total : Infanterie, 100 000 hommes; cavalerie 9800 chevaux; artillerie, 408 bouches à feu. — Armée du Rhin : 2e, 3e, 4e et 6e corps; 2e corps (Frossard), trois divisions d'infanterie, une de cavalerie, plus la brigade Lapasset du 5e corps qui, n'ayant pu rejoindre ce corps, est réunie au 2e corps; 3e corps (Le Bœuf), quatre divisions d'infanterie et sept régiments de cavalerie; 4e corps (Ladmirault), trois divisions d'infanterie et une de cavalerie; 6e corps (Canrobert), trois divisions d'infanterie, plus un régiment de la 2e division; la garde impériale (Bourbaki), deux divisions d'infanterie, six régiments de cavalerie; la 3e division de réserve de cavalerie (Forton) et la 1re division de réserve (du Barrail), formée des trois premiers régiments de chasseurs d'Afrique; quatre cent cinquante-six canons et quatre-vingt-quatre mitrailleuses. Total : 120 000 hommes d'infanterie, 13 000 cavaliers et 10000 hommes d'artillerie. Plus la division Laveaucoupet du 2e corps (8000 hommes) formant la garnison de Metz.

— Les trois armées allemandes sont constituées ainsi :

Armée du prince royal de Saxe avec le quartier du roi en marche sur Châlons (6e, 12e corps et garde royale); armée du prince royal de Prusse (5e, 11e corps, 1er et 2e bavarois), wurtembergeois et badois détachés devant Metz; armée en marche sur le camp de Châlons, opérant avec l'armée du

roi, et détachant des divisions au sud et à l'ouest. Armée du prince Frédéric-Charles (1er, 2e, 3e, 7e, 8e, 9e et 10e corps, plus le 13e en marche de l'intérieur de la Prusse). Cette armée forme le blocus de Metz.

Le général Trochu est envoyé comme gouverneur de Paris où il doit précéder de deux heures l'Empereur. — Le général Lebrun le remplace au 12e corps. — L'Impératrice, le conseil des ministres et le général Palikao n'approuvent pas le retour de l'Empereur et décident que l'armée de Metz marchera sur la Moselle pour rallier l'armée du Rhin en culbutant l'armée du roi (prince de Saxe), qui se trouve la plus avancée entre Châlons et Metz. — Proclamation de Trochu aux habitants de Paris. — Ordre du jour de Bazaine à son armée. — La garde et le 4e corps de l'armée du Rhin viennent à 10 heures du soir s'enfermer dans Metz ou dans les forts. — Les bataillons de mobiles envoyés de Paris au camp de Châlons sont renvoyés à Paris, après avoir cédé leurs effets et armement aux débris du 1er corps réorganisé.

21 *août*. — Le 5e corps rallie l'armée de Mac-Mahon à Châlons. Le 7e, moins sa première division, est en marche, le 12e est formé, le 1er est reconstitué. L'armée du Rhin est décidément enfermée dans Metz. — Voici la position des armées allemandes : 1re (Steinmetz) et 2e (Frédéric-Charles) entourant Metz, la première au nord et à l'ouest, sur la rive gauche de la Moselle, avec un corps sur la rive droite à l'est; la 2e au sud et à l'est, sur la rive droite de la rivière. la 3e (prince royal), quartier général à Vaucouleurs avec le 11e corps, se dirigeant sur Paris et recevant l'ordre de remonter au nord pour s'interposer entre les armées françaises de Châlons et du Rhin; le 6e corps à Neufchâteau, où il reçoit l'ordre de remonter vers le nord sur Ligny et Bar-le-Duc; le quartier-royal à Pont-à-Mousson, étant

descendu de Rezonville sur le sud. — La quatrième armée allemande (prince de Saxe) en marche de Conflans sur Fresnes et le camp de Châlons.

22 *août.* — Toute communication avec l'extérieur est coupée à l'armée du *Rhin* forte de plus de 120 000 hommes, trois fois victorieuse, bien armée, non démoralisée, prête à tout entreprendre et indignée de ce qu'on l'enferme dans une forteresse. — L'armée de Châlons, sur les ordres de Paris, quitte le camp, qui est incendié. Elle est définitivement organisée et composée de la manière suivante : 1er corps (Ducrot), chef d'état-major, *Robert;* divisions : *Wolff;* brigades, 13e chasseurs, 18e, 96e, 45e, 1er de zouaves, deux batteries et une de mitrailleuses du 9e d'artillerie, treize bataillons et dix-huit bouches à feu; *Pellée;* brigades Montmarie et Grandhil, 16e de chasseurs, 50e, 74e, 78e, 1er de tirailleurs, 1er de marche, deux batteries et une de mitrailleuses du 9e d'artillerie, seize bataillons, dix-huit bouches à feu. — *L'hériller :* brigades Carteret et Lefebvre, 8e de chasseurs, 36e, 48e de ligne, 2e de zouaves, 2e de tirailleurs, deux batteries et une de mitrailleuses du 12e d'artillerie, quatorze bataillons, dix-huit bouches à feu; *de Lartigue :* brigades de Kerléadec et Lacretelle, 1er de chasseurs, 35e de ligne, 2e de marche, 3e zouaves, 3e tirailleurs, deux batteries, une de mitrailleuses du 12e d'artillerie, treize bataillons, dix-huit bouches à feu. Division de cavalerie *Duhesme;* brigades Septeuil, Nansouty, Michel, 3e hussards, 11e de chasseurs à cheval, 2e et 6e lanciers, 10e de dragons, 8e et 9e de cuirassiers, vingt-huit escadrons. Réserve d'artillerie : 11e et 12e batteries du 6e régiment, 5e et 11e du 9e, 1er, 2e, 3e, 4e du 20e régiment. Total du 1er corps : cinquante-six bataillons, vingt-huit escadrons, cent vingt bouches à feu.

5e corps (de Failly), chef d'état-major, général *Besson;* divisions : *Goze*, brigades Grenier et Nicolas; 4e de chasseurs, 11e, 46e, 61e, 86e de ligne, deux batteries, une de mitrailleuses, treize bataillons et dix-huit bouches à feu; *de l'Abadie d'Aydren*, brigades Lapasset (à Metz) et de Maussion : 14e de chasseurs, 84e, 97e, 49e, 88e de ligne, deux batteries, une de mitrailleuses, six bataillons et dix-huit bouches à feu, *Guyot de Lespart*, brigades Abbatucci et Fontanges; 19e de chasseurs, 17e, 27e, 30e, 68e de ligne, deux batteries et une de mitrailleuses, treize bataillons, dix-huit bouches à feu; — division de cavalerie *Brahaut*, brigades de Bernis et de la Mortière : 5e hussards, 12e de chasseurs, 3e et 5e de lanciers. Réserve d'artillerie : 6e et 10e batteries du 2e régiment, 11e du 10e, 11e du 14e, 5e et 6e du 20e. Total du 5e corps : trente-deux bataillons, seize escadrons, quatre-vingt-dix bouches à feu.

7e corps (*Douay*), chef d'état-major, général *Renson;* divisions : *Conseil-Dumesnil*, brigades de Bretteville et Saint-Hilaire, 17e bataillon de chasseurs, 3e, 21e, 47e, 99e de ligne, deux batteries et une de mitrailleuses, treize bataillons, dix-huit pièces; *Liébert*, brigades Guiomar et de la Bastide, 6e de chasseurs, 5e, 37e, 53e et 89e de ligne, deux batteries, une de mitrailleuses, treize bataillons, dix-huit pièces; *Dumont*, brigades Bordas et Desportes, 52e, 72e, 82e et 85e de ligne, deux batteries et une de mitrailleuses; douze bataillons, dix-huit pièces; — division de cavalerie *Ameil*, brigades Cambriels et du Colombier : 4e de hussards, 4e de lanciers, 8e de lanciers, 8e de hussards. Réserve d'artillerie, 7e et 10e batteries du 7e régiment, 8e et 12e du 12e, 3e et 4e du 20e. Total du 7e corps : trente-huit bataillons, treize escadrons, quatre-vingt-dix bouches à feu.

12e corps (*Lebrun*), chef d'état-major, général *Gresley;* divisions : *Grandchamp*, brigades Cambriels et de Villeneuve, bataillon de marche de chasseurs, 22e, 34e, 58e et 79e de ligne, trois batteries de marine, treize bataillons, dix-huit pièces; *Lacretelle*, brigades Bernier et Marquesan, 14e, 20e, 30e de ligne, 2e et 4e de marche, trois batteries, quinze bataillons, dix-huit pièces; *Wassoignes*, brigades Reboul et des Pallières, 1er, 2e, 3e, 4e d'infanterie de marine, trois batteries, douze bataillons, dix-huit pièces; division de cavalerie *Fénelon*, brigades Savaresse et de Béville : 1er, 7e de lanciers, 5e et 6e de cuirassiers. Réserve d'artillerie : 3e et 4e du 8e, 10e et 12e du 14e. Total du 12e corps : quarante bataillons, seize escadrons et quatre-vingt-seize bouches à feu. — Total de l'armée de Châlons : cent soixante-six bataillons, cent neuf escadrons, quatre cent huit pièces, plus vingt-deux compagnies de génie; ce qui approximativement donne : 100 000 fantassins, 10 000 cavaliers, à peu près 116 à 117 000 combattants. Le quartier général est transporté à 3 kilom. de Reims, à Courcelles, où se trouvent l'Empereur, sa maison et ses *impedimenta*. — L'intention de Mac-Mahon est de gagner l'Aisne, Bazaine lui ayant fait connaître qu'il voulait faire sa retraite par Montmédy.

Armées allemandes. — Quartier du roi, en marche de Pont-à-Mousson sur Commercy; 3e armée (5e, 6e, 11e corps, 1er et 2e bavarois) en marche de Vaucouleurs sur Bar-le-Duc; 4e armée (prince de Saxe) en marche de Fresnes sur Clermont-en-Argonne.

23 *août*. — L'armée de Châlons quitte le camp à six heures du matin pour se porter sur la Suippe et sur l'Aisne dans l'ordre suivant : La colonne de droite (7e corps) se dirige vers Vouziers et campe à Dontrion à quelques kilo-

mètres de Courcelles. Les colonnes du centre (1er et 5e corps) viennent s'établir au bivouac à la même hauteur, sur la Suippe, le 1er entre Saint-Hilaire et Bethenville, le 5e à Selles. La colonne de gauche (12e corps) à Saint-Marmes. La division de cavalerie Bonnemains couvre la droite de l'armée. La brigade Margueritte des chasseurs d'Afrique se porte aux défilés de l'Argonne vers Grandpré et la Croix-aux-bois. L'Empereur et sa maison marchent avec l'état-major général de l'armée. L'armée de Châlons s'avance d'une façon si lente et si indécise qu'elle fait à peine quelques kilomètres. Les armées allemandes, 3e et 4e, remontent sur le nord à tire d'aile, ayant abandonné pour l'instant la marche sur Paris, ce dont le maréchal et l'Empereur sont prévenus. — Les 1re et 2e bloquent étroitement Metz. — Le bombardement de Strasbourg par l'ennemi commence à huit heures du soir et dure, terrible, la nuit entière. Impossible de répondre à l'ennemi, l'artillerie de la place n'étant pas en mesure de lutter avec la sienne. — Impossible de garantir les troupes et les habitants, la place n'ayant pas de casemates à l'abri de la bombe.

24 *août*. — Le 7e corps a poursuivi sa marche sur le nord-est, il se concentre à Courtreuve et à Sémide, les trois autres corps s'élèvent plus au nord et vont camper le 1er à Juniville, le 5e, le 12e, le quartier général et l'Empereur à Rethel, sans que l'on puisse se rendre compte du motif de cette pointe excentrique. De Courcelles à Rethel il y a 33 kilomètres, l'armée a mis deux jours pour franchir ces huit lieues, au lieu d'exécuter les ordres du ministre de la guerre et du conseil de régence. En vertu de ces ordres, le maréchal de Mac-Mahon devait se porter rapidement sur la Meuse et sur la Chiers, franchir la Meuse à Dun, culbuter l'armée du prince de Saxe, la plus avancée, se porter sur

la Chiers à Montmédy avant que la 3e armée allemande ait eu le temps de remonter au nord et d'entrer en ligne, donner la main à Bazaine en prenant le prince Frédéric-Charles entre les armées de Châlons et du Rhin, revenir ensuite sur Paris en battant l'armée du prince de Prusse si cette armée voulait s'opposer au passage des deux armées françaises réunies. Mais non, la marche de Mac-Mahon est lente; des hésitations se produisent à chaque pas. L'Empereur songe à rentrer à Paris. On tergiverse et l'on n'avance pas. On perd un jour à Réthel. Cependant l'armée du prince de Saxe est à la hauteur de Verdun et les trois corps de l'armée du prince de Prusse sont à Ligny et à Bar-le-Duc, ainsi que le quartier du roi. L'ennemi nous gagne de vitesse, on ne semble pas s'en apercevoir à l'armée de Châlons, mais le ministère et la régence sont sur des épines; à Paris, on ne parle que de la *jonction*. Tout est là. Mac-Mahon arrivera-t-il à temps pour rejoindre Bazaine?

25 *août*. — Séjour à Réthel d'une partie de l'armée de Mac-Mahon (les 5e et 12e corps et la division Bonnemains). Les 7e et le 1er corps, qui sont en avance, et n'ont pas fait la pointe ridicule et excentrique sur Réthel, se portent : le 7e à Vouziers (8 kilom.), (le 1er à Attigny, 17 kilom.). La cavalerie Margueritte, qui éclairait le flanc droit qui ne devra pas tarder à être inquiété par les coureurs ennemis, traverse Vouziers pour se porter au nord vers le Chêne Populeux, mesure prise par suite d'une fausse nouvelle donnée au quartier impérial. Cependant, la 3e armée allemande avec le roi et le prince de Prusse sont à Bar-le-Duc, suivant de près la 4e, qui s'avance vers l'Aisne et Clermont. Ainsi, tandis que les troupes allemandes, le roi et les deux princes ne perdent pas un instant pour nous joindre et nous couper de Metz, le maréchal de Mac-Mahon, l'Empereur

perdent à plaisir le temps le plus précieux. Le quartier impérial se repose à Réthel toute la journée du 25 et par suite de ces fausses nouvelles que les Allemands menacent les défilés de l'Argonne, la brigade Margueritte composant la meilleure cavalerie de l'armée est rappelée du flanc droit menacé, pour être envoyée en avant sur le Chêne Populeux. La division d'Exéa (1re du 13e corps) est dirigée de Paris sur Reims par le chemin de fer. Elle est destinée à protéger les communications de l'armée de Châlons avec la capitale. — L'arsenal de Strasbourg est réduit en cendres. — L'approvisionnement de fusées percuttantes est détruit. Le général de Werder somme Strasbourg de se rendre. Le général Uhrich refuse toute proposition. Le bombardement continue.

26 *août*. — Marche du 1er corps sur le Chêne : Il s'arrête au-dessous en avant de Sémuy, ayant fait 8 kilom. Le 5e quitte Réthel, se rend au Chêne Populeux, le 12e à Tourteron, à l'ouest du Chêne Populeux. Le 7e corps est maintenu à Vouziers. La cavalerie Margueritte continue à éclairer un pays où l'ennemi ne peut encore se trouver. Elle campe aux Grandes Armoises, en avant du Chêne. La division Bonnemains reste en réserve à Attigny. — Encore une journée de perdue, encore une marche et une position incompréhensibles! Pourquoi l'armée de Châlons ne se hâte-t-elle pas de gagner la Meuse, au lieu de tourner autour de l'Aisne, décrivant un arc dont la corde est parcourue habilement par l'ennemi? Pourquoi cette position du 26 août au soir? Le 5e corps en pointe et isolé sur le Chêne Populeux, le 7e et le 12e de Vouziers à Tourteron sur une ligne trop étendue et le 1er en arrière-garde à Sémuy avec les cuirassiers en réserve à Attigny sur la ligne même de Vouziers à Tourteron. Tout cela est inexplicable; mais ce

qu'il est facile d'expliquer, c'est la marche habile des 3e et 4e armées allemandes ; la 4e atteint ce jour-là Clermont-en-Argonne sur l'Aisne, la 3e a son quartier général et royal au même point. Le 11e corps est à Revigny; le 6e, après des marches forcées, et le plus descendu au sud, a dépassé Ligny, Bar-sur-Aube et marche sur Sainte-Menehould. Encore un pas et les 3e et 4e armées allemandes ont atteint l'armée de Châlons et le mouvement du comte de Palikao, la jonction, devient impossible. — Démonstration inutile à Metz. L'armée du Rhin traverse l'Ile Chambières par un temps affreux, par une pluie torrentielle, franchit *sur un seul pont de bateaux* la Moselle, quoiqu'il existe deux ponts de pierre à Metz, et lorsque, à trois heures, les quatre corps et la garde sont sur la droite, croyant que l'on va chercher à rallier Mac-Mahon, ordre est donné aux troupes de refranchir la rivière et de reprendre leurs positions. — Pêle-mêle général au pont, au retour des troupes. Les 1re et 2e armées allemandes observent sans bouger. — La division d'Exéa du 13e corps débarque à Reims. Les deux autres divisions du 13e corps sont toujours à Paris, que l'on met en état de défense.

27 *août*. — Les 1er, 5e 12e corps de l'armée de Châlons font 12 kilomètres pour se porter sur le Chêne Populeux. Le 7e corps, de Vouziers, se porte également au Chêne, après avoir fait plusieurs marches et contre-marches. La maison civile et militaire de l'empereur, l'Empereur lui-même, en calèche, entouré et suivi de ses cent-gardes, traverse les colonnes en marche, accueilli par les murmures des troupes. — Tandis que nous perdons notre temps, au lieu de gagner la Meuse, les troupes des 3e et 4e armées allemandes continuent à marcher si rapidement que leurs éclaireurs commencent à être signalés vers Grand-

pré et Busancy. Le quartier royal a quitté Sainte-Menehould et s'avance sur Grandpré. Les colonnes du prince royal sont en marche de Revigny sur Sainte-Menehould; celles du prince de Saxe atteignent Varennes. Ainsi, les armées allemandes s'avancent à marches forcées par plusieurs lignes parallèles. A gauche, le 1er corps bavarois a quitté Sainte-Menehould (27 au matin) et remonte au nord-ouest sur Vouziers, que le 7e corps français vient de quitter. — Au centre, l'armée du prince de Prusse s'élève également vers le nord sur Sainte-Menehould; à droite, le 9e corps et le quartier du roi se dirigent sur Clermont et sur Varennes, tandis que de forts détachements de la 3e armée pointent à l'ouest, de Ligny sur Saint-Dizier, sur Vitry, sur Châlons et même entre la Marne et l'Aube et sur l'Aube. — La 4e division de cavalerie du prince Albrecht gagne Châlons le 25. — Le 11e corps a atteint Varennes, et reçoit l'ordre d'appuyer à droite sur la Meuse, de gagner Dun, pour s'opposer au passage de la rivière par l'armée de Châlons. — Il prend position à Dun et à Stenay. — Ainsi, l'ennemi, grâce à la bonne direction de son état-major général, grâce à la rapidité de ses mouvements, est à une marche de nous. Les deux armées ont fait en pays ennemi, du 21 au 26, plus de 30 à 40 lieues, de Vaucouleurs, de Conflans à l'Argonne, de Neufchâteau à l'Aisne et à la Meuse. Nos troupes n'ont trouvé le moyen de parcourir que les 10 ou 11 lieues qui séparent Reims du Chêne Populeux. — Le blocus continue à Metz, le bombardement à Strasbourg. Dépêche de Mac-Mahon à Bazaine pour le prévenir qu'il effectuera sa retraite sur Mézières le 29, et de là, plus à l'ouest, s'il n'apprend pas que le mouvement de l'armée du Rhin est commencé. Seconde dépêche du maréchal au Ministre pour le prévenir qu'il est au Chêne, qu'il n'a au-

cune nouvelle de Bazaine, qu'il peut être attaqué par l'armée du prince royal lui coupant toute ligne de retraite, qu'en conséquence il va se rapprocher de Mézières, d'où il continuera sa retraite suivant les événements. — Palikao donne aussitôt l'ordre aux deux divisions du 13ᵉ corps encore à Paris de se tenir prêtes à partir pour Mézières. Le ministre, voyant la tendance de Mac-Mahon à ne pas courir au secours de Bazaine et les hésitations que l'Empereur imprime à cette armée, télégraphie au duc de Magenta « que s'il abandonne Bazaine la révolution éclate dans Paris, —qu'il aura contre lui toutes les forces allemandes, que ce n'est pas le prince de Prusse qui est à Châlons, mais une division de cavalerie, que le prince, redoutant son mouvement pour débloquer Bazaine, a changé de direction et marche vers le nord; qu'il faut à tout prix dégager Bazaine. » — L'ennemi fait faire une reconnaissance sur Grandpré par la 5ᵉ division de cavalerie du général Reinbaben, sur Vouziers par la 6ᵉ division (duc de Mecklembourg), sur Nonant et sur Busancy par la cavalerie saxonne qui échange des coups de sabre avec la cavalerie du 5ᵉ corps.

28 *août*. — L'effet de la dépêche du ministre est de retarder le mouvement de l'armée de Châlons, au lieu de l'accélérer. Devant le désir de l'Empereur de revenir avec les troupes sur Paris et devant l'ordre de Palikao de marcher sur Metz, le duc de Magenta prend un *mezzo termine* et se décide à télégraphier et à attendre. Le mouvement qui devait se faire le matin, des troupes sur la Meuse, est contre-mandé. Séjour à Réthel, perte des heures les plus précieuses du monde par l'armée du maréchal. En marchant avec rapidité, on peut encore échapper aux troupes du prince royal, tourner celle du prince de Saxe avec laquelle marche le roi, et opérer la jonction avec Bazaine. Départ

de l'armée à midi pour Stonne (12 kilom. du Chêne). Le 7ᵉ corps (droite) se porte sur Boult-aux-Bois. Le 5ᵉ passe à Châtillon, s'avance sur Busancy et fait faire par le 12ᵉ de chasseurs à cheval de la brigade de Bernis une reconnaissance qui rencontre des escadrons de cavalerie saxonne et les charge. Ce régiment se replie devant des forces considérables. En effet, l'armée du prince de Saxe a gagné Dun et a jeté à l'ouest, vers Busancy, sa cavalerie. Ordre est envoyé au 5ᵉ corps de rétrograder sur Châtillon et Brieulles à l'ouest, pour ne pas rester en l'air, en avant de l'armée. — L'ennemi apprend avec surprise que l'armée de Châlons est encore entre Vouziers et le Chêne. — Le 12ᵉ corps et le 1ᵉʳ s'établissent à Stonne. La 3ᵉ armée allemande a quitté Sainte-Menehould pour s'élever sur Grandpré avec le quartier du roi. — La 4ᵉ est à Dun et vers Busancy. — On peut donc encore, en se jetant sur cette armée du prince de Saxe lui passer sur le corps et franchir la Meuse, avant l'entrée en ligne de l'armée du prince royal ; mais quelques heures perdues et l'on est pris en tête et en flanc par les deux armées allemandes supérieures à celle de Châlons.

29 *août.* — La position n'est pas comprise par le maréchal et par l'Empereur. Après avoir parcouru du 23 au 29 août 17 lieues en six jours, l'armée part pour Raucourt, s'élevant vers le nord, sur Sedan et Mézières, et fait 8 kilomètres dans sa journée. Le 29 août au soir, le quartier général est à Raucourt. — Le 12ᵉ corps a quitté Stonne et marche sur Mouzon vers la Meuse, le 5ᵉ a repris son mouvement sur Bois-les-dames et Beaumont, laissant Busancy à sa droite et prêtant le flanc à la cavalerie saxonne. Le 7ᵉ est à Stonne, le 1ᵉʳ à Chemery. Le quartier du roi de Prusse est à Grandpré, le 11ᵉ corps allemand marche sur Sedan, passant sur nos derrières, l'armée du prince de Saxe mar-

che sur Beaumont et Mouzon, nous coupant de la Meuse, les Bavarois à l'extrême gauche de la ligne sont près de Vouziers sur l'Aisne, en sorte que nous sommes pris entre les deux armées allemandes qui nous cernent. La troisième armée coupe toute retraite par l'Aisne sur Réthel et Reims, ayant en seconde ligne à Châlons de forts détachements. — La 4e est devant nous sur la Meuse. Il ne nous reste plus qu'à filer droit sur Mézières et à nous jeter dans les places du nord, après avoir rallié le 13e corps. A huit heures du soir, le général Vinoy reçoit un premier ordre de faire partir les deux divisions d'infanterie qui lui restent de son corps d'armée (Maudhuy et Blanchard). Il doit maintenir les communications libres entre Reims et Réthel, se mettre à la disposition de Mac-Mahon. Un instant après, nouvelle dépêche suspendant le départ du 13e corps jusqu'au lendemain à huit heures du matin, avec avis qu'il se rendrait directement à Mézières par les voies ferrées. Le général Wimpffen, appelé d'Algérie pour remplacer le général de Failly au 5e corps et ayant mission de remplacer le maréchal de Mac-Mahon en cas de malheur, quitte Paris le matin pour se rendre à l'armée de Châlons.

30 *août.* — L'armée de Châlons ne précipite pas sa marche. Le 1er corps, à gauche, avec le quartier général, l'Empereur et sa suite, se dirige sur Mouzon pour y passer la Meuse et de là gagner Carignan, où il doit passer la Chiers. De Stonne à Carignan, il y a 16 kilomètres ; mais le 1er corps s'arrête à Raucourt, après une marche de 8 kilomètres. Au centre, le 12e corps part de Stonne pour suivre la marche du 1er corps et s'arrête également à Raucourt. Le 7e corps est à Oches, sur la route de Raucourt, il s'y arrête également, en sorte que ces trois corps, au lieu d'accélérer leur mouvement si urgent, se bornent à avancer de

2 lieues. Le 5e corps, chargé d'occuper les passages de la Meuse à Mouzon, décrit un arc de cercle et marche de Bois-les-dames à Beaumont après avoir soutenu sans désavantage le combat de Boult-au-Bois. Dans la nuit du 29 au 30, il arrive à Beaumont, sans ordre, ayant laissé Busancy et la cavalerie saxonne sur sa droite, et s'établit sans se garder militairement. Ce jour-là le quartier du roi est à Vouziers sur nos derrières avec les Bavarois. Le 11e corps allemand a dépassé Châtillon et approche de Sedan. L'armée du prince de Saxe est à Beaumont. Le général de Failly, prévenu de l'approche des Prussiens, n'admet pas la possibilité de cette nouvelle; il n'occupe pas les hauteurs de Beaumont; une partie de son infanterie démonte ses armes. L'ennemi se présente en force; alors a lieu la bataille de Beaumont. Le 5e corps, surpris et effrayé, se sauve à tire d'aile. Le 12e corps suit le 5e. Le 1er corps occupe les hauteurs de Mouzon; mais, au lieu de défendre ces hauteurs, au lieu de rallier les 5e et 12e corps, le corps de Ducrot file sur Sedan, suivant l'Empereur et sa maison. Le maréchal quitte Mouzon pour accompagner Sa Majesté. Cependant, le 5e corps, après les premiers moments de panique, essaye de résister. — Le 4e bataillon de chasseurs, les 11e, 46e, 68e des divisions Goze et de Lespart se replient sur les hauteurs de Beaumont et s'y forment de leur mieux, les 11e et 46e (brigade Grenier) se déploient à gauche du 68e, de la brigade Fontanges. Les Allemands sont d'abord refoulés dans les bois. Ils en sortent de nouveau en masses telles, que l'on est obligé d'ordonner la retraite, qui devient bientôt une déroute. Mouzon maladroitement abandonné par les 1er et 12e corps, l'ennemi l'occupe. Les 11e de ligne, 68e, 46e, et 4e bataillon de chasseurs font des pertes considérables en couvrant de leur mieux la retraite.

Ils parviennent jusqu'au sommet de la crête couronnant Mouzon. Au bruit du canon, le 7e corps marche de Oches à la Meuse. Il essaye de tenir; mais ne pouvant résister aux masses allemandes il se met à son tour en retraite, franchit le pont de Mouzon et vient s'abriter derrière l'infanterie de marine et l'artillerie du 12e corps du général Lebrun, qui défend le passage avec vigueur et intelligence. Bientôt l'ordre arrive de se replier sur Sedan, où l'on ne tarde pas à s'engouffrer. Aucune distribution n'est faite; les troupes n'ont rien touché de la journée.

Troupes françaises ayant pris part à la bataille de Beaumont : 4e de chasseurs, 11e, 46e, 61e, 88e de ligne, 19e de chasseurs, 17e, 27e, 30e, 68e de ligne, les 7e et 12e corps, le second n'a engagé que son artillerie.

Colonels tués : *Dubessin de Contenson*, commandant le 5e de cuirassiers, blessé à Mouzon, mort le même jour; *Jamin du Fresnay*, commandant le 8e de chasseurs, tué à Mouzon.—Départ de Paris des deux divisions du 13e corps à dix heures du soir. Suprême effort de Palikao pour porter secours à l'armée de Châlons.—Les 1re et 2e armées allemandes bloquent toujours Metz, occupant une ligne circulaire de 40 à 45 kilomètres avec deux ponts, l'un au sud, à Ars, l'autre au nord, à Malroy, distants de 12 kilomètres l'un de l'autre. — Continuation du bombardement de Strasbourg, ouverture de la tranchée à 800 mètres des ouvrages avancés de la place.

31 *août*. — Mouvements de l'armée de Châlons. Les 7e et 1er corps se dirigent sur Mézières par Givonne. Le 12e franchit la Meuse à Douzy et prend position au-dessus de Bazeilles. Le 5e en retraite de Beaumont s'établit tant bien que mal à Givonne sur la route de Sedan à Bouillon. Plusieurs régiments de cavalerie de la division Brahaut du

5e corps et la brigade Septeuil du 1er corps s'égarent et entrent sur le territoire belge, ayant marché en dehors des lignes d'investissement des armées allemandes. Le quartier du roi pousse du Chêne sur Chagny au nord et s'établit à Vendresse (12 kilom. sud-ouest de Sedan). Les deux corps bavarois qui forment la colonne de gauche de la 3e armée (prince de Prusse) quittent Vouziers, leur bivouac du 30, et se rendent à marches forcées, le 2e corps sur la rive gauche de la Meuse près Chemery, le 1er corps à l'est par Beaumont sur Remilly (3 kilom. au sud de Sedan). Le 11e corps vient à Donchery, le 5e le suit de près, en sorte que le 31 au soir l'armée du prince de Prusse est à cheval sur nos lignes de retraite de l'ouest et du sud et sur celle de Paris par Réthel. La 4e armée allemande du prince de Saxe de son côté ne perd pas de temps. Le quartier général avec le 12e corps poussent jusqu'à Douzy sur la rive gauche de la Meuse, en face Bazeilles, faubourg de Sedan. La garde vient à Mouzon et à Mairy avec le 6e corps. Les troupes allemandes qui les composent passent la Meuse pour compléter l'investissement de l'armée française, qui, au lieu de hâter son mouvement de retraite sur Mézières, seul passage qui lui soit ouvert, et d'y rallier le 13e corps de Vinoy, fait la faute de s'engouffrer dans la place de Sedan, dominée de toutes parts. Le général Ducrot, commandant le 1er corps, a compris que Mézières est la seule porte de salut qui reste entr'ouverte; il dirige ses troupes sur cette ville; mais arrivé à Illy, il reçoit l'ordre formel, le 31 au soir, de se replier sur Sedan et d'occuper une position à gauche du 12e corps au-dessus de Bazeilles. Dans l'après-midi, le général Douay, commandant le 7e corps, fait prévenir le général en chef que des corps ennemis nombreux se portent sur la route de Mézières. A cinq heures du soir, le

général de Wimpffen, commandant le 5e corps, fait conduire au quartier du maréchal par un de ses officiers d'ordonnance, le marquis de Laizer, le maire d'un village riverain, qui est venu prévenir que des masses ennemies franchissent la Meuse à Dom-le-Mesnil et à Domremy. Malgré ces notions importantes, aucun ordre nouveau n'est envoyé du quartier général. Il est donc probable, et c'est la seule chose admissible, que le maréchal de Mac-Mahon, croyant être attaqué le lendemain par des avant-gardes seulement, et non par des masses, pense qu'il pourra, au moyen de la concentration de son armée, battre et culbuter facilement l'ennemi, obtenir un succès, puis reprendre tranquillement son mouvement de retraite pour rallier Vinoy et pousser jusqu'à Bazaine. Si telle était la pensée du général en chef, on voit que l'on était bien mal renseigné au quartier général français. Les Allemands savaient ce que nous faisions, nous ne savions rien de ce qu'ils faisaient. A partir du 31 août, cinq heures du soir, toute issue, toute retraite est devenue impossible pour nous, à moins de passer sur le ventre des armées allemandes qui occupent à l'est et à l'ouest les débouchés, à moins encore de faire échapper l'armée entre Sedan et Bouillon pour la jeter en Belgique. Telle était en ce moment la seule crainte de M. de Moltke. Afin de compléter ce que nous avons appelé l'investissement de l'armée de Châlons, l'état-major allemand donne l'ordre au prince de Saxe d'empêcher notre aile gauche de s'échapper dans la direction de l'ouest, au prince royal de veiller sur nous du côté de l'est. La 4e armée passe la Meuse à Domremy et à Dom-le-Mesnil, comme les généraux Douay et de Wimpffen l'ont fait dire au quartier général.

Le 31 au soir, les armées occupent donc les positions suivantes :

L'armée du prince royal de Saxe (aile droite) est établie : garde royale près Carignan (rive droite de la Chiers); 12ᵉ corps à Mairy, à cheval sur la route de Mouzon et Stenay à Sedan, entre la Chiers (rive gauche) et la Meuse (rive droite) avec des avant-gardes et des patrouilles jusqu'au fond de Givonne, ravin à l'est de Sedan; — 4ᵉ corps près Douzy, au-dessous de Sedan, rive gauche de la Meuse. L'armée du prince de Prusse occupe : le 1ᵉʳ corps bavarois. Remilly, rive gauche de la Meuse, à cheval sur la route de Raucourt, du Chêne Populeux et de Réthel; 2ᵉ bavarois à Raucourt, au-dessus et à 12 kilom. au sud-est de Sedan; 5ᵉ corps à Chemery à 10 kilom. au sud-ouest de Sedan, à cheval sur la route de Mézières au Chêne, et de Sedan à Mézières par Donchery; 11ᵉ corps à Donchery même, embranchement des routes de Sedan et de Mézières sur le hêne; 6ᵉ corps (4ᵉ armée) à Semuy et Attigny, au-dessous et près du Chêne Populeux; division wurtembergeoise à Boutancourt, à l'extrémité gauche de la ligne allemande, à quelques pas de la Meuse, près la route de Mézières à Sedan et le chemin de fer. Ainsi l'armée de Châlons, démoralisée par une retraite mal opérée et par la défaite de Beaumont, va se trouver le lendemain entourée par la 4ᵉ armée (prince de Saxe), 12ᵉ corps, vingt-neuf bataillons, vingt escadrons, et seize batteries; 29 000 fantassins, 3000 cavaliers, soixante-douze bouches à feu; 4ᵉ corps (Avensleben I), vingt-cinq bataillons, huit escadrons, douze batteries; 25 000 fantassins, 1200 cavaliers, soixante-douze bouches à feu; corps de la garde (prince de Wurtemberg) vingt-deux bataillons, seize escadrons, douze batteries : 22 000 fantassins, 2400 cavaliers et soixante-douze bouches à feu et par la 3ᵉ armée (prince royal) : 1ᵉʳ corps bavarois (Von der Tann), vingt-six bataillons, vingt-quatre escadrons, seize batteries;

26 000 fantassins, 3600 cavaliers et quatre-vingt-seize bouches à feu; 2e corps bavarois (de Hartmann), vingt-neuf bataillons, vingt escadrons, seize batteries; 29 000 fantassins, 3000 cavaliers et quatre-vingt-seize bouches à feu; 5e corps (Kirchbach), vingt-cinq bataillons, huit escadrons, douze batteries; 25 000 fantassins, 1200 cavaliers et soixante-douze bouches à feu. 11e corps (de Bose), vingt-cinq bataillons, huit escadrons, douze batteries; 25 000 fantassins, 1200 cavaliers et soixante-douze bouches à feu. A ces troupes il faut ajouter la division wurtembergeoise, quatorze bataillons, seize escadrons et douze batteries; 14000 fantassins, 2400 cavaliers et soixante-douze bouches à feu, les 5e et 6e divisions de cavalerie pour la 4e armée, quatre divisions à seize escadrons ou soixante-quatre escadrons, 10 000 cavaliers avec quatre-vingt-seize bouches à feu.

Le général de Wimpffen envoie une brigade et de l'artillerie au bois de la Garenne pour relier les 1er et 7e corps.

Si donc nous négligeons le 6e corps allemand qui n'est pas en ligne, le 31 au soir, l'armée de Châlons va avoir à combattre, le 1er septembre, grâce aux habiles dispositions de l'état-major allemand, grâce aux hésitations et aux fautes de l'armée française, 170 000 fantassins, 26 800 cavaliers et 558 bouches à feu.

A cette armée elle ne peut opposer plus de 80 000 hommes, depuis les pertes faites dans la marche sur Sedan, le combat et la retraite de Beaumont.

Combat violent à Servigny et à Noisseville, sous Metz, au nord-est du fort Saint-Julien sur la rive droite de la Moselle. Le 62e de ligne enlève avec audace à la baïonnette les positions de l'ennemi, à Servigny. Ce combat ne sert à rien. Il ne lui est pas donné suite.

1er *septembre.* — *Bataille de Sedan.* — Le général de

Wimpffen, arrivé la veille, a pris le commandement du 5e corps, mais il n'a pas, malheureusement, prévenu le maréchal de Mac-Mahon qu'il *a une lettre de service pour le remplacer en cas de mise hors de combat*. C'est une faute qui a bientôt les conséquences les plus graves. La veille au soir, le 11e corps allemand a jeté deux ponts près de Donchéry et passé la Meuse. La division wurtembergeoise a franchi également la rivière à Dom-le-Mesnil, avec deux divisions de cavalerie. — Dès l'aurore, le 1er septembre, le 5e corps et la 4e division de cavalerie marchent par le chemin de Charleville sur Saint-Mengès. Voilà donc 60 000 hommes qui, le matin, se trouvent en position sur les routes de Sedan à Mézières et l'interceptent complétement. En effet, le 5e corps et la 4e division sont à Saint-Mengès; vers 5 heures, le 11e corps se lie à ce 5e corps par sa gauche, occupant la position de Fleigneux, et s'appuyant au bois de Daigny. Les Wurtembergeois, à droite, sont à la Meuse et occupent le chemin de fer. — M. de Moltke, persuadé que l'armée française abandonnera Sedan pour se replier sur Mézières, porte le quartier général du roi au château de Frenois, à l'embranchement des routes de Vouziers et de Mézières sur Sedan (rive gauche de la Meuse), pour donner à Sa Majesté le spectacle de l'armée française cernée de toutes parts, dès 10 heures du matin, obligée de mettre bas les armes en rase campagne. Le général de Wimpffen, au bivouac avec le 5e corps, près le calvaire d'Illy, a vu le mouvement tournant des troupes allemandes, le passage de la Meuse par plusieurs de leurs corps d'armée. Il a expédié en toute hâte, le 31 au soir, au quartier général, pour prévenir. Peine inutile. Au point du jour, le canon se fait entendre à notre droite, du côté de Bazeilles. On n'a pas même chez nous exécuté l'ordre de détruire les ponts de

Mouzon et de Bazeilles, en sorte que le 4ᵉ corps et les Bavarois peuvent, à leur aise, passer la Meuse, dès le 1ᵉʳ septembre au matin. — Des masses considérables allemandes marchent de la Meuse sur notre aile gauche formée par notre 7ᵉ corps, dans l'intention de nous tourner, et de nous intercepter complétement la route de Mézières par Illy. Le 5ᵉ corps allemand (de Kirchbach) et les deux premières divisions de cavalerie marchent de Saint-Mengès par la route de Mézières sur Fleigneux et Illy au nord, tandis que le 11ᵉ corps descend sur Floing. La droite de l'armée française (12ᵉ corps) est en position sur les hauteurs de la Moncelle, dominant les villages de Balan et de la Moncelle, face à la Meuse. — Le centre (1ᵉʳ corps) tient les hauteurs au-dessus du fond de Givonne, se liant, par sa droite, avec la gauche du 12ᵉ corps, et par sa gauche avec la droite du 7ᵉ en position sur le plateau d'Illy. Ce 7ᵉ corps occupe la route de Belgique par Bouillon, et s'appuie au bois de la Garenne. — Le 5ᵉ corps, fort affaibli depuis la bataille de Beaumont, est en réserve au Vieux-Camp, ayant une brigade au bois de la Garenne. — Il est amoindri de la brigade de Lapasset (qui a suivi l'armée de Metz), et de sa division de cavalerie (passée du côté de la Belgique). — L'attaque sur Bazeilles, à notre droite, n'est pas sérieuse, mais ce qui est très-grave, c'est la marche de l'armée du prince de Saxe sur notre gauche, et le mouvement tournant des 11ᵉ et 12ᵉ corps vers le nord. Le feu ne tarde pas à s'engager sur tout le front de notre aile droite et de notre centre. Les 12ᵉ et 1ᵉʳ corps français se maintiennent avec avantage dans leur position. A sept heures du matin, le maréchal de Mac-Mahon, venu sur le terrain, à la droite, et qui paraît décidé à livrer une bataille défensive et à se maintenir le plus longtemps possible en position, est blessé

par un culot d'obus. N'ayant pas reçu du général de Wimpffen communication de la lettre ministérielle qui donne le commandement à cet officier général, et bien que le commandement revienne de droit, comme au plus ancien des chefs de corps d'armée, au général de Wimpffen, le maréchal fait dire au général Ducrot de prendre le commandement de l'armée, ce qui a les plus graves conséquences. — En effet, le général Ducrot croit pouvoir revenir à son mouvement de la veille sur Mézières, mouvement possible le 31 août jusqu'à six heures du soir, devenu impossible dès la chute du jour, par le passage de la Meuse, des 70 à 80 000 hommes des corps allemands, ayant franchi la rivière à Dom-le-Mesnil et à Donremy. — Le général Ducrot ordonne une marche en retraite par échelons par la gauche, faisant dire au 12e corps de battre en retraite également, et d'abandonner comme lui sa position au-dessus du ravin de Givonne pour se replier sur le 7e corps par le calvaire d'Illy. — L'ennemi (12e corps), voyant ce mouvement rétrograde prévu par M. de Moltke, s'empresse de marcher en avant et de se déployer entre la Moncelle et Daigny. Le général de Wimpffen ne reprend pas le commandement de suite d'une façon positive. Il écrit au général Ducrot qu'il a un ordre de service dans sa poche, qu'ils en parleront après la bataille, qu'il ne peut être question, en présence du succès du 12e corps (Lebrun), d'abandonner les positions au-dessus du fond de Givonne, que l'ordre est donné à la division Grandchamp de rallier le 12e corps. Triple faute du général de Wimpffen : 1° il ne fait pas connaître son ordre de commandement au maréchal, ce qui eût empêché le mouvement rétrograde et intempestif de Ducrot et de Lebrun; 2° lorsqu'il apprend la blessure du maréchal, il n'exige pas immédiatement le commandement; 3° il ne fait pas savoir à Lebrun et à Ducrot d'une façon po-

sitive que, la route de Mézières étant interceptée, toute retraite sur cette ville, par Illy, est illusoire. Le général de Wimpffen juge très-bien la situation, mais il semble attendre, pour prendre une décision devenue urgente, à voir comment les événements se dessineront. Si, dès qu'il connaît la blessure du maréchal, le général de Wimpffen prenait le commandement, ordonnant impérativement un mouvement offensif en avant sur les deux corps bavarois, il culbutait peut-être la gauche de l'ennemi et atteignait Montmédy. L'armée était sauvée. Au lieu de cela, le général n'ose enlever son commandement à un camarade qu'il croit en possession du plan du maréchal, plan que celui-ci n'a jamais eu. Il tergiverse, et ses hésitations permettent à l'ennemi d'accélérer son mouvement tournant. Le 12e corps français a donc abandonné les hauteurs de Bazeilles; le 1er, sur l'ordre du général de Wimpffen, cherche à reprendre, vers dix heures, celles du dessus de Givonne. Le nouveau général en chef se porte, par le fond de Givonne, sur le 12e corps et rencontre l'Empereur, auquel il dit : « Nous allons essayer de jeter les Bavarois à la Meuse, puis, avec toutes nos troupes, nous ferons face à l'ennemi sur notre gauche. » L'empereur reste quelques instants avec le corps de Lebrun, et fort exposé, sur les hauteurs au-dessus du fond de Givonne. Un de ses officiers est tué près de lui : Napoléon III rentre à onze heures à Sedan avec son état-major pour déjeuner. Le général de Wimpffen, après avoir donné ses ordres au 12e corps, se porte sur le 7e (Douay), demandant à son chef d'envoyer une partie de ses troupes à Lebrun et son artillerie avec la brigade de l'Abadie au bois de la Garenne. « *Nous* » *ne nous battons plus que pour l'honneur des armes*, dit le » général Douay au général de Wimpffen, vous vous en con- » vaincrez en parcourant avec moi le front de nos lignes. »

Le général en chef essaye de se maintenir au bois de la Garenne, il s'expose en avant de la ligne de bataille, voit l'infanterie indécise, son artillerie démontée. Il se rend au Vieux-Camp. Les 1er, 5e, 7e corps sont fortement ébranlés; seul, le 12e se maintient vers Bazeilles. Le général en chef se décide alors à faire une trouée en avant. Il est une heure et demie. Il dicte à deux de ses officiers, les capitaines d'état-major de Saint-Haouen et de la Nouvelle le billet textuel suivant, qu'il charge ces deux officiers de porter à l'Empereur :

« Sire, je me décide à forcer la ligne qui se trouve de-» vant le général Lebrun et le général Ducrot, plutôt que » d'être prisonnier dans la place de Sedan. Que Votre Ma-» jesté vienne se mettre au milieu de ses troupes, elles » tiendront à honneur de lui ouvrir un passage. »

» 1 heure 1/4, 1er septembre. »

Ce billet écrit, le général charge les deux capitaines de le porter à l'Empereur, puis il envoie, à défaut d'aide-de-camp, le sous-intendant Méric et le capitaine de chasseurs à cheval comte d'Ollonne porter aux généraux Ducrot et Douay l'ordre de mouvement sur la gauche des Allemands. M. Méric étant revenu démonté, le marquis de Laizer, officier de mobiles attaché au général et venant de le rallier, part sur l'ordre du chef d'état-major du 5e corps (général Besson), pour se rendre auprès du général Ducrot. Ce dernier doit appuyer l'attaque du 12e corps; le général Douay, avec son 7e corps, faire l'arrière-garde et contenir la gauche des Allemands. Voyons ce qui se passe. Le capitaine de Saint-Haouen se dirige au galop sur Sedan à une heure et demie. Après bien des pourparlers dans les fossés de la place, on lui ouvre une poterne. Il parvient auprès de

l'Empereur, alors à la sous-préfecture. Il remet le billet à Sa Majesté, qui, ne pouvant lire les lignes écrites au crayon, se fait dire à haute voix par l'officier ce qu'elles contiennent et l'interroge sur les péripéties de la bataille. Le colonel Stoffel, ayant dit que la bataille peut être considérée, à la rigueur, comme indécise, M. de Saint-Haouen la déclare perdue, complétement perdue, ajoutant qu'il faut à l'instant prendre un parti. Un des généraux aides-de-camp de l'Empereur demande alors au capitaine de Saint-Haouen s'il pourra conduire Sa Majesté au point où se trouve le général en chef. Sur sa réponse affirmative, le même général demande si le chemin à suivre est dangereux; combien il pense que l'on perdra de monde en route. Le capitaine répond que l'on aura à courir des dangers sérieux, que l'on perdra sans doute un tiers de l'escorte. Au moment où il prononce ces mots, plusieurs obus éclatent sur la sous-préfecture. Un conseil est aussitôt tenu par l'Empereur et par son entourage. Il est décidé que la trouée proposée par le général de Wimpffen est impraticable, qu'en prolongeant la lutte on sacrifiera inutilement plusieurs milliers d'hommes, sans aucune chance de salut; qu'il ne reste plus qu'à capituler. Aussitôt un officier est chargé de faire arborer le drapeau blanc, un autre est dépêché au général en chef. Quelques instants plus tard, M. de Saint-Haouen, qui n'assistait pas à ce conseil, est rappelé par un des aides de camp de l'Empereur et reçoit l'ordre de retourner auprès de son général pour lui dire que Sa Majesté l'invite à entrer en pourparlers avec l'ennemi, une plus longue lutte ne pouvant aboutir qu'à une effusion de sang inutile. M. de Saint-Haouen quitte alors la sous-préfecture (3 heures), se rend au Vieux-Camp, qu'il trouve évacué, s'avance dans la direction du fond de Givonne, est accueilli par la fusillade

d'une ligne de tirailleurs établie à 500 mètres, et voit en se retournant le drapeau blanc qui flotte sur la citadelle de Sedan. Croyant la lutte terminée, et le général en chef rentré en ville, lui-même revient à la sous-préfecture. Il reçoit de nouveau l'ordre de chercher son général et de l'inviter à se rendre près de l'Empereur. Sedan est encombré par les fuyards, par les canons, par les caissons, par les voitures; M. de Saint-Haouen se dégage avec peine et parvient enfin à rejoindre, vers la porte de Balan, son général en chef, qui continue à lutter avec quelques débris de l'armée. Ayant écouté le message du capitaine, il lui répond : « Allez dire à l'Empereur que je refuse absolu» ment de parlementer et que je veux continuer à com» battre. » M. de Saint-Haouen rentre une troisième fois à Sedan, rend compte de sa mission et, une fois encore, est chargé de porter au général de Wimpffen l'ordre formel de se rendre immédiatement près de l'Empereur. Le capitaine rejoint avec peine le général en chef, au moment où ce dernier rentre en ville avec le général Lebrun. Le général de Wimpffen refuse de nouveau de parlementer et envoie sa démission, que M. de Saint-Haouen porte à la sous-préfecture. Voyons maintenant le résultat des missions des autres officiers envoyés par le général en chef. Le capitaine de la Nouvelle parti avec M. de Saint-Haouen, porteur du billet du général de Wimpffen en *duplicata*, franchit rapidement les 1500 mètres qui les séparent de Sedan. Il pénètre avec peine dans la place à la suite de longs pourparlers, est retenu pour trouver un homme qui se charge de son cheval, et arrive vers deux heures à la sous-préfecture, que l'ennemi crible de projectiles. Il remet à l'Empereur, qui en a déjà eu connaissance par M. de Saint-Haouen, le billet du général en chef. Sa Majesté

dit à M. de la Nouvelle que le mouvement projeté a peu de chances de succès, que l'ennemi est déjà à Carignan, que néanmoins le général en chef doit agir, s'il espère obtenir un résultat. Le capitaine, interrogé sur la bataille, répond que le 7e corps est en présence de forces considérables et très-menacé, que le 12e maintient ses positions. Ceci se passe après la conversation de M. de Saint-Haouen et après la décision adoptée d'arborer le drapeau parlementaire. M. de la Nouvelle prend congé de Sa Majesté, qui lui recommande de dire au général de Wimpffen de le tenir informé de ce qui se passera, laissant entrevoir que s'il tentait de joindre le général en chef, il courait le risque de tomber aux mains de l'ennemi. M. de la Nouvelle trouve les rues de Sedan encombrées et bombardées. Il se procure un cheval, ne peut franchir la porte de Balan, tant l'encombrement est considérable. A cinq heures, il rencontre le général Besson, chef d'état-major du 5e corps, et lui fait connaître les intentions de l'Empereur. A six heures, il est rejoint par les généraux de Wimpffen, Lebrun et de la Bastide, qui, après avoir lutté jusqu'à la limite extrême du possible, rentrent en ville avec quelques centaines de combattants. Le capitaine de la Nouvelle rend compte de sa mission au général en chef; ce dernier a déjà reçu, par un officier de la maison de l'Empereur, la prière de traiter avec l'ennemi et a refusé d'ouvrir la lettre.

Pendant que les deux capitaines d'état-major remplissent auprès de l'Empereur leur mission, le comte d'Ollonne s'éloigne à 1 heure et demie du Vieux-Camp pour porter l'ordre au général Douay, par un billet au crayon, de former l'arrière-garde avec le 7e corps. Le marquis de Laizer, à la même heure, court à la recherche du général Ducrot, pour lui remettre un billet du général en chef lui prescri-

vant d'appuyer le mouvement offensif du 12[e] corps; le capitaine d'Ollonne trouve le 7[e] corps, remet l'ordre au général Douay, qui lui donne un autre billet portant que ses troupes sont en désordre et que tout ce qu'il peut faire, c'est de les retirer du champ de bataille. En revenant au Vieux-Camp, l'officier d'ordonnnance, vers deux heures, voit le général en chef débouchant sur le fond de Givonne. Un instant auparavant, le général de Galiffet, avec la division de réserve des chasseurs d'Afrique, a effectué une charge héroïque, mais sans résultat, sur l'infanterie allemande. Le marquis de Laizer, culbuté par un obus avec son cheval, parvient à se relever et, vers trois heures, rejoint le général Ducrot au moment où cet officier général va rentrer dans Sedan. Le brave général veut tenter un dernier effort et se faire tuer; il remonte le chemin de l'ouvrage avancé. On lui fait observer que les troupes n'existent plus, que tout est inutile. Les commandants des 1[er] et 7[e] corps entrent à Sedan vers 3 heures et se rendent à la sous-préfecture. Le général en chef n'est pas prévenu de leur absence du champ de bataille. L'armée française est entourée de toutes parts. Au nord, de la Meuse à la route de Belgique, les Wurtembergeois, les 5[e], 11[e] corps et la 4[e] division de cavalerie tiennent Saint-Mengès, Fleigneux et Illy, donnant la main au 12[e] corps, qui se relie par Villers-Cernay et Lumécourt, à l'est, avec la garde, et au sud avec les Bavarois. Jetons sur les événements un regard rétrospectif. Le général de Wimpffen, vers 3 heures, voyant qu'il n'y a plus d'autre porte de salut que de passer sur le corps des Bavarois maintenus par le 12[e] corps (Lebrun), ne doutant pas que l'Empereur, sur son appel, ne vienne le rallier, se rapproche de Sedan pour le recevoir. Il est 3 heures et demie. Le général n'a pas encore été rejoint par

les officiers expédiés à l'Empereur. Il se décide à se porter en avant, arrive au Vieux-Camp, où est concentrée la belle division de marine Vassoignes, la met en marche avec les bataillons de zouaves et du 47ᵉ qui se trouvent sous sa main, et, à la tête de ces 6000 braves soldats, enlève et occupe les hauteurs, en avant du ravin de Givonne qui dominent Balan à gauche, Bazeilles et la Moncelle. Le général compte trouver là les autres troupes du 12ᵉ corps et la division Goze du 5ᵉ; il se dirige sur Balan; le commandant du 12ᵉ corps, comme ceux des 1ᵉʳ et 7ᵉ, est près de l'Empereur à Sedan. A ce moment, 4 heures, l'officier envoyé au général de Wimpffen par l'Empereur le rejoint, lui annonçant que le drapeau parlementaire est arboré et qu'il est chargé de traiter avec l'ennemi. Le général en chef, ne reconnaissant pas au souverain le droit qu'il s'arroge, refuse de prendre connaissance de la lettre de Sa Majesté, rentre en ville, appelant les soldats à s'ouvrir un passage sanglant à travers l'ennemi. La division Wassoignes continue à se battre sur les hauteurs. Le général en chef arrive à la place Turenne, cherche à entraîner les troupes débandées, qui lui montrent le drapeau blanc sur la citadelle. Enfin, il parvient à se faire suivre de 2000 hommes de tous les corps, et de 2 bouches à feu; à leur tête, le général de Wimpffen descend sur Balan, qu'il réoccupe; il est cinq heures du soir. Il parvient jusqu'au delà de l'église. Il est rejoint alors par le général Lebrun, accompagné d'un homme portant le drapeau parlementaire, que le comte d'Ollonne arrache et foule aux pieds. Cependant, les renforts que le général en chef espère et attend ne sortent pas de la ville; la petite troupe qu'il a entraînée, diminue; il rentre à Sedan, le dernier, avec le général Lebrun.

Troupes allemandes ayant combattu à Sedan : au sud, 1er corps bavarois (Von der Tann), 29 bataillons, 20 escadrons, 36 bouches à feu ; 2e corps bavarois (de Hartmann), 33 bataillons, 20 escadrons, 36 bouches à feu ; — à l'est, l'armée du prince de Saxe : 2e corps (prince royal), 29 bataillons, 24 escadrons, 72 bouches à feu ; garde (prince de Wurtemberg), 29 bataillons, 16 escadrons, 72 bouches à feu ; 5e et 6e divisions de cavalerie, 24 escadrons, 24 bouches à feu ; — au nord et à l'ouest, l'armée du prince royal de Prusse : 11e corps (de Bose), 25 bataillons, 8 escadrons, 72 bouches à feu ; 5e corps (de Kirchebach), 24 bataillons, 12 escadrons, 72 bouches à feu ; la 4e division de cavalerie, 8 escadrons, 12 bouches à feu ; Wurtembergeois, 3 brigades d'infanterie, 19 bataillons, 16 escadrons, 32 bouches à feu. Total général : 159 bataillons, 114 escadrons, 306 bouches à feu.

Troupes françaises : 1er corps (Ducrot), division Wolff : 13e de chasseurs, 18e, 96e, 45e, 1er de zouaves, 6e et 7e batteries et 8e de mitrailleuses du 9e régiment ; division Pellé : 5e de chasseurs, 50e, 74e, 78e, 1er de tirailleurs, 1er de marche, 9e, 10e batteries et 10e de mitrailleuses du 9e régiment d'artillerie ; division L'Hériller : 8e de chasseurs, 36e, 48e, 2e de zouaves, 2e de tirailleurs, 1er bataillon des francs-tireurs de Paris, 5e, 6e batteries, 9e de mitrailleuses du 12e d'artillerie ; division Lartigue : 1er de chasseurs, 55e, 2e de marche, 3e de zouaves, 3e tirailleurs, 7e et 11e batteries et 10e de mitrailleuses du 12e d'artillerie ; ancienne division de cavalerie Duhesme : 3e de hussards, 11e chasseurs, 2e et 6e de lanciers, 10e de dragons, 8e et 9e de cuirassiers, 11e et 12e batteries du 6e, 5e et 11e du 9e, 1re, 2e, 3e, 4e, du 20e. Total du 1er corps : 56 bataillons, 28 escadrons, 120 bouches à feu. — 5e corps (de Wimpffen) :

division Goze : 4e de chasseurs, 11e, 46e, 61e, 86e de ligne, 5e et 6e batteries, 7e de mitrailleuses du 6e d'artillerie; division de l'Abadie d'Aydren : 49e et 88e de ligne, brigade Lapasset à Metz, 7e et 8e batteries, 5e de mitrailleuses du 2e d'artillerie; division Guyot de Lesparre; 19e de chasseurs, 17e, 27e, 30e, 68e de ligne, 11e et 12e batteries, 9e de mitrailleuses du 2e d'artillerie. Cavalerie Brahaut (en partie égarée en Belgique), 5e hussards, 12e de chasseurs, 3e et 5e de lanciers, 6e et 10e batteries du 2e, 11e du 10e, 11e du 14e, 5e et 6e du 20e. Total du 5e corps : 32 bataillons, 16 escadrons, 90 bouches à feu. — 7e corps (Douay) : division Conseil-Dumesnil : 17e chasseurs, 3e, 21e, 47e et 99e de ligne, 5e et 6e batteries, 11e de mitrailleuses du 7e; division Dumont : 52e, 72e, 82e, 83e de ligne, 8e, 9e batteries et 10e de mitrailleuses du 6e; division Liébert : 6e de chasseurs, 5e, 37e, 53e, 89e de ligne, 8e et 9e batteries, 12e de mitrailleuses du 7e; division de cavalerie Ameil : 4e et 6e hussards, 4e et 8e de lanciers, 6e dragons (ce régiment est resté à Lyon), 7e et 10e batteries du 7e, 8e et 12e du 12e, 3e et 4e du 20e. Total : 38 bataillons, 13 escadrons, 90 bouches à feu. — 12e corps (Lebrun) : division Grandchamp; 4e chasseurs de marche, 22e, 34e, 58e, 79e de ligne, 2 batteries de 4, une de 6 de marine; division Lacretelle : 14e, 20e, 30e de ligne, 2e et 4e de marche, 4e batterie du 4e, 3e et 4e du 15e; division Wassoignes (infanterie de marine) : 1er, 2e, 3e et 4e régiments, 3e et 4e batteries du 7e, 4e du 11e; division de cavalerie Fénelon : 1er, 7e de lanciers, 5e et 6e de cuirassiers, 3e et 4e batteries du 8e, 10e et 12e du 14e, 3 batteries de 4 de marine. Total : 40 bataillons, 16 escadrons, 96 bouches à feu. — Division de cavalerie de réserve Margueritte : 1er hussards, 6e de chasseurs, 1er, 3e, 4e de chasseurs d'Afrique; division Bonnemains : 1er, 2e, 3e, 4e de

cuirassiers, 2 batteries du 19e. Total : 36 escadrons, 12 bouches à feu. Total général de l'armée : 159 bataillons, 114 escadrons, 306 bouches à feu.

Le nombre de bataillons, escadrons et bouches à feu dans les deux armées semble le même, mais il faut observer : 1° que les effectifs sont au complet de guerre dans les troupes allemandes, les corps ayant été rejoints par leurs réservistes, tandis que les effectifs sont fortement diminués dans notre armée par les pertes des derniers combats. En outre, il faut ajouter à l'armée allemande le 4e corps (d'Avensleben 1er) : 25 bataillons, 16 escadrons, 72 bouches à feu ; le 6e corps (Tumpling) : 25 bataillons, 8 escadrons, 72 bouches à feu, restés à Attigny pour surveiller le 13e corps (Vinoy). Total : 50 bataillons, 24 escadrons et 154 bouches à feu en plus dans l'armée allemande, ce qui constitue une supériorité sur nos troupes à la bataille de Sedan de 60 000 fantassins, 6000 cavaliers et de 250 bouches à feu, au moins.

Généraux français tués et blessés : *Margueritte*, commandant la 1re division de la réserve de cavalerie, blessé grièvement à la charge et à la tête de sa division sur le plateau d'Illy, mort des suites de ses blessures le 6 septembre ; *Guyot de Lesparre*, commandant la 3e division du 5e corps ; *Girard*, général de brigade, commandant la 1re brigade (1er et 4e cuirassiers) de la 2e division de la réserve de cavalerie, tué dans une charge du côté de Balan ; *Liédot*, général commandant l'artillerie du 5e corps ; *Tilliard*, commandant la brigade de la division de cavalerie Margueritte. Colonels tués : de Linage, du corps d'état-major, chef d'état-major de la division Liébert, 2e du 7e corps. 20 000 hommes hors de combat.

Le général de Wimpffen envoie à 7 heures sa démission à l'Empereur par une lettre que porte M. de Saint-

Haouen. L'Empereur refuse de l'accepter et prie le général de sauver l'armée par une capitulation honorable. Le général en chef se rend à 8 heures et demie chez Sa Majesté et demande à la voir. Un des personnages appartenant à la maison répond que l'Empereur est en conférence avec son fils; celui-ci est depuis deux jours à Mézières. Le général insiste. On l'introduit dans le cabinet, où l'ont tient conseil. Tout le monde sort, excepté le général Ducrot, qui a d'abord une altercation avec lui. Le général en chef reçoit une lettre lui donnant tout pouvoir pour traiter et se met en route avec le général Castelnau, ce dernier chargé de débattre les intérêts de l'Empereur. Le général de Wimpffen quitte Sedan, dont les portes lui sont ouvertes par les Prussiens. Il y a une conférence au quartier général allemand avec le comte de Moltke et M. de Bismarck. Rien n'est conclu dans cette première entrevue. La conférence est remise au lendemain à neuf heures.

Vers deux heures de l'après-midi, un aide de camp du maréchal de Mac-Mahon, le colonel Tissier, arrive à Mézières et donne au général Vinoy, commandant le 13e corps, les fatales nouvelles du commencement de la bataille de Sedan. Le général télégraphie pour demander des instructions au ministre, et ce dernier le laisse libre de ses mouvements. Le général Vinoy donne aussitôt ses ordres pour la retraite sur Paris des 10 000 hommes qu'il a du 13e corps, de 8 à 9000 hommes déjà arrivés du champ de bataille de Sedan, ou égarés, dont la réserve d'artillerie du 5e corps, parvenue à Charleville, et une partie de la division de cavalerie Brahaut. La division Maud'huy de son corps d'armée n'a point encore rejoint. Le général Vinoy rejette la pensée héroïque, mais folle, et ne pouvant être que désastreuse, de se porter contre l'ennemi. C'est en effet vouloir priver

Paris d'une partie de ses défenseurs. Ne pouvant courir le risque de se maintenir dans la mauvaise et petite place de Mézières, qui n'est même ni approvisionnée ni armée, n'ayant pas son parc de réserve, le commandant du 13ᵉ corps se décide sagement à opérer immédiatement sa retraite. Les troupes en dehors des murs de la ville sont rappelées à six heures du soir. Vers une heure du matin, le 13ᵉ corps et la colonne de fuyards, cette dernière organisée tant bien que mal, et plus mal que bien, sont mis en route, les fuyards sur Laon par Hirson dans la direction du nord-ouest, la division Blanchard par la route de Reims, avec ordre de quitter cette route à Rethel pour gagner Laon à l'ouest. La division de Maud'huy, partie le matin de Paris, a ordre de rétrograder par les voies ferrées. La division d'Exéa est toujours à Reims. Le mouvement s'effectue avec beaucoup d'ordre pour la division Blanchard. Le général en chef quitte Mézières vers deux heures du matin, laissant dans la place sa garnison, le dépôt du 6ᵉ de ligne avec le général Mazel. — A une heure du matin, le général de Wimpffen, revenant du quartier général allemand, entre chez l'Empereur, qui promet de se rendre lui-même dans quelques heures près du roi.

2 *septembre.* — Le général de Wimpffen rassemble en conseil de guerre les généraux et chefs de service de l'armée de Châlons, à six heures du matin. Il doit rendre réponse à neuf heures, ou bien la place de Sedan serait bombardée. Deux membres du conseil prétendent que l'on peut encore se défendre, puis finissent par se rendre à l'avis de la majorité, qu'il est impossible de ne pas accepter les conditions proposées par l'ennemi. Le général de Wimpffen va de nouveau au quartier général allemand à dix heures du matin ; il y trouve l'Empereur, qui n'a pu voir le roi de Prusse. La ca-

pitulation est signée. L'Empereur est alors admis auprès du roi Frédéric-Guillaume. Le général en chef adresse une proclamation à l'armée et rentre à Sedan, à midi. — Le 13e corps continue sa retraite; la division Blanchard arrive à Launois vers six heures du matin, fait une halte, se remet ensuite en marche, traverse Faissault, et, parvenue à quelques kilomètres plus au sud de Faissault, quitte la route de Rethel et de Reims pour prolonger son mouvement vers l'ouest et gagner Laon. Cette division a échappé aux Wurtembergeois et n'a pas été sérieusement inquiétée. Elle prend un chemin de grande communication à l'ouest, à Saulces-aux-Bois, par ordre du général en chef, pour éviter le 6e corps prussien (de Tümpling), en position au nord de Rethel. Après un petit combat d'arrière-garde soutenu par la brigade Susbielle, la division arrive à une heure de l'après-midi à Novion-Porcien. Le 6e corps allemand s'élève de Rethel sur le nord-ouest vers Château-Porcien, pour essayer de gagner de vitesse le 13e corps et lui couper le passage de l'Aisne, qu'il suppose l'intention au général Vinoy de franchir à Château-Porcien. Le général en chef se décide aussitôt à se porter, non sur Château, mais sur Chaumont-Porcien, pour reprendre son avance sur l'ennemi. — A deux heures du matin, la colonne Blanchard se met en marche. Le général Vinoy apprend par les gens du pays que la division d'avant-garde du 6e corps allemand occupe Rethel et vient de s'établir au-dessus de Château-Porcien à Écly, commandant le passage de l'Aisne. Pour éviter l'ennemi, dont les éclaireurs se montrent autour de la division Blanchard, le commandant du 13e corps fait prendre à la colonne un chemin de grande communication conduisant au bourg de Novion-Porcien. Au moment où l'avant-garde arrive à ce bourg, le canon retentit, les premières maisons sont incendiées par les obus allemands.

Le général Vinoy, reconnaissant bientôt que l'affaire n'est pas sérieuse, prescrit de hâter la marche, et toute la division évacue le bourg. Tandis que l'ennemi nous attend sur les bords de l'Aisne, la division Blanchard se porte au nord-ouest sur Chaumont-Porcien. — La capitulation de Sedan signée à onze heures, l'état-major allemand, sans perdre un instant, envoie des ordres préparatoires aux divers corps qui ont combattu la veille. — Le général Von der Tann, avec le 1er et le 2e bavarois, a mission de réunir l'armée française prisonnière dans la presqu'île d'Yges. Des transports sont organisés sur Pont-à-Mousson et Étain, où les corps devant Metz doivent les recevoir. — La 3e armée (prince royal) reçoit une direction générale vers l'ouest contre le 13e corps français; l'armée du prince de Prusse descend au sud vers Paris. Le 6e corps et la 5e division de cavalerie sont lancés en avant pour former l'avant-garde des troupes en marche sur Reims. Pendant que les corps allemands opèrent ces mouvements, le général Vinoy, avec une grande habileté et un grand bonheur, échappe à leur poursuite, en continuant sa route sur Laon avec la division Blanchard. — Sortie vigoureuse, à Strasbourg, du 87e de ligne commandé par son colonel Blot. Le colonel d'artillerie Fiévée, du régiment des pontonniers, meurt dans la place, des suites de ses blessures.

3 *septembre.* — A deux heures, dans la nuit, la colonne Vinoy se met en marche à l'ouest, par une pluie battante, traverse plusieurs villages, très-bien accueillie par les habitants. Halte est faite à Chaumont pour rétablir l'ordre un peu abandonné pendant la route. — Le guide égare la tête de colonne et la ramène vers le sud. Le général Vinoy s'en aperçoit et fait rebrousser chemin à la division, qui marchait vers l'Aisne. On fait une halte de deux heures dans une

prairie. On se dirige ensuite sur Rozoy (en faisant un angle) par le village de Séraincourt, afin d'éviter les chemins défoncés, puis sur Fraillicourt. On laisse Rozoy au nord et l'on pousse sur Mont-Cornet. — Là, on fait une grande halte. — Le 6e corps prussien et une division de cavalerie allemande, envoyés de Sedan, viennent attaquer Chaumont-Porcien, où sont quelques traînards; l'ennemi, croyant le village occupé encore, perd son temps, et la colonne française gagne la route de Laon, où elle est à l'abri, avec l'artillerie tout entière. Elle atteint Mont-Cornet à six heures du soir, marchant depuis la nuit. L'ennemi cesse sa poursuite. — La nouvelle des événements de Sedan commence à se répandre à Paris, où l'effervence est très-grande. — L'ennemi fait connaître au général Uhrich, à Strasbourg, la capitulation de Sedan. — Une suspension d'armes de deux heures est conclue pour l'enterrement des morts, et un échange de prisonniers a lieu, au siége.

4 septembre. — La division Blanchard continue sa retraite sur Laon par Marle, afin d'éviter les marais de Lieste, traversés par une route plus courte, mais dangereuse à cause des défilés de ces marais. Départ vers 5 heures du matin. Le général Vinoy reçoit à Marle la nouvelle de la capitulation de Sedan et des nouvelles de ses deux divisions Maud'huy et d'Exéa. La division d'Exéa part de Reims ce jour-là. La division Maud'huy est toujours à Laon. — Révolution à Paris. — Le général Trochu. — La république proclamée. — Départ de l'Impératrice. — Le gouvernement de la défense nationale. — La défense à outrance. — Marche sur Paris de la 3e armée allemande (prince royal) moins les Bavarois. — Le 6e corps, la 5e division de cavalerie, poussent sur Reims; le 5e corps, le 2e bavarois et la division wurtembergeoise, avec les 2e et 4e divisions de cavalerie,

s'avancent par Rethel et Reims sur Dormans. La 6e division de cavalerie marche sur Laon par Château-Porcien.—Le grand quartier général du roi est à Rethel. Reims, évacué par la division d'Exéa, est occupé par l'ennemi (corps Tümpling).

5 *septembre.* —*Paris.*— La division wurtembergeoise est laissée à Reims; la 5e division de cavalerie allemande (de Rheimbaben) passe à l'armée de la Meuse, chargée de marcher sur Paris. Les 3e et 4e armées ennemies (prince royal et prince de Saxe) ont ordre d'envoyer au loin leur cavalerie, soutenue par de l'artillerie à cheval et par de l'infanterie voyageant sur des voitures. — Le 13e corps français continue sa retraite sur Paris. La division d'Exéa occupe Soissons. — La division Maud'huy rentre à Paris par les voies ferrées venant de Laon. — La division Blanchard atteint Marle et Laon ainsi que l'artillerie du 5e corps (parc), le 6e de hussards et la colonne des fuyards de Sedan. L'armée française bloquée à Metz ne fait aucune tentative. — Le maréchal Bazaine commence à être déconsidéré. — A Strasbourg, le général Uhrich est sommé de se rendre et prévenu des événements de Sedan. — Il refuse toute proposition. — Le bombardement continue. — A Paris, on fortifie les alentours, mais on néglige maladroitement le plateau de Châtillon. — Institution d'une commission des barricades présidée par M. de Rochefort. — *Province.* — Sortie de la petite garnison de Bitche. — A Lyon, le peuple s'empare de l'hôtel de ville et proclame la commune.

6 *septembre.* — Les deux armées allemandes (prince royal et prince de Saxe) continuent à descendre au sud sur Paris. Le 13e corps français continue son mouvement : la division d'Exéa gagne Villers-Cotterets, son infanterie et sa cavalerie atteignent Dammartin. La division Maud'huy campe

à Paris sur l'avenue de la Grande-Armée. La division Blanchard se porte de Laon à la Fère, où elle s'embarque sur les voies ferrées. La colonne des fuyards et l'artillerie du 5e corps arrivent de Laon à la Fère et à Noyon. Trente uhlans traversent Laon au galop sous la fusillade des mobiles entrés l'avant-veille dans la place.

7 *septembre*. — Les deux armées allemandes continuent leur marche sur Paris par Rethel, Châlons-sur-Marne, paraissant renoncer à l'idée de couper le 13e corps. La division d'Exéa campe à Livry sous Paris entre Claye et Meaux; la division Maud'huy occupe Paris, la division Blanchard bivouaque sur l'avenue de la Grande-Armée, la colonne de Sedan arrive à Noyon, à Compiègne et à Pont-Saint-Maxence, marchant à l'extrême droite des troupes du 13e corps. La mobile évacue la citadelle de Laon, menacée par les habitants, qui ne veulent pas que la ville soit défendue. Capitulation de la place. — La poudrière saute vers midi, 600 hommes, dont 150 Allemands, le général Theremin, du cadre de réserve, commandant la place, restent sous les décombres de la citadelle.

8 *septembre*. — Les corps allemands composant l'armée du prince de Saxe, dite de la Meuse : 4e (Avensleben 1er), 12e (prince de Saxe), garde (prince de Wurtemberg), 5e et 6e divisions de cavalerie, arrivent à Rethel. Le 6e corps (de Tümpling) de la 3e armée (prince royal) campe en avant de Dormans, le 5e (de Kirchebach) à Épernay, le 2e bavarois (de Hartmann) à Châlons-sur-Marne. Ainsi donc, ce jour-là, les 3e et 4e armées allemandes, six corps et quatre divisions de cavalerie, près de 160000 combattants, sont en position : en première ligne, sur la Marne, la droite à Dormans, la gauche à Châlons et échelonnés d'Épernay à Reims et Rethel, en marche sur Paris. — Le 13e corps

français tout entier, et la colonne de fuyards de Sedan avec l'artillerie du 5e corps, sont à Paris.

9 septembre. — *Paris.* — Tout le 13e corps français réuni à Paris occupe l'avenue de la Grande-Armée, de l'Arc de triomphe au pont de Neuilly. Le général Vinoy, dans sa belle, habile et heureuse retraite, n'a perdu que trois à quatre cents hommes. Le 14e corps commence à s'organiser à Paris. Le plan des ouvrages à exécuter pour la défense de Paris est arrêté. — Ces ouvrages sont : rive gauche, entre le mont Valérien et Saint-Denis, une redoute à Gennevilliers; entre le mont Valérien et Sèvres, une à Montretout au-dessus de Saint-Cloud, une en terre au-dessus de Ville-d'Avray dans le parc de Saint-Cloud; entre Sèvres et Meudon, une à Brimborion, une sur les hauteurs des Bruyères, une au château de Meudon; entre Meudon et les forts de Vanves et d'Issy, une au plateau de Châtillon, redoute flanquée de deux petits ouvrages à Bagneux et au Moulin-de-Pierre; entre les forts de Bicêtre et d'Issy au sud, la redoute du Moulin-Saquet; entre les forts d'Ivry et de Charenton, la redoute du Port-à-l'Anglais; au nord, sur la rive droite, un ouvrage continu reliant la Double-Couronne construite en avant de Saint-Denis, avec les forts de la Briche et de l'Est, à gauche et à droite. Les approches de Paris en avant des forts de l'est sont couverts par des forts qui, de Romainville à Charenton, occupent une ligne de hauteurs bien définies; c'est à combler les lacunes à l'ouest et au sud, sur le plateau de Châtillon et aux alentours du mont Valérien, que l'on doit tendre. Malheureusement les travaux, donnés à des entrepreneurs civils, marchent lentement. — *Province.* — La 3e armée allemande, en position sur la Marne, reçoit l'ordre de diminuer ses marches, pour attendre l'arrivée de l'armée de la Meuse à

sa hauteur. — L'artillerie de l'armée allemande, autour de Metz, fait un fracas affreux toute la matinée, pendant le passage à proximité de la place des prisonniers de Sedan, pour leur faire croire que le bombardement est commencé.

10 *septembre.* — *Paris.* — Le général Trochu, gouverneur de Paris, organise les 100000 hommes de mobiles revenus du camp de Châlons et renforcés par la mobile des départements voisins de la Seine. 10000 francs-tireurs, organisés en corps francs, commencent à entrer à Paris, ainsi que les 18000 marins appelés de nos ports de mer, les quatre derniers bataillons d'infanterie de marine encore disponibles et les derniers soldats de notre artillerie de marine. — *Province.* — La marche des 3e et 4e armées allemandes continue doucement, en avant de la Marne, sous la protection d'une nombreuse cavalerie poussée avec intelligence et fort loin, en avant des masses en mouvement.

11 *septembre.* — *Paris.* — Le service militaire de Paris est réglé de la manière suivante : la garde et la défense du corps de place, le maintien de l'ordre dans l'intérieur de la ville, sont dévolus à la garde nationale sédentaire, réorganisée et réarmée, à la garde de Paris et aux gendarmes appelés de tous les points de la province, ainsi qu'à quelques bataillons formés des douaniers et des gardes forestiers. — 200000 hommes de ce genre de troupes sont destinés à combattre aux remparts. Les 200000 autres hommes (troupes de ligne, infanterie, cavalerie, artillerie, troupes de marine, bataillons de mobiles et corps francs) sont chargés de la garde et de la défense des forts et des ouvrages avancés, et de la lutte à l'extérieur. — *Province.* — Une délégation du gouvernement, pourvue de pouvoirs étendus, s'établit à Tours, en prévision de l'investissement de la capitale.

12 *septembre.*—*Paris.*—Le 13e corps quitte ses bivouacs de l'avenue de la Grande-Armée pour s'étendre et garnir l'espace compris entre le pont de Sèvres et le village de Saint-Ouen, face à la rive gauche de la Seine. La 1re division (d'Exéa) se place au château de Saint-Cloud, un régiment en réserve; la 2e division (Maud'huy) occupe le terrain des courses du bois de Boulogne et de Sèvres; la 3e (Blanchard), au centre, entre les ponts d'Asnières et de Neuilly, et jusqu'aux grilles du bois de Boulogne. Des travailleurs militaires sont envoyés renforcer les travailleurs civils aux travaux des fortifications. La 1re division s'étend sur une ligne de 4000 mètres, la 2e de 6000, et la 3e de 4200 : total, 14 kilomètres pour les bivouacs du 13e corps. — *Province.* — Les éclaireurs des armées ennemies commencent à se montrer vers Montmirail.

13 *septembre.* — *Paris.* — L'organisation de la défense militaire de l'enceinte continue. Les bouches à feu à âmes lisses sont mises en batterie sur cette enceinte; les autres, autant que possible, dans les forts et aux ouvrages extérieurs. L'enceinte est divisée en neuf secteurs placés chacun sous le commandement d'un officier supérieur de l'armée de terre ou de mer. Voici ces commandements : rive droite de la Seine, du sud-est au nord-ouest : 1er secteur (Bercy), du bastion I au bastion XI, général Faron, remplacé plus tard par le général Baroles; 2e (Belleville), du bastion XII au bastion XXIV, général Callier; 3e (la Villette), du bastion XXV au bastion XLV, général de Montfort, remplacé plus tard par le général Clément Thomas, puis par l'amiral Rose; 4e (Montmartre), du bastion XLVI au bastion LIV, général Ambert, remplacé par l'amiral Quilico; 6e (Passy), du bastion LV à la courtine de la basse Seine, amiral Fleuriot de Langle; rive gauche : 7e secteur

(Vaugirard), de la courtine LXVII au bastion LXXV, amiral Montaignac; 8° (Montparnasse), du bastion LXXVI à l'entrée de la Bièvre, amiral Méquet; 9e (Gobelins), du bastion LXXXVII, de la Bièvre à la Seine à la courtine XCIV, amiral de Chaillé. Les forts ont des commandants distincts : Mont-Valérien, général Noël; Vincennes, général Ribourt; Saint-Denis, forts de la Briche, de l'Est et d'Aubervilliers, général de Bellemare, puis amiral la Roncière le Noury; les forts de Romainville, Noisy, Rosny, à l'est, amiral Saisset; ceux de Montrouge, Bicêtre et Ivry, au sud, amiral Pothuau; ceux d'Issy, de Vanves (rive gauche), de Charenton et de Nogent (rive droite) restent isolés. — *Province.* — Les mouvements des deux armées allemandes s'accentuent lentement, sûrement et avec ordre sur Paris, éclairées en avant et sur les flancs, fort au loin, par une nombreuse cavalerie qui ne rencontre aucun obstacle.

14 septembre. — *Paris.* — Le 14e corps est complétement formé sous le général Renault de la manière suivante : chef d'état-major, général Ferri-Pisani; commandant l'artillerie, général Boissonnet; le génie, colonel Corbin; intendant militaire, Baillod; 1re division (Susbielle), brigades Bonnet et Lecourt; 2e division (Berthaut), brigades Bocher et Boutier; 3e division (de Maussion), brigades Courty et Avril. — Grande revue passée par le gouverneur, général Trochu, à Paris, de toute la garde nationale sédentaire et des bataillons de la garde mobile. Cette garde mobile présente en ligne 90 bataillons : 3 de l'Ain, 1 de l'Aisne, 3 de l'Aube, 3 de la Côte-d'Or, 4 des Côtes-du-Nord, 1 de la Drôme, 5 du Finistère, 3 de l'Hérault, 5 de l'Ille-et-Vilaine, 1 de l'Indre, 3 de la Loire-Inférieure, 4 du Loiret, 1 de la Marne, 3 du Morbihan, 1 du Puy-de-Dôme, 3 de Saône-et-Loire, 18 de la Seine, 4 de Seine-et-Marne, 6 de

Seine-et-Oise, 4 de la Seine-Inférieure, 5 de la Somme, 3 du Tarn, 4 de la Vendée, 1 de la Vienne, 1 de l'Yonne. — On annonce l'arrivée prochaine de l'ennemi sous Paris; les lignes de fer sont interceptées et ne marchent plus. La garde mobile est formée en quatre divisions sous les généraux de Beaufort, de Liniers, Corréard et Berthaut, chaque division ayant un effectif moyen de 25 000 combattants. 8 régiments de cavalerie sont dirigés sur Meaux avec ordre de harceler l'ennemi. Ils forment deux divisions sous les ordres des généreux Championnet et Reyau. — *Province.* — Le grand quartier général allemand est établi à Château-Thierry.

15 *septembre.* — *Paris.* — Paris est près d'être investi. — Les 3e et 4e armées allemandes sont à deux marches de la capitale de la France, dans la direction du nord-est et du nord-ouest. Du grand quartier général du roi, les ordres partent, à la suite d'un conseil de guerre, pour la marche concentrique des troupes. Armée de la Meuse : les 5e et 6e divisions de cavalerie chargées d'éclairer les colonnes viennent à Nanteuil-le-Haudoin dans la direction de Pontoise; le 6e corps couche à Villers-Cotterets; la brigade des uhlans de la garde est attachée à ce corps pour surveiller le cours de la Seine, et pour établir, par Saint-Germain, les communications avec la cavalerie dirigée sur Argenteuil. La garde s'approche et campe à la Ferté-Milon; le 12e corps à Mouthiers. L'armée du prince de Prusse envoie sa cavalerie (2e division) à Tournan; le 5e corps descend par le nord suivant la vallée de l'Oise à Farmoutiers, le 2e bavarois descend au sud-est à Rozoy; le 6e corps agit du même côté au sud-est et s'arrête à Meaux; la 4e division de cavalerie à Provins. — Le général Trochu reçoit une dépêche de Joinville (à l'est de Paris), le prévenant que 10 000 hommes se dirigent sur

cette ville. Ordre est donné aux troupes d'occuper les forts, et au 13e corps de se porter entre Vincennes et l'enceinte continue en appuyant sa droite à Charenton, sa gauche à Vincennes. Le mouvement commence à s'exécuter à 3 heures et demie. Les travailleurs sont rappelés. Le général Vinoy prend le commandement en chef. Les troupes du 13e corps traversent Paris d'un bout à l'autre, silencieuses, en bon ordre, et sans répondre aux manifestations de groupes d'ouvriers ivres criant : « Vive la république! » Les obstacles, à la porte de l'enceinte dite de Vincennes, sont tels, que la tête de la colonne n'arrive au bivouac qu'à dix heures du soir, la queue vers deux heures du matin. — *Province.* — Les 1er bavarois et le 11e corps laissés après Sedan à la garde des prisonniers arrivent : le premier à Épernay, l'autre à Reims, la division wurtembergeoise à Château-Thierry. Le quartier général du roi, d'abord à Château-Thierry, est poussé à Meaux, l'après-midi. — Soissons capitule.

16 *septembre.* — *Paris.* — La marche des corps composant les deux armées allemandes chargées des opérations contre Paris se dessine de plus en plus, sans obstacle sérieux. Inquiétude de la population. Un mouvement d'émigration se prononce, et le gouverneur de Paris ne sait pas profiter de cette tendance pour la favoriser et renvoyer les bouches inutiles. — On se borne à inviter les femmes, les enfants et les vieillards à quitter la ville. — En même temps, un mouvement en sens inverse se produit également. Une foule considérable d'habitants des campagnes accourent à Paris abriter leurs personnes et leurs biens. — En admettant ces braves gens, en ne faisant pas sortir les inutiles, on restreint naturellement la durée du siége. — *Province.* — Emplacement des corps allemands : armée de la Meuse :

6e division de cavalerie avec un équipage de pont, à Beaumont; 5e division de cavalerie à Nanteuil; 4e corps à Nanteuil; garde à Acy-en-Multien; 12e corps à Lizy-sur-Oise, 2e division de cavalerie à Ris, Juvisy et Villeneuve; 5e corps à Villeneuve Saint-Georges; 2e bavarois à Corbeil; 6e corps à Roissy; 4e division de cavalerie à Fontainebleau; 1er corps bavarois à Corbeil; Wurtembergeois au grand quartier général. — Les troupes françaises de l'armée de Paris installent leurs bivouacs établis précipitamment la veille, à la suite du télégramme inexact reçu par le gouverneur, qui a confondu Joinville, à la porte de Vincennes, avec un autre Joinville, situé à dix lieues à l'est. Cette circonstance a le double inconvénient de fatiguer les troupes et d'arrêter les travaux urgents. La journée est calme à Paris. — *Province.* — Le grand-duc de Mecklembourg-Schwerin est nommé gouverneur général de tous les pays occupés non compris dans l'Alsace et la Lorraine. — Il a le siége de son gouvernement à Reims. — A Metz, dernière distribution de viande de boucherie aux officiers de l'armée. La troupe reçoit du cheval depuis le 4 du mois. On paraît commencer seulement à se préoccuper de la question des vivres. 120 000 vigoureux soldats ne demandent qu'à sortir, à vaincre ou à périr; leur chef se dispose à les laisser mourir de faim, les sacrifiant à la plus indigne politique personnelle.

17 *septembre.* — *Paris.* — Les corps allemands de la 4e armée font séjour, avant l'investissement de Paris. — Dans la 3e armée, la 2e division de cavalerie franchit la Seine à Ris, à Juvisy, à Villeneuve; le 5e corps se porte aux environs de Villeneuve-Saint-Georges; le 2e bavarois franchit la Seine sous Corbeil et Ris; le 6e se porte aux environs de Roissy et d'Ouzouer-les-Ferrières; la 4e division de cavalerie passe la Seine à Fontainebleau, se répand en

éclaireurs dans le pays (direction de la Loire), et a pour mission d'observer les forces françaises que l'on peut essayer d'organiser de ce côté, entre Paris, Orléans et Tours, mais qui ne commencent à apparaître que beaucoup plus tard. Le gouvernement de la Défense nationale fait la sottise de promulguer un décret en vertu duquel les bataillons de la garde mobile réunis à Paris sont appelés à élire leurs officiers. — Cette mesure révolutionnaire, à l'instant où l'obéissance passive est la chose la plus urgente, porte le coup le plus fatal à cette institution et la paralyse. L'autorité des nouveaux officiers ne tarde pas à être contestée, la discipline à se perdre. La division Champeron, envoyée au-devant de l'ennemi le 14, se replie sur Paris et va bivouaquer à Vincennes et au Champ-de-Mars. La division Reyau gagne Versailles, ne peut rentrer à Paris et se dirige sur l'armée, en formation, de la Loire. Les habitants de Paris sont rationnés pour la viande. Cinq cents bœufs par jour peuvent être tués et distribués. Tous les animaux sur pied sont réquisitionnés. Reconnaissance de Créteil. Le général Trochu apprend que les têtes de colonne de l'ennemi se montrent à l'est et que des approvisionnements considérables ont été envoyés au château de Pipple appartenant à M. Hottinger. Il se décide à faire faire une reconnaissance assez forte pour qu'elle puisse repousser les avant-postes allemands, se rendre compte des troupes qu'ils couvrent et faire entrer les approvisionnements à Paris. A une heure, la division d'Exéa du 13e corps, un des régiments de chasseurs de la brigade Cousin, quatre batteries, dont une de mitrailleuses, sortent de Paris par le sud-est, en avant de Charenton, sous les ordres du général Vinoy, se dirigeant sur le village de Créteil et sur Boissy-Saint-Léger. Le commandant du fort de Charenton est prévenu. La colonne ne

rencontre à Créteil qu'une troupe de maraudeurs que l'on disperse à coup de plat de sabre. Il ne reste dans ce beau village qu'un seul habitant. Tous ont fui le matin à l'approche des uhlans, qui en ont traversé les rues au galop. A la sortie de Créteil, l'avant-garde signale la présence de l'ennemi. On s'avance jusqu'au carrefour d'où part, à l'est, la route de Bonneuil, et l'on aperçoit alors des cavaliers allemands dans les bois, et 5 à 6000 fantassins se dirigeant sur Choisy-le-Roi pour attaquer en flanc la colonne d'Exéa. Le général Vinoy fait prendre position à une batterie à droite du carrefour, la fait protéger par deux pelotons de chasseurs à pied, et lance, sur la droite, la brigade Daudel. Il est 2 heures et demie; l'artillerie ouvre le feu, les tirailleurs allemands se portent en avant et sont repoussés. Deux mitrailleuses leur causent des pertes sérieuses. Le but que se proposait le général en chef étant atteint, la présence de l'ennemi en marche pour investir la capitale étant bien constatée, ordre est donné de battre en retraite. Elle s'opère sous la protection de la brigade Mattat, restée en position à Créteil. On a huit tués et trente blessés. Les pertes de l'ennemi sont plus considérables. Le gouverneur de Paris, prévenu par le commandant du fort d'Ivry, envoie un de ses officiers au général Vinoy, dont les troupes rentrent à 5 heures du soir dans leurs bivouacs respectifs. Ainsi le premier acte du siége est commencé. — Installation de l'ambulance internationale du marquis d'Hertford (docteur Auger), restée d'abord prisonnière des Prussiens et rendue à la liberté après engagement de son personnel, de ne rien faire connaître de ce que l'on avait pu voir. — La garde nationale, placée la nuit sur les remparts de l'enceinte continue, a une panique, et tire quelques coups de fusil sur un ennemi imaginaire. Un soldat du 42e du corps Vinoy est

tué par une balle, et on est obligé d'éloigner les bivouacs de la division d'Exéa. Cela ne suffit, pas et pour empêcher la consommation inutile des munitions, on enlève leurs cartouches aux gardes nationaux de faction sur les secteurs.

18 *septembre*. — *Paris*. — Les armées de la Meuse et du prince royal, chargées de l'investissement de Paris, font les mouvements suivants : *armée de la Meuse :* la 6e division de cavalerie (duc de Mecklembourg) marche sur Poissy, à l'ouest de Paris, et y franchit la Seine; la 5e division de cavalerie (de Rheinbaben) occupe Pontoise au nord-ouest; le 4e corps (Avensleben 1er) atteint le Mesnil-Amelot, au nord-est de Paris, entre Dammartin et Saint-Denis; la brigade des uhlans de la garde, attachée à ce 4e corps, marche sur Argenteuil (rive droite de la Seine, entre Saint-Denis et Pontoise); la garde se porte sur Thieux, au nord-est de Paris, entre Claye, et Dammartin. Le 12e corps (prince de Saxe) s'établit à Claye au nord-est, en avant de Meaux et de Dammartin. — *Armée du prince royal :* la 2e division de cavalerie (de Stolberg-Wernigerode) se dirige sur Saclay, au sud, occupe la route de Paris, et se lie par Chevreuse avec la cavalerie de l'armée du prince de Saxe; le 5e corps (de Kirchebach) passe la Seine à Villeneuve-Saint-Georges (grande route de Melun à Paris), au sud-est, et s'avance jusqu'à Palaiseau; le 2e corps bavarois (de Hartmann) marche sur Longjumeau, poussant une brigade au sud sur Montlhéry; le 6e corps (de Tümpling) occupe Villeneuve-Saint-Georges et Brunoy (sud-est); la 4e division de cavalerie (prince Albrecht de Prusse) se tient aux environs de Fontainebleau, face au sud. Le quartier général de l'armée de la Meuse est à Saint-Soupplest, entre Meaux et Dammartin, près l'embranchement des routes, sur Paris, de Meaux,

Nanteuil et Senlis. — Celui de l'armée du prince royal s'établit à Saint-Germain-lez-Corbeil, à la porte de Corbeil. — Les troupes de la garnison de Paris conservent leurs positions. — Le général Trochu met les 13e et 14e corps sous les ordres supérieurs du général Ducrot, arrivé à Paris après s'être échappé de Sedan. — Arrestation, par la garde nationale, sur les remparts, du maréchal Vaillant, que l'on a peine à soustraire à la rage de quelques forcenés, le prenant pour un espion. Le général Ducrot remplace au 14e corps le général Renault et ordonne pour le lendemain un mouvement offensif contre les Bavarois. Il est arrêté toutefois que le 13e et le 14e corps resteront chacun sous le commandement de leur chef respectif, tant qu'ils n'agiront pas sur le même terrain. — *Province.* — Les 5e et 6e divisions de cavalerie allemande trouvent coupés les ponts sur l'Oise et sur la Seine; le matériel de pont qu'elles ont avec elles étant insuffisant, le passage des deux rivières est retardé.

19 *septembre.* — *Paris.* — Le blocus de Paris est sur le point d'être complété par les deux armées allemandes. — A l'ouest, la 6e division de cavalerie marche sur Chevreuse (sud-ouest); la 5e de cavalerie sur Poissy, cherchant à se lier avec la 4e armée et remontant vers le nord; le 4e corps est à Argenteuil, à l'ouest; la garde, plus au nord, en avant de Pontoise; le 12e corps relie la garde au nord et contourne Saint-Denis; la 2e division de cavalerie au sud, vers Chevreuse et Saclay, reliant la droite de la 4e armée avec la gauche de la 3e; le 5e corps à Versailles même, poussant ses postes jusqu'à Sèvres et Saint-Cloud; le 2e bavarois vers Meudon jusqu'à la Bièvre, près de l'Haÿ; le 6e corps est entre la Seine et la Bièvre, le centre à l'Haÿ avec une brigade et deux escadrons sur la rive droite du fleuve, et de forts avant-postes entre la Marne et la Seine, face à Vin-

cennes et au fort Charenton; la 4ᵉ division de cavalerie toujours en seconde ligne et en observation à Fontainebleau; la division wurtembergeoise s'apprête à compléter le blocus en venant à Lagny, sur la Marne. Le seul côté le moins fortement investi est l'espace compris en avant des forts de l'est. Le général Ducrot, à la tête des trois divisions Caussade, d'Hugues et de Maussion, de son 14ᵉ corps, se porte vers l'Haÿ sur le plateau de Châtillon, occupé par la division Blanchard du 13ᵉ corps. Le but du général Ducrot est d'attaquer en flanc les Bavarois défilant par Villeneuve-Saint-Georges et Choisy-le-Roi, sur Versailles, le long de la Bièvre. Le combat n'est pas heureux pour nos armes; les troupes du 14ᵉ corps, repoussées, se débandent, abandonnent la redoute de Châtillon non achevée, celles de Bagneux et du Moulin-de-Pierre et huit bouches à feu. Les premiers blessés rentrent à Paris. L'ennemi occupe le plateau de Châtillon, une des clefs de Paris au sud. Les redoutes de Meudon, de Montretout, de Brimborion, de Gennevilliers, sont évacuées sans combat, ainsi que celle de la Capsulerie et de Ville-d'Avray, par ordre du gouverneur de Paris. On fait sauter les ponts de Sèvres, de Billancourt, de Saint-Cloud, d'Asnières, de Clichy, de Saint-Ouen. Seul le pont de Neuilly est conservé. Le mont Valérien reste isolé. Ordre est donné, après l'échec de Châtillon, au commandant du 13ᵉ corps de faire rentrer à Paris la division Blanchard, pour la placer sur l'enceinte continue, de la Bièvre à la Seine, et de porter son quartier général à la gare Montparnasse. — Les lignes de fer ne marchent plus. Les fuyards du 14ᵉ corps rentrent dans Paris, ivres et affolés de terreur. L'ennemi ne poursuit pas son succès. — A quatre heures du soir, la division Blanchard revient du plateau de Châtillon; on la répartit aussitôt de la Bièvre à

la Seine sur l'enceinte, dans les dix-huit bastions des secteurs VII et VIII. La garde nationale fait quelques difficultés pour se laisser relever dans ses postes; la division Maud'huy reste toute la journée en position, ayant devant elle de fortes colonnes ennemies. La population de Paris est atterrée. Le roi de Prusse établit son quartier général à Ferrières, au château de M. de Rothschild, entre Lagny et la belle forêt d'Armanvilliers.

20 *septembre.—Paris.* — Les efforts de l'armée ennemie se portent sur la rive gauche de la Seine, dont les défenses extérieures sont les suivantes : de l'ouest à l'est : *fort d'Issy* (2800 hommes de garnison), commande le chemin de fer de la rive gauche, et la route de Paris à Versailles par le bas Meudon; *fort de Vanves* (2300 hommes), commande la route de Chevreuse; *fort de Montrouge* (1700 hommes), commande la grande route et le chemin de fer d'Orléans, flanqué par Vanves et Bicêtre; *fort de Bicêtre* (1900 hommes), sur une hauteur dominant le pays au loin; *fort d'Ivry* (1900 hommes), commande la vallée de la Seine, mais se trouve dominé lui-même par le coteau du Moulin-Saquet. L'enceinte continue de la rive gauche, en arrière des forts, est composée de vingt-sept bastions divisés en trois secteurs commandés par les amiraux de Montaignac, Méquet et de Chaillé, ayant sous leurs ordres des bataillons de la garde nationale sédentaire. Le 13e corps se place de la manière suivante : la division Maud'huy (brigades Blaise et Dumoulin : 11 000 combattants) en arrière du secteur VIII sur les boulevards extérieurs, à l'est; la division Blanchard (brigades Susbielle et Guilhem) (9500 hommes) repliée en arrière des bastions de l'enceinte, à droite du VIIIe secteur, en avant de Vaugirard et du Petit-Montrouge. — La division d'Exéa (brigades Daudel

et Mattat) campée sur le plateau de Vincennes. — On donne en outre au général Vinoy une division de mobiles (général Corréard) de 12500 hommes, destinée à former une réserve pour le 13e corps. — Les boulevards extérieurs, de la barrière d'Enfer à Grenelle, sont occupés par les parcs de bestiaux. — Sur l'esplanade des Invalides on a construit un immense baraquement pour les mobiles. — On commence un autre baraquement, plus considérable encore, au Champ-de-Mars. — L'artillerie des corps d'armée campe sur les avenues. — Le 14e corps, relevé sur la rive gauche par le 13e, s'établit de Saint-Ouen au pont de Sèvres, couvrant l'enceinte de la rive droite (Clichy, les Batignolles, Auteuil, Passy). — Mission de M. Jules Favre auprès de M. de Bismarck à Ferrières. — La défense à outrance décidée par le gouvernement. — Institution d'une cour martiale pour juger les délits militaires. Cessation du service de la poste et du télégraphe de Paris avec l'extérieur. On cherche à rétablir un peu d'ordre et de discipline parmi les troupes qui se sont si mal comportées au combat de la veille. — *Province.* — Les 5e et 6e divisions de cavalerie allemande, retardées par la rupture des ponts sur l'Oise et sur la Seine, entrent en ligne. Une brigade de la 2e division de landwehr, envoyée d'Allemagne, arrive à Reims. Le parc destiné au siége de Toul arrive devant cette place.

21 *septembre.* — *Paris.* — L'ennemi complète l'investissement de Paris, sur un périmètre extérieur de près de 80 kilom., établit des communications télégraphiques directes reliant tous les quartiers généraux des divers corps d'armée, sur un développement électrique de 150 kilom. Les deux armées occupant le vaste périmètre d'investissement ont : *garde*, 14 000 fantassins, 3500 cavaliers, 90 bouches à feu; 4e *corps*, 20 000 fantassins, 1300 cavaliers et 84

canons; 5ᵉ *corps*, 16 000 fantassins, 1200 cavaliers, 84 canons; 6ᵉ *corps*, 21 000 fantassins, 1250 cavaliers, 84 canons; 12ᵉ *corps*, 22 000 fantassins, 3500 cavaliers, 96 canons; 2ᵉ *corps bavarois*, 17 000 fantassins, 3000 cavaliers, 96 canons; *division wurtembergeoise*, 11 000 fantassins, 1200 cavaliers, 58 canons; 2ᵉ, 3ᵉ, 6ᵉ *divisions de cavalerie*, 10 000 cavaliers et 30 canons. Total général : 125 000 fantassins, 25 000 cavaliers et 622 bouches à feu. Le prince royal de Prusse établit son quartier général à Versailles. — *Province.* — Le 1ᵉʳ corps bavarois (Von der Tann), laissé à Sedan pour la garde et l'escorte des prisonniers, et appartenant, ainsi que le 11ᵉ (de Bose), à la 3ᵉ armée, marche sur Paris pour augmenter les forces chargées du blocus.

22 *septembre.* — *Paris.* — Le 11ᵉ corps allemand arrive à Boissy-Saint-Léger, au sud-est et à quelques kilomètres de Paris (route de Provins), et s'établit au blocus entre le 6ᵉ corps et les Wurtembergeois, de Choisy-le-Roi à Ormesson. — La brigade restée sur la rive droite du fleuve rallie son corps sur la rive gauche, du côté de l'Haÿ. — Le gouverneur général, Trochu, envoie l'ordre aux divisions Maud'huy et Blanchard, de quitter Paris et de camper à l'extérieur. — Au 13ᵉ corps va échoir l'honneur de la première attaque. Le mouvement offensif, dans la direction de Villejuif, commence le soir même, par la division de Maud'huy, en position en arrière du VIIIᵉ secteur. — Les Allemands occupent pendant le jour les hauteurs du Moulin-Saquet et des Hautes-Bruyères, situées à gauche et à droite de Villejuif; le soir ils se replient, de crainte d'une attaque de nuit. La brigade Dumoulin réoccupe sans bruit, à la tombée du jour, Villejuif, mais attend l'aurore pour attaquer la redoute des Hautes-Bruyères. — *Province.* — Belle lettre du général Uhrich au maire de Strasbourg pour

lui dire que, dominé par le devoir militaire, malgré les malheurs causés à la ville, il ne peut entrer en pourparlers avec l'ennemi. — Le général est nommé citoyen de Strasbourg; hommage est ainsi rendu à son héroïque conduite.

23 *septembre.* — *Paris.* — Vers 3 heures du matin, un bataillon allemand, commandé de grand'garde, veut reprendre possession de Villejuif, ne se doutant pas que nos troupes occupent ce village. Il est rejeté hors des rues après une perte assez forte. Vers la même heure, une reconnaissance française s'élance sur l'ouvrage des Hautes-Bruyères et s'en empare; l'ennemi se retire sur les villages de Chevilly et de l'Haÿ, où il se maintient. La brigade Blaise est chargée de garder le Moulin-Saquet et de terminer les travaux de l'ouvrage de ce nom, dominé par une hauteur voisine. L'ennemi rassemble beaucoup d'artillerie et tire sur la gorge de la redoute des Hautes-Bruyères. Nos bouches à feu prennent position entre Villejuif et la redoute, et résistent au tir des Allemands pendant toute la matinée. Ces derniers ayant échoué, leur feu cesse vers une heure de l'après-midi. Nos troupes obtiennent un beau succès en restant maîtresses de ces importantes positions. Les travaux sont repris immédiatement par la brigade Blaise. Ce combat force l'assiégeant à se porter à 2 kilom. en arrière. Il ne peut se maintenir entre la Seine et la Bièvre, où il s'était établi le 19, après l'abandon malheureux, par ordre du général Trochu, des redoutes des Hautes-Bruyères et du Moulin-Saquet. Les Prussiens se retirent jusqu'au Moulin-Cachan, entre Bagneux et Villejuif. La division Blanchard, sortie des positions qu'elle occupe dans les terrains vagues de Vaugirard, s'établit sans combat aux villages d'Issy, de Vanves, de Montrouge et de Gentilly, sous la pro-

tection des forts. L'action offensive du 13e corps sur la rive gauche a donc un plein succès, ce qui répand la joie dans la population parisienne. Les résultats des combats de la journée, exagérés d'abord outre mesure, sont amoindris ensuite, et le public hésite à donner à ce premier succès l'importance qu'il a réellement. — Le curé de Saint-Augustin transforme en atelier de cartouches, avec ouvrières payées par lui, le marché Laborde. — *Province.* — A Strasbourg, une brèche est faite par les canons ennemis tirant à 500 mètres. Lettre du grand-duc de Bade au général Uhrich pour l'engager à rendre la place. — Belle et noble réponse du général. — Phalsbourg, bombardé et brûlé, quasi anéanti, est forcé de se rendre.

24 septembre. — *Paris.* — Les théâtres sont fermés à Paris, mais les clubs politiques restent ouverts. Le général Trochu prend la mesure de détacher, à tour de rôle, auprès des divisions de Maud'huy et Blanchard solidement établies hors de l'enceinte de la rive gauche, sur les hauteurs, les bataillons de mobiles, pour les habituer au feu et les rompre au service, par le contact avec les troupes les plus solides du corps de siége. Le bataillon de la Côte-d'Or est envoyé à la division Blanchard, celui de la Vendée à la division de Maud'huy. Cette mesure est excellente et donne de bons résultats. — Un escadron du 9e de chasseurs surprend à Neuilly-sur-Marne un poste allemand. — Reconnaissance faite sur la route de Clamart par un bataillon du 13e de marche de la division Blanchard. La reconnaissance pousse jusqu'auprès du parc de Meudon, où elle n'aperçoit pas d'ennemi. — A Saint-Denis, l'ennemi semble vouloir construire une batterie sur la butte du Moulin-Pinçon, à 3 kilom. au nord-ouest du fort de la Double-Couronne, à gauche de la route de Calais, et qui domine la

ville. Le général de Bellemare ne lui en laisse pas la faculté. — A l'ouest, du mont Valérien à Saint-Cloud et à Sèvres, l'ennemi ne fait pas de mouvement. — Au sud, de Meudon à Issy, Montrouge et Bicêtre, l'ennemi s'est porté en arrière, depuis la reprise des Hautes-Bruyères et du Moulin-Saquet. — A l'est, en avant des forts de Nogent, de Rosny, de Romainville, les avant-postes allemands se tiennent à 3 kil. en arrière de ces forts. — Première manifestation patriotique de la garde nationale de Paris au pied de la statue de Strasbourg. — Le Théâtre-Français et le Palais-Royal convertis en ambulances. — *Province.* — Le général Lefort, délégué au ministère de la guerre, à Tours, commence l'organisation du 15e corps français, placé d'abord sous les ordres du général de la Motte-Rouge, du cadre de réserve, premier noyau des armées de la Loire.

25 *septembre.* — *Paris.* — Inspection des bivouacs et des cantonnements du 13e corps par le général Vinoy. — Les habitants de Paris se précipitent en foule aux avant-postes d'Issy, pour passer le dimanche à la campagne. La garde nationale, de service sur les remparts, les laisse passer, n'arrêtant que les officiers. Bientôt les masses populaires veulent franchir la ligne des sentinelles. — On a de la peine à les en empêcher. — Le gouverneur de Paris, informé de ces faits, décide que la circulation sera libre entre les forts et l'enceinte, et que nul ne pourra, sans un permis, franchir les grand'gardes établies en avant des forts. Les maisons de campagne entre les forts et l'enceinte, abandonnées par leurs propriétaires et locataires, commencent à être pillées, dévalisées. La garde nationale reçoit des ordres pour exercer une surveillance sévère sur les voitures et les habitants rentrant du dehors. — Deux corps de francs-tireurs établis, l'un à Vitry, l'autre à Meudon, sont l'objet de réclama-

tions pour déprédations commises. — Le général Vinoy donne l'ordre d'élever des épaulements pour l'établissement de batteries placées au parc d'Issy et ayant vue sur les coteaux de Meudon. — *Province.* — L'ennemi, devant Strasbourg, voyant que le général Uhrich refuse toute proposition, redouble son feu et son bombardement, tirant sur les édifices et sur les maisons de la ville. Cinq ouvrages sont abandonnés par les défenseurs, dont aucun ne peut paraître sur les remparts sans être immédiatement abattu par l'artillerie de l'adversaire. — Tout est préparé pour l'assaut.

26 *septembre.* — *Paris.* — Quelques conflits d'attribution s'élèvent entre le commandement et les chefs des armes spéciales du génie et de l'artillerie. — Le gouverneur donne tort au commandement. Chose fâcheuse et dangereuse. — Le bruit se répand, par anticipation, que l'armée de la Loire est prête à marcher au secours de la capitale. — Augmentation du nombre des postes de sapeurs-pompiers pour garantir de l'incendie les depôts d'approvisionnements. — *Province.* — On donne des ordres, à Tours, pour la réunion, dans les Vosges, d'un corps sous le général Cambriels, corps destiné à agir sur les derrières de l'ennemi et à défendre les défilés de ces montagnes. — On groupe quelques bataillons de gardes mobiles sous les ordres du général Fiereck, au Mans. Ces premières tentatives, fortement entravées par l'ennemi, ne sont pas heureuses. — On continue à appeler à Tours les dépôts et les gardes mobiles qui n'ont pas été dirigés sur Paris, pour en former un 15e corps. — Strasbourg est aux abois, la brèche au corps de place est praticable, la défense n'a plus une bouche à feu en état de tirer.

27 *septembre.* — *Paris.* — Le commandant du 13e corps

fait déboiser par ses troupes l'île de Billancourt, située à la partie sud de la Seine, à l'est de Paris. L'ennemi, par son tir, cherche à entraver cette opération, qui s'effectue dans la journée, malgré l'opposition que le génie fait à cette utile mesure. Un premier ballon, porteur de 300 kilog. de dépêches, part de Paris pour la province. Trois nouveaux aérostats sont préparés. L'ennemi envoie une colonne jusqu'à portée de canon du fort d'Aubervilliers au nord, entre Saint-Denis et la Villette (route de Lille), pour essayer de construire une batterie. — Reçu à coups de canon par l'artillerie du fort, il abandonne son projet. Les Allemands occupent fortement le village de Chevilly, à 3 kilom. au sud des avant-postes du 13ᵉ corps. Ce village, placé entre la Seine à l'est et la Bièvre à l'ouest, est sur une position importante et commande ces deux cours d'eau. — Le soir, les chasseurs de Neuilly, sous leur chef, M. de Jouvencel, font le coup de feu vers l'aqueduc d'Arcueil, avec les avant-postes ennemis, qu'ils délogent des fourrés de la Bièvre. — *Province.* — A Metz, affaires combinées de Mercy, de la Grange-aux-Bois, de Colombey à l'ouest, entre les routes de Sarrebruck et de Strasbourg. Elles sont vigoureusement conduites, mais ne donnent pas plus de résultats que les précédentes, le résultat ne paraissant pas entrer dans les plans du général en chef. — A Strasbourg, le gouverneur est prévenu que l'ennemi peut donner l'assaut d'un instant à l'autre, sans qu'il soit possible de lui opposer aucune résistance. — Lettre du général Uhrich au général ennemi de Werder, pour lui annoncer que, la résistance de la place étant arrivée à son terme, il demande à entrer en négociations. — Réponse immédiate du général Allemand, sentiments de haute estime exprimés au général Uhrich par son adversaire, pour son héroïque défense. Les Allemands le

qualifient d'*incomparable héros.* — La convention est conclue dans la nuit et signée à 2 heures du matin.

28 *septembre.*—*Paris.* —Le général Vinoy demande et obtient du général Trochu de préparer, pour le jour suivant, une opération contre Choisy-le-Roi pour détruire le pont et couper à l'ennemi la route, si utile pour lui, de Troyes, à l'est. A trois heures, le mouvement qui doit avoir lieu le jour suivant, 29 septembre, est renvoyé au 30, sous prétexte d'avoir le temps de prévenir tout le monde, — l'ennemi sans doute aussi? — Les espions prussiens sont vite informés de l'opération projetée. — Barricades élevées au rond-point de Courbevoie, sur l'avenue de la Grande-Armée. Le pont de Neuilly est miné et prêt à sauter. — Une compagnie des francs-tireurs de la Seine déloge les Bavarois de la Malmaison et s'avance jusqu'à Rueil. — Les Tuileries converties en ambulances, le jardin en un camp. Les pontonniers campent sur le quai d'Orsay, la cavalerie sur le quai de Billy et le Cours-la-Reine, le régiment de gendarmes à cheval au palais de l'Industrie. La flottille cuirassée commence à descendre la Seine. Plusieurs reconnaissances sont poussées par les francs-tireurs, au sud, en avant des positions de Villejuif, et au nord vers Drancy, entre les routes de Lille et de Metz. — La Seine est barrée sur trois points : sous le pont Napoléon, par des bâteaux placés en long, à 100 mètres plus loin, par des canonnières, et des pontons en fer pris aux stations des bateaux-omnibus; un peu plus loin par des madriers solides maintenus par des chaînes. L'ennemi commence des travaux vers Stains et,plus à l'est de Saint-Denis, vers Ormesson et Saint-Gratien. La redoute des Hautes-Bruyères canonne un convoi ennemi défilant entre Chevilly et l'Hay. — *Province.* — Reddition de Strasbourg après un siége et un bombardement qui

ont détruit une partie notable de la ville. La garnison française défile devant le général de Werder, qui rend les plus grands honneurs au brave général Uhrich. Dès que M. de Werder aperçoit le gouverneur de Strasbourg, il met pied à terre, vient au-devant de lui, le serre dans ses bras, l'embrasse et le fait placer à ses côtés, ainsi que l'état-major français, pendant le défilé, vantant tout haut sa belle défense. Plus tard, le conseil d'enquête à Paris ne sera pas être aussi juste que l'ennemi et doit montrer en outre une insigne maladresse.

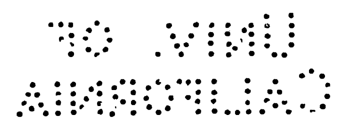
29 *septembre.—Paris.*— La 17e division d'infanterie allemande (de Schimmelmann), détachée des troupes mobiles du général Vogel de Falkenstein, chargées de la défense des côtes, division faisant partie du corps aux ordres du grand-duc de Mecklembourg-Schwerin, mise en route pour renforcer le corps de siége devant Paris, et pour relever le 11e corps dans sa position de Boissy-Saint-Léger, atteint Reims. Le duc de Mecklembourg est avisé de se rendre devant Paris pour commander cette 17e division et la division wurtembergeoise. — Conseil de guerre chez le général Vinoy dans l'après-midi, sur les ordres du gouverneur. Un aide de camp de M. Trochu apporte une instruction détaillée déterminant d'une manière complète le but de la reconnaissance à entreprendre. Ce n'est plus une simple opération pour couper le pont de Choisy-le-Roi, mais une véritable bataille où l'on va engager 40000 hommes. Le moment du départ doit être réglé par le feu de l'artillerie des forts, qui tireront pendant une demi-heure, Charenton et Ivry battant Choisy-le-Roi; Montrouge et les Hautes-Bruyères battant l'Haÿ et Chevilly. Le mouvement doit commencer une demi-heure après l'ouverture du feu, montre en main. Second et excellent moyen de prévenir l'ennemi, de le mettre

sur ses gardes et de le préparer à la défense. Le général Trochu se rend avec une escorte considérable aux forts de Bicêtre et d'Ivry, où il donne publiquement ses ordres pour le feu du lendemain. La publicité, là où il faut le mystère! Dans la soirée, la nouvelle d'une sortie pour le jour suivant circule dans tout Paris. Dans les clubs, les orateurs en commentent par avance et en critiquent les dispositions. Les grand'gardes signalent le soir les renforts envoyés par l'ennemi à ses postes. L'ennemi a été averti par les espion et par les rumeurs publiques provenant des démarches maladroites du gouverneur. Le commandant du 13e corps, à cette nouvelle, se rend chez le général Trochu et lui fait part de ses appréhensions. Le but à atteindre, d'après le général Vinoy, n'est pas en rapport avec les pertes que l'on éprouvera. Il demande que l'affaire soit remise à quelques jours, du moment où elle est divulguée. Le gouverneur trouve superflues les craintes du général, et refuse de faire droit à ses justes représentations. Il ne veut même pas consentir à ce que le signal ne soit pas donné par l'artillerie des forts, qui ne peut produire qu'un effet insignifiant et doit avoir indubitablement l'immense inconvénient de prévenir l'ennemi de la marche des colonnes. Le commandant du 13e corps se retire pour prendre ses dispositions. Il n'a rien obtenu du gouverneur. — *Province.* — La garde impériale sous Metz vient s'établir au nord-ouest de la place, à Woippy; quelques pièces de position commencent à battre le château de Ladonchamps, occupé par l'ennemi.

30 *septembre.* — *Paris.* — A deux heures du matin, les colonnes du 13e corps, leur général en chef en tête, se mettent en marche par la route d'Italie ou de Fontainebleau. Le bruit des roues de l'artillerie de réserve est

entendu des avant-postes ennemis, déjà prévenus la veille des projets de l'armée assiégée. A quatre heures, les généraux du 13e corps réunis à Villejuif reçoivent leurs dernières instructions. La brigade de droite (général Dumoulin) de la division Maud'huy, dirigée sur l'Haÿ, emmène deux batteries. La colonne du centre, brigade Guilhem de la division Blanchard, chargée de la double opération sur Chevilly et sur la Belle-Épine, emmène une batterie de 4. Chacun de ses régiments doit faire une attaque. La colonne de gauche, brigade Blaise de la division de Maud'huy, soutenue par la brigade Daudel de la division d'Exéa et par le régiment des mobiles de la Vendée, a pour objectifs Thiais et Choisy-le-Roi. Le général Vinoy établit son quartier général à la redoute du Moulin-Saquet. Au point du jour, une forte canonnade retentit au loin. Dès que le canon des forts a cessé de se faire entendre, et par un temps magnifique, les colonnes se mettent en mouvement. Bientôt une fusillade des plus vives retentit sur la droite. Le général Vinoy se porte à la redoute des Hautes-Bruyères. Il voit la brigade Guilhem s'engager dans Chevilly et disparaître dans les rues du village. Les avant-postes du 6e corps prussien se replient avec précipitation ainsi que la brigade allemande (23e et 63e) de service dans Chevilly, qui va se reformer en arrière. Un de ses bataillons, vivement pressé par nos troupes, se défend avec vigueur. Le général Vinoy, craignant de laisser trop longtemps la brigade Guilhem en pointe et isolée, prescrit à la brigade Dumoulin de hâter son mouvement à gauche, sur l'Haÿ. Les troupes de cette brigade, jeunes et peu expérimentées, perdent un temps précieux à tirailler devant un mur crénelé. L'artillerie de 12 des batteries des Hautes-Bruyères tire sur ce mur et y fait quelques brèches insignifiantes. Pendant que ceci se passe

à gauche et au centre, les colonnes de droite sur Choisy-le-Roi et Thiais, fortement engagées, combattent avec vigueur. Un bataillon du 11e de marche, le 4e du 75e, enlèvent deux pièces et un mur crénelé. L'ennemi fait un retour offensif et reprend ses pièces. Bientôt des renforts considérables arrivent aux Allemands. Le brave général Guilhem est tué à la tête de ses troupes. Des colonnes en marche envoyées de Châtillon à nos adversaires, sont signalées. Le général Vinoy voit qu'il y a danger à prolonger une lutte d'ailleurs sans objet. Il n'a plus, pour toute réserve, que la brigade Daudel, en arrière du Moulin-Saquet, que le gouverneur a prescrit de ne pas engager. Impossible de songer à détruire le pont de Choisy-le-Roi, sans risquer de faire éprouver aux troupes des pertes hors de proportion avec le but à atteindre. Ordre est donné à la brigade Guilhem de se replier sur Villejuif sous la protection de la brigade Dumoulin et par un mouvement combiné avec elle. Le même ordre est envoyé à la brigade Blaise de se retirer sur le Moulin-Saquet, et la brigade de cavalerie Cousin se déploie en avant des Bruyères pour refouler l'ennemi, s'il veut poursuivre trop chaudement. Il est neuf heures du matin. Villejuif est encombré de blessés; la journée a été meurtrière. La retraite s'opère avec ordre par échelons déployés. L'ennemi réoccupe Chevilly, y fait quelques prisonniers et ouvre un feu violent sur Villejuif, mais les batteries des Hautes-Bruyères et l'artillerie de position du fort de Montrouge dirigent un tir efficace sur le village de l'Haÿ, rempli des réserves de l'ennemi. Le mouvement offensif des adversaires est arrêté. A neuf heures, le feu cesse; les troupes du 13e corps reprennent leur position, et l'artillerie de réserve de ce corps rentre à Paris. Le général Trochu a assisté à la lutte, du fort de Bicêtre, où il s'est rendu dès le matin; il



adresse des éloges au général en chef du 13e corps sur la conduite de ses troupes.

Général tué au combat de Chevilly : Guilhem, général du 21 juillet 1867, commandeur. 400 hommes morts et 1500 blessés, dont beaucoup appartenant au 35e de ligne. Armistice pour enterrer les morts et ramener les blessés. L'ennemi fait remettre à Paris le corps du général Guilhem enfermé dans un cercueil recouvert de verdure et de fleurs et auquel il rend les honneurs militaires.

Troupes engagées : du côté des Allemands, les 12 régiments du 6e corps de Tümpling (divisions de Gordon et Hoffmann). Du côté des Français : les trois divisions du 13e corps et la brigade de cavalerie Cousin, les mobiles de la Côte-d'Or et de la Vendée.

Le soir, la division d'Exéa, après avoir fait éprouver des pertes sensibles à l'ennemi sorti de Choisy-le-Roi, par le feu de ses mitrailleuses, rentre dans son camp de Vincennes. Une de ses brigades enlève sur la droite un avant-poste de la garde royale prussienne et vient se heurter contre trois régiments allemands, qui sont contenus par le tir de la flottille cuirassée. Le résultat du combat de Chevilly est de prouver aux habitants de Paris et à l'adversaire que l'assiégé a des troupes en état de combattre. L'ambulance internationale de lord Hartford rend de grands services au 13e corps.

Le comité de défense décide la construction, sur la rue militaire qui longe les fortifications, d'une voie ferrée à traction de chevaux pour servir aux transports des hommes, des blessés et du matériel. Les ponts et chaussées sont chargés de l'exécution. Plusieurs postes de guetteurs de nuit sont établis sur divers points, en prévision d'incendies causés par un bombardement. Les feux électriques dans

les forts éclairent au loin le terrain en avant de Paris. Commencement de la distribution régulière des rations de viande. — *Province.* — La division de landwehr de la garde, devenue disponible par la capitulation de Strasbourg, est dirigée sur Paris par le chemin de fer, pour former une réserve à la 3e armée (prince royal).

1er *octobre.* — *Paris.* — Armistice jusqu'à midi pour enterrer les morts en avant de Villejuif, et pour relever les blessés. L'ennemi fait sauter une ferme (de la Saussaie) entre Chevilly et Villejuif, et commence à relier par une tranchée les villages de l'Haÿ et de Chevilly. — Le 13e corps achève la redoute des Hautes-Bruyères, qu'il relie avec Villejuif et avec l'ouvrage du Moulin-Saquet par une tranchée-abri. Villejuif est barricadé, la redoute des Hautes-Bruyères armée de six pièces de 12, celle de Saquet de 4 pièces empruntées à l'artillerie de réserve du 13e corps. Le dernier ouvrage est mal flanqué et mal défilé..... — *Province.* — La division de landwher de la garde (de Loen), devenue disponible par la reddition de Strasbourg, se met en marche pour se rendre à Paris par les voies ferrées. — *Loire.* — Le 15e corps, premier noyau des armées de la Loire, est organisé à Bourges et mis sous le commandement du général du cadre de réserve de la Motte-Rouge. Composition : 1re *division d'infanterie,* Martin des Pallières; brigades, de Chabron et Bertrand : 4e bataillon de marche de chasseurs, 38e de ligne (ancien corps rappelé d'Alger), 1er de zouaves formé avec ce qui restait de ce régiment en Afrique, 12e régiment de la garde mobile (bataillons de la Nièvre), tirailleurs algériens (ce qui restait de ce régiment

 — Voir les livraisons des 15 juillet, 15 août, 15 septembre 1874.

en Algérie), 29e de marche, 18e de garde mobile (bataillons de la Charente), une batterie de 4 du 13e d'artillerie, la 18e du 6e régiment, la 18e du 2e régiment; — 2e *division*, Martineau-Deschesnez; brigades, Dariès et Rébillard: 5e de marche de chasseurs à pied, 39e de ligne (ancien corps rappelé de Constantine), 25e de garde mobile (bataillons de la Gironde), 2e de zouaves (ce qui restait de ce régiment rappelé d'Oran), 30e de marche, 29e de garde mobile (bataillons de Maine-et-Loire), 3 batteries des 9e, 12e régiments, et batterie du régiment monté de l'ex-garde impériale; — 3e *division*, Peytavin; brigades, Peytavin et Martinez : 6e bataillon de marche, 16e de ligne (ancien corps rappelé de Sétif), 33e de marche, 32e de mobile (bataillons du Puy-de-Dôme), 27e de marche, 34e de marche, 69e de mobile (bataillons de l'Ariége), les 18e batteries des 7e, 10e et 14e régiments; — *division de cavalerie*, Reyau, qui, sortie de Paris le 17 septembre, n'a pu y rentrer; 1re brigade, de Longuerue : 6e de dragons, 5e de hussards; 2e brigade, de Brémond d'Ars : 9e de cuirassiers et 1er de marche de même arme; en outre la brigade Michel: 2e et 5e de lanciers et 3e de marche de dragons, les deux premiers régiments échappés au désastre de Sedan; la brigade Dastugue : 1er de marche de chasseurs et 11e de chasseurs; — *réserve d'artillerie*, colonel Chappe : 13e, 14e, 15e, 16e batteries du 3e régiment, 19e du 2e, 11e du 6e, 14e du 18e, 14e du 19e; — *une division mixte :* une brigade d'infanterie, (Maurice) : 2 compagnies des 2e et 17e bataillons de chasseurs, 31e de marche, 22e de mobile (bataillons de la Dordogne); une brigade de cavalerie, Tripart : 1er et 2e de marche de hussards.

L'armée de la Meuse (prince de Saxe) détache entre Creil et Chantilly la division de cavalerie saxonne (général-

major comte de Lippe) avec ordre de couvrir Chantilly, où sont les magasins des troupes allemandes, les voies ferrées de Creil et de Compiègne, et de dissoudre les rassemblements qui pourraient tenter de se former dans le Nord. Trois bataillons sont en outre donnés au comte de Lippe. Ce détachement occupe Clermont, puis Beauvais et enfin Compiègne le 4 octobre, refoulant gardes nationaux et francs-tireurs jusque dans Amiens. Les troupes du général de Werder étant rendues disponibles par la capitulation de Strasbourg, la division badoise est réunie à une division mixte : brigade d'infanterie, 30e et 34e de ligne; brigade de cavalerie, 2e de dragons, 2e de hussards, ayant 3 batteries de réserve. Ces forces constituent le 14e corps allemand : 23 bataillons, 20 escadrons et 72 bouches à feu (général de Werder). Douze nouveaux bataillons de landwehr des 1er, 3e, 4e, 5e, 43e et 45e régiments sont appelés en France avec le 3e régiment de uhlans et 3 batteries de réserve. Cette division, mise sous les ordres du général de Schmeling, rassemblée à Fribourg les 28, 29, 30 septembre, franchit le Rhin le 1er octobre, et vient assiéger les places de Schlestadt et de Neubrisach, en observant le pays de Belfort, et utilisant le personnel et le matériel devenu disponible devant Strasbourg. La 1re division de landwehr reste pour former la garnison de la place et prend le nom de 1re division de réserve. La division de landwehr de la garde file sur Paris.

2 *octobre.* — *Paris.* — Les curieux se portent au delà des fortifications aux avant-postes. On les empêche difficilement de violer les consignes. — Lettre du comte de Chambord à M. de Flavigny, président de la Société internationale de secours aux blessés, mettant le château de Chambord à sa disposition pour l'œuvre. — Reconnaissances faites par

de Saint-Cloud. Des partis ennemis essayent de tenir à Bougival, ils en sont délogés par les gros projectiles de marine du Mont-Valérien. — *Province* (*Loire*). — Ordre est envoyé aux divisions du 15e corps, en formation à Bourges, de partir pour Orléans, dont les Prussiens font mine de s'approcher. Ces divisions sont dirigées sur Artenay. La division de cavalerie du général Reyau, en marche sur Orléans, rencontre aux environs de Toury un corps prussien de quatre à cinq mille chevaux en bataille, vers sept heures du matin, entre Tivernon et Toury. La brigade de Longuerue s'élance à la charge, soutient deux engagements, appuyée par les mobiles du Cher et les tirailleurs algériens. L'ennemi repoussé abandonne des approvisionnements considérables qui sont rapportés à Orléans.

6 *octobre*. — *Paris*. — Construction d'une batterie sur le haut du labyrinthe du Jardin des plantes pour protéger Bercy. — On reçoit de Tours la nouvelle fort erronée que la province se lève et se met en mouvement. — Occupation d'un fort demi-circulaire ou camp retranché en avant de Saint-Denis par les troupes françaises. — *Province* (*Loire*). — En vue de s'opposer aux tentatives d'une armée de secours dirigée de la Loire sur Paris, le commandant en chef de la 3e armée (prince royal) adopte les dispositions suivantes : le 1er corps bavarois (von der Tann) est dirigé sur Arpajon (route d'Orléans), y prend position en se couvrant d'une avant-garde, face au sud. La 22e division d'infanterie (de Gersdorff) du 11e corps (de Bose) est mise sous les ordres du général von der Tann et marche sur Montlhéry passant par Villeneuve-Saint-Georges et Épinay. La 2e division de cavalerie (de Stolberg) marche par Plessis-Patay dans la direction de Marolles, chargée de couvrir le flanc gauche de von der Tann, au sud-est d'Arpajon. La 6e division de

cavalerie (prince Albrecht de Prusse) quitte sa position devant Paris pour se replier par Boissy-sur-Égly. Elle couvre le flanc droit de von der Tann, un peu en avant et au sud-ouest d'Arpajon. La 6e division de cavalerie (duc Guillaume de Mecklembourg) est chargée d'arrêter les mouvements des armées de secours françaises dans le pays à l'ouest d'Arpajon. — (*Est*). Marche du corps de Werder sur Paris par les Vosges. Le détachement du général Degenfeld se heurte, entre Étivale et Nomputelize, au sud de Raon-l'Étape, contre les troupes du général Cambriels; il lutte pendant six heures, perd 500 hommes et culbute les Français.

7 *octobre*. — *Paris*. — Sur la proposition du général d'artillerie Tripier, le général Vinoy fait commencer des travaux de contre-approche en avant de la ligne du petit Vitry au fort de Montrouge, dans le but de renforcer cette partie de la défense, comme l'avaient fait les Russes devant Sébastopol. Malheureusement ces travaux sont faits sous trois directions différentes, ce qui nuit à leur prompte et bonne exécution. L'occupation de Cachan et d'un autre point, en avant de Bourg-la-Reine, sur la route d'Orléans (maison Plichon), ayant été reconnue nécessaire pour ces lignes de contre-approche, une double attaque est faite par le colonel de la Mariouze, du 35e, remplaçant le général Guilhem. Le mouvement offensif est effectué par les 35e et 42e de ligne, et réussit. Les troupes s'installent sur ces points. Reconnaissance faite, vers midi, à Clamart, au sud de Meudon, par 12 compagnies de mobiles sous les ordres du lieutenant-colonel Rambaud. Un homme est tué, trois sont blessés; les mobiles rapportent des armes et des outils trouvés dans les bois. — Départ en ballon de Gambetta, ministre de l'intérieur du gouvernement de la défense nationale pour se rendre à Tours. Il emporte une proclama-

tion à la France, signée de tous les membres du gouvernement. — Le major Flourens, chef du bataillon de Belleville, prépare, malgré le général Tamisier, commandant en chef la garde nationale, une manifestation sur la place de l'Hôtel de ville pour le lendemain. — *Province* (*Metz*). — A midi, la 1re brigade des voltigeurs de la garde impériale enlève d'assaut les quatre villages des Grandes et Petites Maxes, situés entre la Moselle, la route et le chemin de fer de Thionville, sur la rive gauche de la rivière, à 4 kilom. de la place, dans un terrain plat et marécageux. Ces villages sont fortifiés. Le bataillon de chasseurs à pied s'empare, de vive force, du village de Bellevue, où les Prussien appuient leur droite, et de trois batteries, que l'on ne peut emmener, faute de chevaux. Cette journée, dite de *Ladonchamps*, est toute en faveur de l'armée de Metz. Un ordre et un seul petit coup de collier à donner, et l'on passe sur Thionville. Chacun attend cet ordre avec impatience. Au lieu de cela, le maréchal Bazaine prescrit, à six heures du soir, de replier les troupes. Les zouaves de la garde qui ont occupé le village de Bellevue, abandonnent cette malheureuse localité qui est en feu. On reprend les positions à Metz. Vingt-cinq mille hommes sont engagés dans cette *inutile sortie*, au moyen de laquelle l'armée de Metz a pu se dégager. En effet, une fois maître des Maxes, rien absolument ne s'oppose au passage sur Thionville, le long de la Moselle. Un corps lancé de Pampleville s'emparait facilement des batteries de Fèves et de Sémicourt qui barrent la route. Évidemment Bazaine ne veut faire que des démonstrations inutiles et sanglantes. Douze cents hommes, dont cent officiers, périssent dans ce combat qui ne peut avoir de résultat, puisque le général en chef non-seulement ne cherche pas à rendre libre son armée, mais ne profite

même pas du succès pour rapporter des villages enlevés les vivres et les céréales qui s'y trouvent. L'armée tout entière de Metz, à partir de ce moment, perd confiance dans le maréchal Bazaine. L'ennemi, prévenu par ses espions, n'a pu, quoique préparé à nous recevoir, s'opposer à l'enlèvement de ses positions par la garde impériale.

8 *octobre*. — *Paris*. — L'armée réunie pour défendre Paris se compose des éléments suivants : 1° troupes de ligne : 60 000 combattants des 13e et 14e corps (Vinoy et Ducrot); 2° 105 000 mobiles répartis dans les forts ou logés à l'intérieur de Paris, formant quatre fortes brigades commandées par des généraux; 3° 8000 fusiliers marins occupant les forts confiés à l'armée de mer, concurremment avec les canonniers de marine chargés du service de plusieurs forts, et 5000 douaniers, gardes forestiers et anciens sergents de ville; 4° 15 000 francs-tireurs dispersés un peu partout, au dehors et au dedans de la place; 5° la garde nationale sédentaire, d'abord de 60, puis de 120 bataillons, et dont le nombre atteint bientôt 266 bataillons, aux ordres de l'ancien capitaine d'artillerie Tamisier, noble cœur, mais faible, et s'en laissant imposer par le major Flourens; 6° quelques bataillons de vétérans, chargés plus spécialement du service intérieur. Paris a donc alors quatre cent mille défenseurs, et l'ennemi n'a pas encore deux cent mille hommes en ligne, au blocus. La troupe a le fusil Chassepot, la garde mobile et la garde sédentaire le fusil à tabatière et le fusil à piston, rayé. — Le général Ducrot fait chasser, au nord du village de Bondy, les Allemands qui l'occupent, et détruire, à l'aide de pétards, les localités qui peuvent gêner le feu des postes avancés. L'affaire est bien conduite par le chef de bataillon d'infanterie de marine Bouzigon, qui occupe le fort de Noisy. — Le général Martenot, à la tête d'un fort dé-

tachement, pousse au sud sur la Malmaison par Nanterre et Rueil. — A une heure de l'après-midi, un groupe de quatre cents individus pousse sur la place de l'Hôtel de ville les cris de *Vive la commune!* A deux heures, le 84e bataillon (commandant Bixio) se déploie le long de la façade du monument. Les cris redoublent. Les curieux protestent contre les perturbateurs. Le général Trochu débouche seul à cheval, laissant en arrière son escorte ; il parcourt la foule et est accueilli avec sympathie. Bientôt le général Tamisier arrive à son tour. Le bruit d'une manifestation sur la place de l'Hôtel de ville se répand dans Paris. Les bataillons de la garde nationale accourent, les groupes hostiles leur abandonnent le terrain, les membres du gouvernement descendent de l'hôtel de ville et les passent en revue. De nouveaux bataillons succèdent aux premiers, malgré une pluie torrentielle ; nouvelle revue. — Lettre du général Trochu, indiquant les mesures à prendre en cas d'une attaque générale de l'ennemi, attaque dont le bruit s'est répandu. Ordre donné à la division Caussade du 14e corps de se préparer à occuper Bicêtre sur la rive gauche. — *Province* (*Loire*). — Les généraux de la Motte-Rouge et de Polhès, envoyés de Bourges sur Orléans, partis de Bourges avec le 15e corps, arrivent près d'Arthenay. Von der Tann, en raison des ordres reçus du grand quartier général allemand, laisse ses positions d'Arpajon et marche sur Étampes pour prendre l'offensive contre les divisions du 15e corps qui ont quitté Bourges. — (*Est*). Le 14e corps allemand est réuni entre Raon-l'Étape et Saint-Dié. — Arrivée à Tours de Garibaldi et de son chef d'état-major Bordone.

9 *octobre*. — *Paris*. — Feu très-vif, dans la matinée, du Mont-Valérien et du fort d'Issy sur les batteries allemandes de la lanterne de Diogène, de Montretout et de Garches.

Ce feu bouleverse les travaux de l'assiégeant sur ces points. Les villages de Gentilly, le moulin de Cachan, Villejuif, occupés par l'ennemi après l'affaire du 19 septembre, sont repris par les mobiles et par les francs-tireurs. Les mobiles s'installent fortement à Clamart. Le bas Meudon est débloqué dans la journée. — *Province* (*Loire*). — Arrivée de Gambetta à Tours; il prend les portefeuilles de l'intérieur et de la guerre et fait une proclamation à la province. — Le général von der Tann prolonge son mouvement offensif au sud, d'Étampes sur Angerville, rejetant facilement quelques bandes de francs-tireurs. Il apprend que le gros des troupes françaises marche sur Orléans. En effet, la 1re division du 15e corps (général des Pallières), en formation à Nevers, reçoit l'ordre, quoique ayant à peine encore quelques bataillons organisés, de se porter sur Gien. — (*Nord*). Occupation de Gisors par le détachement du prince Albrecht de Prusse fils, après un petit combat. — Entrevue de Gambetta et de Garibaldi. On propose à ce dernier de prendre à Chambéry le commandement d'une bande de volontaires; il refuse avec dédain et menace de retourner à Caprera. Au lieu de le laisser faire, on lui promet un commandement important, comme s'il n'y avait pas déjà assez de complication dans la conduite des armées.

10 *octobre*. — *Paris*. — Des mouvements de troupes sont signalés dans le camp ennemi; le général Trochu visite les ouvrages du Moulin-Saquet, de Villejuif, des Hautes-Bruyères. Il les trouve en bon état de défense. *Province* (*Loire*). — Le 1er corps bavarois (von der Tann) rencontre à Arthenay, entre Étampes et Orléans, une des divisions du 15e corps, à peine organisée. Les deux divisions du 1er bavarois, la 22e d'infanterie, soutenues par les 2e et 4e divisions de cavalerie, culbutent, malgré leur héroïque

résistance, les troupes françaises jeunes et mal constituées. L'ennemi leur enlève trois canons, mille prisonniers, et les rejette sur Orléans.

Position des armées françaises. L'armée de Paris, bloquée quoique forte de 400 000 hommes, ne communique plus avec la province qu'à l'aide de ballons et de pigeons voyageurs; l'armée du Rhin, 140 000 combattants, enfermée dans Metz, et dont le chef, Bazaine, intrigue au lieu de chercher à sortir; sur les bords de la Loire, 20 à 25 000 hommes battus à Arthenay, en retraite sur Orléans; 14 000 hommes sous le général Cambriels, dans l'*Est*, battus, décimés par la désertion, abandonnant les Vosges et cherchant à gagner Besançon; dans l'*Ouest*, de Chartres à Évreux, une trentaine de mille gardes nationaux mal équipés, mal armés, sans cavalerie, sans artillerie, formant un cordon fragile; dans le *Nord*, aucune force constituée, quelques faibles garnisons, quelques dépôts de régiments dans quelques places. Ainsi donc, en dehors des armées de Paris et de Metz, bloquées toutes les deux, et dont les chefs ne savent ou ne veulent pas se débloquer, la France a une quarantaine de mille hommes de troupes régulières, résidus de ses premières armées, et autant de gardes nationaux mobiles, à peine cinq mille cavaliers et cent bouches à feu de campagne, le tout en mauvais état. L'ennemi, lui, dispose de plus de 800 000 combattants aguerris, disciplinés, bien armés, et de deux mille bouches à feu de campagne. — *Province.* — La nouvelle administration entre en fonctions à Tours. — (*Nord*). Occupation de Gournay par le détachement du prince Albrecht fils. Ce détachement est renforcé de deux bataillons. — (*Est*). Garibaldi quitte Tours, comme général en chef de l'armée des Vosges, avec Bordone, son chef d'état-major, et l'Italien Basso, chef

d'escadron, son secrétaire particulier, pour se rendre dans l'Est.

11 *octobre*. — *Paris*. — Dans la nuit du 10 au 11, les mobiles de la Côte-d'Or, soutenus par la brigade de la Mariouze et appuyés par l'artillerie du fort de Montrouge, attaquent la maison Plichon ou Milhaud, située près Cachan, en chassent les Prussiens et la fortifient immédiatement. Les mobiles se conduisent avec une grande vigueur. Toutefois, on ne dépasse pas le village de Bagneux, et l'on ne tarde pas à reconnaître que le général Trochu agit avec mollesse, fait des attaques partielles avec peu de troupes, au lieu de donner de vigoureux coups de collier, et ne pousse pas aussi activement qu'il pourrait le faire l'organisation et l'accroissement de l'armée de Paris. On n'exécute pas la levée des hommes de vingt-cinq à trente-cinq ans, ordonnée par la loi du 10 août ; plus tard, on remplace cette mesure excellente par celle détestable de la mobilisation d'une partie de la garde nationale, cause première de la facilité avec laquelle se constituèrent les troupes fédérales de la Commune. En mobilisant les bataillons de la garde nationale, on groupe ensemble les hommes jeunes et énergiques des mêmes arrondissements, des mêmes quartiers, des mêmes rues. Ils sont tout préparés, au moindre trouble intérieur, pour échoir aux meneurs. Ces mêmes hommes, incorporés dans l'armée régulière, disséminés, n'eussent pas été à craindre; après la guerre, ils rentraient dans leurs foyers, sans cohésion entre eux. — La division Caussade passe sur la rive gauche et renforce le 13e corps. — *Province* (*Metz*). — L'armée de Metz apprend qu'elle n'a plus de vivres que pour très-peu de jours. Des perquisitions sont faites dans la ville et procurent quelques ressources. Un conseil de guerre est tenu. Rien n'y est décidé.

La bonne mais fausse nouvelle se répand que Paris a chassé les Allemands et que l'ennemi est en retraite sur Châlons. Le maréchal Bazaine cherche, cela devient évident, à habituer ses troupes à l'idée d'une capitulation. — (*Loire. Bataille d'Orléans* — Le général von der Tann marche d'Arthenay sur Orléans avec toutes ses troupes (3 divisions d'infanterie et 2 de cavalerie). A dix heures du matin, l'ennemi rencontre le 15e corps qui s'est porté en avant d'Orléans pour profiter du terrain situé au nord de la ville et y organiser une défense opiniâtre. La lutte dure la journée entière, malgré l'immense supériorité numérique et morale des vieilles troupes allemandes sur les jeunes troupes françaises. A la nuit seulement, l'ennemi parvient à nous rejeter au delà de la Loire et à occuper Orléans, dont les ponts n'ont pas été détruits. Les bavarois ont perdu 45 officiers et 969 hommes de troupe, la 22e division d'infanterie 14 officiers et 223 hommes. Le général de la Motte-Rouge se replie sur Bourges par la Ferté-Saint-Aubin, et établit son quartier général à Lamothe-Beuvron. Le général von der Tann, laissé libre de marcher sur Tours ou sur Bourges, ne se croit pas assez fort pour tenter une opération de ce genre; il s'établit à Orléans et sur la rive droite de la Loire, manquant ainsi une magnifique occasion d'enlever la délégation de Tours ou l'arsenal de Bourges, peut-être l'un et l'autre.

12 *octobre.* — *Paris.* — Le lieutenant-colonel Reille, commandant les mobiles du Tarn (7e régiment), exécute une reconnaissance offensive vers Neuilly-sur-Marne au nord-est de Paris, pour s'assurer des forces qui occupent les bois et le plateau d'Avron. Les postes prussiens sont repliés et se dérobent dans le bois, entre Neuilly et Villemonble. Le village de Neuilly est fouillé, tandis que trois

compagnies gravissent les pentes d'Avron. — Le général Ducrot pousse une reconnaissance au delà de la Malmaison au nord-ouest. Les mobiles du Morbihan forcent les Allemands à se replier jusqu'à Bougival. Pendant que les braves mobiles de la Côte-d'Or et du Morbihan se conduisent avec tant de courage, un bataillon de mobiles de la Seine, de la garnison du fort d'Issy, rencontre un poste bavarois, fraternise avec lui et vient boire à un cabaret de Clamart. Ce fait honteux et attentatoire à la discipline est signalé aussitôt au gouverneur, qui a la faiblesse de ne pas sévir. — *Province* (*Loire*). — Le 15e corps, battu, écrasé à Arthenay et à Orléans, se réunit à la Ferté-Saint-Aubin, sans être poursuivi par les Bavarois.— (*Est*). Le 14e corps allemand (de Werder) atteint Épinal à la suite de nombreux combats. L'ennemi répare la voie de fer et établit une route d'étape d'Épinal à Blainville, point où se croisent les chemins de fer entre Lunéville et Nancy.

13 *octobre*. — *Paris*. — *Combat de Bagneux* au sud. Dans la nuit du 12 au 13 octobre, le 13e corps reçoit l'ordre de faire une grande reconnaissance sur le plateau de Châtillon, sans autre indication sur le but à atteindre. Le général Vinoy pense qu'il s'agit simplement de s'assurer si les troupes ennemies occupent toujours fortement le plateau. Il se rend au fort de Montrouge. Le général Blanchard l'y vient trouver vers huit heures du matin. L'opération est décidée pour neuf heures. A droite, la brigade Susbielle opère sur Châtillon, se dirigeant sur le village en trois colonnes, une par la route, deux pour le tourner par la droite : le 42e de ligne reste en réserve au hameau de la Baraque, point d'intersection des routes stratégiques et de Châtillon; à gauche, une colonne (colonel de la Mariouze), formée des mobiles de la Côte-d'Or, avec un bataillon de

ceux de l'Aube et le 35e de ligne, ce dernier en réserve, est lancée sur Bagneux. La brigade la Charrière de la division Caussade se dirige dans l'espace compris entre la maison Milhaud et Bagneux, la droite appuyée à l'ouvrage ébauché, la gauche à la maison Milhaud. La brigade Dumoulin, venue des Hautes-Bruyères, reste en seconde ligne, entre le fort de Montrouge et Bagneux, en réserve générale; enfin, à l'extrême droite de la ligne de bataille, cinq compagnies de gardes forestiers font une démonstration sur Clamart. La ligne de bataille a une étendue de 6 kilomètres et est appuyée par les trois forts de Montrouge, de Vanves et d'Issy. Les quatre brigades engagées forment 20000 hommes. Au signal donné par l'artillerie de Vanves, le fort de Montrouge concentre son feu sur Bagneux, défendu par le 5e bataillon de chasseurs bavarois. Ce village est enlevé d'une façon brillante, le commandant de Dampierre des mobiles de l'Aube y est tué. A droite, vers Châtillon, l'ennemi se défend pied à pied, derrière des murs crénelés, et bientôt la redoute des Hautes-Bruyères signale l'arrivée de fortes réserves ennemies avec une artillerie nombreuse. Une lutte d'artillerie s'engage vers dix heures, d'une part, entre nos bouches à feu divisionnaires, les pièces à longue portée des forts, et d'une autre, les très-nombreuses pièces de l'ennemi. Ce feu meurtrier cesse au bout d'une demi-heure. Le général Vinoy, maître de Bagneux, fait demander au gouverneur s'il veut conserver cette position, qui lui paraît fort importante. A deux heures, le général Trochu fait une réponse ambiguë, mais qui paraît indiquer qu'il n'a pas l'intention de conserver Bagneux. Aucune dépêche n'étant envoyée à trois heures et demie par le gouverneur, et l'ennemi devenant de plus en plus nombreux à Sceaux et à Bourg-la-Reine, le général Vinoy ordonne la retraite, qui s'exé-

cute en bon ordre. L'ennemi poursuit; un retour offensif de la brigade la Charrière, à Bagneux, l'arrête court. Le général Trochu, arrivant à cet instant sur le terrain, félicite les troupes, mais cette belle affaire reste, comme les autres, sans nul résultat, nous ayant coûté deux cents hommes mis hors de combat. — *Province* (*Loire*). — Le général de la Motte-Rouge, relevé de son commandement du 15ᵉ corps, est remplacé par le général d'Aurelle de Paladines, du cadre de réserve, commandant supérieur des 15ᵉ, 16ᵉ, 18ᵉ divisions, en fonction au Mans depuis le 28 septembre, et arrivé le 12 octobre à la Ferté-Saint-Aubin, à 24 kilomètres d'Orléans. — Dépêche du ministre Gambetta, datée de Tours, trois heures du soir, prescrivant au général de prendre le commandement en chef des 15ᵉ et 16ᵉ corps, avec pleins pouvoirs vis-à-vis les préfets, maires, populations, pour se procurer armes, approvisionnements et tirailleurs et exercer le commandement en chef des régions de l'ouest et du centre. Le 16ᵉ corps a 4 batteries de 12 à Angers et 3 de 4, à Tours, deux brigades de cavalerie, dont celle Tripart du 15ᵉ corps, sont prêtes. Ordre, avec ces moyens et avec les troupes qui lui seront envoyées de Tours, au fur et à mesure de leur arrivée, d'arrêter l'ennemi sur les deux routes de Tours à Orléans et de Tours à Châteaudun. On lui recommande une action prompte et énergique. Ces pouvoirs étendus n'abusent pas le général, qui voit ses troupes arrivant habillées, équipées, armées dans les conditions les plus déplorables. Il répond de Saint-Aubin, le soir même, qu'il n'accepte que le commandement des 15ᵉ et 16ᵉ corps, et attend les ordres de Gambetta. — Décret de la délégation de Tours qui traduit devant un conseil de guerre tout chef de corps se laissant surprendre par l'ennemi. —Garibaldi a quitté Tours pour se rendre à son armée dite des

Vosges; il porte son quartier général à Dôle. Il doit avoir sous ses ordres les volontaires, les corps francs et la brigade mobile des Vosges.

14 *octobre*. — *Paris*. — Armistice au plateau de Châtillon de onze heures du matin à cinq heures du soir pour l'enterrement des morts du combat du 13. — Le 2e corps bavarois (de Hartmann) est en position, de la vallée de la Bièvre au château de Meudon; il a perdu la veille 400 hommes tués. — Un incendie allumé au château de Saint-Cloud par un obus, dévore cette magnifique résidence. — *Province* (*Loire*). — Le général d'Aurelle de Paladines voyant que la Ferté-Saint-Aubin est trop rapprochée d'Orléans et de l'ennemi pour pouvoir y réorganiser et discipliner son armée, se décide à se replier par la route de Vierzon. Il prévient, par dépêche, Gambetta, qui lui envoie l'ordre de ne pas passer la Loire, de couvrir Vierzon et Bourges. Il est trop tard. — (*Metz*). — La ration de pain réduite à 300 grammes par jour. — Bruits d'une capitulation prochaine. Bazaine, à force d'intrigues, est prêt à en arriver à ses fins. — (*Est*). — Le 14e corps allemand reçoit l'ordre, avant de continuer sa marche sur Paris, d'attaquer ce qu'il a devant lui; les troupes de Cambriels se replient par Rupt dans la direction du sud. Werder télégraphie de nouveau à Versailles. — Création de l'armée dite auxiliaire, imitée de celle des États-Unis du Nord, lors de la guerre de sécession en Amérique. Les grades sont donnés seulement pour la durée de la guerre. — Décret relatif à l'organisation de la défense locale dans les départements au moyen de comités créés dans chacun des départements rapprochés de 100 kilomètres de ceux envahis. — Le général Bourbaki arrive à Tours. — Conseil de guerre dans la nuit du 14 au 15. On décide une résistance extrême à Salbris. — Garibaldi va reconnaître la

position du mont Rolland près Dôle et manque d'être enlevé par des uhlans.

15 *octobre.* — *Paris.* — Le général Trochu visite les hôpitaux et constate leur bonne tenue. — La nuit, un parti occupe au sud-est Créteil pendant le chargement d'une quantité considérable de blé, d'avoine, de paille, restés dans les fermes situées en avant de Maisons-Alfort, sur la droite de la route de Lyon. Ces approvisionnements sont ramenés à Paris. L'ennemi ne bouge pas, bien qu'occupant une barricade sur la route de Bâle, à 1200 mètres en avant de Créteil. — Trois bataillons de mobiles de Seine-et-Marne sont envoyés au village d'Asnières, à l'ouest. Ils sont suivis de travailleurs qui construisent des barricades et percent des créneaux dans la direction de la plaine de Gennevilliers pour protéger le passage de la Seine. — L'artillerie du fort de Romainville chasse l'ennemi de la ferme de Groslay, au nord; celle de Rosny le contient au village du Raincy. A l'est, celle de Noisy foudroie le camp allemand de la Maison-Grise. Au nord-est, armistice demandé par l'ennemi à trois heures pour l'enlèvement des morts et des blessés. — *Province* (*Metz*). Une canonnade assez vive, venant de l'ouest, entendue à Metz, donne à l'armée une espérance bientôt déçue. Une note officielle parue au journal du général en chef jette le découragement et laisse entrevoir une capitulation prochaine. On commence à comprendre le but des missions données au général Boyer, premier aide de camp du maréchal, et à Bourbaki. On a voulu éloigner ce dernier, que l'on redoute. — Gambetta arrive à Besançon, où il trouve le général Cambriels très-souffrant d'une blessure (éclat d'obus) reçue à la tête à Sedan. Ses troupes sont démoralisées, désunies à la suite d'une longue retraite, et réduites, par la désertion, de 55000 à 25000 combattants. Le ministre cher-

che à donner une impulsion nouvelle et à reconstituer l'armée de l'Est. — (*Nord*). — Belle défense de Saint-Quentin, dont la garde nationale, menée au combat par le préfet, M. Anatole de la Forge, repousse les Allemands. — (*Est*). — Garibaldi se rend à Besançon, où le préfet, M. Ordinaire, lui fait une réception splendide ; il part pour Belfort pour y trouver le général Cambriels, et revient à Besançon, d'où il télégraphie à Saint-Claude où est Cambriels. Ce dernier ne se soucie pas d'entrer en rapport d'opération avec lui et ses aventuriers cosmopolites.

16 *octobre*. — *Paris*. — Des travaux sont commencés à Port-à-l'Anglais sur la Seine, entre les forts de Charenton et d'Ivry, en amont, pour donner la possibilité à la flottille de remonter le fleuve jusqu'à Choisy-le-Roi. La destruction d'un barrage ayant fait baisser le niveau de l'eau à 90 centimètres, et l'étiage nécessaire étant de 1 mètre, on rétablit le barrage, et les canonnières peuvent passer. Elles ne cessent plus de flanquer efficacement la gauche du 13e corps. —Reconnaissance opérée le matin par la brigade Berthaut, sur la rive droite, vers Argenteuil, dans le but de canonner les travaux de l'ennemi. Le feu est ouvert à 2000 mètres. Nos pièces de 12 envoient quelques obus sur le pont et dans les tranchées ennemies. — Obsèques du comte de Dampierre tué à Bagneux. Les généraux Trochu, Schmitz et Blanchard y assistent, ainsi qu'une foule de hauts personnages. Le soir, visite des ambulances par le gouverneur. Des reproches fondés sont adressés à ce dernier et à son état-major. On trouve avec raison qu'il ne sait pas utiliser les ballons captifs pour surveiller les mouvements de l'ennemi, qu'il n'emploie ni cet excellent moyen, ni la télégraphie de campagne, ni la lumière électrique et la découverte récente d'une pile très-puissante sous un petit volume,

moyens secondaires peut-être, mais excellents et dont il ne se sert pas. Le service de l'espionnage, si habilement fait par les Prussiens, est nul. On ne paraît y attacher aucune importance, en sorte que l'ennemi sait tout ce que nous faisons, et nous rien de ce qu'il fait. On ne reçoit pas même les journaux étrangers. Ainsi, avec quatre cent mille hommes armés, on est bloqué de façon à ce que ni un homme ni une lettre ne puissent franchir l'enceinte. Les Prussiens reçoivent nos journaux, savent tout ce que nous décidons. On ne sait pas utiliser les francs-tireurs. On reproche encore au gouverneur de tolérer un affreux désordre dans les bureaux de son état-major général, qui semble manquer complétement de direction supérieure, et dont l'indiscrétion dépasse toutes les bornes, à tel point que la veille du jour où doit avoir lieu une affaire, toutes les conversations roulent sur cette affaire. Nul doute que ces indiscrétions ne jouent un rôle funeste dans les événements militaires. On se dit que le général, trop bon, craint d'affliger ceux qu'il a primitivement choisis, en les remplaçant par d'autres agents. En vain les partisans du gouverneur racontent les soins qu'il a apportés à l'équipement, à l'armement des mobiles, en vain vantent-ils sa bravoure, son éloquence; on trouve les mobiles fort mal vêtus par un hiver rigoureux; personne ne met en doute la bravoure de Trochu, mais la plupart de ceux qui le voient à l'œuvre trouvent son éloquence parfaitement ridicule dans les circonstances actuelles. — *Province* (*Loire*). — Le prince royal envoie l'ordre au général von der Tann d'éclairer au loin le pays, de rester à Orléans et de prendre des dispositions défensives contre une attaque venant de Bourges. Afin de mieux couvrir son flanc droit, le général bavarois, apprenant l'accroissement des forces françaises à Tours, porte une de

ses divisions à l'ouest. La 22e division reçoit l'ordre de revenir au blocus de Paris. — Séjour de l'armée de la Loire à la Motte-Beuvron, petite ville à une journée de marche de Saint-Aubin (route de Vierzon). D'Aurelle de Paladines y reçoit l'ordre de Gambetta, par télégramme, de manœuvrer *au mieux*, en se maintenant le plus longtemps possible de manière à couvrir Vierzon et Bourges, ayant pour objectif la conservation de cette dernière ville. Le général décide avec son chef d'état-major (général Borel) que, pour remplir les intentions du ministre, un camp sera établi à Salbris, localité située entre la Loire et le Cher, à 23 kilom. de Vierzon. Des ordres sont donnés en conséquence. Le général visite ses troupes dans leurs emplacements de la Motte-Beuvron, et reconnaît que parmi elles règnent l'indiscipline, l'ivrognerie, le dédain des chefs, en sorte qu'on dirait des *bandes* et non des *bataillons* réguliers. Les hommes pillent l'habitant, s'enivrent, répondent grossièrement à leurs officiers, quelquefois même les menacent, chantent la Marseillaise et des chansons obscènes. Le général d'Aurelle, d'un caractère énergique, ainsi que son chef d'état-major Borel, se décident à ramener la discipline dans les rangs, en employant une sévérité inflexible. Il n'est que temps. La première division du 15e corps (des Pallières) se rend à Argent. Les 2e et 3e (Martineau et Peytavin) abandonnent la Motte-Beuvron et se concentrent à Salbris, derrière la Sauldre. — (*Est*). — L'armée de l'Est se débande et se rabat en désordre sur Baume-les-Dames et sur Besançon, après quelques combats; l'un des bataillons de volontaires, dit bataillon de l'*Égalité* de Marseille, composé de socialistes lâches et vantards, fuit en désordre. Garibaldi se rend de Dôle à Besançon.

17 *octobre*. — *Paris*. — Dans la crainte d'un bombar-

dement prochain, on commence à fermer avec des sacs à terre les ouvertures de la galerie des Antiques au Louvre. — *Province.* — Le mouvement de la 22e division d'infanterie et de la 4e de cavalerie allemande, pour revenir au blocus de Paris, commence le matin. Ces troupes ont ordre de passer par Chartres et par Dreux. Le général Wittich, qui commande ce fort détachement, est renforcé d'une batterie bavaroise. Il marche sur Châteaudun. — (*Nord*). — Quatre cents gardes nationaux rassemblés à Montdidier sont dispersés par le détachement du prince Albrecht. L'ennemi fait des prisonniers. — (*Est*). — Ordre est envoyé au 14e corps (de Werder) de pousser son mouvement offensif jusqu'à Besançon. — (*Loire*). — L'armée de la Loire se porte de la Motte-Beuvron sur Salbris, où elle installe son camp. La division Martin des Pallières et la brigade de cavalerie Dastugue, arrivées de Gien, s'établissent à Argent, sur la Sauldre, à l'est; la division Martineau-Deschesnez vient à Pierrefitte, rive gauche de la Sauldre, entre Argent et Salbris; la brigade de cavalerie Michel, à Sainte-Montaine, reliant les deux premières divisions; la troisième, Peytavin, et la division de cavalerie Reyau, le parc, la réserve d'artillerie, sont à Salbris, en arrière et sur la rive gauche de la Sauldre. Le corps des francs-tireurs de Lipousky, après la défense de Châteaudun, vient appuyer la gauche du 16e corps à la forêt de Marchenoir; un corps de volontaires, formé sous les ordres de Cathelineau, occupe le parc de Chambord, couvre la droite du 16e corps et s'étend vers la gauche du 15e, du côté de Salbris, rive gauche de la Loire. — (*Est*). — Entrevue de Garibaldi et du général Cambriels au couvent de Sainte-Claude. Le général Cambriels déclare que les mobiles et les francs-tireurs sont des troupes détestables qui ne tiennent pas, font éreinter les troupes régulières, et que ces

dernières doivent se refaire à l'abri du canon des forts de Besançon. — C'est à Dôle, quartier général de Garibaldi, que doivent se réunir les troupes irrégulières de son armée dite des Vosges. — Arrivée à Besançon, dans un état déplorable, de la brigade des mobiles des Vosges de trois bataillons destinés aux troupes de Garibaldi. On les laisse se refaire. Les francs-tireurs de Marseille sont dirigés sur Dôle.

18 *octobre*. — *Paris*. — Coup de main hardi des francs-tireurs de Nantes, qui tombent, près de Villejuif, sur un escadron prussien, tuent plusieurs cavaliers et ramènent vingt prisonniers et quinze chevaux. Les mobiles du lieutenant-colonel Reille font une reconnaissance en avant des forts de Nogent et de Rosny, et constatent que l'ennemi a ses avant-postes à 4 kilom. de Nogent. — *Province* (*Loire*). — La 22e division d'infanterie allemande, la 4e de cavalerie, sous les ordres du général de Wittich, ayant reçu pour mission de rallier l'armée au blocus de Paris, en passant par Chartres et Dreux et en rejetant les troupes que l'on pourrait trouver, arrivent devant Châteaudun, ville défendue par les francs-tireurs de Lipousky et par les habitants. Un combat violent s'engage, la ville est en partie réduite en cendres. — (*Est*). — Le général de Werder, avec le 14e corps allemand, reprend sa marche en trois colonnes sur Vesoul, en exécution de l'ordre qu'il a reçu de pousser jusqu'à Besançon. Un détachement flanquant sa droite a un engagement à Pierrefait, ses flanqueurs de gauche détruisent la voie ferrée à Lure. — Gambetta arrive à six heures du matin à Besançon. Il a une entrevue avec le général Cambriels, et il est décidé que l'on occupera les défilés des Vosges. Cambriels déclare que ses troupes sont hors d'état de faire aucune opération. Gambetta insiste ; le général, qui ne veut pas as-

sumer sur lui la responsabilité d'une opération impossible, donne sa démission qu'on n'accepte pas. Il reste momentanément à la tête de ses troupes, au grand désespoir de Garibaldi, qui se croit un grand capitaine et rêve un commandement considérable. On ne lui laisse que ses bandes irrégulières.

19 *octobre.* — *Paris.* — La redoute du Port-à-l'Anglais est terminée, ce qui permet d'occuper le village de Vitry. Les travaux de contre-approche du général Tripier sont également achevés, ainsi que la redoute des Hautes-Bruyères. Les casemates sont habitables. — Dans la nuit, l'ennemi, au moyen d'une lampe électrique placée au sommet de Châtillon, a essayé de prendre des vues sur le fort de Vanves, mais deux obus envoyés par le fort de Montrouge l'ont forcé à éteindre ses lumières. — Le génie français brûle le pont d'Argenteuil. — *Province* (*Metz*). — Réunion, par ordre de Bazaine, des officiers chez les chefs de corps, pour faire connaître qu'il n'y a plus de vivres que pour trois jours; que tout est perdu en France, et pour tâter le terrain sur la question d'une capitulation. On cache aux troupes que la France et Paris résistent, que des armées se créent sur la Loire, au Midi, à l'Ouest, à l'Est, dans le Nord. — (*Loire*). — Le général d'Aurelle commence à travailler le moral de ses hommes et à prendre des mesures énergiques pour rétablir la discipline dans le 15e corps. — Dès le matin, la jolie ville de Châteaudun, en partie brûlée, après la défense héroïque de la veille, est au pouvoir du général de Wittich. — Le 16e corps français commence à s'organiser à Blois sous les ordres du général Pourcet, rappelé d'Afrique. Ce corps est alors de 7000 fantassins, postés en avant de Blois, entre Saint-Laurent et la Ferté-Saint-Aignan (rive gauche de la Loire), plus un bataillon de chasseurs à pied de 950 hommes, une

division de cavalerie de trois brigades, échelonnée entre Blois et Mer (rive droite) avec des détachements sur la rive gauche; sept batteries. — (*Est*). — Le général de Werder atteint Vesoul et apprend que l'armée française de l'Est, établie à l'ouest de Besançon, se renforce par des troupes tirées de Belfort et de Lyon. — Départ de Besançon pour Dôle, par le chemin de fer, des deux bataillons de mobiles des Alpes-Maritimes, de celui des Basses-Alpes, qui sont à Besançon. Le général Cambriels se débarrasse volontiers des troupes indisciplinées qui ne peuvent lui servir qu'à gâter ses troupes régulières. — Garibaldi organise tant bien que mal quatre brigades : La première, Bossack-Hanki, Italien; la 2e, général Marie, alors à Tours, et qui ne rejoint pas; la 3e, Menotti, fils de Garibaldi; la 4e, Riciotti. On expédie ce qu'on a sous la main de volontaires. Départ de Besançon de Gambetta pour Tours et de Garibaldi pour Dôle. Ce dernier est autorisé à signer les réquisitions pour l'exécution de la mission de guerre dont il est chargé et qu'il a acceptée. Cette latitude est grande et peut coûter beaucoup d'argent à la France sans grand profit pour elle.

20 *octobre*. — *Paris*. — Canonnade des forts du sud. Entrée dans les lignes allemandes d'un fort convoi venant de Gonesse (nord-ouest). Attaque, vers neuf heures du soir, par l'ennemi, des travaux entre le moulin Cachan et la maison Milhaud. Les mobiles du Puy-de-Dôme, soutenus par le canon des forts de Montrouge et de Bicêtre, repoussent la tentative vers dix heures, mais à deux heures du matin le feu recommence. Cette fois encore les mobiles rejettent leurs adversaires, qui se replient dans leurs retranchements. — *Province* (*Metz*). — Le pain manque complétement. — (*Loire*.) — Les troupes allemandes qui se sont emparées de Châteaudun continuent leur marche sur Chartres. Le général

Pourcet reçoit par télégramme l'ordre, à Blois, de se porter en avant sur la rive droite de la Loire. Son 16e corps, placé avec le 15e sous les ordres supérieurs du général d'Aurelle, manque de tout et n'a aucune réserve de cartouches. En vain le commandant du 16e corps a réclamé, écrit, réécrit, on ne lui répond pas. M. Gambetta se préoccupe beaucoup plus de jeter de la poudre aux yeux des populations que d'organiser réellement les moyens de résistance. — Composition du 16e corps : 1re division d'infanterie encore sans chef, brigades Maurandy et Deplanque, 8e bataillon de marche de chasseurs, 36e de marche et 8e de garde mobile (Charente-Inférieure), 37e de marche, 33e de mobiles (Sarthe), 19e batterie du 7e d'artillerie, 18e du 8e, 19e du 10e ; 2e division (général Barry), brigades Gaulard et Barry ; 7e de marche de chasseurs, 31e de marche, 22e de mobiles (Dordogne), 38e de marche, 66e de mobiles (Mayenne); 19e batterie du 9e d'artillerie, 5e et 6e du 12e ; 3e division (Chanzy), brigades Bourdillon et Séatelli ; 3e de marche de chasseurs, 39e de marche, 67e de mobiles (Haute-Loire), 40e de marche, 71e de mobiles (Haute-Vienne), 19e batterie du 13e d'artillerie, 19e et 20e du 14e ; division de cavalerie (Ressayre) ; 3 brigades : 1re Tripart, 2e sans chef, et 3e Abdelal ; 1er de marche de hussards, 2e de marche de cavalerie légère, 6e de lanciers, 3e de marche de cuirassiers et 4e de marche de dragons. Onze batteries. En position de la forêt de Marchenoir à Mer, séparé du 15e corps par la Loire. — Le général von der Tann, toujours à Orléans, menace Tours et Bourges. — Décret de la délégation de Tours, créant des camps régionaux autour des villes ayant plus de deux mille hommes de troupe. — Création à Tours d'une commission de défense. — (*Est*). — Composition des troupes de Garibaldi réunies à Dôle : 1er bataillon des mobiles des Alpes-Mari-

times, 750 hommes; francs-tireurs de l'Égalité de Marseille, 400; volontaires du Rhône, 230; éclaireurs du Rhône, 180. Total pour la 1re brigade : 1560 combattants. — 2e brigade, bataillon des Alpes-Maritimes (bataillon de Nice), 775 hommes; mobiles des Basses-Alpes, 650; francs-tireurs de Colmar, 300; corps francs d'Afrique, 250; total de la 3e brigade, 1975. Plus deux ou trois cents francs-tireurs et une compagnie de 100 Gênois non embrigadés. Les 2e et 4e brigades n'existent pas. Le 1er bataillon des Alpes-Maritimes refuse de marcher sous les ordres de Garibaldi.

21 *octobre*. — *Paris*. — *Combat de la Malmaison*. Le gouverneur donne l'ordre au général Ducrot de faire une sortie-reconnaissance offensive du côté de la Malmaison avec une partie du 14e corps. Quel est le but de cette opération? Est-ce de pousser sur Versailles si on force les lignes d'investissement? Est-ce simplement de livrer un combat qui contraigne l'ennemi à déployer des forces considérables, tienne en haleine les défenseurs de Paris et donne satisfaction à l'opinion publique? C'est ce que nous ne savons pas. Si le général Trochu veut percer sur Versailles et dégager Paris de ce côté, il emploie des moyens trop restreints. Si son but est de faire une simple démonstration, il emploie des moyens trop considérables. Il ne peut être question de ruiner les ouvrages allemands, la tranchée n'est pas ouverte de ce côté. En tout cas, le résultat de cette opération, aussi inutile que les précédentes et faite sans discernement, sans plan utile bien arrêté, est de faire comprendre à l'ennemi que ses lignes sont faibles de ce côté, d'appeler son attention, de le forcer à prendre des mesures plus vigoureuses, et de coûter trois cents hommes tués bien inutilement. A une heure de l'après-

midi, trois colonnes sont en position au chemin de fer de Saint-Germain, station de Rueil, à la ferme de la Fouilleuse, située entre Rueil et la Seine, à Suresnes. La 1re colonne (général Bertaut) est forte de 3400 fantassins, 20 bouches à feu et un escadron; la 2e colonne (général Noël) comprend 1500 fantassins, 10 bouches à feu; la 3e (colonel Chollet) a 1600 hommes d'infanterie, un escadron et 18 bouches à feu; deux fortes réserves, l'une à gauche (général Marténot), l'autre au centre (général Paturel), composées de 20 000 fantassins, 28 bouches à feu et 2 escadrons, sont prêtes à appuyer le mouvement. L'artillerie ouvre son feu, puis le cesse à un moment prescrit, lorsque toutes les troupes se sont approchées, et aussitôt les colonnes s'élancent sur la Malmaison et Buzenval, les positions ennemies sont enlevées, et pendant ce temps un bataillon de la colonne Martenot s'installe à la Fouilleuse et pousse jusqu'à la redoute de Montretout et les hauteurs de Garches, tandis qu'un régiment de dragons se porte entre Argenteuil et Bezons, se reliant avec les troupes du général de Bellemare à Saint-Denis. — Le 13e corps se borne, sur l'ordre du gouverneur, à se mettre sur le chemin de ceinture, tandis que les forts de la rive gauche canonnent. — Vers cinq heures du soir, le général Ducrot prescrit la retraite. On a donc combattu plusieurs heures contre une division prussienne entière (la 9e du 5e corps), une partie du 4e corps et un régiment de la garde, sans autre avantage que de n'avoir pas été battu. Ce combat ne fait pas faire un pas aux affaires des assiégés, et cependant les craintes étaient telles à Versailles que le roi Guillaume a gagné Saint-Germain. — *Province* (*Loire*). — Le ministre Gambetta, craignant un mouvement offensif du général von der Tann contre Tours pour enlever la délégation, prescrit au général d'Au-

relle d'envoyer d'urgence à Blois un corps de 10 000 hommes pour renforcer sur la rive droite de la Loire le 16e corps (Pourcet); le général Peytavin, commandant la 3e division, forte de 11 000 combattants, part avec trois batteries de 4 pour se rendre par Romorantin, à marche forcée, à Blois. La division Martineau-Deschesnez reçoit l'ordre de se rendre de Pierrefitte à Salbris pour renforcer la ligne du 15e corps fort affaiblie. — La division Martineau a commis un acte de pillage et d'indiscipline, son chef est blâmé, les chefs de corps punis, plusieurs militaires livrés aux cours martiales instituées par décret du 2 octobre. Cette juste répression est d'un excellent effet pour la discipline. — Le général d'Aurelle reçoit du délégué de la guerre l'ingénieur des mines de Freycinet, homme de mérite dans sa partie, mais complétement ignorant des choses de la guerre, une dépêche lui indiquant ce qu'il *doit* faire et combiner avec le général Pourcet. Il faut, d'après M. l'ingénieur, prendre les Prussiens entre deux feux et leur *infliger des surprises.* En lisant cette longue lettre, le général est effrayé de voir la guerre dirigée par des hommes si singulièrement improvisés chefs militaires. — (*Est*). — Le général de Werder est toujours en marche de Vesoul sur Besançon, contre l'armée de Cambriels avec le 14e corps. — Un détachement du 2e corps bavarois, envoyé en réquisition sur Nangis, à 15 lieues sud-est de Paris, est attaqué par des francs-tireurs : la division wurtembergeoise, pour assurer les derrières du 2e bavarois, reçoit l'ordre de porter un fort détachement vers la Seine, par Tournant, du côté de Melun. — Le général Wittich (22e division d'infanterie et 4e de cavalerie) arrive à Chartres et reçoit dans cette ville l'ordre de s'y arrêter pour surveiller le pays, principalement dans la direction de Tours et du Mans, se tenant également en mesure, soit

de soutenir la 5e division de cavalerie en observation vers Dreux, Évreux et Vernon, en cas d'une attaque par l'ouest, soit de donner la main au général von der Tann et à la 6e de cavalerie, si des forces françaises marchent du sud vers Paris.

Positions et forces des armées belligérantes le 21 octobre au soir :

Allemands : Devant Paris : 3e *armée* et *armée de la Meuse;* corps de la garde : 12 219 fantassins, 3542 cavaliers, 90 bouches à feu; 4e corps : 19191 fantassins, 1302 cavaliers, 84 bouches à feu; 5e corps : 16 603 fantassins, 1217 cavaliers, 84 bonches à feu; 6e corps : 21 309 fantassins, 1244 cavaliers, 84 bouches à feu; 12e corps : 21 769 fantassins, 3353 cavaliers, 96 bouches à feu; 2e bavarois : 17552 fantassins, 2659 cavaliers, 96 bouches à feu; division wurtembergeoise : 11 418 fantassins, 1116 cavaliers, 58 bouches à feu; 2e division de cavalerie : 3108 cavaliers, 12 canons; 5e division : 4137 cavaliers, 12 canons; 6e division : 2647 cavaliers, 6 canons. Total : 122 661 fantassins, 24 325 cavaliers et 622 bouches à feu de campagne. — Devant Metz : 2e armée; 7e corps : 25000 fantassins, 1200 cavaliers et 72 bouches à feu; 8e corps : 28000 fantassins, 1500 cavaliers et 72 bouches à feu; 1er corps : 23 000 fantassins, 1000 cavaliers, 80 bouches à feu; 3e corps : 22000 fantassins, 1200 cavaliers et 72 bouches à feu; 10e corps : 18 000 fantassins, 1500 cavaliers, 82 bouches à feu. Total : plus de 150 000 combattants et de 400 bouches à feu de campagne. — 14e corps (de Werder) : 11 400 fantassins, 3000 cavaliers et 92 bouches à feu, en marche contre l'armée française de l'est du général Cambriels et près de Besançon. — La division Schmeling : 10000 fantassins, 600 cavaliers et 12 bouches à feu, devant Schlestadt. — Le 1er corps bavarois de von der Tann : 60000 fantas-

sins, 2000 cavaliers et 160 bouches à feu de campagne à Orléans, face à l'armée française de la Loire.

Français : Armée de Paris (Trochu), 400 000 combattants, troupes de ligne, gardes mobiles, gardes nationaux, marins, francs-tireurs, gendarmes, douaniers, gardes forestiers. — Armée de Metz (Bazaine), 140 000 combattants. — Armée de la Loire (d'Aurelle), 70 000 combattants des 15e et 16e corps. — Armée de l'Est (Cambriels), 18 000 hommes à Besançon; corps de Garibaldi vers Dôle, en formation. — Une dépêche reçue à Tours, de Trochu, et arrivée par ballon, fait connaître qu'il compte sur un mouvement de l'armée de la Loire pour le *six* novembre, et qu'il sera alors en mesure de donner la main à cette armée en passant sur le corps de l'ennemi. — L'armée du Nord en formation à Lille sous le général Bourbaki.

22 *octobre.* — *Paris.* — La redoute des Hautes-Bruyères reçoit un armement à longue portée de 3 canons de marine de 30 et de 6 pièces courtes du même calibre. Deux autres sont mises en batterie à la maison Raspail, et quatre au Moulin-Saquet. Cette artillerie a pour objet de tirer sur les convois de l'ennemi marchant par la route de Choisy-le-Roi et sur les troupes faisant l'exercice en rase campagne, car les travaux du siége et les combats n'empêchent pas, chez nos ennemis, les manœuvres journalières. Bref, ces douze bouches à feu doivent rendre cette route intenable pour l'adversaire. Une dépêche confidentielle du gouverneur prescrit de ne faire usage, sous aucun prétexte, de projectiles incendiaires dans l'attaque des villages. — Le général Trochu a l'idée de faire sauter les postes prussiens de l'Haÿ et de Rungis en se servant des conduits amenant l'eau par aqueduc de la Bièvre. L'ennemi, informé peut-être de ce projet, ou s'en méfiant, y met obstacle par un

mur qui obstrue complétement cet aqueduc. — Réception d'une dépêche de Tours disant que la France est remplie d'admiration pour la défense de Paris; que si Paris tient bon, la France est sauvée. — Proclamation prolixe et ridicule du général Trochu sur son plan qu'il ne découvrira à personne. — *Province* (*Nord*). — Un mouvement combiné du prince Albrecht et du comte de Lippe refoule sur Rouen les bandes françaises de francs-tireurs. Le détachement du prince, chargé de conserver la zone du nord, est renforcé pour cela de deux bataillons et de deux batteries, une à pied, une à cheval. — (*Loire*). — La délégation à Tours se préoccupe de la délivrance de Paris par l'armée de la Loire et d'une marche de cette armée sur Orléans pour reprendre cette ville où se trouve le général bavarois von der Tann avec 60 ou 65 000 hommes. — (*Est*). — Le général de Werder, en marche sur Besançon, atteint la petite rivière de l'Ognon à Pin, Etuz et Voray, le matin. Les troupes du général Cambriels arrivant de leur côté sur Etuz, à une dizaine de kilomètres de Besançon, se choquent avec l'ennemi. Attaquées de front et sur leur flanc droit par les forces très-supérieures du général de Werder, elles sont ramenées en désordre sur Besançon. Le général Cambriels fait occuper à ses deux divisions une bonne position, la droite au château de Châtillon-le-Duc, en avant de la ville, la gauche vers Besançon, le front couvert par un terrain rocheux et boisé. Le général de Werder ramène ses troupes sur l'Ognon. Il apprend par le général commandant la brigade de la cavalerie du 14e corps que l'Italien Garibaldi organise des corps francs vers Dôle et garde Auxonne. En effet, les bandes de Garibaldi quittent Dijon et marchent sur Pontarlier. — (*Nord*). — Le général Bourbaki a refusé le commandement de l'armée de la Loire e

prend celui de l'armée et de la région du Nord, à Lille. Il a pour but et pour espoir de créer une armée avec laquelle il pourra débloquer Metz. Il décide que les effectifs de soldats de ligne assez nombreux se trouvant dans les dépôts, dans les villes du Nord, et les bataillons de mobiles, seront constitués en bataillons à 5 compagnies de 150 hommes, donc 750 combattants; qu'une batterie de 12 alors à Mézières sera appelée; que la Fère enverra tout le matériel dont elle pourra disposer. — Décret relatif à l'évacuation des chevaux, bestiaux, denrées, sur des zones voisines pour affamer l'ennemi et lui enlever des ressources. Ce décret, véritable utopie, est inexécutable en France. A renvoyer aux moyens révolutionnaires, Gambetta, levée en masse, armement avec la pique, etc., etc.

23 *octobre*. — *Paris*. — Les tranchées ordonnées par le général Tripier sont entièrement terminées. — Un observatoire est établi dans le clocher de Villejuif et fait reconnaître que la première ligne des avant-postes ennemis, sur la rive gauche, est établie dans les villages de Choisy-le-Roi, de Chevilly et de l'Haÿ; que chaque village est gardé par un régiment; que la 2e ligne a pour points principaux : Fresnes-lez-Rungis, la Belle-Epine, et atteint la partie sud de Choisy-le-Roi, appuyée à deux ouvrages en terre; que cette seconde ligne est gardée par quatre régiments; que la troisième ligne, tenue par les réserves, s'étend de Villeneuve-Saint-Georges à Palaiseau, passant par Paray et Wissous; que le quartier général du 6e corps (Tumpling), chargé du blocus sur cette partie, est à Villeneuve-le-Roi. Ces troupes sont relevées de quarante-huit heures en quarante-huit heures, passant deux jours et deux nuits en première ligne, une durée égale en seconde ligne, et se reposant également deux jours et deux nuits en réserve.

— *Province* (*Loire*). — La délégation de Tours se décide à convoquer un conseil de guerre au quartier général de l'armée de la Loire, à Salbris, pour le lendemain 24, et en informe le général en chef d'Aurelle. Le général Schméling est toujours au siége de Schlestadt, le géneral von der Tann à Orléans, avec le 1er corps bavarois; le général de Werder, voyant qu'il ne peut attirer à lui le général Cambriels, lequel occupe une très-forte position en avant de Besançon, commence à se porter dans la vallée de la Saône. — (*Metz*). — La situation est extrême, il n'est plus fait de distribution; le journal officiel de M. Bazaine laisse entrevoir qu'il n'y a plus qu'à capituler. — Ordre reçu par le prince Frédéric-Charles d'envoyer quelques détachements de son armée à celle d'investissement sous Paris, qui en a un besoin urgent. Une division d'infanterie du 2e corps est embarquée par le chemin de fer et dirigée par les voies rapides sur Nanteuil-sur-Marne. Le roi décide que la 1re armée, formée des 1er, 7e, 8e corps, 3e division de réserve et 3e de cavalerie, aura pour mission : une partie d'occuper Metz une fois la ville conquise, d'assiéger Thionville et Montmédy, de garder l'armée française prisonnière, de la faire escorter par des troupes de landwehr jusqu'en Allemagne, et de rétablir les lignes ferrées de Metz à Thionville et Mézières; une autre partie (2e corps), de se mettre en marche par la ligne Saint-Quentin à Compiègne. Le reste de la 2e armée (9e, 10e corps et 1re division de cavalerie) devra se porter rapidement sur la Loire, prenant sa direction générale par Troyes, rallier le corps détaché et le 14e corps, qui couvrira son flanc gauche du côté de Lyon.

Décret de la délégation relatif à la suspension des trains de chemins de fer sur l'ordre du ministre de la guerre. — (*Est*). — Garibaldi se porte avec ses volontaires et francs-

tireurs dans la direction de Besançon pour rallier le général Cambriels, et rentre à Dôle à neuf heures du soir. — L'ennemi s'avance de Gray à Pesmes sans coup férir.

24 *octobre.* — *Paris.* — Rien à signaler au siége. — *Province* (*Loire*). — Grand conseil de guerre tenu à Salbris, auquel sont présents : M. de Freycinet, délégué du ministre, deux employés de son cabinet, MM. Sourdeaux et de Serres, les généraux d'Aurelle, Borel, des Pallières, Pourcet. Il est décidé qu'une tentative sera faite sur Orléans, le général des Pallières opérant avec sa forte division (la 1re du 15e corps) d'Argent sur Gien et le long de la rive droite de la Loire, et au même instant les autres divisions des 15e et 16e corps, de Salbris et Marchenoir par Blois et Mer, en remontant le fleuve jusqu'à Orléans également par la rive droite. Les opérations doivent commencer aussitôt que le plan d'attaque aura été soumis au ministre Gambetta, et toutes les dispositions tenues secrètes. Le détachement de la division wurtembergeoise envoyé sur Tournant (2 bataillons, 1 escadron, 2 pièces) occupe Montereau. Ordre aux préfets d'envoyer des émissaires sur les points où les Prussiens sont signalés, et de rendre compte à la délégation de Tours. — (*Est*). — Ordre ridicule du prétendu colonel Bordone aux volontaires garibaldiens pour leur dire qu'ils auraient pu avoir un immense succès, grâce aux habiles combinaisons stratégiques de leurs chefs, mais qu'obligés de se porter au secours de l'armée de l'Est (Cambriels), ils n'ont pu que faire des marches et des contre-marches; que devant leur *mâle attitude, les populations commencent à se rassurer*, etc.

25 *octobre.* — *Paris.* — Dans les réunions et clubs politiques que le gouverneur a la faiblesse de tolérer, il est publiquement et hautement accusé de trahison. Tout laisse

entrevoir une tentative politique très-prochaine que le gouverneur n'a pas l'énergie ou l'intelligence de prévenir. — *Province* (*Loire*). — Le général d'Aurelle est arrivé à Tours, au conseil de guerre tenu chez le ministre Gambetta. — Le général von der Tann ne fait pas de mouvement. — (*Est*). — Le général de Werder marche sur Gray pour s'assurer d'un pont sur la Saône, laissant le général Cambriels en position devant Besançon. — Le détachement allemand de Montereau occupe Nogent-sur-Seine après un combat de deux heures, dans lequel il repousse avec peine un rassemblement de gardes nationaux et de francs-tireurs de deux à trois mille hommes. — Conférence au ministère de la guerre à Tours; présents : Gambetta, de Freycinet, généraux d'Aurelle, Borel, Pourcet; le général des Pallières n'y assiste pas, ayant déclaré s'en rapporter. Le projet de marche sur Orléans est adopté, à la suite d'une longue discussion facilitée par un programme minutieusement et habilement rédigé par le général Borel. Le mouvement doit commencer le 27 octobre. Les ordres sont immédiatement expédiés par le général d'Aurelle rentré le soir à Salbris. — (*Est*). — Nouveaux ordres ridicules de Garibaldi et de Bordone annonçant aux volontaires que l'ennemi semble avoir arrêté sa marche vers le centre de la France, et cela grâce à eux. Or le mouvement est si peu arrêté que, sur l'ordre qu'il reçoit de Versailles, le général de Werder reprend l'offensive, se tournant contre Vesoul, tout en se maintenant fortement à Gray, en attendant le moment opportun pour enlever Dijon. — Garibaldi ordonne à sa 1re brigade d'occuper les villages à gauche du mont Rolland, en avant de Dôle, et à la 3e, de s'établir à droite, protégé par le fort de la Serre, tandis que la garde nationale se tiendra au mont Rolland. — Les volontaires francs-tireurs, *francs-pilleurs*, les in-

disciplinés de tous les pays du monde, commencent à accourir se ranger sous la bannière du général italien. Ce dernier ne cesse de télégraphier au préfet Ordinaire et au général Cambriels pour qu'on lui envoie des troupes régulières, mais Cambriels refuse avec raison de s'en dessaisir, se bornant à envoyer les corps francs.

26 *octobre.* — *Paris.* — M. de Flavigny porte à Versailles, au quartier général allemand, la moitié des cinq cent mille francs envoyés par l'Angleterre aux blessés des deux armées. Le prince royal lui manifeste son admiration de la belle défense de Paris. — La Comédie française rouvre son théâtre dans la journée. — Inauguration sur la place du Panthéon, avec une mise en scène que l'on cherche à rendre imposante et qui n'est que ridicule, d'un appel aux volontaires comme en 1793, vieille réminiscence de *la patrie en danger.* Une estrade de velours rouge est élevée devant la grille du Panthéon, au centre un drapeau noir; le maire du ve arrondissement (docteur Bertillon), l'auteur de cette pompe, est sur l'estrade pour recevoir les enrôlements et les dons pour la fonte des canons. Il y a déjà bien trop de compagnies de volontaires, dont beaucoup, sous le nom de francs-tireurs, ne sont que des compagnies de francs-braillards et de francs-pillards... Comment le gouverneur, général d'un mérite reconnu, ne comprend-il pas qu'au siècle où nous vivons, on ne fait pas la guerre avec de pareils éléments? — *Province.* —Metz est à son dernier soupir, le général en chef fait réunir les officiers chez leurs généraux de brigade et leur fait savoir que l'impératrice a refusé de traiter comme régente; que le général Boyer, son premier aide de camp, n'a pu obtenir les conditions désirées pour la capitulation, pas plus que le général Changarnier; que toute tentative de sortie de vive force est un acte de folie;

que l'ennemi a préparé des approvisionnements pour l'armée française; que l'ennemi, *quoi qu'il arrive*, n'aura pas nos drapeaux. — Le soir, ordre est donné de compléter les cartouches, de déposer les piquets de tente de façon à ce qu'ils ne puissent gêner en traversant les bois. Les troupes renaissent à l'espérance, persuadées d'après cela que l'on va faire une tentative pour sortir de vive force. — (*Loire*). — Le général d'Aurelle donne tous ses ordres pour le lendemain. — (*Est.*) — Von der Tann ne fait aucun mouvement, — de Werder occupe Gray. — Cambriels ne quitte pas ses belles positions défensives en avant de Besançon. — Garibaldi fait des ordres du jour, envoie des dépêches partout, et n'avance pas.

27 *octobre*. — *Paris*. — Arrivée au camp allemand des canons Krupp à longue portée et de gros calibre, on s'attend à voir commencer le bombardement. — *Affaire du Bourget*. Dans la nuit du 27 au 28, le général de Bellemare lance de Saint-Denis sur le Bourget, à l'est, les francs-tireurs de la presse (commandant Rolland), qui, sans tirer un coup de fusil, abordent les postes allemands et les rejettent en désordre. Ils s'emparent du village. Le général de Bellemare les fait soutenir par un fort détachement sous les ordres du colonel Lasoignes qui s'y établit solidement. Les troupes sont relevées le matin et remplacées par d'autres qui occupent fortement le village enlevé si audacieusement. — *Province*. — On traite de la capitulation de Metz. — (*Loire*). — Le mouvement sur Orléans commence à l'armée de la Loire, avec cette modification que l'opération s'effectue par Blois et non par Gien. Les troupes du général des Pallières sont embarquées dans le chemin de fer pour Vendôme et pour Mer, afin de tromper l'ennemi. — (*Est*). — Le général de Werder rencontre des détachements d'un corps en formation à

Dijon et les repousse sans peine, ayant une immense supériorité numérique. Un combat violent a lieu à Essertenne. Werder se décide à marcher sur Dijon, pour forcer, s'il le peut, le rassemblement qui s'y forme à se dissoudre. — La première armée allemande, devant Metz, passe sous le commandement en chef du général de cavalerie de Manteuffel. — La place de Schlestadt capitule, le général Schméling porte son quartier général devant Neubrisach, amenant sous cette place les troupes et le matériel de siége ayant servi à Schlestadt. — La garde nationale mobilisée et les troupes du colonel Lavalle, chargé de la défense de Dijon, subissent un échec à Talmay près Pontaillier. — Garibaldi porte son quartier général à Amangé, au sud de la forêt de la Serre. — Le colonel Fauconnet rentre à Dijon. — Le colonel Lavalle campe sous Auxonne avec 3000 hommes.

28 *octobre*. — *Paris*. — Les Prussiens canonnent le Bourget qu'ils veulent reprendre. Le rapport du général de Bellemare sur cette affaire est affiché. — *Province*. — Metz capitule. — (*Loire*). — M. Thiers traverse l'armée de la Loire venant de Tours et se dirige sur Paris pour rendre compte de son inutile mission diplomatique auprès des cours de l'Europe. — L'armée de la Loire a opéré son mouvement préliminaire offensif. Elle occupe les positions suivantes : division Peytavin, du 15e corps, à l'ouest de Marchenoir, à l'extrême gauche de la ligne de bataille. Le 16e corps entre Plessis-l'Échelle, Roques et Séris, à l'est de Marchenoir, jusqu'auprès de la route de Blois ; le reste du 15e corps en marche. Le général d'Aurelle apprend par hasard et par l'ennemi (général von der Tann) la capitulation de Metz. Il n'y ajoute pas foi. Cependant le général télégraphie à Tours pour prévenir que l'opération sur Orléans ne peut avoir lieu, les troupes étant trop jeunes, trop mal outillées, les

chemins trop mauvais. — Réponse du ministre Gambetta à d'Aurelle. Il renonce au mouvement convenu et recommande de fortifier la forêt de Marchenoir. — (*Est*). — Le colonel de gendarmerie de Fauconnet s'apprête à défendre Dijon avec 3600 hommes et de l'artillerie.

29 *octobre*. — *Paris*. — Combat de nuit au Bourget, défendu par le 14e bataillon de mobiles, 8000 hommes de troupes de ligne, les éclaireurs Lafon et les francs-tireurs de la presse. L'ennemi attaque avec une artillerie formidable, et à la suite d'un combat violent, se retire. Les troupes allemandes engagées sont deux régiments de la garde et 24 bouches à feu. — *Province*. — Occupation de Metz par les troupes du prince Frédéric-Charles. Son armée, forte de 200 000 hommes, est rendue disponible. — (*Loire*). — Il est plus que temps à l'armée de la Loire de culbuter les Bavarois de von der Tann, de reprendre Orléans et de marcher sur Paris, avant l'entrée en ligne de la deuxième armée allemande. Cette armée de la Loire a ordre d'occuper les positions entre Ouzouer-le-Marché (route de Vendôme à Orléans) et Beaugency (route de Blois, le long de la Loire). Les treize régiments de cavalerie qui en font partie sont sur la gauche, du côté de Patay et d'Arthenay. Contre-ordre est donné le matin pour le mouvement sur Orléans; le camp de Salbris est réoccupé. Les troupes reprennent leurs positions à Salbris et à Argent. — (*Est*). — Le général de Werder laisse un détachement à Gray, auprès de Dijon, les 1re et 2e brigades d'infanterie badoise du général Beyer, 2 régiments de dragons et 6 batteries. Avec le reste de ses troupes, il marche sur Vesoul. — Garibaldi, prévenu par Gambetta de la capitulation de Metz, lance une nouvelle verbeuse et inutile proclamation dirigée contre tous les peuples civilisés du monde. — Le général Cambriels, remplacé, quitte son

commandement. — L'ennemi, passant la Saône à Gray, se porte sur la route de Gray à Dijon (rive droite de la Saône), sur les positions du colonel Lavalle. La rencontre a lieu à la bifurcation des routes de Gray à Dijon et Auxonne. Les troupes françaises, battues par 15000 hommes, se replient sur Dijon.

30 *octobre*. — *Paris*. — L'ennemi attaque de nouveau le Bourget avec des forces considérables et une nombreuse artillerie. Les francs-tireurs de la presse se battent avec rage, ainsi que le 14e de mobiles. — Mort du commandant Baroche. — Sur la fin du combat, le 3e de marche et les turcos arrivent au secours des défenseurs du village, mais ce renfort ne peut empêcher la reprise de la position par les Allemands. Cette issue malheureuse d'une lutte qui a duré trois jours produit une sensation d'autant plus douloureuse sur la population parisienne, qu'au nombre des troupes défendant le Bourget se trouve un bataillon des mobiles de la Seine, abîmé par le feu de l'ennemi. Bientôt une autre cause de désespoir vient dominer la situation, la nouvelle de la capitulation de Metz est affichée... — *Province* (*Loire*). — On affiche également à Tours cette nouvelle. Douleur profonde. — Proclamation violente et méritée de Gambetta contre Bazaine traité publiquement de traître. — Plus que jamais la délégation comprend qu'il est urgent de marcher sur Orléans et Paris ; mais des bruits de traités, d'armistices, de paix, accueillis par le public, se répandent, et le gouvernement de Tours n'a pas l'énergie d'ordonner la reprise du mouvement convenu. Or l'armée du prince Frédéric-Charles va se mettre en mouvement sans perdre un instant, tandis que nous perdons les moments les plus précieux... Le général d'Aurelle transporte son quartier général de Blois à Mer. — (*Est*). — Combat de Saint-Appolinaire,

près de Dijon. Trois bataillons de ligne et trois de mobiles avec une compagnie de chasseurs débarquent du chemin de fer pour défendre la ville avec le concours des habitants. Après un combat opiniâtre, nous sommes rejetés dans la place, le colonel Fauconnet est tué, l'ennemi bombarde, et la nuit, les défenseurs se retirent sur Beaune. Les Allemands entrent à Dijon. Garibaldi ne fait aucun mouvement.

Depuis la bataille de Frœschwiller, la France a organisé 39 régiments de marche dont 23 sont à l'armée de Paris, 6 sont faits prisonniers à Sedan; 7 bataillons de marche d'infanterie, isolés; 9 bataillons de marche de chasseurs, 4 régiments de marche de zouaves, 1 de marche de tirailleurs algériens à 2 bataillons, 1 second régiment étranger à Tours, un 5e bataillon du 1er étranger à Lille; 11 régiments de marche de cavalerie, 50 batteries de campagne. En outre, 4 anciens régiments et 8 batteries sont venus d'Algérie à l'armée de la Loire; 72 régiments de mobiles à 3 bataillons dits provisoires sont également formés. 25 sont à Paris, 5 en Algérie, les autres sont répartis dans les différentes armées.

31 *octobre*. — *Paris*. — Les émeutiers, les communards profitent des deux mauvaises nouvelles, l'échec du Bourget et la capitulation de Metz, pour ameuter le peuple. Ils se rassemblent sur la place de l'Hôtel de ville dès dix heures du matin, et commencent à hurler : *La commune! la commune!* En vain le maire de Paris, Arago, en vain Jules Simon et même le gouverneur Trochu essayent de haranguer les émeutiers. Ils ne veulent plus du gouvernement, ils renient tous ceux qui en font partie, même Rochefort, déclarant ce gouvernement déchu et celui de la commune établi avec Dorian, Blanqui, Delescluze, Louis

Blanc, Félix Pyat, Bonvallet, Ledru-Rollin, Verdure, Schœlcher, Joigneaux, Greppo, Martin Bernard, Mégy et Flourens. Les trois propositions suivantes sont adoptées : déchéance du gouvernement de la défense, déclaré traître à la patrie ; levée en masse et refus de tout armistice ; établissement immédiat de la commune révolutionnaire. A trois heures et demie, Trochu veut paraître, la foule se précipite en criant : « A bas Trochu ! à bas les incapables ! Qu'as-tu fait du Bourget ? » Le général se jtte dans le salon du gouvernement où sont réunis Jules Favre, Garnier-Pagès, Jules Simon, Jules Ferry ; bientôt entre le général Tamisier. La porte cède sous la pression de l'extérieur, on crie la déchéance ; Jules Favre se lève, prononce quelques mots, le tumulte redouble ; Dorian, acclamé par la foule, monte sur la table, refuse la présidence. Flourens entre à son tour, coiffé d'un képi à sept galons et ayant chaussé les bottes à l'écuyère, propose une liste nouvelle dans laquelle se trouve le nom de Rochefort, qui est hué. Flourens déclare qu'il faut que les membres du gouvernement de la défense donnent leur démission. « Démission ou arrestation », crie la foule, tandis que les tirailleurs de Belleville, aux ordres de Flourens, gardent l'hôtel de ville, parlant de fusiller sur place le général Trochu. Deux autres bataillons, partisans de la commune, arrivent et somment le détachement du 106e bataillon, qui est à l'intérieur des cours, de se retirer. Le capitaine qui le commande court prévenir son chef, le commandant Ibos ; le 106e repousse les communards, pénètre dans le salon du gouvernement ; un des gardes, d'une taille herculéenne, enlève le général Trochu et protége sa sortie avec six de ses camarades. En vain on crie : « Ne laissez pas passer », le gouverneur de Paris et deux autres membres du gouvernement sont libres. Un autre qui a pu s'esquiver

à la hâte, M. Ernest Picard, court au ministère des finances, envoie des ordres, fait battre la générale. Le préfet de police prend également des mesures, l'émeute est vaincue. — Rochefort donne sa démission. Les électeurs sont convoqués pour le 3 novembre, afin de faire connaître s'il leur convient, *oui* ou *non*, de conserver le gouvernement. Au siége, rien à signaler. L'ennemi se félicite des troubles intérieurs de Paris. — *Province.* — Le prince Frédéric-Charles se prépare à exécuter les ordres qu'il va recevoir de Versailles. — (*Nord*). — On commence à organiser le 22ᵉ corps à Lille. — (*Loire*). — Séjour à Mer, de l'armée de la Loire. — (*Est*). — Garibaldi s'embarque avec ses volontaires pour se porter sur Dijon. A moitié chemin il apprend la capitulation de la ville. Il laisse une partie de son armée dite des Vosges à Genlis et dans la forêt de Mondragor, au nord de Dôle, et il fait occuper Saint-Jean-de-Losne et Seurre à l'est, pour empêcher l'ennemi de s'engager dans la vallée de la Saône vers Beaune et Nuits; lui-même revient à Dôle.

1ᵉʳ *novembre.* — *Paris.* — Pendant toute la matinée, le fort de Vanves tire sur le plateau de Châtillon. Le soir, au moyen d'un jet électrique, ses défenseurs inondent de lumière les bois de Clamart sur une étendue de plusieurs kilomètres. Mesures prises à la suite de l'émeute de la veille. — Décret : 1° qui convoque pour le surlendemain, 3 novembre, toute la population de Paris et l'armée à exprimer, par un vote de *oui* ou de *non*, si le gouvernement de la défense nationale a encore ou n'a plus sa confiance; 2° qui ordonne la dissolution immédiate de tout bataillon se rassemblant en armes en dehors d'une convocation régulière ou des exercices ordinaires; 3° qui révoque neuf chefs de bataillon, parmi lesquels Flourens, Razoua, Ranvier, Millière, etc. — Les Allemands fortifient le

Bourget. — Armistice de deux heures pour l'échange des blessés et pour l'enterrement des morts entre Saint-Denis et le Bourget. — Le bruit se répand que Trochu, mis en demeure par Flourens de donner sa démission, a répondu qu'il refuse, qu'il est peu sensible aux reproches d'incapacité, et que dans quatorze jours il aura débloqué Paris. — *Province.* — Le général de Manteuffel, commandant la première armée allemande, désigne le 7e corps (de Zastrow) pour occuper Metz et faire successivement les siéges de Thionville et de Montmédy. Ce corps est en outre chargé de la direction générale des transports des prisonniers. On lui adjoint, pour cela, la 3e division de réserve, destinée à être dissoute aussitôt son retour en Allemagne. Cette division est formée de troupes de landwher. La 3e division combinée (brigade d'infanterie, brigade de cavalerie) reste sans destination aux ordres du commandant de la première armée. Le 8e corps détache un régiment, un bataillon de chasseurs et un du génie au siége de Verdun. La division Kamecke, du 7e corps, est chargée du siége de Thionville; le reste de ce 7e corps forme la garnison de Metz. Le général de Manteuffel, sur l'ordre du grand quartier général, envoie dans la direction de Clermont en Argonne la 3e division de cavalerie, renforcée d'un régiment d'infanterie et de deux batteries, pour opérer contre les bandes nombreuses de francs-tireurs français qui sillonnent la forêt de l'Argonne, et pour désarmer le pays. La 1re division d'infanterie (1er corps) est envoyée sur Rethel dans le même but. Elle doit attendre, vers Sainte-Menehould, l'arrivée du gros de ce 1er corps prêt à se mettre en marche vers l'ouest; la 2e armée (3e, 9e, 10e corps, 1re division de cavalerie) fait ses dispositions de départ pour le lendemain. — La partie envahie de la France est fractionnée par le gouvernement

de la défense nationale en quatre commandements territoriaux; les chefs y ont la libre disposition de toutes les forces qui s'y trouvent (l'armée de la Loire exceptée) : 1° région du *Nord*, quartier général à Lille (Bourbaki); 2° région de l'*Ouest*, quartier général au Mans (général Fiereck); 3° région du *Centre*, quartier général à Bourges (général de Polhès); 4° région de l'*Est*, quartier général à Besançon (général de Cambriels). — Bourbaki est chargé d'organiser une armée dite *du Nord.* — Dans l'Ouest, un corps formé de 7 bataillons de mobiles, de 8 compagnies de francs-tireurs, de 2 escadrons de hussards avec une batterie et quelques gardes nationaux mobilisés, couvre, sur la rive gauche de la Seine, les villes de Rouen et du Havre. — Dans l'Est, le général Cambriels manœuvre autour de Besançon avec deux divisions. — Le corps de Garibaldi, encore en formation, est à Dôle et aux environs. — (*Loire*). Les Allemands, ne sachant encore si l'attaque prochaine par les forces françaises réunies du côté de la Touraine sera faite par le Mans ou par Orléans, restent provisoirement en observation. — Le 1er corps bavarois et la 2e division de cavalerie occupent Orléans ou cantonnent à l'ouest de cette ville; la 22e division d'infanterie avec les 4e et 6e divisions de cavalerie sont autour de Chartres, prêtes, selon les événements, à se porter au sud sur Orléans ou à l'ouest sur le Mans. La 5e division de cavalerie est entre Épernon et Mantes, couvrant au nord-ouest l'armée de la Meuse, qui, d'un instant à l'autre, peut être menacée du côté de Rouen. — Le général Chanzy remplace le général Pourcet, malade, au commandement en chef du 16e corps, à l'armée de la Loire. — Le général d'Aurelle prescrit au général Michaud, qui commande à Blois, de s'entendre avec le général Rébillard, envoyé sur la rive gauche avec sa brigade pour réu-

nir tout ce qu'il a de forces éparses dans son département, les 400 hommes à pied et à cheval de la bande de Cathelineau, le bataillon de mobiles de la Dordogne, les francs-tireurs des Alpes-Maritimes, le 3e bataillon de marche des chasseurs, etc. — Le général de cavalerie Michel, nommé au commandement de l'armée de l'Est en remplacement du général de Cambriels, blessé à Sedan et malade, quitte l'armée de la Loire. — Le général d'Aurelle se rend au 16e corps, qu'il visite. Il remarque chez les généraux et les chefs de corps une sorte de découragement, de torpeur, de mécontentement, mal dissimulée, provenant de la violente proclamation de Gambetta et de la maladresse de cette espèce de dictateur qui jette à la tête des chefs de l'armée une accusation de trahison. Le général cherche à remonter le moral des officiers. — Au *nord-ouest*, des reconnaissances sont exécutées par les détachements allemands du comte de Lippe et du prince Albrecht fils. L'ennemi constate un mouvement en avant des Français du côté de Rouen. Les villes de Gournay, Écoins, les Andelys, Vernon, jusqu'à ce jour sans troupes, sont en effet occupées par des troupes de ligne ou irrégulières. — Des masses de troupes, de mobiles, de gardes nationaux mobilisés, de francs-tireurs, de volontaires, créés, organisés tant bien que mal depuis la bataille de Sedan, commencent à couvrir la surface de la France. — Le général de Treskow avec la 1re division de réserve allemande marche de Colmar sur Belfort. Il a de ce côté une série de petits engagements. — La légion bretonne de mille hommes rallie l'armée des Vosges de Garibaldi et renforce la 1re brigade (Bossack). — Le général Michel remplaçant Cambriels se met en rapport avec Garibaldi. Les troupes du premier occupent toujours Besançon, les volontaires du second, Dôle, Auxonne et les bois de Mondragon au nord de cette dernière ville.

2 *novembre*. — *Paris*. — Nomination d'un nouveau préfet de police, M. Ernest Cresson, avocat, en remplacement de M. Adam, démissionnaire. — Le général Berthaut est nommé au commandement de Saint-Denis en remplacement du général de Bellemare. — *Province*. (*Loire*.) Le bruit de la marche du 15ᵉ corps sur le Mans, bruit répandu à dessein pour faire prendre le change à l'ennemi, s'accrédite au quartier général allemand et à celui du général von der Tann. — Le général d'Aurelle revient à son quartier général, à Mer. — Une reconnaissance du 16ᵉ corps signale, vers midi, un parti ennemi à Ouzouer-le-Marché, entre Orléans et la forêt de Marchenoir. Le général Chanzy le fait attaquer par sa deuxième brigade de cavalerie (Digard) : 6ᵉ de lanciers et 3ᵉ de marche de cavalerie. Il fait appuyer cette brigade par un bataillon et deux batteries de la 1ʳᵉ division. Les Bavarois évacuent Ouzouer, et se replient sur leurs cantonnements. — La 2ᵉ armée allemande commence son mouvement vers la Loire, en trois colonnes. Le 11ᵉ corps et la 1ʳᵉ division de cavalerie à droite, le 10ᵉ à gauche, le 3ᵉ au centre et un peu en arrière; une brigade du 10ᵉ corps avec un escadron et une batterie restent deux jours encore à Metz pour aider la 1ʳᵉ armée dans la surveillance des prisonniers. — Décret de la délégation de Tours mobilisant *tous* les hommes valides de vingt et un à quarante ans. — (*Est*). Le général de Werder rentre à Vesoul. — L'ennemi, maître de Dijon, marche sur Beaune et Chagny (route et chemin de fer de Lyon). La ville de Lyon, menacée par ce mouvement des troupes allemandes, commence à être effrayée, ainsi que le Creusot. En effet, le chemin de fer de Lyon est menacé, et la route de Lyon et du Midi peut être ouverte, si l'ennemi gagne et occupe Chagny; or, le pays de ce côté n'est garanti que par les bandes plus que médiocres de Garibaldi, gardant les rives

de l'Oignon et de la Saône. Menotti et sa brigade sont sur la rive gauche de ce dernier cours d'eau. Celle de Bossack entoure Auxonne; les postes avancés sur Dijon sont fournis par le bataillon Égalité de Marseille, par les éclaireurs du Rhône. Du côté de Saint-Jean de Losnes et de Seurre, au sud d'Auxonne et à l'ouest de Dôle, bivouaquent les compagnies de Vaucluse. De pareilles troupes irrégulières et peu disciplinées ne sont pas faites pour rassurer.

3 *novembre*. — *Paris*. — Le dépouillement du plébiscite donne 562000 *oui* au gouvernement et 62000 *non*. Le résultat est proclamé sans que cela donne lieu à troubles. — L'ennemi se maintient en grande force au Bourget, tant il attache, avec raison, d'importance à l'occupation de cette position. — Nomination du général Clément Thomas au commandement en chef de la garde nationale en remplacement de M. Tamisier, démissionnaire. — *Province*. (*Loire*). Le général d'Aurelle reçoit du délégué du ministre de la guerre (M. de Freycinet) un plan d'attaque sur Orléans, inverse de celui arrêté le 26 octobre, et pour l'exécution duquel il faut le double de temps. Le général examine ce plan, ne l'approuve pas et envoie son aide de camp au délégué du ministre, pour lui en faire toucher du doigt les inconvénients. — La brigade allemande de la 5e division de cavalerie qui occupe Mantes, rencontre à 10 kilom. à l'ouest de cette ville des gardes mobiles et des francs-tireurs qui la forcent à évacuer Mantes et à se replier. Les 4e et 6e divisions de cavalerie allemande, lancées en avant pour reconnaître le pays, ont des engagements avec des troupes françaises composées de gardes nationaux et de francs-tireurs, vers Chartres et Courville.

Le général von der Tann fait reconnaître l'armée de la Loire, en avant de Mer et de Marchenoir, et apprend que

ces positions sont fortement occupées par des troupes avancées. — Décret enjoignant à chaque département de mettre sur pied, dans le délai de deux mois, autant de batteries de campagne que la population renferme de fois cent mille âmes. Batteries payées par le département. — (*Est.*) — Le général de Treskow arrive devant Belfort, qu'il investit.

4 *novembre.* — *Paris.* — Vive canonnade de tous les forts pendant la nuit. Les Allemands démasquent leurs batteries de gros calibre construites à fleur de terre, de Meudon à Châtillon, et casematées en dessus et en dessous; les casemates de dessous ont la profondeur d'un étage et sont destinées aux servants des bouches à feu. — Proclamation des membres du gouvernement de la défense nationale à la population parisienne. — Arrestation de Félix Pyat, Vésinier, Ranvier, Razoua, Mottu, Millière, et de plusieurs autres personnes ayant marqué dans la journée du 31 octobre. Flourens, Blanqui et Levraud parviennent à se dérober; Raoul Rigault est arrêté, puis relâché. — Lutte à coups de bâton entre des gardes nationaux et une députation de femmes se rendant à l'Hôtel de ville avec un drapeau portant pour inscription : *Nous voulons la Commune.* — *Province.* — Le ministre Gambetta décide que l'armée de la Loire se portera en avant. — Décret régularisant la position et le service aux armées des corps de francs-tireurs mis sous les ordres des généraux.

5 *novembre.* — *Paris.* — On commence la construction d'ouvrages et de batteries en face d'Argenteuil, dans la presqu'île de Gennevilliers, entre le village de ce nom et Nanterre. Colombes est occupé. Mort du fils du colonel Hanrion. — *Province.* — Le général d'Aurelle reçoit de Tours trois dépêches, une chiffrée lui prescrivant de tout prépa-

rer pour commencer le 6 au matin un mouvement offensif sur Orléans, si, d'ici là, il n'a pas reçu d'ordres contraires; deux autres lui disant qu'il est possible que des circonstances politiques obligent à revenir le soir même ou le lendemain sur cette décision. Le général envoie ses ordres en conséquence : au général Martin des Pallières, à Argent, de se préparer au mouvement convenu; à Cathelineau il fait dire : qu'ayant enjoint à la brigade Rébillard de repasser sur la rive droite, il va se trouver seul un instant sur la rive gauche avec ses volontaires; au général Faye, à Salbris, de se porter sur la Ferté-Saint-Aubin, de façon à y être le 10 et de se mettre alors en communication avec Cathelineau. Positions occupées par l'armée de la Loire : 15e corps : 1re division (des Pallières), à Argent, rive gauche (20 kilom. de Gien); 2e division (Martineau-Deschesnez) : 1re brigade, à Mer (rive droite), avec deux batteries; 2e brigade, à Muides (rive gauche, en face Mer), avec une batterie; 3e division : 1re brigade, près Villexanton, 4 kilom. au nord-ouest de Mer; 2e brigade, à 4 kilom. en arrière, près la Chapelle-Saint-Martin; division de cavalerie Reyau : brigade de cuirassiers (Brémond d'Ars), à Suèvres, en réserve, en arrière et à 4 kilom. de Mer, route de Blois, avec les réserves et le parc d'artillerie et du génie; les brigades de Longuerue et de Boerio, à Mer; quartier général, au château de Saint-Dizier près de Suèvres. — 16e corps : 1re division (Barry), à Pontéjoux, derrière la forêt (rive droite), 2e division (Deplanque); en arrière de la forêt, avec une brigade de la division de cavalerie Ressayre; 2e brigade de la division Ressayre, entre Pontéjoux et Maves, à l'ouest de Mer, près le chemin de Châteaudun à la forêt; quartier général à Marchenoir; 3e division (ancienne Chanzy), à Argent (rive gauche), sous les ordres du général des Pallières. — Les divisions, ainsi in-

stallées, font des reconnaissances sur leurs fronts et poussent au loin leur cavalerie. Les villages autour de la forêt de Marchenoir sont occupés, de crainte de surprise. — L'ennemi ne paraît faire aucun mouvement. Le général von der Tann attend les renforts de l'armée de Metz. — Les avant-postes de l'armée de la Loire sont sous les ordres du général Abdelal, établi en avant de la forêt, à Autainville, avec une batterie, un bataillon du 39ᵉ de marche et un du 33ᵉ de mobiles. (*Sarthe.*) — La 1ʳᵉ armée allemande (Manteuffel) reçoit l'ordre d'envoyer une brigade d'infanterie par le chemin de fer de Soissons, pour assiéger la Fère. Cette brigade doit prendre devant Soissons le personnel et le matériel d'artillerie réunis à cet effet. Départ de la brigade Zglinitzki du 1ᵉʳ corps pour cette opération. — Création des 17ᵉ, 18ᵉ, 19ᵉ et 20ᵉ corps français. Seul encore, le 17ᵉ est en formation à Blois (général Durrieu). — (*Est.*) Le général de Werder continue sa marche de Dijon en deux colonnes, une sur Auxonne, l'autre sur Nuits. Trouvant les bandes de Garibaldi sur Auxonne et ayant ordre de gagner Seurre et Chagny, la 1ʳᵉ colonne se porte sur Saint-Jean de Losnes, la seconde, forte de deux mille hommes, entre à Nuits. — Le général Michel prévient Garibaldi qu'il a ordre de Gambetta de se porter sur Lyon. — Combat de Saint-Jean de Losnes; soutenu avec avantage par les volontaires de Garibaldi; ce dernier fait sonner bien haut cette petite affaire. — Toutefois l'ennemi est arrêté de ce côté, momentanément.

6 *novembre.* — *Paris.* — La population apprend le rejet de l'armistice pour lequel M. Thiers s'est employé. — L'armée de Paris est organisée sur les nouvelles bases suivantes : trois armées : 1ʳᵉ armée (général Clément Thomas commandant en chef), 226 bataillons de marche de garde

nationale à 500 hommes chacun, total 133 000 combattants environ; — 2e armée (général Ducrot; chef d'état-major, général Appert; artillerie, général Frébault; génie, général Tripier; intendant, Wolff), trois corps d'armée : 1er (général Blanchard; chef d'état-major, colonel Filippi; artillerie, général Dubexi; génie, général Dupont; intendant, Viguier) : 1re division (général de Susleau-Malroy), brigades Martenot et Paturel : 1er, 2e, 3e et 4e bataillons d'Ille-et-Vilaine (colonel de Vigneral), 1er, 2e, 3e et 4e de la Côte-d'Or (colonel de Grancey), 121e et 122e de ligne; 12300 combattants pour la division. 2e division (de Maud'huy), brigades Valentin et Blaize : 109e et 110e de ligne, 2e, 3e, 4e et 5e bataillons du Finistère (colonel de la Villebert), 111e et 112e de ligne; pour la division, 16 900 combattants. 3e division (général Faron), brigades Comte et de la Mariouze : 113e, 114e de ligne, 1er, 2e, 3e bataillons de la Vendée (lieutenant-colonel Aubry), 35e et 42e de ligne (vieux corps); 13 000 combattants. Pour le 1er corps de la 2e armée, 40 000 hommes environ. 2e corps (général Renault; chef d'état-major général, Ferri-Pisani; artillerie, général Boissonnet; génie, colonel Corbin; intendant, Baillot) : 1re division (général Susbielle), brigades de la Charrière et Lecomte : 115e, 116e, 117e et 118e de ligne; 7800 combattants. 2e division (général Berthaut), brigades Bocher et Routier : 119e et 120e de ligne, 2e 3e, 4e et 5e bataillons du Loiret (colonel de Montbrison), 1er, 4e, 5e de la Seine-Inférieure et 2 de la Drôme (colonel Balette); 11 400 combattants. 3e division (général de Maussion), brigades Courty et Avril de l'Enclos : 123e, 124e, 125e et 126e de ligne; 10 000 combattants. Total du 2e corps de la 2e armée, 29 200 hommes. 3e corps général d'Exéa; chef d'état-major général, colonel de Belgarric; artillerie, général Princeteau; génie, colonel

Ragon ; intendant, de Préval) : 1re division (de Bellemare), brigades Fournier et Colonieu : 4e de zouaves, 136e de ligne, 1er, 2e, 3e, 4e bataillons de Seine-et-Marne (lieutenant-colonel Franceschetti), 1er, 2e, 5e du Morbihan ; 13 300 combattants. 2e division (Mattat), brigades Bonnet et Dandel : 105e, 106e de ligne, 1er, 2e, 3e bataillons du Tarn, 3e de Seine-Inférieure (colonel Reille), 107e et 108e de ligne ; 12 800 combattants. Total du 3e corps de la 2e armée, 26 000 combattants. Division de cavalerie (général Champeron), brigades de Gerbois et Cousin : 1er et 3e de marche de dragons, 1er et 9e de chasseurs, 1300 chevaux ; 1er régiment de gendarmerie (Allavène), 700 hommes. Total de la division de cavalerie, 3200 combattants. Total de la 2e armée, près de 100 000 combattants. — 3e armée (général Vinoy ; chef d'état-major général, Valdan) : 1re division (Soumain), brigades d'Argentolle et X..... : garde républicaine à pied, 1re légion de gendarmerie, gendarmerie de l'Est, 4700 hommes ; forestiers, douaniers, dépôts des 29e et 59e de ligne, 6200 combattants. 2e division (de Liniers), brigades de Camas et de Chamberet : 4 bataillons de mobiles des Côtes-du-Nord, 3 bataillons de l'Hérault, 6 de Seine-et-Oise ; total de la division, 15 000 combattants. 3e division (général Beaufort d'Hautpoul), brigades Dumoulin et d'André, capitaine de frégate : 3 bataillons de l'Aube, 3 de Saône-et-Loire, 3 de l'Aisne ; 3 de la Vienne, 14 500 hommes. 4e division (Corréard), brigades Champeron et Porion : 3 bataillons de la Loire-Inférieure, 1ers de l'Aisne, de l'Indre, du Puy-de-Dôme, 1er, 2e, 3e, 5e de la Somme, 1er de la Marne ; 12 000 combattants. 5e division (d'Hugues), brigades de Bray et X..... : 5 bataillons d'Ille-et-Vilaine, 6e, 7e, 8e de la Seine, 137e de ligne, 4e de la Vendée et 1er du Finistère ; 9000 combattants. 6e division (contre-amiral

Pothuau), brigades Lemains et Salomon : 128e de ligne et 5000 marins. Total de la 3e armée, 70000 hommes. Cavalerie, division Bertin de Vaux, brigades de Bernis et Blondel.—Ainsi : 1re armée, 133000 combattants; 2e armée, 100000; 3e armée. 70000, plus un corps spécial à Saint-Denis de 25000 sous l'amiral la Roncière le Nourry, un de 10000 à Vincennes et dépendances. Total : 340000 hommes, plus 80000 hommes de garnison dans les forts ; en tout, plus de 400000 combattants.—La 1re armée, toute de garde nationale, n'est ni complète ni instruite. La 2e est fortement constituée avec les vieux corps et les meilleurs bataillons de mobiles des anciens 13e et 14e corps. La 3e armée n'atteint pas son effectif et est fractionnée en six divisions agissant sur tous les points de la défense ; la seconde armée seule (Ducrot) est en état d'opérer en rase campagne, ayant son artillerie au complet. — Beaucoup de militaires, les gens sérieux, regrettent que cette seconde armée ne soit pas sous les ordres de Vinoy auquel le commandement en chef est confié trop tard. La situation est celle-ci : l'armée de Paris compte, avant d'agir, sur les efforts de l'armée de la Loire et reste stationnaire ; l'armée de la Loire compte sur les efforts de l'armée de Paris et ne brusque pas son offensive. Les Allemands ont le temps de faire entrer en ligne les 1re et 2e armées (celle de Manteuffel et du prince Frédéric-Charles), occupées devant Metz jusqu'alors. — Le général d'Aurelle veut se donner les moyens d'organiser fortement une bonne et solide armée, qui puisse, une fois les opérations offensives commencées, les continuer sans interruption. MM. Gambetta et de Freycinet, au contraire, sacrifient aux vieux errements de la première république. Ils se figurent qu'une levée en masse peut combattre victorieusement de belles et bonnes troupes

régulières, bien disciplinées. Ils font des plans de campagne dans leur cabinet et veulent contraindre le général en chef de l'armée de la Loire, qui les trouve mauvais, à les exécuter. Ils arrivent, par leur ridicule et présomptueuse incapacité, par leurs idées fausses, à achever de perdre la France. Le mouvement offensif de l'armée de la Loire doit être repris, par ordre de Gambetta, et commencer le lendemain. Le général des Pallières déclare qu'il sera le 11 novembre à Orléans, ayant opéré son mouvement tournant. — Capitulation du fort Mortier près Neubrisach. Bombardement de la ville. — La 1re division du 22e corps, qui devient armée du Nord, est formée à Lille. — (*Est.*) Le général Michel prévient Garibaldi qu'il reste à Besançon jusqu'à nouvel ordre, son mouvement sur Lyon étant ajourné par Gambetta, et le prie de ne pas quitter Dôle.

7 *novembre.* — *Paris.* — Un envoyé du gouvernement se rend à Versailles pour signifier le refus, voté par les membres de la défense nationale, des conditions que la Prusse veut imposer pour conclure un armistice. M. Thiers télégraphie à l'Empereur de Russie ce refus. La défense se borne à l'envoi de projectiles de gros calibre sur les travaux d'attaque. L'ennemi démasque 150 bouches à feu du système Krupp, depuis les hauteurs de Fleury jusqu'à celles de Montretout. Ces bouches à feu sont dans des batteries blindées et dirigées contre les forts d'Issy, de Vanves, de Montrouge, et contre la partie sud-ouest de l'enceinte de Paris, sur la rive gauche. — *Province.* — La 2e armée allemande (3e, 9e, 10e corps, 1re division de cavalerie) atteint la ligne Montiérender, Joinville, Neufchâteau; la colonne de droite occupe Montiérender, entre Bar-le-Duc et Bar-sur-Seine; celle du centre, Joinville; celle de gauche, Neuf-

château. Un détachement du 3ᵉ corps envoyé sur Bologne, à la croisée des chemins de fer, attaque et repousse un petit corps de mobiles venu de Langres. Le prince Frédéric-Charles est prévenu par le grand quartier général que la mission pacifique de M. Thiers, restée sans succès, fait croire à un mouvement offensif prochain de l'armée de la Loire contre l'armée d'investissement, qu'il doit donc hâter sa marche et faire appuyer son aile droite vers Fontainebleau. L'armée de la Loire se met en mouvement. — *Combat de Vallière.* Dès le matin des reconnaissances du 16ᵉ corps, en position en arrière de la forêt de Marchenoir, font connaître qu'une colonne ennemie de deux mille chevaux, deux régiments d'infanterie et deux batteries marche de Baccon sur Saint-Laurent, village situé à l'entrée de la forêt. Aussitôt le général Chanzy se porte en avant. Le 3ᵉ bataillon de chasseurs à pied et quelques compagnies de mobiles de la Loire, enlevés par le commandant Labrune, contiennent l'ennemi. Survient le général Abdelal, qui, à la tête d'un de ses régiments de dragons, culbute l'ennemi. La brigade Bourdillon (1ʳᵉ de la 3ᵉ division) attaque vigoureusement l'ennemi, qui, après une lutte acharnée, se retire laissant beaucoup de morts sur le terrain. Dans la nuit, le contre-amiral Jaurréguibéry, nommé au commandement de la 1ʳᵉ division du 16ᵉ corps, arrive au quartier général. L'ordre de mouvement est donné pour le lendemain. — Le grand duc de Mecklembourg-Schwerin reçoit le commandement en chef des corps et divisions, détachés de la 3ᵉ armée allemande; le but est de concentrer dans les mêmes mains les forces destinées à s'opposer à toute tentative offensive d'une armée de secours. Les troupes dont il dispose sont augmentées de la 17ᵉ division d'infanterie (prince de Hesse, du 9ᵉ corps), remplacée au siége par

la 3e division d'infanterie (de Hartmann, du 2e corps), arrivée devant Paris les 3 et 7 novembre. Malgré ces dispositions nouvelles le Grand duc, venu de sa personne à Versailles, reste toujours, pour les opérations, sous la direction supérieure du prince royal. — *Province.* — (*Loire.*) On se décide, à Tours, à renforcer l'armée de la Loire du corps alors à Besançon aux ordres du général Michel et qui passe à ceux du général Crouzat. — (*Est.*) Les bandes de Garibaldi, ou armée des Vosges, sont chargées de fermer à l'ennemi les chemins du Midi. — Instructions de M. de Freycinet à Garibaldi dans ce sens. Il doit défendre les défilés du Morvan, couvrir la direction de Nevers en s'appuyant sur les troupes du colonel Bonnet à Chagny. — L'armée des Vosges n'a qu'une seule batterie et des bandes mal armées, manquant de munitions. — A Lyon, le général Bressolles cherche à organiser la défense.

Situation des belligérants au moment de la rupture des négociations. 22 de nos départements sont envahis; 21 places fortes sont attaquées; 10 sont investies : Bitche, Phalsbourg, Thionville, Sierck, Montmédy, Longuyon, Longwy, Mézières, Belfort, Neubrisach; 11 sont aux mains de l'ennemi : Strasbourg, Schlestadt, la Petite-Pierre, Lichtemberg, Marsal, Toul, Metz, Verdun, Sedan, Laon, Soissons. Les Allemands sont maîtres d'une zone d'une longueur de 850 kilomètres sur une largeur moyenne de 80 kilomètres. Ils sont en possession d'une grande voie ferrée courant de l'est à l'ouest avec deux bifurcations l'une vers l'est, l'autre vers l'ouest, se prolongeant au midi, le long du Rhin et de la Saône. — A l'est, Strasbourg sert de point d'appui, de base d'opération aux troupes marchant vers le sud. Metz, Toul, Nancy, forment un triangle sur les angles duquel s'appuient les armées allemandes opérant dans

l'ouest; ces points garantissent les lignes de retraite sur l'Allemagne, les lignes d'étapes par lesquelles elles reçoivent leurs renforts et leurs approvisionnements. Pour faire face à l'éventualité des lignes d'étapes coupées brusquement et momentanément par des francs-tireurs, des magasins considérables sont établis à proximité des grandes masses de troupes, à Melun, à Meaux, à Versailles, pour le siége de Paris. — Vers le nord, l'invasion s'étend le long de la frontière belge et tend à se rapprocher de Rouen et du Havre; au centre, elle descend vers la Loire; à l'est, elle dépasse Dijon, masque Belfort et Besançon.

Comment sont disposées les armées?

Troupes allemandes : armée de la Meuse (prince de Saxe), 3e armée (prince royal), sous les ordres du généralissime roi Guillaume, et de fait sous la direction du général de Moltke, autour de Paris, grand quartier général à Versailles, au moins 300 000 hommes; — 2e armée, 1er corps bavarois du général von der Tann, et armée du Grand duc de Mecklembourg, le tout sous les ordres du prince Frédéric-Charles, 250 000 hommes sur la Loire vers Orléans; — 1re armée (de Manteuffel), 100 000 hommes, en opération sur le nord; 14e corps (de Werder), 50 000 hommes avec les détachements des différentes armées, en marche à l'est vers Dijon et Besançon, menaçant le Midi, Lyon et Nevers. Total, près de 700 000 combattants.

Troupes françaises : les trois armées de Paris sous le général Trochu, 400 000 hommes, dont 250 000 de bonnes troupes, le reste plus que médiocre, mais prêt à se sacrifier, comme les armées de Ducrot et de Vinoy; — l'armée de la Loire (d'Aurelle de Paladines), 90 à 100 000 hommes de jeunes troupes, commençant à être bien orga-

nisées et disciplinées, et malheureusement trop dans la main des Gambetta, de Freycinet, et de la délégation de Tours, généraux improvisés; — armée de l'Ouest, en voie de formation vers Conlie, dans la Sarthe, sous M. de Kératry, formée de bataillons de mobilisés et d'un effectif peu considérable; — l'armée du Nord, en formation à Lille sous le général Bourbaki, n'ayant encore que 10 à 12 000 hommes; — l'armée de l'Est, sur le Doubs, aux ordres du général Michel, forte d'une vingtaine de mille combattants, ayant à Dôle une douzaine de mille volontaires, miliciens, francs-tireurs et autres corps irréguliers de tous les pays aux ordres de l'aventurier italien Garibaldi; — l'armée dite de Lyon, se recrutant, sous les ordres du jeune général Bressolles, avec les gardes mobiles, les mobilisés, les francs-tireurs et les volontaires du Midi, encore en formation. Total général, de 5 à 600 000 combattants.

Les Allemands n'ont que de vieilles troupes opérant avec méthode sous l'impulsion directe d'une volonté puissante et intelligente. Ils sont bien pourvus de tout.

Les Français n'ont plus que de jeunes troupes, des corps irréguliers, mal armés, mal disciplinés, mal équipés, insuffisamment et mal vêtus, mal commandés à Paris par M. Trochu; sur la Loire, par MM. Gambetta et de Freycinet, n'obéissant pas à une impulsion unique et intelligente, victimes de l'ignoble rapacité d'individus véreux.

Telle est la situation au 7 novembre, au moment où, la guerre à outrance étant décidée par le génie de M. Gambetta, la France va lutter encore avec autant de courage que d'inégalité.

8 *novembre*. — *Paris*. — Affichage du décret de mobilisation de la garde nationale. Chaque bataillon, composé de 8 à 10 compagnies, doit avoir ses quatre premières, *dites*

de guerre, à l'effectif de 100 hommes, cadres compris, fournis par les hommes valides, suivant l'ordre ci-après : volontaires de tout âge, célibataires ou veufs sans enfants de vingt à trente-cinq ans, célibataires ou veufs sans enfants de trente-cinq à quarante-cinq ans, hommes mariés ou pères de famille de vingt à trente-cinq ans, et hommes mariés ou pères de famille de trente-cinq à quarante-cinq ans. Les autres compagnies forment dépôt, comblent les vides et servent aux remparts. Cette mesure est vicieuse, les charges n'étant pas également réparties dans les divers bataillons. — *Province.* — La 17e division allemande, venant du siége de Paris, arrive à Toury (route d'Orléans à Paris, au nord d'Arthenay), et les troupes du grand duc de Mecklembourg sont resserrées dans leurs cantonnements. Ces troupes se composent du 1er corps bavarois, des 17e et 22e divisions d'infanterie, des 2e, 4e, 6e de cavalerie. L'armée de la Loire commence de grand matin à se rendre aux emplacements qui lui sont affectés. Les 2e et 3e divisions du 15e corps, en arrière de Baccon, la droite vers la Loire, la gauche dans la direction de la route de Coulmiers, entre Cravant et le château du Coudray; le 16e corps (Chanzy), à gauche du 15e, du château du Coudray à Ouzouer-le-Marché (route de Coulmiers). Les divisions de cavalerie Reyau du 15e corps et Ressayre du 16e, sous le général Reyau, à gauche d'Ouzouer vers Prénonvillon, au nord de la route; à la gauche de la cavalerie, les francs-tireurs de Lipowsky; sur la rive gauche de la Loire, les volontaires de Cathelineau avec les troupes de la brigade Maurandy (de la 1re division du 16e corps); celles du général Faye se rapprochant d'Orléans, et la belle division des Pallières, en marche d'Argent sur Gien. L'ennemi occupe de fortes positions en avant d'Orléans, vers Baccon et Coulmiers, couvrant les routes

d'Orléans à Paris par Châteaudun et par Chartres. Le général des Pallières, avec 30 000 fantassins, 800 cavaliers, 44 canons, franchit la Loire le matin et marche sur Châteauneuf, sans que l'ennemi paraisse se douter du mouvement qui s'opère à l'est. — Le général Crouzat remplace le général Michel au commandement de l'armée de l'Est. Cette petite armée, forte encore de 20 000 combattants, après qu'elle en a laissé 6 000 à Besançon, quitte cette ville et se dirige sur Chagny, où elle doit rallier la brigade Bonnet du 18e corps, en formation à Nevers. Le général Crouzat, avec trois batteries qui lui sont envoyées, et ses troupes, couvre la ligne de l'Est et de Lyon et contient l'ennemi en deçà de Beaune. Garibaldi, à Dôle, reçoit l'ordre de se transporter à Autun, dans le Morvan.— Arrivée de l'armée de l'Est à Mouchard. — La brigade Ricciotti Garibaldi en formation est laissée à Dôle, où elle est arrivée depuis peu. Elle est formée des francs-tireurs du Midi, du Doubs, des dépôts des compagnies de Colmar. — Garibaldi arrive à Autun, y est rejoint par la légion marseillaise commandée par M. Delpech et donne à ce dernier le commandement de la 2e brigade de l'armée des Vosges, réservée jusqu'alors pour le général Marie. La légion marseillaise est placée à la 3e brigade. — L'armée de l'Est arrive à Chagny et part pour Gien. — Le général de Treskow fait occuper Montbéliard (ligne de Besançon à Belfort) et mettre cette ville en état de défense. — Création tardive d'un service d'inspection pour les transports par chemin de fer.

9 *novembre*. — *Paris*. — Les Allemands travaillent avec ardeur à l'achèvement et à l'armement des batteries du plateau de Châtillon, si maladroitement négligé avant le siége et qui domine les forts d'Issy et de Vanves. Ils tra-

vaillent aussi aux ouvrages du Bourget, destinés à relier solidement leurs lignes du nord. Le parc d'artillerie de l'armée de la Meuse y est massé. Une batterie de position bat la route de Metz et le chemin de fer de Strasbourg. Du point de Bellevue, une autre batterie de pièces de campagne disposée au Raincy bat le plateau d'Avron (nord et nord-est). — *Province.* — *Bataille de Coulmiers.* La 1re division (des Pallières) du 15e corps marche sur Neufchâteau, sans être éventée par l'ennemi, et continue son mouvement tournant par l'est. Les autres divisions des 15e et 16e corps se mettent en route à huit heures et s'établissent dans un ordre analogue à celui de la veille, sur deux lignes, du village le Bardon, à droite, à la route de Coulmiers, à gauche; vers dix heures, la division Peytavin du 15e corps enlève Bacoon et le château de la Renardière. Le 33e de mobiles montre beaucoup de décision. Le village, abandonné par l'ennemi, qui se replie en bon ordre, est en flammes. Les Allemands veulent tenter un retour offensif, ils en sont empêchés par le feu d'une batterie de position établie sur les ordres du général en chef, dans une ferme voisine. A midi, ces deux positions sont prises; le 16e corps attaque Coulmiers et les villages voisins bien fortifiés et bien défendus. La division Barry, à droite, arrive à midi à la hauteur du 15e corps et culbute l'ennemi. Malheureusement le général Reyau, commandant toute la cavalerie, n'a pas saisi l'esprit de ses instructions, qui sont de couvrir le flanc gauche de l'armée du côté de Chartres. Au lieu de se diriger sur Saint-Péravy, comme il en a l'ordre, pour couper la retraite aux Allemands, il fait attaquer le village de Saint-Sigismond, entre la route de Coulmiers et celle de Châteaudun. Sa belle cavalerie perd du monde et se brise, sans résultat, contre des obstacles matériels, au lieu de

menacer la droite de l'ennemi. En outre, le général Reyau prend les francs-tireurs de Lipowsky postés sur sa gauche pour des troupes ennemies et fait dire au commandant du 16e corps (Chanzy) que son flanc gauche est menacé, qu'il se retire; puis, rappelant ses escadrons, il se porte, en arrière, sur la position qu'il occupait le matin à Prénonvillon, rendant inutiles ses treize régiments de cavalerie, qui ont éprouvé des pertes considérables, et dont l'un des généraux, Ressayre, du 16e corps, a été blessé assez sérieusement. A 3 heures, le 15e corps a conquis Baccon et toutes les positions jusqu'aux bois de Montpipeau. Le 16e corps a pris, perdu Coulmiers. Le général d'Aurelle fait donner la réserve (brigade Dariès) de son 15e corps sur Coulmiers, et le général von der Tann, après une résistance désespérée, bat en retraite devant la brigade Deplanque, qui s'est emparée de vive force des positions sur la droite de la ligne de défense, et devant la division Jaurréguibéry, formant notre aile gauche, et qui a enlevé à la baïonnette deux villages fortement disputés. La bataille décidée, la brigade Bourdillon, en réserve, arrive derrière le 16e corps, s'empare du village de Saint-Sigismond, sur lequel la cavalerie Reyau a fait d'inutiles tentatives au milieu de l'action. La nuit venue, vu la fatigue des troupes et l'éloignement de la cavalerie, la poursuite n'est pas ordonnée, et l'armée de la Loire campe sur le champ de bataille qu'elle a conquis, s'attendant à une violente attaque pour le lendemain. Le soir, le général d'Aurelle, qui a remporté notre première victoire, rend compte au gouvernement. Le général des Pallières a entendu le canon toute la journée et a forcé sa marche, mais sans pouvoir arriver sur le champ de bataille, où sa présence eût infligé aux Allemands un désastre dans le genre de ceux que nous avions éprouvés. Cette belle et

glorieuse journée n'a donc pas les suites avantageuses que l'on eût pu en tirer : 1° parce que le mouvement tournant de la division des Pallières n'a pas eu le temps d'être effectué, la bataille ayant été livrée, pour une cause ou pour une autre, un jour plus tôt que cela n'a été convenu; 2° parce que le faux mouvement de la cavalerie Reyau, pendant la bataille, a privé l'armée française de ses troupes à cheval au moment opportun pour la poursuite. Le général d'Aurelle porte son quartier général au château d'Ingré, près Orléans, entre la Loire et la route de Châteaudun. — Les Bavarois du général von der Tann, laissés à Orléans, abandonnent cette ville à midi, pour se replier sur la route d'Étampes, allant au-devant des renforts envoyés de Paris et des troupes du prince Frédéric-Charles.

Troupes françaises ayant pris part à la bataille de Coulmiers :

Les 15e et 16 corps, moins la 1er division du 15e corps (Martin des Pallières). — 50 bataillons, 60 escadrons, 34 batteries : 40000 hommes d'infanterie, 6000 de cavalerie et 7000 canonniers; 180 bouches à feu.

Troupes allemandes : 1er corps bavarois (von der Tann), 29 bataillons, 20 escadrons et 72 bouches à feu; — 17e et 22e divisions d'infanterie, 28 bataillons, 16 escadrons, 62 bouches à feu; — 2e, 4e, 6e divisions de cavalerie, 60 escadrons, 36 bouches à feu. Total, 57 bataillons, 106 escadrons et 190 bouches à feu, ou 60000 fantassins, 10000 cavaliers et 8000 canonniers.

L'armée française a 1500 tués ou blessés; parmi les premiers, le colonel de Foulongue, du 31e de marche, le capitaine de Gravillon, aide de camp du général Barry; parmi les seconds, le général Ressayre, commandant la division de cavalerie du 16e corps.

L'ennemi a près de 4000 hommes hors de combat.

10 *novembre*. — *Paris*. — Reconnaissances de nuit sur Saint-Cloud, où l'on ne trouve pas l'ennemi; on se borne à des opérations de petite guerre. — L'ennemi élève des batteries de gros calibre à la pépinière de Gravelle et les arme de 100 à 120 bouches à feu qui menacent les forts de Nogent et la redoute de la Faisanderie, à l'est. — Le prix des denrées alimentaires augmente d'une façon effrayante.— *Province*.—(*Loire*.) Le général d'Aurelle acquiert la certitude, par ses reconnaissances du matin, de l'évacuation d'Orléans par les Bavarois, qui se retirent sur Angerville et Étampes, arrivent à Toury après avoir fait d'une seule traite l'étape qui les sépare de cette ville. Ils rallient à Toury la 22e division d'infanterie et la 4e de cavalerie envoyées de Paris à leur secours. 2500 prisonniers, quelques bouches à feu et voitures, tombent en notre pouvoir. Le chef d'escadron d'état-major de Lambilly, chef d'état-major de l'amiral Jaurréguibéry, apprend, au point du jour, que la dernière colonne de bagages de l'ennemi est en pleine retraite sur Saint-Péravy et va traverser cette localité. Il s'élance à la tête de cinquante cavaliers des 6e dragons et 1er de hussards, escorte de son général, gagne la tête du convoi, le sabre à la sortie de Saint-Péravy et ramène deux canons, 29 voitures de munitions et cent prisonniers. — La journée est occupée à des distributions de vivres et de munitions. — Orléans célèbre la victoire de Coulmiers au son de toutes ses cloches. — M. de Cathelineau, qui a suivi parallèlement, la veille, les mouvements de l'armée par la rive gauche, entre en ville le 9 au soir, se rend le 10 au matin à la cathédrale, et au moment où l'office divin va commencer, élève son épée en disant : *Tout pour Dieu et pour la patrie!* — Le

10e corps allemand couche à Chaumont et y laisse une brigade mixte chargée de reconnaître Langres et de couvrir la ligne ferrée de Joinville, Chaumont, Châtillon, puis de se mettre, si la chose est possible, en contact avec le général de Werder. — Le prince Frédéric-Charles reçoit à Troyes l'avis que des masses françaises sont en marche sur la Loire, et l'ordre d'accélérer son mouvement de façon à ce que le 9e corps soit à Fontainebleau le 14. — Cathelineau se porte dans la forêt d'Orléans pour observer l'ennemi du côté de Montargis. — (*Est.*) Neubrisach, bombardé depuis le 6, capitule. Le parc de siége de l'ennemi, devenu disponible, ainsi que la 4e division de réserve, sont à la disposition du général de Werder pour le siége de Belfort. Le général Crouzat, successeur de Michel et de Cambriels à l'armée de l'Est, quitte Chagny avec ses troupes pour se rendre à Gien, laissant Garibaldi vers Dôle. Les Allemands se décident à marcher de Vesoul et de Dijon sur Dôle. Le général de Beyer se porte sur Pesme, laissant un petit détachement à Dijon; il franchit la Saône à Pontarlier. Les bandes de Garibaldi abandonnent Dôle et se dirigent sur Autun pour défendre le Morvan.

11 *novembre.* — *Paris.* — Un certain nombre d'ouvriers, pris par l'ennemi et forcés de travailler aux ouvrages de l'attaque, parviennent à s'échapper à l'aide du brouillard et entrent à Paris, le matin, par la porte de Châtillon. — Deux colonnes prussiennes sont aperçues se dirigeant de Choisy-le-Roi sur Versailles. Les francs-tireurs et les tirailleurs les poursuivent à coups de fusil. L'ennemi perd beaucoup de monde. Les renforts qui leur sont envoyés de Choisy ont à subir le feu de nos forts. Une batterie de mitrailleuses placée au Moulin-Saquet, les force à se replier. — *Province.* — Le général von der Tann se retire jusqu'à

Angerville, dans l'espérance d'attirer à lui l'armée de la Loire, au moment où, rallié par les deux divisions envoyées du siége, il va être en outre rejoint par une partie des troupes du prince Frédéric-Charles. Le général d'Aurelle craint un piége, ne veut pas le suivre, préfère organiser une vigoureuse défense à Orléans, discipliner et affermir son armée, déclarant de la dernière imprudence de continuer l'offensive dans les circonstances où se trouve l'armée de la Loire. Le général Chanzy ne paraît pas être de cet avis et semble croire que si l'on marche aux Bavarois, on les culbutera et l'on arrivera sur les lignes d'investissement pour donner la main à l'armée de Paris. Le plan du général d'Aurelle est plus prudent et plus sage, celui du général Chanzy plus audacieux et plus conforme peut-être à la situation des choses; tous deux peuvent réussir, si le ministre de la guerre Gambetta et son délégué civil, l'ingénieur de Freycinet, qui se sont improvisés du jour au lendemain généraux et habiles stratégistes, ne viennent pas jeter leurs ridicules projets à la traverse des conceptions militaires et rationnelles des généraux de la Loire. — Mise à la disposition du ministre de la guerre, de tous les ingénieurs, agents voyers, architectes des départements, et des moyens dont ils disposent.

12 *novembre.* —*Paris.*— Nuit noire et pluvieuse, échange de coups de feu aux avant-postes, à Villetaneuse, route de Montmorency, au nord-ouest de Saint-Denis. La neige tombe à flocons. Les forts tirent sans discontinuer. — *Province.* — Le ministre Gambetta, son délégué de Freycinet, viennent complimenter l'armée de la Loire de sa victoire de Coulmiers et distribuer des récompenses. Le général d'Aurelle est nommé général en chef de l'armée de la Loire ; son chef d'état-major Borel, divisionnaire; le général des Pallières,

commandant du 15e corps. — Grand conseil de guerre au quartier général de l'armée, à Ingré, auquel assiste le préfet d'Orléans, M. Péreira. On y adopte les idées du général d'Aurelle, qui sont de fortifier Orléans, de s'y établir dans une bonne position pour y recevoir une bataille défensive et lutter contre les troupes réunies de von der Tann et de Frédéric-Charles. Peut-être eût-on mieux réussi, si, brusquant le mouvement offensif, on eût marché droit sur Paris, et cherché à culbuter les Bavarois!... ainsi que le demande le général Chanzy.—L'ennemi est persuadé que l'objectif de l'armée de la Loire est Paris et que, la route étant interceptée par Étampes, cette armée appuiera à l'ouest pour manœuvrer par Chartres. Le grand duc de Mecklembourg, chargé plus spécialement de repousser les troupes de secours, laisse à Toury une simple division de cavalerie, la 2e, et se décide à gagner Chartres avec le reste de ses forces. —(*Est.*) Le général de Werder occupe Pesme avec ses troupes et celles venant de Vesoul. Il constate que l'armée de l'Est et celle des Vosges ont évacué Dôle, et reconnaît l'impossibilité de s'emparer d'Auxonne par un coup de main.

13 *novembre.* — *Paris.* — Feu des forts du sud pour entraver la construction des ouvrages allemands de l'Haÿ et de Châtillon; feu des forts du nord sur les bois de Villemomble et du Raincy. Petit engagement entre les postes ennemis, à la Rue, et les postes français, à Cachan. — Proclamation du roi de Prusse à ses soldats; nomination à la dignité de maréchaux, des princes de Prusse et Frédéric-Charles. — *Province.* — (*Loire.*) L'armée du Grand duc se met en marche sur Chartres et gagne Allonne. Le soir, une reconnaissance de cavalerie allemande ayant fait savoir que des masses françaises se sont montrées vers Arthenay, le Grand duc laisse continuer le mouvement aux 14e et 22e di-

visions d'infanterie et s'arrête autour d'Allonne avec ses autres troupes. Les masses françaises signalées à Arthenay sont des troupes territoriales ne faisant pas partie de l'armée de la Loire. —(*Est.*)— Le général de Beyer occupe Dôle et le général de Werder renonce à pousser plus avant son mouvement offensif dans l'Est; il envoie un détachement détruire le chemin de fer de Lyon à Besançon et se remet en route pour Dijon, dont il se décide à faire sa base d'opérations pour ses mouvements ultérieurs. La brigade combinée prussienne et celle de Dengenfeld vont à Dijon, la brigade prince Guillaume de Bade à Saulon, celle de Keller à Fauvernay. La 4e division de réserve, ayant laissé au général deTreskow trois bataillons de landwehr, deux batteries et un régiment de cavalerie pour le siége de Belfort, se met en mouvement pour Vesoul. — Le 17e corps français se forme à Mer et à Blois, sous le commandement du général Durrieu, rappelé d'Afrique. Il doit entrer dans la composition de l'armée de la Loire.

14 *novembre.* — *Paris.* — La division d'Hugues, 5e de la 3e armée, relève à Montreuil les mobiles du Tarn. — La nouvelle de la victoire de Coulmiers parvient à Paris. Grande allégresse. Cet événement ne change en rien les projets du gouverneur. On reste dans la plus complète inaction; mais, le matin, paraît à l'*Officiel* un ordre du jour du gouverneur, écrit en style pompeux et tout fait de phrases creuses. — *Province.* — (*Loire.*) Des ordres sont donnés pour amener, des ports de mer à l'armée de la Loire, devant Orléans, un matériel de marine de gros calibre. L'armée de la Loire commence ses travaux de défense et ne fait pas de mouvement en avant. Des troupes territoriales françaises s'étant montrées de Dreux sur Houdan à deux marches à l'ouest de Versailles, l'ennemi est inquiet. Ordre est envoyé à l'armée

de la Meuse de mettre, le 15 au matin, les bataillons de landwehr de la garde à la disposition de la 2e armée. De fortes têtes de colonne de cette 2e armée atteignent Fontainebleau. Le 3e corps est en marche sur Nemours; le 10e, moins la brigade laissée à Chaumont, se dirige sur Lagny. Le 9e et la 1re division de cavalerie entrent à Fontainebleau et à Moret; ainsi, l'armée du prince Frédéric-Charles, dont le chef est mis au fait de la situation, se trouve, à dater de ce jour, en ligne avec les autres armées. — L'armée de la Loire s'organise sous la main vigoureuse, inflexible et habile du général d'Aurelle. — Dans la nuit du 14 au 15, le colonel des francs-tireurs Lipowsky se porte avec ses hommes sur Urabon, village situé au nord-ouest d'Orléans, à une dizaine de 6 lieues, près la route d'Étampes, au delà d'Arthenay, où le prince Albrecht de Prusse se trouve avec un régiment de uhlans et deux bataillons. Lipowsky espère enlever le prince. — Les troupes allemandes, contrairement à leurs habitudes, se gardent mal sur ce point. Elles sont surprises, mises en fuite, et le prince manque tomber aux mains de ces braves francs-tireurs.

15 *novembre*. — *Paris*. — Tir des forts du sud sur les batteries allemandes, où beaucoup de canons sont démontés. La redoute des Hautes-Bruyères tire sans discontinuer. Petits engagements du côté de la Marne. — *Province*. — (*Loire*.) Ordres envoyés du grand quartier général allemand. Le commandant de la 2e armée est chargé de couvrir la ligne d'Orléans à Paris, au lieu et place du grand duc de Mecklembourg, dès que ses têtes de colonnes auront franchi l'Yonne. Le Grand duc n'a plus à garder que les routes de l'ouest, y compris celle de Châteaudun. Il recevra la 5e division de cavalerie. Le prince Frédéric doit alors assurer les communications du sud, au moyen du 9e corps, augmenté

de la 2e division de cavalerie. Le Grand duc, ayant concentré ses forces, prendra l'offensive contre tout corps français qui voudrait se porter en avant, par Dreux ou par Chartres. Ordre au général Mansteim de couvrir, jusqu'à nouvel ordre du prince Frédéric-Charles, la route d'Orléans à Paris; on lui donne la 2e division de cavalerie en observation vers Orléans et occupée à maintenir les communications vers l'ouest.

16 *novembre*. — *Paris* — Une vingtaine d'individus, hommes, femmes, enfants, sont tués ou blessés en maraudant aux environs de Paris du côté de la lisière de la forêt de Bondy, pour se procurer des vivres. Ils sont enlevés par l'ambulance dirigée par l'abbé Raymond, de l'église de Belleville. Le feu des forts du sud retentit toute la nuit, fouillant les ouvrages allemands. — *Province*. — (*Loire*.) Le 3e corps allemand de la 2e armée couche à Nemours, au sud de Fontainebleau; le 10e corps couche à Joigny, au sud de Sens. Le 9e corps et la 1re division de cavalerie reprennent leur mouvement vers l'ouest pour gagner la route d'Orléans, Étampes, Paris; le 15e corps français prend les positions suivantes : la cavalerie au nord-est près Saint-Lyé, au débouché de la forêt d'Orléans; la 1re division d'infanterie entre Saint-Lyé et Chevilly (ce dernier point sur la route d'Orléans à Paris par Étampes); la 2e division (Martineau-Deschesnez) de Chevilly à Gidy entre les routes de Paris et de Châteaudun; la 3e (Peytavin) de Gydy à Boulay (ce dernier point sur la route de Châteaudun). Les trois corps de l'armée de la Loire occupent donc une forte position en demi-cercle au nord d'Orléans, tenant toutes les routes du Nord. — (*Est*.) Au siége de Belfort, la garnison fait une vigoureuse sortie dans la direction de l'est vers Bessoncourt; repoussée à la suite d'un violent combat, elle rentre dans la place.

17 *novembre.* — *Paris.* — Calme complet. Paris attend toujours avec la plus vive impatience l'exécution du fameux plan de M. Trochu. Ce dernier est devenu, depuis le vote du 3 novembre, plus maître absolu que jamais. On pense que ce général, enhardi par le succès de Coulmiers, va déployer enfin une activité dévorante et organiser une armée capable de prendre l'offensive.

Malheureusement, le gouverneur paraît succomber, au moral et au physique, sous le poids d'une charge trop lourde pour ses facultés, et n'avoir plus conservé les qualités qui lui ont acquis jadis une certaine célébrité. En se rappelant le remarquable ouvrage dans lequel le général signalait si bien, en 1867, les vices de notre organisation militaire et les causes de nos futurs revers : « Qu'il y a loin, disait-on, de la théorie à la pratique! » On comprend que la 2e armée de Paris, celle de Ducrot, est l'armée destinée à faire une trouée, et on ne comprend pas ce que le gouverneur attend pour la faire agir.

Province. — (*Loire.*) Le 9e corps allemand arrive, dans l'après-midi, à Angerville; devant lui bivouaque la 1re division de cavalerie, à Bazoches-lez-Gallerandes, et à l'est, à Toury, la 2e de cavalerie. Ces troupes sont bec à bec avec les troupes françaises occupant Artlienay. Le 9e corps allemand, les 1re et 2e divisions de cavalerie s'arrêtent provisoirement dans ces cantonnements. Le 1er corps bavarois de von der ann et la 4e division de cavalerie sont rapprochés de Chartres et continuent leur mouvement à l'ouest dans la direction de Châteauneuf avec les 12 divisions d'infanterie aux ordres du général de Treskow, ne sachant si les troupes devant elles sont celles de l'armée de la Loire ou appartiennent à une autre armée. Le général de Treskow repousse quelques milliers de gardes mobiles et de troupes

de marine du corps de l'ouest de M. de Kératry, au sud de Dreux, et occupe cette ville. Ainsi, l'armée de la Loire qui se fortifie à Orléans est en face de la 2e armée allemande, tandis que celle du Grand duc la cherche dans l'ouest. Le général d'Aurelle reçoit l'avis que le 17e corps, en formation à Blois, passe dans son armée et dans son commandement. Ce corps est composé de la manière suivante : commandant en chef, général Durrieu, rappelé d'Afrique, où il était chef d'état-major et sous-gouverneur; chef d'état-major général, Bruno de Rouvre; artillerie, colonel de Langlade; génie, colonel Chanier; intendant, Airolles; 1re division d'infanterie de (Brémond d'Ars), brigades Paris et de Roquebrune de l'armée auxiliaire: 11e bataillon de marche de chasseurs à pied, 43e de marche, 72e de mobiles (Cantal et Yonne), 3 batteries des 6e, 8e et 15e d'artillerie;— 2e division d'infanterie (Pilatrie), brigades Bonet et Hainglaise: 9e de chasseurs de marche, 42e de marche d'infanterie, 19e de mobiles (Cher), 44e de marche, 73e de mobiles (Loiret et Isère), 2 batteries du 13e d'artillerie;— 3e division d'infanterie (Deflandre), brigades Jouffroy d'Abbans et Sautereau : 1er de chasseurs de marche, 45e et 46e de marche, 70e et 76e de mobile (Lot, Ain, Aude, Isère), 3 batteries des 20e et 21e d'artillerie; — division de cavalerie (de Longuerue), brigades de Sonis et Guépratte : 4e et 6e mixtes de cavalerie légère, 4e de marche de cuirassiers, 5e mixte de cavalerie de ligne, 4 batteries mixtes d'artillerie de marine et de régiments du train, et 2 du 18e d'artillerie. Le général d'Aurelle place la 1re division à Ouzouer-le-Marché, route de Châteaudun à Orléans, à l'ouest; la 2e à Beaugency et à Josnes, rive droite de la Loire, sur la route d'Orléans à Blois; la 3e à Marchenoir entre la 1re et la 2e, dans l'espace compris entre les routes de Châteaudnn et de Vendôme à

12

Orléans; une brigade de cavalerie à Benas, une à Écoman, route de Moret à Orléans, à l'ouest; le parc d'artillerie à Marchenoir. La 1re division du 16e corps (Maurandy), toujours à Gien, incomplète encore, n'ayant que le 8e régiment de mobiles (Charente) (colonel Vast-Vimeux, député), le 8e bataillon de marche de chasseurs et le 36e régiment de marche, vient à Orléans et va prendre position aux Barres, face à Saint-Péravy (route de Châteaudun). Les travaux vont lentement, faute d'un nombre suffisant d'outils. Le capitaine de vaisseau Ribourt arrive de Cherbourg avec des compagnies d'ouvriers de marine pour la mise en batterie et le service des pièces amenées des ports. Essai des ballons captifs pour observer l'ennemi, par M. Steenackers; cet essai ne réussit pas et on y renonce. Lettre du général Chanzy (16e corps) demandant à marcher sur le duc de Mecklembourg à Chartres, avant l'entrée en ligne du prince Frédéric-Charles. Le commandant en chef de l'armée de la Loire refuse. Il trouve plus d'avantage à voir le prince Frédéric-Charles, le Grand duc et le général von der Tann réunir leurs forces, pour pouvoir les combattre tous à la fois dans un moment opportun. Le général d'Aurelle est-il bien inspiré en agissant ainsi? Chanzy veut une bataille offensive pour délivrer Paris; d'Aurelle, une bataille défensive dans de bonnes conditions, à la suite de laquelle ses jeunes troupes pourront marcher sur Paris. Oui, mais Paris pourrait-il attendre? Et le général d'Aurelle ne se plaçait-il pas dans la position de Bazaine à Metz?..... Le général affirme que ce plan est approuvé par MM. Gambetta et de Freycinet; ces derniers écrivent plus tard le contraire... Mais le général d'Aurelle donne dans son ouvrage des preuves de ce qu'il avance. MM. Gambetta et de Freycinet, loin d'en donner, dissimulent des documents capi-

taux. L'armée de la Loire est composée alors de jeunes troupes réparties en trois corps : les 15e, 16e et 17e, ce dernier en formation.

18 *novembre.* — *Paris.* — Ordre est donné pour que le départ des ballons porteurs de dépêches ait lieu la nuit, afin que l'ennemi ne puisse leur envoyer des fusées qui mettent en danger les aéronautes. — *Province.* — La 5e division de cavalerie restée à Dreux, la 17e d'infanterie, se rapprochent de Laon, à l'ouest. Les troupes du grand duc de Mecklembourg, en marche vers l'ouest, soutiennent quelques petits combats. La 22e division d'infanterie allemande trouve entre Châteauneuf et Fontaine un petit corps de troupes de ligne françaises qui oppose une vive résistance, à la suite de laquelle le 1er corps bavarois entre à Châteauneuf; la 17e division d'infanterie prend position à Laon, la 22e à Digny et Courville, la 4e de cavalerie au sud de Chartres, la 5e à Dreux et aux environs. Des combats sont livrés par l'armée française de l'ouest, forte de deux divisions, aux ordres de M. de Kératry. L'armée de la Loire, cantonnée autour d'Orléans, a son grand quartier général à Ingré, entre la route de Châteaudun et celle de Blois, le long de la Loire, à 4 kilomètres à l'ouest de la ville. Ceux des autres corps sont au centre de leurs divisions. Le colonel Lipowsky avec ses francs-tireurs couvre les avant-postes. Le 18e corps est formé à Nevers, sous la direction du général Bourbaki, lequel a quitté l'armée du Nord, en formation à Lille, après quelques manifestations hostiles contre lui d'une population défiante. Composition de ce 18e corps, destiné à l'armée de la Loire : général en chef, Abdelal, qui refuse bientôt, avec modestie, ce commandement; chef d'état-major, colonel Billot; artillerie, colonel Charles; génie, colonel de la Berge; intendant, de Neuvier; 1re divi-

sion (Pilatrie, pris au 17e corps), brigades Gader et X... : 9e bataillon de marche de chasseurs, 42e et 44e de marche d'infanterie, 19e et 73e de mobiles (Cher, Loiret et Isère), 2 batteries mixtes, train et 13e d'artillerie; — 2e division (Penhoat, contre-amiral), brigades Perrin et Perreaux, colonels de l'armée auxiliaire : 12e de marche de chasseurs, 52e de marche d'infanterie, 92e de ligne (ancien corps revenu d'Afrique), régiment de marche d'infanterie légère d'Afrique, 77e et 80e de mobiles (Tarn, Maine-et-Loire, Allier, Deux-Sèvres, Ardèche, Isère), 3 batteries des 2e, 9e et 13e d'artillerie;—3e division, sans chef encore; 1re brigade, sans chef; 2e brigade, Saint-Hilaire, de l'armée auxiliaire : 4e de marche de zouaves, 81e de garde mobile (Charente-Inférieure, Cher, Indre), 53e de marche, 82e de mobiles (Vaucluse, Drôme, Rhône), 3 batteries des 8e, 10e et 14e régiments d'artillerie; — division de cavalerie (de Brémond d'Ars), brigades Charlemagne et Vernier : régiments de marche, 2e de hussards, 3e de lanciers, 5e de dragons, 5e de cuirassiers; réserve d'artillerie, 7 batteries, dont 4 mixtes de marine, du train et de mobiles, et 3 des 7e et 19e régiments. Le général Bourbaki, sur les instances de Gambetta, reprend bientôt le commandement de ce 18e corps, commandé jusque-là par le colonel d'état-major Billot, son chef d'état-major.

19 *novembre.* — *Paris.* — La commission des barricades est prévenue de se tenir en permanence. On paraît croire à une attaque de l'ennemi. Le fort d'Issy canonne les positions ennemies de l'Haÿ; quelques petits engagements d'avant-postes ont lieu, mais rien de sérieux n'est entrepris; on commence à parler d'une grande sortie. — *Province.* — De forts détachements français de l'armée de Kératry s'avancent sur la Loupe, à l'ouest de Chartres. Le grand duc de

Mecklembourg se décide à marcher le lendemain sur ce point. Le corps du général Crouzat (20e, ancienne armée de l'Est) est mis aux ordres du général d'Aurelle ; envoyé de Besançon à Chagny par les voies ferrées, ce corps arrive à Gien et devient un des corps de l'armée de la Loire, qui se compose alors des 15e, 16e, 17e, 18e et 20e.—(*Est.*) La 4e division de réserve de l'armée allemande arrive à Vesoul, venant de Neubrisach, de Rougemont et de Lure. — Un détachement des troupes d'étapes de la 2e armée est surpris, à Châtillon-sur-Seine, par un corps volant de Garibaldi.

20 *novembre.* — *Paris.* — Visite des travaux par le général Vinoy, en avant du Moulin-Saquet. Dans la direction de Choisy, les Allemands triplent leurs postes. Reconnaissance en avant de Vincennes, le soir, par les spahis et les chasseurs d'Afrique; brouillard intense. — *Province.* — Le corps français de l'ouest, en voyant venir à lui l'armée du Grand duc, se replie par Nogent-le-Rotrou sur le Mans. — Le prince Frédéric-Charles établit son quartier général à Pithiviers. Le 10e corps atteint Montargis, où il rallie 6 escadrons du 9e corps. — Le général de Kraatz, au blocus de Langres, ne garde que 2 bataillons, 1 escadron, 1 batterie, et renvoie le reste de ses troupes à ce 10e corps. — Le prince Charles a ordre d'attendre, pour ses mouvements ultérieurs, les indications qui lui seront fournies par le Grand duc sur la direction que prendront les masses françaises, soit sur Orléans, soit plus à l'ouest sur Chartres ou le Mans. — C'est le moment, si le ministre est un homme pratique, de faire mouvoir l'armée de la Loire et tous les corps des mobilisés répandus sur le sol de la France, pour disséminer les forces de l'ennemi, culbuter l'armée de Frédéric-Charles, et donner la main à l'armée de Paris; mais MM. Gambetta et de Freyci

net ne sont pas du bois dont on fait les généraux habiles, malgré la haute idée qu'ils ont d'eux-mêmes et que l'armée ne partage pas. Le projet du commandant de la 2e armée allemande, si l'armée de la Loire s'éloigne d'Orléans, est de lancer le 6e corps sur Bourges, le 3e et le 9e sur Orléans, d'occuper ces deux grandes villes et de faire ensuite un mouvement concentrique sur Tours avec une partie des troupes du Grand duc. — (*Est.*) Un combat violent s'engage au sud de Dijon à la hauteur de Nuits, entre les troupes de Werder et les bandes de Garibaldi.

21 *novembre.* — *Paris.* — Feu très-vif contre les positions allemandes du Bourget. — *Province.* — (*Loire.*) L'arrière-garde du corps de l'ouest soutient un combat contre l'avant-garde du grand duc en marche sur Nogent-le-Rotrou. L'unité de vues n'existe plus entre les chefs de l'armée de la Loire et les ministres ou délégués de Tours (Gambetta et de Freycinet). Ces derniers ont la prétention de diriger les opérations; de là, tiraillements déplorables. Le général en chef d'Aurelle pense qu'il n'y a de salut que dans une concentration très-forte dans des positions défensives autour d'Orléans, ce qui donnerait le temps et la possibilité de prendre une offensive sérieuse. Le général Chanzy croit que le plus rationnel est de chercher l'armée du Grand duc, de la battre et de marcher sur Paris. Le ministre de la guerre et son délégué, au lieu de se borner à être les pourvoyeurs intelligents de l'armée de la Loire, au lieu de hâter l'envoi de vêtements, de souliers, de munitions, de renforts pour cette armée, font dans leur cabinet de Tours les plans les plus ridicules et les plus dangereux. Ils sont convaincus que la sainte république leur a donné en partage, du jour au lendemain, le génie de la guerre, qu'ils sont autrement aptes que les vieux généraux

aux *combinaisons stratégiques*, et qu'ils ne peuvent, à eux deux, manquer de sauver la France. — Le capitaine de vaisseau Jaurès remplace au Mans (région de l'ouest) le général d'artillerie Fiérek, et cherche à réunir les éléments épars dans les départements sous ses ordres pour en former un corps, le 21e. Le 17e corps (Durrieu) est presque formé; le 18e (Bourbaki), en formation à Nevers, complète son organisation et a ordre d'envoyer une division au corps de Crouzat (le 20e), arrivant à Gien, sur la droite de l'armée de la Loire. Le délégué de la guerre veut faire permuter les corps du centre (15e et 16e), bien organisés, avec ceux des ailes (17e et 20e) en formation, et cela en présence d'un ennemi vigilant, lorsqu'on est prêt à en venir aux mains; idée bizarre, à laquelle résiste le général d'Aurelle. Ce dernier reçoit une lettre fort sèche de M. Gambetta, donnant aux effectifs de l'armée de la Loire des proportions ridicules, accusant 200000 hommes là où ne s'en trouvent pas 120000, déclarant qu'il faut songer à faire permuter les corps du centre avec ceux des ailes, et à marcher d'Orléans (pris pour base d'opérations) sur Paris, sans s'inquiéter des projets de Trochu. Cela ne constitue pas encore un ordre de mouvement, mais le fait pressentir; en effet, le soir même, le général d'Aurelle reçoit des instructions en ce sens de M. de Freycinet pour une opération offensive sur Pithiviers, que doit effectuer le 18e corps, appelé à Gien. Ce corps, à l'état d'embryon, a passé successivement: 1° sous les ordres du général Bourbaki, lequel, ayant eu des difficultés avec le ministre de la guerre, et ne voulant pas compromettre sa réputation en agissant sous les ordres de Gambetta et de Freycinet, a remercié et s'est retiré; 2° sous le général de cavalerie Abdelal, qui a eu la modestie de refuser, ne se reconnaissant pas de force à

exercer une mission de cette importance; 3° sous le colonel Billot, nommé général, et qui le commande provisoirement, mais sous la *haute* et *positive* direction de MM. Gambetta et de Freycinet. Le 20e corps, aux ordres du général Crouzat (bon officier d'artillerie), doit également agir avec le 18e dans le mouvement sur Pithiviers, sous la même haute direction des stratégistes Gambetta et de Freycinet. Ce corps est formé des débris de l'armée de l'Est de Cambriels, général remplacé par le général Michel, devenu le commandant de la cavalerie du 15e corps, au lieu et place du général Reyau. Le général Michel est remplacé lui-même au 20e corps par le général Crouzat. Enfin, le général des Pallières, avec la 1re division du 16e corps, doit également concourir à l'attaque de Pithiviers. — (*Nord.*) La 1re armée allemande (général de Manteuffel) est concentrée sur l'Oise; le 8e corps à Compiègne, le 2e bavarois à Noyon, moins une brigade devant la Fère, et la 3e division de cavalerie en avant de Noyon, poussant des reconnaissances sur la route d'Amiens. — Le général Bourbaki ayant quitté, le 19, le commandement des troupes françaises en formation à Lille, le général Farre prend l'intérim avec un admirable dévouement et une grande intelligence; en utilisant tous les éléments qu'il peut réunir, il parvient à former un commencement de corps d'armée qui bientôt prend le numéro 22. La 1re division de ce corps (brigades Lecointe et Derroja) est prête à marcher.

22 *novembre.* — *Paris.* — Combat de nuit dans la vallée de la Bièvre : l'ennemi cherche à enlever les positions de ce côté; reçu par les 37e, 61e et 100e de ligne, il se replie. — Conseil de guerre préparatoire chez le gouverneur. Le secret est si mal gardé, que la nouvelle se répand dans toute la ville, et que le bruit s'accrédite que l'on doit

opérer entre Bezons et Argenteuil, pour marcher vers la Normandie, parce que, l'avant-veille, Trochu a fait une reconnaissance dans la presqu'île de Gennevilliers, et qu'il a eu soin d'en faire parler longuement dans l'*Officiel*. C'est en effet le projet du gouverneur, mais les difficultés lui paraissent telles, qu'il y renonce. — *Province*. — (*Loire*.) Arrivée de l'armée du Grand duc sur les lignes du Mans par la Ferté-Bernard, Authon à l'est, Belleyme au nord. Il reconnaît que les forces de l'armée de le Loire ne sont pas dans l'ouest. En effet, cette armée de la Loire est en face de celle du prince Frédéric-Charles, dans ses positions d'Orléans. Ordre est donné par le télégraphe au Grand duc de laisser quelques détachements d'infanterie seulement, avec de la cavalerie, à la poursuite des troupes françaises en retraite sur le Mans, et avec le reste de ses forces, de se rabattre immédiatement sur la Loire, par Beaugency. La 2e armée (prince Frédéric-Charles) a son 9e corps à Angerville, le 3e à Pithiviers, le 10e à Montargis ; la 1re division de cavalerie à Bazoches-lez-Gallerandes, la 2e à Toury ; total : 90 000 combattants et 300 bouches à feu. D'après les instructions formelles émanant de Tours, ordre est envoyé par le général d'Aurelle aux généraux des Pallières et Crouzat de marcher sur Pithiviers. Ce dernier doit laisser à Gien tout ce qui appartient au 18e corps. Le but avoué du délégué de la guerre est d'opérer une diversion pour dégager les provinces de l'ouest. Le but réel est de protéger Tours, où délégués et délégation commencent à trembler. En effet, le duc de Mecklembourg est en opération de l'ouest à l'est, s'inquiétant fort peu des bandes réunies au Mans, non organisées et devant constituer plus tard le 21e corps (Jaurès). Le général d'Aurelle adresse à Tours de justes observations sur le mouvement

de Pithiviers, pour lequel il n'a pas été consulté. Il a la patriotique faiblesse de ne pas imiter Bourbaki en envoyant sa démission, ou de ne pas résister ouvertement, nettement, aux ordres qui lui sont envoyés pour une opération que lui et tous ses généraux reconnaissent comme ne pouvant être que désastreuse, puisque l'on va, avec quelques divisions encore faiblement organisées et sans cohésion, se jeter au beau milieu du centre d'action et de concentration de la plus forte armée de l'ennemi, celle du prince Frédéric-Charles, ayant un effectif de plus de 90000 combattants et admirablement outillée. D'après le général d'Aurelle, Pithiviers est d'une défense facile et ne peut être enlevé que par un mouvement tournant. Si des Pallières agit sur la gauche, il peut se trouver coupé par les renforts de l'ennemi, qui marchent précisément de ce côté (duc de Mecklembourg). Si Crouzat agit sur la droite, la lutte attirera l'armée prussienne sur ce point, et de toute façon l'armée de la Loire, pour ne pas laisser écraser ces deux généraux, sera obligée de se porter en avant. Elle perdra ses lignes et probablement n'arrivera pas à temps, Pithiviers étant plus rapproché de l'armée de Frédéric que de celle de la Loire. En outre, les terres sont tellement détrempées, que l'artillerie ne peut avancer. Ces observations faites par des Pallières à d'Aurelle, écrites par d'Aurelle à Tours, ne modifient pas les résolutions de MM. Gambetta et de Freycinet. Ordre est donné au 17e corps par la délégation, effrayée des mouvements du Grand duc du côté du Mans, de manœuvrer en avant de Châteaudun. M. de Serres, jeune ingénieur employé par M. de Freycinet, est envoyé au quartier général du 17e corps. Il dénonce le chef de ce corps comme ayant peu d'initiative et d'activité. Le général Durrieu est remplacé brusquement par le général de Sonis, promu

divisionnaire. Le prince de Joinville vient au quartier général de l'armée de la Loire demander qu'on le laisse combattre dans ses rangs comme simple volontaire; le général d'Aurelle n'ose pas le recevoir. — (*Nord.*) Le général de Manteuffel (1re armée) apprend qu'un corps français se rassemble du côté d'Amiens. L'armée de la Meuse entre en communication avec la sienne et met à sa disposition toute la cavalerie qui n'est pas nécessaire du côté de Paris. Deux divisions françaises sont formées dans le nord, la 1re entièrement, la 2e a seulement une brigade sous le colonel du Bessol. Le colonel Rittier, commandant la 2e brigade de la 2e division, parvient à réunir un bataillon de chasseurs à pied et deux de garde mobile, qui sont envoyés entre Péronne et Corbie (nord-est d'Amiens) pour garder les passages de la Somme.

23 *novembre.* — *Paris.* — Le feu des forts contre les travaux de l'ennemi à l'ouest de Paris et au sud, vers Meudon et Châtillon, est assez vif. — *Province.* — L'ordre d'abandonner la ligne du Mans arrive au Grand duc au Theil (entre Nogent-le-Rotrou et la Ferté-Bernard). Il donne des ordres pour le lendemain. Le 9e corps (2e armée allemande) se concentre entre Toury et Alloin, le 3e à Bazoches et à Pithiviers, le 10e à Beaune-la-Rolande; les deux divisions de cavalerie poussent au loin leurs avant-postes. La 2e armée allemande est donc bien concentrée et prête à recevoir l'armée de la Loire. Le délégué de la guerre refuse de surseoir à l'opération sur Pithiviers, malgré les observations des généraux d'Aurelle et des Pallières. Il écrit que des nécessités d'ordre supérieur l'obligent *à faire quelque chose.* C'est-à-dire il faut éblouir le peuple aux dépens mêmes de la vérité, lui promettre la victoire pour lui faire supporter les sacrifices qu'on lui impose et qui ne sont pas perdus pour

tout le monde. Modifications apportées au projet primitif : des Pallières doit s'arrêter à Chilleurs, et ne pas sortir de la forêt d'Orléans (route de Pithiviers); Crouzat prendra position à l'est, vers Bellegarde (route de Montargis), et attendra de nouveaux ordres. Le délégué commence à comprendre que le mouvement prescrit et imaginé par lui n'est pas praticable, mais son amour-propre est trop fort pour qu'il avoue son erreur. Le plan primitif est de s'emparer, le 25, de Pithiviers ; le plan modifié est de rester presque au point de départ. Si, au moins, M. de Freycinet avait admis, avant de commencer, et comme le veulent les généraux, la concentration de toutes les forces françaises disséminées ! En effet, le 17e corps est à Blois, le 16e à Patay, le 15e devant Orléans, le 18e et le 20e sur les routes de Pithiviers et de Montargis, sur une étendue considérable. Les différentes fractions de cette armée sont trop éloignées les unes des autres pour se soutenir au besoin ; on est revenu aux beaux jours de Wissembourg et de Frœschwiller. — (*Nord.*) Le général de Manteuffel envoie de fortes reconnaissances du côté d'Amiens, pour être instruit de ce qui s'y passe. Il apprend que des concentrations de troupes assez considérables ont lieu dans ces parages. Il se décide à quitter la ligne de Compiègne-Noyon, pour se porter par Amiens dans la direction de Rouen. — Un détachement allemand, en reconnaissance sur la route de Roye à Amiens (sud-est), a un engagement au Quesnet (entre Noyon et Amiens), et est repoussé. — (*Est.*) La garnison de Belfort tente une sortie qui ne réussit pas ; Valdoie et Cravanche, positions au pied du mont Salbert, sont occupés par l'ennemi.

24 *novembre.* — *Paris.* — Canonnade très-vive au sud-ouest. Les batteries d'Auteuil, le Mont-Valérien, Vanves, Issy, tirent sur les travaux de l'ennemi à Bagneux et à Châ-

tillon au sud, sur ceux de Saint-Cloud, sur les hauteurs de Brimborion et de Montretout à l'ouest. Petits combats du côté de l'Haÿ et de Thiais et sur les hauteurs de Meudon. Le 72e bataillon de la garde nationale (commandant de Brancion) s'empare de Bondy, soutenu par le 4e bataillon des éclaireurs de la Seine, et reçoit le baptême du feu. L'ennemi est poursuivi jusque dans la forêt, la baïonnette aux reins. — *Province.* — (*Loire.*) — Le mouvement du grand duc de Mecklembourg sur la Loire commence dès le matin. La 6e division de cavalerie gagne Mondoubleau (entre Nogent et Vendôme); le 1er bavarois, Vibraye (entre Nogent et Saint-Calais); la 17e division d'infanterie, la Ferté-Bernard; la 22e, Nogent; la 4e de cavalerie, Illiers, plus au nord-est (entre Chartres et Châteaudun). Le quartier général s'établit à Montmirail (entre le Theil et Vendôme), au centre. — Fortes reconnaissances exécutées par tous les corps du prince Frédéric-Charles et sur son ordre, pour découvrir la position de l'armée de la Loire; le général en chef de la 2e armée se rend facilement compte de nos projets, de nos fautes, et reconnaît que nos diverses fractions de troupes sont trop disséminées pour se soutenir efficacement. Il cesse de craindre une attaque et la désire au contraire, n'osant attaquer lui-même les fortes positions d'Orléans. Le mouvement sur Pithiviers, modifié, commence à droite; le 20e corps (Crouzat) prend position entre Bellegarde et Ladon (à l'ouest de Montargis); la 1re division du 15e (des Pallières) quitte Chevilly (route d'Étampes), puis occupe Chilleurs; la 2e du 15e (Martineau) et la 3e (Peytavin) appuient à droite; la 3e du 16e (Maurandy) occupe Gidy (au nord et sur la route d'Orléans à Étampes). Le général Durrieu, appelé à Tours, fait entendre de dures vérités à MM. Gambetta et de Freycinet, leur reprochant,

avec raison, de perdre la France par leur présomption et par leur ignorance. Le ministre ordonne au 17e corps (de Sonis) de se diriger sur Châteaudun, précisément à l'instant où le Grand duc concentre toutes ses forces sur ce point, opération par conséquent des plus imprudentes et favorable à l'ennemi, puisque le dessein de celui-ci, en manœuvrant de ce côté, est de faire quitter à ce 17e corps français ses belles positions derrière les marais de la Conie. Ainsi, par ignorance, M. de Freycinet joue le jeu des Allemands, mais il a la gloire de pouvoir écrire par la suite que *du 10 octobre, lendemain de Coulmiers, au 9 février, les opérations militaires ont été conduites directement par l'administration de la guerre.* Aveu naïf et qui dégage fort heureusement et fort justement la responsabilité de nos braves généraux. A la droite de la ligne, le général Crouzat, dès qu'il arrive à ses emplacements, est attaqué avec fureur à Maizières, d'où il est rejeté, à Beaune-la-Rolande et à Boiscommun. Il demande des instructions au général d'Aurelle, qui, ne connaissant pas ce que le délégué compte faire, ne peut lui donner que le conseil d'agir suivant les circonstances. — Visite du commandant en chef aux 2e et 3e divisions du 15e corps, en avant sur la gauche d'Orléans. Ordre est donné par d'Aurelle à l'héroïque Cathelineau de rallier la division des Pallières et le corps de Crouzat. Ordre donné, par le délégué, à Crouzat, de se retrancher dans ses positions, de garder les trois routes; il le prévient que le 18e corps (général Billot) marche sur Montargis pour le dégager; que, s'il ne peut se maintenir, il doit se replier lentement sur Châteauneuf et s'établir derrière le canal d'Orléans. Le délégué ajoute qu'il est satisfait du 18e corps. Ordre, par le même, à des Pallières, de se maintenir également à Chilleurs; à

d'Aurelle, de prendre ses dispositions pour diriger les 2e et 3e divisions du 15e corps sur la 1re division. D'Aurelle fait connaître que des Pallières a rencontré de grandes difficultés pour opérer son mouvement, que l'armée prussienne, ayant terminé sa concentration, va attaquer; que l'armée de la Loire est maintenant en dehors de ses points fortifiés, qu'en dégarnissant Orléans, où sont concentrés tous les approvisionnements, pour se porter ailleurs, on va découvrir la ligne d'opérations; qu'il vaudrait mieux faire reprendre à des Pallières ses anciennes positions, concentrer le 15e et le 16e corps, et les porter en avant sur l'ennemi, en les faisant protéger à droite par le 20e corps, à gauche par le 17e, que ce sera sans doute le meilleur moyen d'empêcher l'ennemi de menacer Vendôme et Blois. De Freycinet comprend sa faute, mais son orgueil ne lui permet pas de rétracter des ordres donnés imprudemment. — (*Nord.*) La concentration des troupes à peu près organisées du 22e corps français (général Faidherbe) a lieu. Trois bataillons, deux escadrons de dragons, deux de gendarmes, sept batteries, dont quatre de 4 et trois de 12, une compagnie du génie, un petit parc, sont réunis à 8000 hommes aux ordres du général Paulze d'Ivoy et forment la garnison d'Amiens. L'armée de la Meuse, pour assurer ses communications avec la 1re armée et pour couvrir les magasins de Chantilly, met en marche sur Chaumont-sur-Oise et sur Clermont la brigade des dragons de la garde, une batterie à cheval et un bataillon. La reconnaissance allemande qui a combattu la veille au Quesnet, arrive à Mézières, se trouve devant un petit corps de 5000 hommes et se replie. — La division allemande Kamecke fait capituler Thionville après trois jours de bombardement. Elle se porte devant Montmédy, au nord-ouest.

25 *novembre.* — *Paris.* — Dans la matinée, fusillade assez vive entre les avant-postes français de Sèvres et les Allemands établis sur les hauteurs de Brimborion. — *Province.* — (*Loire.*) Marche de l'armée du Grand duc : la 6e de cavalerie, de Mondoubleau à Épinay (route de Vendôme); le 1er bavarois, de Vibraye à Mondoubleau (au nord de Saint-Calais); la 17e d'infanterie, de la Ferté-Bernard à Vibraye; la 22e, de Nogent à Auchon (au nord-est); la 4e de cavalerie, d'Illiers à la Bazoches (route de Chartres à Orléans). Le quartier général est à Montmirail. Les troupes aux ordres du Grand duc passent aux mains du prince Frédéric-Charles. Elles continuent leur marche sur Beaugency, en observant les routes de Tours et du Mans sur Paris. — Sur les ordres de Freycinet, le 17e corps français (de Sonis) s'avance de Châteaudun sur Bonneval et Brou (route de Nogent-le-Rotrou). Le général de Sonis fait une pointe sur Illiers. Il est ramené par une forte division de cavalerie, et entre la nuit à Châteaudun avec des troupes excédées de fatigue. La division des Pallières et le 20e corps, lancés dans une entreprise non-seulement téméraire, mais absurde, puisque pour la tenter il fallait d'abord concentrer toutes ses forces, au lieu de les disséminer, restent en position, surveillés de près par la cavalerie allemande.

Le détachement du prince Albrecht de Prusse est relevé sur l'Oise par celui du comte de Lippe. Ce dernier revient aux lignes d'investissement. — (*Nord.*) Les têtes de colonnes du 1er corps (1re armée) débouchent à Roye, venant de Noyon, à la croisée de la route de Ham et de Montdidier avec celle de St-Quentin à Senlis; le 8e corps allemand gagne Montdidier et Breteuil; ces deux corps sont couverts sur leur front par la 3e division de cavalerie. L'ennemi n'est donc plus qu'à une marche d'Amiens. Les trois brigades

chargées de la défense de cette ville sont cantonnées dans la ville et dans les villages de l'est jusqu'à Corbie sur la Somme et Villers-Bretonneux (à la croisée du chemin de fer de Laon à Abbeville et de la route de Péronne). Les ponts sont détruits à l'exception de ceux occupés par les détachements français appelés de Lille et d'Arras. — (*Est.*) Garibaldi lance des partis sur Plombières au sud-est de Dijon. Ses bandes sont repoussées. — Décret de la délégation créant des camps les uns dits *d'instruction*, les autres *stratégiques*. Les premiers doivent pouvoir contenir 60000 hommes; ils seront établis : à *Helfaut*, près Saint-Omer; à *Cherbourg*, dans la presqu'île du Cotentin; à *Conlie*, dans la Loire-Inférieure ; à *Nevers*, à *la Rochelle*, à *Bordeaux*, à *Clermont-Ferrand*, à *Toulouse*, à *Montpellier*, au *Pas des Lanciers*, près Marseille, à *Sathonay*, près Lyon. — Les camps stratégiques doivent pouvoir recevoir 250000 hommes; ce sont ceux de Saint-Omer, Cherbourg, la Rochelle et Pas des Lanciers. — Cette mesure est un peu tardive.

26 *novembre.* — *Paris.* — On commence à comprendre que le plan des Prussiens est d'affamer Paris. Ils attaquent rarement, répondent à peine au feu de l'assiégé et entourent la ville dans un cercle de fer qui cependant, avec une garnison de 300000 hommes, semble pouvoir être brisé. — Le gouverneur décide une grande opération offensive pour le 29 et donne, dès le 26, des instructions détaillées aux généraux des trois armées, ce qui a l'inconvénient, malgré toutes les précautions, de mettre l'ennemi au courant des projets arrêtés. — *Province.* — (*Loire.*) A la gauche de l'armée de la Loire, le 17e corps français (de Sonis), en exécution des ordres de Freycinet-Gambetta, après sa pointe sur Bonneval et sur Brou, apprend que

l'armée du grand duc vient à lui de Brou, Courtalin et Droué, prête à lui couper la retraite dans ces deux dernières directions. Le quartier général du Duc est à Authon, sa 4e division de cavalerie marche sur Vendôme. De Sonis se replie derrière le fleuve à l'aile gauche de l'armée de la Loire, toujours en vertu des ordres donnés par M. de Freycinet; le 18e corps (général Billot) occupe Montargis, s'étendant vers sa gauche. Le 20e corps (Crouzat) occupe Bellegarde, s'étendant par sa droite vers Montargis, et le 18e corps, par sa gauche, vers Chilleurs et la division des Pallières. Dans l'après-midi, le général Crouzat attaque à Dorey les avant-postes du 10e corps allemand, mais il est repoussé. Le prince Frédéric-Charles, sur la nouvelle de l'attitude offensive prise par la droite de l'armée de la Loire, fait reconnaître les forces qu'il a devant lui, et, voyant leur peu de consistance et leur dissémination, dispose tout pour un mouvement tournant, tandis que l'armée du Grand duc, au lieu de franchir la Loire au-dessous d'Orléans, à Beaugency, comme elle devait le faire, se dirige par sa gauche sur la droite de la 2e armée allemande, vers Toury. — (*Est.*) Reconnaissance du général allemand De genfeld sur Pasques à l'ouest de Dijon, où les bandes de Garibaldi sont signalées. Le détachement prussien est fort de 3 bataillons, de 4 escadrons et d'une batterie. A onze heures, Garibaldi marche aux Allemands, qui se replient sur Daix et Talant. Le général de Werder, prévenu par Degenfeld, rassemble trois brigades à Dijon et la brigade Keller aux environs pour marcher à Garibaldi. — (*Nord.*) La 1re armée (Manteuffel) s'avance vers Amiens. Les postes avancés français se replient sur la Somme; l'armée du Nord se prépare à recevoir la bataille. Elle soutient un combat brillant à Mézières et repousse l'ennemi à la

baïonnette. Là sont engagés le 20e bataillon de chasseurs et une compagnie du 43e de ligne. Les tirailleurs du 26e de ligne arrêtent dans la vallée une forte colonne prussienne aux villages de Fouencamps et de Boves, où est tué un officier supérieur de mérite, le commandant Jau. — Le 46e des mobiles arrive à Villers-Bretonneux conduit par son chef le commandant Boitelle.

27 *novembre.* — *Paris.* — Défense est faite d'ouvrir les portes de l'enceinte, si ce n'est pour le passage des troupes, du matériel, des convois au service de l'armée, des militaires, des employés et des travailleurs. — Défense absolue aux journaux de dire un seul mot des opérations qui se préparent. Il est bien temps!... — *Province.* — (*Loire.*) Le grand duc de Mecklembourg prend position sur les deux rives du Loir avec ses 17e et 22e divisions d'infanterie : la 4e de cavalerie cantonne entre Bonneval et Voves, au nord-est, se rapprochant de la 2e armée. Le 1er bavarois et la 6e de cavalerie occupent Châteaudun; le quartier général est porté à Bonneval. Le prince Frédéric-Charles observe les mouvements de l'armée de la Loire, et son 10e corps dirige un fort détachement sur Château-Randon. Les généraux Crouzat et Billot reçoivent l'ordre direct de M. de Freycinet, dans la nuit, d'occuper Beaune-la-Rolande, Mézières et Juranville, en se rapprochant de Pithiviers, de se retrancher dans ces positions et d'*attendre de nouveaux ordres.* Ces absurdes mouvements ont lieu en dehors de la participation du général en chef; l'administration de la guerre tient à honneur de diriger seule les opérations. Cette succession de mouvements, tantôt en avant, tantôt en arrière, ces temps d'arrêt automatiques exécutés d'après les instructions envoyées chaque jour par le télégraphe et données loin du théâtre des événements, tout cela est le comble de la

stupidité et de l'ignorance, et certes, il faut des généraux bien dociles pour qu'ils consentent à exercer des commandements dans de pareilles conditions. Sous ce rapport, MM. Gambetta et de Freycinet sont favorisés. La délégation de Tours, consternée en apprenant l'insuccès de son fameux mouvement sur Pithiviers et tremblant pour elle, ordonne à d'Aurelle de lui envoyer un régiment. — (*Nord-Est.*) Le général allemand de Schmeling transporte le quartier général de son petit corps d'armée à Runheim, devant Neubrisach. — (*Est.*) Les troupes ennemies rassemblées par le général de Werder (brigade de Goltz, 3 bataillons badois et une batterie sous le colonel Rentz) joignent devant Pasques l'arrière-garde de Garibaldi et la rejettent. Les miliciens de Garibaldi, saisis d'une terreur panique, se débandent; la brigade Keller les poursuit. — (*Nord.*) *Bataille d'Amiens.* L'armée de Manteuffel s'avance sur Amiens, la division de cavalerie à droite entre la Somme et la Luce, le 1er corps sur la Luce, au centre; le 8e corps à gauche, entre la Luce et l'Avre; l'armée française du Nord se porte, dans la matinée, en avant des ouvrages élevés au sud-est d'Amiens, du côté de la citadelle. Elle est forte d'une vingtaine de mille hommes avec 7 batteries. Ce petit corps (le 22e), sous le général Farre, prend les positions suivantes : la brigade Lecointe, à Amiens; la brigade Derroja, à Boves sur l'Avre et à Camou sur la Somme; la brigade du Bessol, à Corbie, à Villers-Bretonneux et villages environnants. Une reconnaissance de deux bataillons est envoyée entre Longueau et Villers-Bretonneux. Le général Paulze d'Ivoy, qui commande à Amiens et à 8000 hommes de garnison, se porte en avant des retranchements commencés pour couvrir la ville, avec une batterie de 12 servie par des marins descendant du train qui les amène de Douai. L'action s'engage

vers midi et d'une façon sérieuse à Boves et à Gentelle (rive droite de l'Avre). Le général Lecointe traverse le bois de Gentelle, dégage le village et continue son mouvement. Le 4e bataillon des mobiles du Nord enlève le bois de Domart. Le général, sans aucune nouvelle du reste de l'action, se retire sur Longuau. Le village de Cachy est enlevé par les Allemands malgré la résistance héroïque d'un bataillon du 43e, qui perd son chef et sept officiers. Le 20e bataillon de chasseurs et le 9e de mobiles repoussent l'offensive, enlevant au pas de course Cachy. Le 46e des mobiles, un instant égaré dans les lignes prussiennes, se dégage, ramène des prisonniers; il est sous les ordres du vigoureux commandant Boitelle, qui combat ayant le genou foulé et une contusion; Le colonel du Bessol est blessé; nos quatre batteries n'ont plus de munitions; les mobiles à droite cèdent, n'ayant plus de cartouches; le général Farre ordonne la retraite; une partie des troupes sur Longuau, une partie sur Corbie. L'ennemi, fortement éprouvé, n'ose poursuivre le 22e corps. Le général Paulze d'Ivoy est en position sur les retranchements en avant d'Amiens. Les Prussiens s'établissent à Dury et à Saint-Fuscien au sud d'Amiens, près la route de Breteuil. — Le général de Werder, dans l'Est, reçoit l'avis que Châtillon-sur-Seine est de nouveau menacé, et l'ordre du quartier général de protéger les troupes d'étapes de la 2e armée, dans le sud. — La Fère capitule après un bombardement de deux jours. — Le général Manteuffel laisse un bataillon à la Fère, 6 bataillons, 8 escadrons et 3 batteries à Amiens avec mission de couvrir la ligne de fer du Nord, d'Amiens à la Fère, la vallée de la Somme, et avec le gros de son armée il se met immédiatement en marche sur Rouen.

28 *novembre*. — *Paris*. — Ordre du gouverneur don-

nant de longues instructions pour la sortie. En résumé : les forts et batteries de position, dès que l'on pourra distinguer les objectifs, devront ouvrir un feu lent, continu, bien pointé, sur les points désignés. Les colonnes s'avanceront sous la protection de ce feu. Leurs tirailleurs seront couchés ou embusqués. Au signal de cinq fusées de couleur partant du fort de Nogent, signal donné par l'ordre du général Ducrot, le feu des batteries cessera sur les points désignés; les colonnes précédées de leurs tirailleurs s'élanceront sur Neuilly-sur-Marne (rive droite), Brie, l'Huillier, Champigny (rive gauche de la Marne). Après dix minutes d'arrêt, les pièces de position reprendront leur feu sur Noisy-le-Grand, Villiers, Cœuilly, Chennevières, seconds objectifs de l'armée de Ducrot. Le feu, ayant repris pendant une heure, cessera, et les colonnes attaqueront les nouveaux points à enlever, l'artillerie de position tirant sur les flancs pour soutenir les colonnes. Instructions détaillées pour chacune des trois armées et pour les opérations qui doivent être faites dans la presqu'île de Gennevilliers par les généraux de Liniers et de Beaufort. Lettre complémentaire relative aux 60,000 hommes de la garde nationale (bataillons de guerre) qui, sous le contre-amiral Pothuau et le général Corréard, doivent former réserve extrême. Réunion chez le général Vinoy des officiers de ces bataillons pour recevoir leurs instructions. Double proclamation du gouverneur aux habitants et à la 2e armée de Paris. Tout ce bavardage ne peut servir qu'à mettre l'ennemi sur ses gardes, mais cela fournit aux Parisiens une page éloquente et une pompeuse mise en scène, deux choses fort dans les goûts du général gouverneur. A la nuit close, les opérations commencent. Vers deux heures, les marins de l'amiral Saisset occupent le plateau d'Avron, au nord de Neuilly-sur-

Marne, y traînent des pièces à longue portée, les y établissent et se fortifient; c'est un brillant début, puisque la possession du plateau d'Avron doit favoriser beaucoup l'établissement des ponts pour le jour suivant. Au sud, le général de Liniers avec vingt-deux pièces fait le simulacre de jeter un pont à l'île située sur la Seine, près Port-à-l'Anglais; le général de Beaufort fait une démonstration sur Buzenval et la Malmaison. Les troupes de la 3e armée de Paris remplacent celles de la seconde en opérations. — *Province.* — (*Loire.*) Bataille de Beaune-la-Rolande. Atta que des positions prussiennes par les 18e et 20e corps de la *Loire.* Le 20e corps enlève Saint-Loup et les villages au sud de Beaune-la-Rolande; le 18e, ceux de Maizières et de Juranville. Ce dernier ne peut arriver à Beaune-la-Rolande pour soutenir l'autre qu'à l'entrée de la nuit. Le général Crouzat, contraint de battre en retraite sans avoir pu emporter Beaune-la-Rolande, où l'ennemi a des forces consi dérables, force ainsi le général Billot à se replier sur Ladon. La retraite est couverte par les braves francs-tireurs de Cathelineau. Le général d'Aurelle, voyant le danger couru par les 18e et 20e corps, mais ne les ayant pas sous ses ordres directs, puisque M. de Freycinet s'en est réservé la direction, *engage* le général Crouzat à se borner au maintien de ses positions. Cette journée coûte un millier d'hommes à chacune des deux armées engagées. Le Grand duc continue sa marche sur Orgères et Janville pour rallier le prince Frédéric-Charles. Le général de Sonis évacue dans la nuit du 27 au 28 la ville de Châteaudun pour se porter derrière la forêt de Marchenoir, d'après les ordres de Freycinet. Les troupes, fatiguées, découragées, se débandent en partie, et des fuyards se jettent dans le 16e corps de Chanzy. La journée se passe à essayer de rallier

le 17e corps. — (*Est.*) La brigade ennemie combinée de Goltz est envoyée à Châtillon-sur-Seine, sur l'avis que ce point est menacé. Ces troupes, voyant qu'il n'en est rien, se portent vers Montbard pour rejoindre de Werder, du côté de Dijon, et établir la communication entre le corps de Werder et la 2e armée. — (*Nord.*) Le combat recommence autour d'Amiens; malgré la plus énergique résistance, le général Farre ne peut se maintenir contre des forces écrasantes; il est d'ailleurs sans munitions. Ayant fait donner deux jours de vivres au 22e corps, il se replie par le nord sur quatre colonnes : Lecointe sur Doullens, Paulze d'Ivoy sur le Pas, Farre directement au nord, la 4e colonne sur Albert. Beaucoup de mobiles quittent l'armée pour rentrer chez eux, la garde nationale d'Amiens tire des coups de fusil en l'air et cause du désordre; l'artillerie, emmenée par le colonel Crouzat, réussit à faire filer son matériel sur Abbeville et Montreuil. La citadelle d'Amiens, ayant un armement de 22 bouches à feu et un détachement de 130 artilleurs commandés par M. Vogel, auquel le général Paulze d'Ivoy laisse quatre compagnies du 10e bataillon de la mobile du Nord, est sommée par les Allemands et refuse de se rendre.

29 *novembre.* — *Paris.* — *Bataille de Champigny.* Le plan élaboré entre les généraux Trochu et Ducrot va recevoir son exécution. Une dépêche est expédiée par ballon à Gambetta pour qu'il mette en mouvement l'armée de la Loire et la dirige sur la forêt de Fontainebleau. Le plan Ducrot, habilement élucidé, se résume ainsi : dérouter les prévisions de l'ennemi en franchissant la Marne à l'est sur divers points, de Joinville-le-Pont à Brie; pénétrer dans la presqu'île de Champigny, dont les batteries des forts Nogent ont en partie chassé les Allemands; faire en même temps une attaque vigoureuse du côté de Créteil, repris depuis quelques jours,

au moyen d'une division qui contournera la boucle de la Marne; combiner l'attaque principale avec de fausses attaques sur tout le périmètre. Ducrot a 145 000 hommes sous ses ordres, 400 bouches à feu; il est appuyé par les bataillons de guerre de la garde nationale. Avant de partir, il fait ce serment inutile et maladroit, à l'instar des Romains, de rentrer à Paris dessus ou dessous le bouclier, c'est-à-dire victorieux ou mort. Sa proclamation est affichée sur tous les murs. Malheureusement son armée est peu exercée, nullement rompue aux manœuvres d'ensemble; ses artilleurs sont novices et manquent de pointeurs habiles, ses hommes sont mal équipés et n'ont pas d'effets assez chauds pour supporter une campagne d'hiver. Beaucoup d'entre eux, surtout dans les bataillons de mobiles, sont convaincus que la lutte n'est plus possible et qu'il n'y a qu'à traiter avec l'ennemi; d'ailleurs, tant de combats ont été inutilement livrés déjà et sans que l'on voit un but à atteindre, un objectif sérieux!... Malgré toutes ces causes d'infériorité physique et morale, la troupe est préparée aux plus grands sacrifices, car elle entrevoit enfin un résultat immédiat pour le salut de la patrie. L'ennemi s'attend à une attaque; les avis divers, les sottes déclarations faites depuis le 26 lui ont assez crié : *Garde à vous!* mais le secret de l'opération ne lui est pas connu. Il fait faire néanmoins les mouvements suivants : l'armée de la Meuse, sur l'ordre du prince royal de Saxe, son chef, appuie à gauche et vient occuper les emplacements ci-après : le 4e corps, de Chatou à Montmorency, dans la direction du sud-ouest au nord-est; la garde, à gauche de Montmorency jusqu'à Sevran, direction du nord-ouest au sud-est; la 23e division du 12e corps, du canal de l'Ourcq à la Marne, à l'est; la 24e, de la Marne à Champigny, à l'est; la division wurtembergeoise, de Cham-

pigny à la Seine. Pendant la bataille de Champigny le général de Tümpling soutient cette division wurtembergeoise avec une division mixte et avec la 7e brigade. Une effroyable canonnade réveille Paris, qui trouve affichées les deux proclamations de Trochu et celle de Ducrot. Mais toute l'opération échoue, parce que ni le gouverneur, ni le général Ducrot, ni l'ingénieur en chef chargé de diriger le travail des ponts à jeter sur la Marne, n'a eu la précaution de faire explorer la rivière. Or, non pas une *crue subite* déterminée, comme on le dit alors, par la rupture des barrages de Chelles, mais un courant impossible à vaincre, déterminé par l'effondrement de l'arche principale du pont de Joinville, détruit lors de l'approche des Allemands, ne permet ni aux chalands devant former la base des ponts, ni au remorqueur, d'arriver jusqu'à la hauteur du pont. Trochu et Ducrot, comprenant que le principal élément du succès réside dans la rapidité de l'exécution, sont désespérés. Ducrot, cependant, demande que l'attaque principale soit portée sur un autre point; mais le gouverneur, irrésolu selon sa coutume, et n'ayant pas le coup d'œil assez élevé pour abandonner brusquement, sur le terrain même, une combinaison tactique et en adopter une plus favorable, hésite. Après une sorte de conseil où prennent une part indirecte, mais réelle, le général chef d'état-major de Ducrot, soutenant son général, et l'aide de camp et ami de Trochu, prince Bibesco, prétendant que ce n'est qu'un faible retard de quelques heures, ordre est donné de remettre l'opération. La 3e armée de Paris (Vinoy), destinée à faire une puissante diversion au sud, a opéré dès l'aube une sortie sur Thiais, l'Haÿ et Choisy. Cette sortie, appuyée par le feu des forts de la flottille et de wagons blindés, réussit grâce à l'énergie des marins de l'amiral Pothuau et de leur

chef. A l'ouest, le général de Beaufort, avec une brigade soutenue par les mobiles du Finistère, est toujours devant Buzenval et la Malmaison. A huit heures, les 109ᵉ et 110ᵉ de ligne (sous le colonel Valentin) sont maîtres du village de l'Haÿ; la brigade Blaise est en réserve sur le plateau de Villejuif. A ce moment, un télégramme de Trochu à Schmidt est transmis partout : « Prévenez Vinoy, la Roncière, Beau- » fort, Liniers, que la grande opération est ajournée, par » suite de la crue de la Marne et de la rupture des barra- » ges. La suite de leur opération doit se mesurer sur *cet* » *incident*, ils seront juges. » A 9 heures 40, seconde dépêche : « Opération transformée que je souhaitais, mais » trouvée impraticable par suite de l'impossibilité de faire » parvenir les instructions coordonnées à la masse des » troupes réunies sur la Marne; nous restons dans nos po- » sitions, prêts à agir du côté d'Avron, où la présence » d'une nombreuse artillerie peut nous engager. Je pense » qu'il y a lieu de vous maintenir sur vos positions jusqu'à » ce que ce mouvement se dessine. Il serait trop regret- » table d'avoir fait en pure perte les efforts qui nous ont » conduits à l'Haÿ. » Le général Vinoy, fort mécontent d'avoir perdu du monde inutilement, opère sa retraite à 10 heures 30. Il a eu trente officiers et près de mille hommes hors de combat. Tandis que l'armée se bat à l'extérieur, la générale retentit à Belleville pour réunir les bataillons de la garde nationale, ce qui fait craindre un instant que la populace ne veuille recommencer un 30 octobre. La gare aux bœufs, enlevée par les marins de l'amiral Pothuau, est évacuée. Du côté de Saint-Denis, le corps d'armée de la Roncière le Noury renforcé par des troupes de la 1ʳᵉ armée de Paris, est massé dans la plaine d'Aubervilliers. La sortie de ce côté est contremandée assez à temps pour n'avoir pas

de commencement d'exécution. Dans l'aprés-midi, la brigade Hanrion, protégée par un feu nourri des forts, s'empare du village retranché d'*Épinay-lez-Saint-Denis*, sur la route de Sannois, au nord-ouest et à la porte de Saint-Denis. C'est ce village dont la similitude de nom avec celui d'Épinay près Longjumeau donne lieu à la *singulière* ou *volontaire* erreur commise à Tours par MM. Gambetta et de Freycinet. La brigade Hanrion, formée du 135ᵉ, des 1ᵉʳ, 2ᵉ et 10ᵉ de mobiles de la Seine, perd le commandant Saillard du 1ᵉʳ des mobiles de la Seine. — *Province.* — (*Loire.*) Les troupes du Grand duc réoccupent Châteaudun le matin. Elles se présentent devant la ville, qui ne se défend pas et où cependant elles exercent des actes d'une cruauté inouïe; puis l'armée se dirige rapidement sur Varize, sur la Conie, entre Orgères et Châteaudun (route de Pithiviers). Elle y trouve les francs-tireurs Lipowsky, qui défendent le pont et cherchent à empêcher le passage de la rivière. La compagnie des francs-tireurs girondins, cernée dans le parc de Varize, est en partie détruite, après la plus héroïque résistance; les troupes du Grand duc franchissent les belles et fortes lignes de défense de la Conie, qu'elles redoutaient, et cela grâce aux sottises militaires de MM. de la délégation. Des combats partiels ont lieu, les francs-tireurs de la Sarthe, attaqués à Guillonville, entre les deux bras de la rivière, se replient sur Patay. Le soir, un fort détachement allemand de toutes armes vient attaquer nos cantonnements de cavalerie en avant de Villamblain au-dessous de la route de Châteaudun à Orléans, à gauche du quartier général du 16ᵉ corps. La brigade Digard cherche à arrêter l'ennemi et se replie sur Tournoisis, où se trouve le 3ᵉ bataillon de chasseurs amené de Saint-Péravy par Chanzy au bruit du canon. La cavalerie allemande, reçue par une vive fusillade de ce ba-

taillon, tourne bride. Le général Chanzy ayant télégraphié au général d'Aurelle, ce dernier envoie le soir même des instructions, en prévision d'une attaque pour le lendemain 30. Si les forces ennemies sont trop considérables, on doit se replier dans les lignes d'Orléans. Le 17e corps doit se diriger sur Coulmiers; le général des Pallières ralliera les 18e et 20e corps et marchera au canon en gardant toutefois les passages de la forêt. Le général Chanzy est trompé par une fausse attaque de l'ennemi qui ne doit être qu'une démonstration. — (*Est.*) Le 14e corps allemand s'établit à Dijon et aux alentours. Il s'approvisionne de vêtements d'hiver, ce que l'on ne sait pas faire pour nos mobiles. — (*Nord.*) Le 22e corps continue sa retraite, ayant perdu à la bataille d'Amiens 1500 hommes mis hors de combat et 1200 prisonniers, 9 bouches à feu de campagne et 30 en position sur la citadelle, qui entre en pourparlers le soir avec l'ennemi, après la mort de son commandant, le brave Vogel. — Le 7e corps allemand quitte Metz, n'y laissant que la 14e division, et se porte sur Troyes par Châtillon-sur-Seine, afin d'établir la communication entre le 14e corps et la 2e armée et de protéger les lignes d'étapes de cette armée. Une fraction notable de ce 7e corps débarque à Châtillon par le chemin de fer. — Une colonne française, commandée par le général Briand, venant de Rouen, rencontre l'ennemi à Étrepagny entre Rouen et Gidors, le surprend, l'attaque, lui enlève un canon et des prisonniers, mais ce petit succès n'a nulle influence sur les événements de ce côté.

30 *novembre.* — *Paris.* — Au point du jour, installation des ponts sous Nogent et Joinville. Les deux premiers corps de la 1re armée de Paris (Blanchard et Renault) passent la Marne, soutenus par le feu des redoutes de la Gravelle, de la Faisanderie et des autres batteries de position

ce désastre. La bataille de Champigny, glorieuse pour nos troupes, ne produit qu'un résultat, celui d'avoir forcé l'ennemi à reculer ses lignes. Le village de Villiers-sur-Marne, le parc de Cœuilly, ne sont pas en notre pouvoir, notre mouvement est arrêté; la trouée n'est pas faite. Tout porte à croire que, le lendemain, la ligne d'investissement sera rompue par un effort vigoureux. Malheureusement il faut compter pour cela sur le lent, méthodique et académique général Trochu, l'homme aux phrases longues et pompeuses, à la bravoure individuelle incontestée, mais au génie plus que contestable et à l'irrésolution perpétuelle. — *Province.* — (*Loire.*) Le général d'Aurelle reçoit du ministre Gambetta deux dépêches le prévenant d'être prêt à se porter en avant, sans autre instruction. Il apprend que la délégation de Tours attend l'avis d'une sortie de Paris annoncée, ce qu'on lui a caché.

Le général demande des explications. A Tours, MM. Crémieux et Glais-Bizoin ne voient pas sans inquiétude la tendance de Gambetta à se substituer aux généraux et à tout le monde. Ils comprennent par les combats sanglants et inutiles de Ladon, Maizières, Juranville, Beaune-la-Rolande, combien ce système est déplorable et dangereux. La division des Pallières, les 20e et 18e corps sont dans la position la plus critique. Les deux membres de la délégation se décident à faire acte d'indépendance. Ils viennent à Orléans, sous prétexte de porter des vêtements, mais en réalité pour s'assurer de l'état de l'armée. Ils se rendent au quartier général à Saint-Jean de la Ruelle avec le préfet, un ancien député, M. Cochery, et quelques personnes. Leur étonnement en voyant les corps disséminés est très-grand. Ils visitent quelques troupes, entendent leurs observations et reviennent à Tours fort mécontents, en songeant aux

justes observations du général en chef et à ce qu'ils ont vu. Cependant cinq batteries de position défendent Orléans. Une bat la route de Pithiviers, deux la route de Paris, une celle des Ormes, la cinquième bat la route de la Chapelle. En avant sont des tranchées-abris pour l'infanterie ; six autres batteries commandent d'autres points. Ces travaux, dus au capitaine de vaisseau Ribourt, sont habilement faits. Arrivée le soir, au quartier général, de M. de Freycinet et du général Chanzy. Conférence à 9 heures du soir. On attend l'avis de la sortie Ducrot avant de prendre une détermination. La dépêche n'arrivant pas, il est décidé qu'on va marcher à l'armée allemande pour voler au secours de Paris. Les trois généraux, d'Aurelle, Borel, Chanzy, déclarent qu'il faut avant tout opérer la réunion des 15e et 16e corps, battre l'armée ennemie en position du côté de Janville (Grand duc), attendu que l'on ne peut laisser de pareilles forces sur le flanc gauche de l'armée française. M. le délégué soutient que le 16e corps est plus que suffisant pour cela, et qu'avec le reste de l'armée on doit s'emparer de Pithiviers; que, du reste, c'est le plan Gambetta et le sien, irrévocablement arrêté à Tours. Malgré les observations du général d'Aurelle, le fameux plan est adopté. — (*Nord.*) Capitulation de la citadelle d'Amiens. — (*Est.*) *Combat d'Autun.* 6000 Allemands, ayant un régiment de cavalerie et 12 bouches à feu, attaquent les bandes de Garibaldi et sont repoussés.

1er *décembre.* — *Paris.* — Contrairement à toute attente, la bataille des 29 et 30 novembre ne continue pas. Au lieu de profiter du succès de la veille, du passage de la Marne et de l'occupation des crêtes par l'armée de Ducrot, le gouverneur arrête les opérations offensives sous le spécieux prétexte de rendre les derniers honneurs aux morts et de

relever les blessés, comme si ce temps d'arrêt n'est pas des plus dangereux, et ne fait pas trop bien le jeu de l'ennemi! M. Trochu commet la faute de ne pas faire appuyer les troupes de la 2e armée par des divisions fraîches, de ne pas donner un dernier coup de collier pour pratiquer la trouée qui doit assurer la délivrance. Au lieu de cela, il rédige du champ de bataille des bulletins pompeux, des proclamations, et paraît à la fois charmé et étonné que ses troupes ne soient pas attaquées par les Allemands. Ceux-ci ne sont pas assez maladroits pour le faire, ils dégarnissent les points non menacés et amènent à l'est, pendant le jour de répit que leur laisse si maladroitement leur adversaire, toutes les réserves dont ils peuvent disposer; ainsi, le 2e corps allemand cantonné derrière le front sud passe tout entier sur la rive droite de la Seine pour être aux ordres du chef de l'armée de la Meuse; la défense de l'ennemi est donc bientôt assurée à l'est par ce corps, par la 24e division d'infanterie, par les Wurtembergeois et par la 21e brigade du 6e corps. Cette journée de répit est utilisée également par l'assiégeant pour renforcer les ouvrages de Cœuilly, de Villiers et de Noisy. — Outre le colonel de Grancey, des mobiles de la Côte-d'Or, tué, et le colonel Adrien Prévault, les généraux Paturel de l'infanterie, Boissonnet de l'artillerie et Frébault de la même arme sont blessés, ainsi que les colonels Villiers et de Vigneral. — *Province.* — Le prince Frédéric-Charles ordonne des reconnaissances offensives sur toute la ligne, elles commencent au moment où l'armée de la Loire dessine le mouvement offensif prescrit par M. Gambetta. Une brigade d'infanterie et une de cavalerie bavaroise sont attaquées par les troupes du 16e corps français, à dix heures du matin, sur la route d'Orléans à Chartres, et sont repoussées. La division Jauréguiberry fait enlever

le village de Gommiers par le 3e bataillon de chasseurs; la brigade Bourdillon marche sur Mazelles dont le 39e s'empare; à trois heures, le général Chanzy est maître des positions de l'ennemi, qui se replie sur Faverolles et le château de Villepion. Le général Michel avec sa cavalerie fait un habile mouvement tournant. L'aile gauche allemande débordée se retire, la brigade Bourdillon (3e de chasseurs, 39e de marche et un bataillon du 33e de mobiles (Sarthe), enlève d'assaut à la baïonnette le château de Villepion. Pendant ce temps, la division Barry marche de Pezelles sur la Bordes-Martin, au nord de la route de Patay. Les divisions Peytavin et Martineau du 15e corps reçoivent l'ordre d'appuyer le 16e corps; le 17e corps est dirigé sur Patay et Songy. — (*Nord*). Vingt-cinq mille hommes et cinquante bouches à feu conduits par le général Manteuffel, commandant la 1re armée, vainqueurs à la bataille d'Amiens, marchant sur Rouen, paraissent à Neufchâtel et Forges au nord de Rouen, convergent sur Buchy (point situé sur la ligne de fer d'Amiens à Rouen). Là se trouvent quinze mille mobiles, deux mille marins, douze cents éclaireurs du corps Mocquart, en tout vingt mille combattants et 24 pièces de canon.

2 *décembre*. — *Paris*. — Si l'ennemi a utilisé la journée du 1er décembre pour renforcer les points menacés, nous n'avons, nous, rien fait pour avancer nos affaires. On dirait que le gouverneur est fier de l'honneur stérile de pouvoir afficher partout que nos troupes ont couché sur leurs positions; et que nos succès doivent se borner à cela. Mais si nous restons dans le *statu quo*, l'ennemi ne nous imite pas. Dès sept heures du matin, les villages de Bry et de Champigny sont attaqués, le premier par une brigade saxonne, le second par une brigade wurtembergeoise. Ces villages sont pris par eux, puis repris par nous. La lutte dure jusqu'à

six heures du soir. L'armée de Ducrot occupe de nouveau Bry, les hauteurs en avant de ce village et la moitié de Champigny. L'ennemi appelle de ce côté, dans la nuit, sept bataillons, deux batteries de la division de la landwehr de la garde, trois escadrons et six batteries des 5e et 11e corps, qui viennent soutenir le 6e corps, à la droite de la 3e armée. Le prince royal de Saxe fait appuyer ses troupes à gauche de façon à ce que la 22e division d'infanterie puisse être au besoin portée sur la rive gauche de la Marne. C'est donc une masse de quatre-vingts bataillons, de vingt-six escadrons et de deux cent cinquante bouches à feu qui se trouve sur ce point. — La division Susbielle quitte Créteil et rejoint la 2e armée de Paris sur la Marne. Le gouverneur ne lui fait pas recommencer l'attaque de Montmesly; il se borne à diriger sur la boucle de la Marne la brigade Blaise. Les positions de Villejuif dégarnies ne sont plus occupées que par la brigade Valentin. Le général Vinoy, qui suit les péripéties de la lutte du haut des positions qu'il occupe sur la rive gauche de la Seine, conçoit le projet simple, naturel, de rendre inutiles les renforts de l'ennemi, c'est de faire traverser à l'armée, le soir, Paris en droite ligne, et de porter les troupes sur le point diamétralement opposé à celui où l'on opère. L'ennemi, qui est contraint de suivre la *corde* au lieu du *diamètre* pour nous rejoindre, a donc un espace beaucoup plus considérable à parcourir pour se transporter sur le même point que les troupes françaises, et comme il a dégarni les lignes à l'ouest pour renforcer celles de l'est, il ne pourra opposer ses masses de ce côté. Le général Vinoy, le soir même, charge le général chef d'état-major Schmidt de transmettre ce plan au gouverneur alors au fort de Nogent; mais pour M. Trochu rien n'est bien que ce qui sort de sa forte cervelle stratégique. Il se borne

à remercier d'une façon aimable le général Vinoy et à rester inactif, heureux d'avoir repoussé les attaques de l'ennemi. — Un ballon, le *Jules-Favre*, monté par l'aéronaute Martin, part de la gare du Nord emportant dépêches et pigeons, ces derniers destinés à revenir avec des nouvelles de la province. Un autre ballon lui succède, monté par M. Poirier et partant de la même gare. Il emporte les rapports détaillés sur les opérations du 29, du 30 novembre et du 1er décembre, et la trop fameuse nouvelle du combat d'*Épinay près Saint-Denis*. — *Province*. — (*Loire*). La nouvelle de la sortie du général Ducrot est donc apportée à Tours par un ballon et à l'armée de la Loire par une dépêche dans laquelle le délégué de la guerre recommande au général d'Aurelle de donner ses ordres pour un ensemble offensif des 15e et 16e corps avec les 17e, 18e et 20e, qui semblent alors revenir sous le commandement du général. Des instructions sont aussitôt expédiées aux chefs de corps avec un ordre à l'armée pour commencer le lendemain la marche sur Paris. Le soir, la proclamation de Gambetta affichée à Tours arrive aux troupes de la Loire. On y lit cette phrase : « Cette même journée du 30, dans l'après-midi, a donné » lieu à une pointe vigoureuse de l'amiral la Roncière, » toujours dans la direction de l'Haÿ et de Chevilly. Il s'est » avancé sur Longjumeau et a enlevé la position d'Épi» nay, etc. » Trochu, dans son compte rendu, ne parle pas de l'Haÿ enlevé par la Roncière qui opère à Saint-Denis, mais enlevé par les troupes du général Vinoy. Il parle encore moins d'*Épinay près Longjumeau*, ce qui n'a pas de sens, ce point étant à plusieurs lieues de Paris et au sud, tandis que l'amiral opère au nord-ouest. Le dictateur Gambetta commet-il involontairement cette grosse faute géographique en confondant les deux *Épinay?* ou la commet-

il volontairement pour faire croire la trouée effectuée à Paris, et pour donner à l'armée de d'Aurelle *du cœur au ventre?* voilà ce qui n'est pas encore éclairci. — *Bataille de Loigny*. Le général d'Aurelle porte son quartier général à Chevilly, au nord de la forêt d'Orléans, route de Chartres. Les dépêches emphatiques de MM. Gambetta et de Freycinet ne produisent qu'un fort médiocre effet dans les rangs de nos soldats; les ordres de mouvement en avant sont exécutés par l'armée de la Loire. La division Martineau (2e du 15e) part de grand matin pour Archères et Ruan, la division Peytavin (3e du 15e) se met en marche pour occuper Saucilly et Dambron, entre les routes de Chartres et de Paris à Bordeaux; la 1re du 15e (des Pallières) est à Neuville et Chilleurs-aux-Bois, en marche vers le nord. D'Aurelle quitte son quartier général de Saint-Jean-la-Ruelle près Orléans, et écrit à Gambetta de diriger des troupes sur Orléans dégarni et à découvert. Le 16e corps français reprend, à droite du 15e, les opérations commencées la veille. Le grand-duc de Mecklembourg concentre ses troupes sur la ligne de Tanon-Baigneux, à l'ouest de la route de Paris à Orléans, le prince Frédéric-Charles reçoit l'ordre d'enlever Orléans. Il porte le 9e corps allemand de Pithiviers sur Bazoches et sur Tours. L'intention du prince, en exécution des ordres du roi, est de diriger le lendemain une attaque concentrique sur Orléans. La lutte en avant d'Orléans commence vers neuf heures. L'ordre de bataille pour l'armée française est celui-ci : 2e division (Barry) du 16e corps à gauche, face à Loigny, qu'elle a mission d'enlever; 1re (Jauréguiberry) à l'extrême gauche et en arrière de la 2e, formant réserve et devant enlever le château de Goury, après la prise de Loigny; la 3e (Maurandy) à droite, ayant ordre de marcher sur Lumeau et de s'emparer chemin faisant de Neuvilliers et d'Écuillon. — Ordre

des armées allemandes : l'armée du Grand-duc, la droite en face de Loigny (1er bavarois et 4e de cavalerie); au centre, la 17e division d'infanterie; à gauche, vers Baigneaux, la 22e avec les 2e et 6e de cavalerie chargées d'établir les communications avec le 9e corps de la 2e armée. L'attaque se prononce à notre gauche, sur Terminiers, le 1er bavarois est soutenu par la 4e division de cavalerie, et la division Treskow exécute une conversion à droite. A midi, les deux divisions françaises, à l'est d'Artenay (15e corps), poussent l'ennemi sur les villages d'Oison et de Spuy. A une heure, le général Chanzy, dont une division (Barry) est en désordre, voit qu'il ne peut, par la reprise d'une offensive vigoureuse, assurer le succès de la journée. Il se borne à défendre avec opiniâtreté ses positions pour attendre la nuit et rallier ses troupes. La lutte des deux corps français contre les armées du Grand-duc et du prince Frédéric-Charles est trop disproportionnée pour pouvoir être soutenue longtemps, malgré la valeur et l'habileté des généraux d'Aurelle et Chanzy. Ce dernier, sur l'ordre du général d'Aurelle, prend le commandement des 16e et 15e corps. Le 16e corps enlève d'abord Loigny et Goury, mais des forces considérables hors de toute proportion avec les nôtres arrivent du nord et de l'est. Le général Chanzy appelle à lui le 17e corps. Le général de Sonis le joint vers quatre heures avec une de ses divisions. Le combat reprend, le brave de Sonis est blessé grièvement et fait prisonnier. Le général de Planque est blessé également, ainsi que le colonel Charette des zouaves pontificaux. La situation de l'armée de la Loire est critique. A gauche, le 16e corps est en présence de forces triples, et ses 2e et 3e divisions se sont débandées, les divisions du 15e corps sont séparées les unes des autres, la 1re occupe Chilleurs, ayant entre elle et les

2e et 3e des forces imposantes ennemies, en position à Ruan. Le 17e corps est en arrière, fatigué, exténué et essayant par une marche forcée de rallier Chanzy; les 18e et 20e corps, obéissant aux ordres directs du délégué, sont restés loin du théâtre des événements. Il est trop tard pour qu'ils puissent prêter un appui efficace aux troupes engagées. Ainsi, grâce aux conceptions insensées des stratégistes de Tours, la principale armée de province est compromise, comme celle de Paris l'est par les hésitations de M. Trochu. Réduit à battre en retraite, le général d'Aurelle, qui craint pour le jour suivant un effroyable désastre, donne des ordres en conséquence. Une colonne sous les ordres du colonel Paris, destinée au 17e corps, trouve Châteaudun inoccupé et y rentre. — (*Nord*). La 1re armée allemande cesse de poursuivre les Français ayant combattu à Amiens, pour se mettre en marche sur Rouen. Le 8e corps (aile droite) s'avance par Poix et Forges, le 1er corps (aile gauche) par Breteuil, rallié par les fractions venant de Noyon et de la Fère.— (*Est*). Le général allemand Goltz, avec la brigade combinée prussienne, envoyé d'abord sur Châtillon, occupe Montbard à l'est de Baigneux-les-Juifs, pour revenir à Dijon par le sud-est. L'armée française de l'Est (20e corps, Crouzat) est à l'armée de la Loire; Garibaldi, laissé en avant du Morvan, avec sa pitoyable troupe de volontaires ou de miliciens, cherche à se maintenir entre Auxonne et Dôle, livrant de petits combats journaliers, dressant des embuscades pour défendre l'entrée des défilés et couvrir Nevers. Il est mal soutenu par la délégation de Tours, encore plus mal par les généraux commandant les troupes régulières, qui considèrent ses bandes plus comme un danger que comme un appoint. — La température devient d'une rigueur extrême (— 18°). — Le 14e corps allemand (de Werder) prend ses cantonne-

ments à Dijon, et se ravitaille en munitions, vêtements, etc., sans s'inquiéter des volontaires de Garibaldi.

3 *décembre.* — *Paris.* — Les troupes de Ducrot, cependant, ne peuvent s'éterniser dans les positions conquises en avant de la Marne, sans courir le risque d'être, d'un instant à l'autre, jetées à la rivière. Du moment où le gouverneur ne persévère pas dans son idée d'opérer une trouée, ou ne veut pas exécuter le mouvement si simple et si naturel proposé par le général Vinoy, il n'y a plus qu'à abandonner les positions enlevées à l'ennemi et à reprendre une fois encore la défensive en repassant les ponts et en se couvrant de la Marne. Le général Ducrot se dispose donc à rentrer à Paris avec la brave armée qu'il a si bravement conduite; il n'est ni victorieux ni mort, et la faute ne saurait lui en être attribuée. De nouveau, grâce aux hésitations perpétuelles de l'irrésolu, du loquace et professeur général Trochu, l'effort héroïque des troupes, l'intêlligence de ses chefs n'est utile à rien qu'à prouver la bravoure de nos soldats et la supériorité tactique de l'ennemi sur nous. Le sang si généreusement répandu est répandu en vain, pour la cenième fois depuis le commencement de ce siége inouï, par les fautes commises de notre côté. Le soir, l'armée stupéfaite repasse les ponts, vient occuper le plateau de Vincennes, et le gouverneur crie victoire, parce que l'ennemi, qui a atteint son but en nous empêchant d'atteindre le nôtre, ne cherche pas à nous culbuter dans la Marne. Cette bataille de *Champigny* nous coûte : à la 2e armée, 61 officiers tués, 301 blessés, 711 hommes de troupe tués, 4098 blessés; à la 3e armée, 8 officiers tués, 22 blessés, 192 hommes de troupe tués et 218 blessés; total général : 1008 tués et plus de 5000 blessés, sans compter les disparus, deux généraux, le colonel Grancey des mobiles, et le com-

mandant des francs-tireurs, Franchetti. Les bulletins, les proclamations, les écrits de M. Trochu parlent avec emphase des pertes énormes de l'ennemi; sans doute, mais qu'importe, le but est-il atteint? Le gouverneur publie que, pour la première fois, l'ennemi, *frappé dans sa puissance et dans son orgueil*, a laissé passer une rivière sous ses yeux, en plein jour, à une armée qu'il avait attaquée la veille avec tant de violence! Toutes ces phrases n'en imposent nullement au bon sens de la grande ville, qui, la veille, s'est bercée de l'espoir de la délivrance; et cependant M. Ducrot n'est pas mort, peut-il dire qu'il est victorieux?... Il ne faut plus de longtemps songer à demander de nouveaux efforts à l'armée; elle n'a plus foi dans son général gouverneur.

— *Province.* — (*Loire*). La colonne Paris qui est à Châteaudun reçoit l'ordre de longer la Conie et de se rapprocher de Patay. Le prince Frédéric-Charles dirige son 9e corps sur Artenay, que ce corps attaque à 9 h. 1/2 du matin. Son 3e corps marche, en plusieurs colonnes, sur Chilleurs, qu'il attaque également. Son 10e corps s'avance sur Villerceau et Chilleurs. La 1re division de cavalerie avec le détachement Kraatz observe l'espace entre l'Essonne et le Loing et les routes qui longent cette dernière rivière; la 6e division de cavalerie replie ses avant-postes. Pendant que les troupes, plus directement sous le prince Frédéric-Charles, opèrent cette marche en avant, le Grand-duc s'avance à l'ouest de la route d'Artenay, de manière à coopérer à la même attaque sur Orléans. La 22e division d'infanterie occupe, à 9 heures 1/2 du matin, Pourpry un peu au nord-ouest d'Artenay, entre cette ville et Baigneaux, près la route; le 1er bavarois, Lumeau à l'ouest de Pourpry; la 17e division, Anneux près Lumeau. Entre les

Bavarois et la 22e division, sur la route de Chartres, vient se placer la 4e division de cavalerie. Ainsi, notre armée de la Loire va se trouver en présence de dix divisions d'infanterie et de cinq de cavalerie, environ 130 000 combattants. Le ministre de la guerre et son délégué, forcés de reconnaître enfin implicitement qu'ils ont fait fausse route, remettent sous les ordres directs du général d'Aurelle, par dépêche télégraphique, les cinq corps de la Loire. Gambetta mande au général : « Il demeure entendu qu'à partir » de ce jour et par suite des opérations en cours, vous » donnez directement vos instructions *stratégiques* (1) aux » 15e, 16e, 17e, 18e et 20e corps. J'avais dirigé jusqu'à hier » les 18e et 20e, et par moments le 17e; je vous laisse ce » soin désormais. » Il est bien temps! C'est aux généraux maintenant à réparer les lourdes et grossières fautes de MM. de la délégation de Tours. La retraite sur Orléans et derrière la Loire, seule chose possible dans la position de l'armée française, est ordonnée. Elle s'opère en échiquier avec intelligence et aplomb, soutenue par les généraux Dariés et Robillard de la division Martineau. La 3e (Peytavin), fort éprouvée la veille, se retire dans ses positions de Gidy et de la Provenchère, près la forêt d'Orléans, entre les routes de Paris et de Châteaudun. L'armée rentre dans les tranchées creusées des deux côtés de la route. Cette bataille de *Chevilly* ne se termine qu'à la nuit close. Les 18e et 20e corps, beaucoup trop éloignés des 15e, 16e et 17e pour pouvoir opérer avec eux, ne leur sont d'aucune utilité. Le

(1) Rien de plaisant, pour des hommes du métier, comme cet adjectif *stratégique* qui se trouve à chaque instant sous la plume de MM. de la délégation et dont ils ne comprennent ni la portée ni la signification. Qu'est-ce que des instructions stratégiques ? Un ordre de marche en avant ou en arrière! Mais c'est du ressort de la tactique!

quartier général est à Saran, au nord d'Orléans et au débouché de la forêt (route de Loigny). Les troupes, depuis deux heures de l'après-midi, se retirent en désordre sur Orléans, sans vouloir entendre à rien. Le général des Pallières ne reçoit pas à temps l'ordre de battre en retraite et de venir défendre l'enceinte d'Orléans. Il est attaqué par une division ennemie. Ne pouvant tenir seul, isolé, en face d'un adversaire qui peut l'accabler, il se replie par la forêt, y laisse quelques pièces embourbées et, malgré ses efforts, ramène ses troupes en désordre. Pendant la nuit, des bandes de fuyards envahissent Orléans. Tout indique que le lendemain les soldats épuisés ne tiendront pas. Le général d'Aurelle, la mort dans l'âme, prescrit l'évacuation d'Orléans. — Dans la matinée, arrivée, au quartier général, du général Bourbaki, chargé du commandement des 18e et 20e corps. Le général d'Aurelle lui envoie l'ordre d'appuyer sur sa gauche pour soutenir des Pallières. Les 18e et 20e corps, jusqu'alors sous la direction de MM. de la délégation de Tours, ne pouvant recevoir que des ordres tardifs, ne se mettent en mouvement que lorsque déjà les Allemands sont aux portes d'Orléans. — (*Nord*). Dans la première armée allemande les dragons de la garde rallient, à Beauvais, les troupes de Manteuffel. — (*Est*). A Belfort, l'ennemi ayant occupé toutes les positions extérieures, construit ses batteries d'attaque et des tranchées-abris. A Arnay-le-Duc et à Bligny-sur-Ouche, au nord d'Autun, les bandes de Garibaldi, soutenues par les mobilisés du général Crémer, tendent une sorte d'embuscade à l'ennemi, en apprenant que dix à douze mille Allemands et 24 pièces viennent attaquer Arnay. Rejetés sur Crémer par Garibaldi, les Prussiens essuient des pertes notables et sont poussés jusque sous les murs de Dijon. Garibaldi et son ridicule chef d'état-major

font sonner ce petit succès comme s'il s'agissait d'une victoire devant sauver la France.

4 décembre. — *Paris.* — Modifications apportées dans l'organisation de l'armée ou des armées de Paris. Le 1er corps de la 2e armée (Blanchard) est dissous, la division de Susleau-Malroy de ce corps passe à la 3e armée. L'armée de Ducrot n'a plus que deux corps, dont un formant réserve. — Ordre du jour à l'armée pour lui expliquer pourquoi on lui a fait repasser la Marne et pour lui dire que bientôt les opérations seront reprises. — Pertes de l'ennemi le 30 novembre : 1300 hommes, dont 100 officiers; le 2 décembre, 3500 hommes pour les 2e, 12e corps et la division wurtembergeoise, 11 officiers et 300 hommes pour les 6e et 4e corps. — *Province.* — (*Loire*). A quatre heures du matin, l'évacuation d'Orléans commence. L'intendance organise ses convois et replie les approvisionnements de l'armée. — *Combat de Patay.* — Vers huit heures du matin, une colonne prussienne se porte sur Patay. Le général Tucé défend la position, plaçant son infanterie aux barricades, sa cavalerie sur la route de Saint-Péray, en avant de Signerolles. Les mobiles de Loir-et-Cher du capitaine Malzy, ceux de Maine-et-Loire du commandant de la Vingtrie, un bataillon du 39e de ligne, soutiennent vigoureusement l'attaque et repoussent l'ennemi. Pendant ce temps ont lieu les combats de Briey et de Boulay, au-dessous de Patay. Des forces allemandes considérables repoussent les divisions Barry et Maurandy. Les 16e et 17e corps se retirent sur Beaugency et Blois, le 15e sur la rive gauche, derrière Orléans, et les 18e et 20e sur Gien. — Dépêche acerbe du délégué de Freycinet au général d'Aurelle qu'il semble rendre responsable du défaut de concentration des corps de l'armée, et qui lui prescrit de ne pas évacuer Orléans, attendu qu'il a 200 000 hommes dans la main; qu'il faut aller

au-devant de l'héroïque Ducrot, et pour l'instant *se concentrer* pour reprendre l'offensive. D'Aurelle, excédé de cette outrecuidance maladroite, ne voulant pas donner la main à un autre Sedan, répond qu'il est sur les lieux et mieux en état que lui de juger de la situation ; que l'ennemi ayant franchi tous les obstacles, les troupes étant démoralisées, il n'y a pas d'autre parti à prendre que d'évacuer la ville, si on ne veut l'exposer à être détruite sans résultats. Le général assure donc l'exécution de ses ordres et part à huit heures et demie pour Orléans. A dix heures, la 1re division du 15e corps (des Pallières) arrive en ville. A cette nouvelle, d'Aurelle espère pouvoir ressaisir la fortune, il change ses dispositions, dirige sur Orléans les 16e, 17e, 18e et 20e corps pour y organiser la résistance. Son espérance et son illusion sont de courte durée. Les soldats se répandent dans les maisons, dans les cabarets, s'enivrent et refusent de marcher. Les officiers eux-mêmes sont dans les cafés, exténués de fatigue. Le découragement est partout ; impossible de faire exécuter un ordre. Le général en chef, à midi, reçoit du gouvernement un télégramme retirant les ordres de concentration et disant qu'il peut ordonner la retraite. Cette dépêche se croise avec la précédente du général, laquelle donne lieu, à deux heures, à une réponse de Tours témoignant la satisfaction du gouvernement de la résolution prise de défendre Orléans et annonçant le départ de Gambetta pour cette ville. Mais le ministre de la guerre ni son délégué ne paraissent, sous prétexte que le train a été attaqué (1). Les généraux, les chefs de corps, les of-

(1) Le général des Pallières, dans son remarquable ouvrage, prouve mathématiquement, par le relevé des trains qui ont franchi la voie ferrée à différentes heures, que le train portant M. Gambetta a été d'une *excessive prudence*.

ficiers supérieurs sont hors d'état de se faire obéir par les soldats. — Les Prussiens ont dépassé les Barres sur la route de Châteaudun (8 kilom. de l'entrée ouest de la ville). Il y a donc à peine le temps de repasser sur la rive gauche de la Loire. D'un autre côté, la division Peytavin a quitté ses positions de Gidy couvrant la ligne de Châteaudun, les communications entre les 15e, 16e et 17e corps sont interrompues. Les soldats épuisés par les souffrances, les privations, la misère dans laquelle les laisse le gouvernement de la défense nationale, ne veulent plus marcher et refusent de brûler leurs dernières cartouches. Tout espoir est perdu sans retour pour l'instant; à quatre heures du soir, l'ordre définitif d'évacuer Orléans est donné. Le général des Pallières est chargé de couvrir la retraite et de défendre le pont d'Olivet, avec ce qu'il pourra réunir de son corps d'armée. Le prince de Joinville, en simple volontaire sous le nom de colonel Lutheroth, se disant Américain, reste avec les canonniers de la marine de Ribourt, jusqu'à la dernière minute, pointant lui-même des pièces. A dix heures du soir, les marins reçoivent du général en chef l'ordre d'opérer leur retraite, ce qu'ils ne font qu'après avoir encloué leurs pièces. — Un parlementaire ennemi vient de la part du prince Frédéric-Charles demander l'occupation de la ville. Le général répond qu'on pourra l'occuper le lendemain. A dix heures, second parlementaire. Évacuation à onze heures et demie. On a beaucoup de peine à obtenir qu'officiers et hommes de troupe quittent les cafés, les cabarets et la ville. — (*Nord*). La brigade des dragons de la garde s'établit sur la droite du 8e corps allemand qui occupe Forges-les-Eaux et Gournay, entre Amiens et Rouen (route de Dieppe à Gisors). — *Combat de Buchy*, en avant de Rouen. Les mobiles repoussés rentrent à Rouen vers cinq

heures et y causent une violente émotion. Un conseil est assemblé, il y est décidé que la ville ne sera pas défendue.— Le général Faidherbe, nommé commandant en chef des 22e et 23e corps (armée du Nord) par décret du 18 novembre, en remplacement du général Bourbaki, prend son commandement, ainsi que celui de la 3e division militaire à Lille. Le 23e corps est en formation. Le 22e corps est composé des divisions : 1re (Lecointe), brigades Derroja et Pittié; 2e (Paulze d'Ivoy), brigades du Bessol et de Gislain; 3e (Moulac), brigades Payen et de Lagrange. Le 23e corps a 9 batteries divisionnaires et deux de réserve.

5 *décembre.* — *Paris.* — De minuit à une heure, attaque des Allemands sur Champigny; elle est repoussée. — Trêve de 48 heures pour relever les blessés et enterrer les morts. — Le général de Moltke écrit au gouverneur pour lui faire connaître les événements de la Loire. — *Province.* — (*Loire*). Les 16e et 17e corps, aux ordres de Chanzy, après avoir bivouaqué la nuit entre la route de Coulmiers et la Loire, dans le bois de Montpipeau, à Baccon, à Huisseau, à Meung, continuent leur retraite vers l'ouest par la rive droite du fleuve, se portant vers Blois. L'ordre donné par le général d'Aurelle de faire sauter le pont de pierre d'Olivet ne peut être exécuté par manque de poudre. — Dépêche envoyée au général Bourbaki, commandant les 18e et 20e corps, pour le prévenir de l'évacuation d'Orléans. Le 18e est dirigé sur Gien, le 20e sur Argent par Sully, le 15e se replie sur Salbris; mais l'une de ses divisions, la 3e (Peytavin) est menée par son chef à Blois. Le général d'Aurelle établit son quartier général à la Motte-Beuvron. L'ennemi n'inquiète pas la retraite du 15e corps, qui est soutenu par la division des Pallières et une brigade de cavalerie. — Circulaire spécieuse, attentatoire à la réputation et à la

conduite des généraux d'Aurelle et des Pallières, envoyée aux préfets, sous-préfets et généraux, par le délégué de la guerre. Cette circulaire fausse les événements qui ont eu lieu devant Orléans. Le général des Pallières, dans son ouvrage, qualifie cette circulaire : *Un acte d'odieuse perfidie*, et il a trouvé le mot propre. Cette infamie a pour but d'empêcher le bon sens public de rejeter les fautes commises, sur leurs véritables auteurs, MM. de la délégation. — (*Nord-ouest*). Le général Briand, chargé de la défense de Rouen, voyant que l'on ne convoque pas la garde nationale à l'approche de l'ennemi, et que les autorités sont décidées à ne pas défendre la ville, se retire sur le Havre, fortifié par les soins du capitaine de vaisseau Mouchez. Le Havre se trouve défendu par un corps d'une vingtaine de mille hommes. — (*Est*). Quelques bataillons de mobilisés réunis à Beaune, sous les ordres d'un jeune et intelligent capitaine d'état-major, qui devient le trop connu, plus tard, général Crémer, cherchent à contenir l'ennemi au sud de Dijon, en donnant la main aux miliciens et volontaire de Garibaldi, à Autun, et à l'empêcher de franchir Chagny après l'affaire du 3 à Arnay-le-Duc; ils combinent leurs efforts avec un certain succès.

6 *décembre*. — *Paris*. — Armistice sur le front de l'est. Le bataillon de Belleville, indiscipliné, est dissous; le major Flourens, son chef illégal, arrêté. — *Province*. — (*Loire*). La retraite divergente continue : à l'ouest, 16e et 17e corps (Chanzy); au sud, 1re et 2e divisions du 15e corps (d'Aurelle) à l'est, 18e et 20e corps (Bourbaki). Pendant la nuit, panique à la 2e division du 15e corps, quinze cents hommes quittent leurs bivouacs et gagnent Vierzon en désordre, le reste de ce 15e corps arrive à Salbris à midi, suivi bientôt du convoi (3000 voitures chargées de vivres). Le général

en chef d'Aurelle reçoit à trois heures de l'après-midi une dépêche télégraphique du ministre de la guerre lui annonçant que le commandement en chef de l'armée de la Loire est supprimé, que les 15e, 18e et 20e corps forment la 1re armée de la Loire, sous le général Bourbaki, et les 16e et 17e corps, la seconde, sous le général Chanzy; qu'il doit remettre le commandement au général des Pallières et se rendre à Cherbourg pour prendre la direction des lignes stratégiques de Carignan. Le général d'Aurelle, victime des sottes et déplorables élucubrations militaires de MM. Gambetta et de Freycinet, remet le commandement au général des Pallières, refuse de se rendre à Cherbourg et demande à se retirer.—Arrivée à Beaugency des 16e et 17e corps ralliés par la petite colonne aux ordres du général Camô, envoyée de Tours dans cette ville et dont les troupes appartiennent au 19e corps, en formation. — Le prince Frédéric-Charles ordonne au 3e corps allemand de poursuivre la 1re armée de la Loire dans la direction de Gien, et au grand-duc de Meklembourg de s'avancer par la rive droite, vers Beaugency, contre la 2e armée française de la Loire qui se replie vers Tours, tandis que la division hessoise et une brigade de la 2e division de cavalerie côtoieront ses opérations sur la rive gauche, suivant la même direction et restant sous ses ordres. La 6e division de cavalerie et quatre bataillons hessois sont chargés de poursuivre le 15e corps français en retraite sur Vierzon. Les 10e et 11e corps, moins la division de Hesse, restent à Orléans et aux environs. Tel est le début des opérations sur Tours.—Composition des deux armées françaises de la Loire : 1re Bourbaki, général en chef, encore à la tête du 18e corps, remplacé momentanément par le général des Pallières; 15e corps, momentanément aux ordres du général d'Aurelle, qui a bien voulu, dans l'intérêt du service, gar-

der le commandement jusqu'à l'arrivée de Bourbaki, corps en retraite sur Salbris et en fort mauvais état. Chef d'état-major, général Borel, de la 1re armée; 18e corps (*voir au 18 novembre*); 20e corps (*voir au 19 novembre*). 2e armée, Chanzy; chef d'état-major, général Vuillemot, les généraux Marcy et Javain, chefs de l'artillerie et du génie; 16e corps, commandant en chef, amiral Jauréguiberry (*voir au 20 octobre*); 17e corps, général en chef, de Colomb, rappelé d'Afrique; chef d'état-major, général Forgemol; artillerie, colonel Langlade; génie, colonel Charrier; 1re division (de Roquebrune, de l'armée auxiliaire), brigades Bérard, de l'armée auxiliaire, et Faussemague (colonel); 41e de marche, 74e de mobiles (Lot-et-Garonne), lieutenant-colonel Falcon; 11e de chasseurs à pied, 43e de marche, 72e de mobiles (Cantal, Yonne), Courmier, lieutenant-colonel; 19e batterie des 6e, 7e et 15e d'artillerie. 2e division (Dubois de Jancigny; puis Paris, général auxiliaire), brigades Koch, colonel, Thibouville, lieutenant-colonel; 10e de chasseurs, 48e de marche, 80e de mobiles (Isère), un bataillon, commandant de Quinsonas, 64e de marche (un bataillon), 51e de marche, 85e de mobiles (Gers), lieutenant-colonel Tabern, 3e et 4e batterie du 3e régiment, 20e du 13e; 3e division (de Flandre, général de brigade, puis Jouffroy, général auxiliaire), brigades de Jouffroy d'Abans, colonel, puis Didier, colonel, et Sautereau, colonel; 1er de chasseurs, 45e de marche, 70e de mobiles (Lot), Feuillade, chef de bataillon, 46e de marche, 76e de mobiles (Ain, Aude, Isère), d'Haussonville lieutenant-colonel, 20e batterie des 8e et 10e régiments et 21e du 14e; division de cavalerie Guépratte, puis d'Espeuilles; généraux de brigade : brigades de Landreville et Barbut général provisoire; 4e, 5e et 6e mixtes légers, 4e lanciers de marche, 9e cuirassiers de marche, 8 bat-

teries. — 21ᵉ corps, commandant en chef Jaurès, chef d'état-major, Loysel, général de brigade, artillerie et génie, colonels Sutto et d'Endeville : 1ʳᵉ division, Rousseau, général de brigade provisoire; 1ʳᵉ brigade, Roux, lieutenant-colonel du 58ᵉ de marche, et de Villiers, lieutenant-colonel de cavalerie, 58ᵉ de marche, 13ᵉ de chasseurs, 1ᵉʳ de mobile (Deux-Sèvres), commandant Chirac, 1ᵉʳ de la Loire-Inférieure, commandant Hériveau, 1ᵉʳ de mobilisés de la Sarthe, commandant Lamblin, 26ᵉ de marche, 94ᵉ de marche, un bataillon des mobiles de la Corrèze, deux de la Sarthe et Corrèze, lieutenant-colonel de Feugeas, 49ᵉ de marche, un bataillon de mobilisés de la Sarthe commandant Williomme, 2 batteries de marine et 2 pièces de 12 de Maine-et-Loire. 2ᵉ division, Collin, général auxiliaire, brigades, de la Marlière et de Montis, lieutenants-colonels : 10ᵉ bataillon d'infanterie de marine, commandant Herbillon, 63ᵉ de mobiles (Eure-et-Loir), de la Marlière, lieutenant-colonel, 6ᵉ de mobiles (Ille-et-Vilaine), Sinon, chef de bataillon, 4ᵉ de mobiles (Eure-et-Loir), commandant Castillon, 56ᵉ de marche, de Villeuse, lieutenant-colonel, 49ᵉ de marche, Desmours, lieutenant-colonel, 94ᵉ de ligne (2 compagnies), 39ᵉ de marche, 41ᵉ de ligne, un bataillon, capitaine Livy, 9ᵉ bataillon de marine, capitaine Campy, 2 batteries et 2 pièces, quatre compagnies de francs-tireurs du (Gard, de la Seine, de Mamers, de la Sarthe). 3ᵉ division, de Villeneuve, général de brigade; brigade, Stéphanie, lieutenant-colonel de gendarmerie, et du Temple, capitaine de frégate; 78ᵉ de mobiles (Vendée, Gironde, Lot-et-Garonne), de Lautrec, lieutenant-colonel, 4ᵉ bataillon du Calvados, Fournès, lieutenant-colonel, 4ᵉ bataillon du Finistère, Rigullan, lieutenant colonel, bataillon de la Loire-Inférieure, commandant de Condo, 15ᵉ de mobiles du Calvados, de la Barthe, lieu-

tenant colonel, 6e de fusiliers marins, Michaut, capitaine de frégate, 30e de mobiles de la Manche, Lemoine des Mares, lieutenant-colonel, 5e bataillon de la Manche, de Tocqueville, chef de bataillon, bataillon du Gard, Froment, bataillon des Côtes-du-Nord, Radinac, 3e de fusiliers marins, Picot, lieutenant de vaisseau, 2 batteries et 2 pièces de 12 de Maine-et-Loire; 4re division, corps de Bretagne, Goujard, capitaine de frégate; 1re brigade, 5 bataillons, 2e brigade, 6 bataillons, une batterie de 12 et 4 pièces de montagne, 140 cavaliers et gendarmes; division de cavalerie, général Guillon; 8e hussards, 1re hussards de marche, 3e et 8e mixtes légers, 8e de cuirassiers et 6e de dragons de marche; brigade Collet, de réserve; 1 bataillon de marins, 2 de mobiles et un détachement de fusiliers marins. Une réserve, sous le major Effantin, composée d'une compagnie du génie, d'un bataillon de fusiliers marins, de volontaires de l'ouest, de deux escadrons de gendarmerie de marche, deux de dragons, un du 5e de hussards, deux batteries de 12 et une de mitrailleuses, une à pied de Maine-et-Loire.— Ces deux armées de la Loire, après les pertes faites depuis la retraite d'Orléans et avec les renforts envoyés, peuvent présenter en ligne, chacune, de 70 à 80 000 hommes. Colonne mobile du général Camô, détachée du 19e corps en formation à Tours; le 16e bataillon de marche de chasseurs, un régiment de marche de gendarmes à pied, le 59e de marche, les 27e et 88e de mobiles (Isère, Indre-et-Loire), et les francs-tireurs de l'Ain, 4 régiments de marche de cavalerie, un de gendarmerie à cheval, 5 batteries.

Combat de Foisnard. — Le général Camô se porte le matin sur Meung, où on lui a signalé la présence de l'ennemi. Arrivé à Foisnard, avant Meung, il trouve son régiment de gendarmerie chargé de la défense de Meung en

retraite sur Beaugency. Ce régiment a été surpris par une forte reconnaissance ennemie. Le général Camô prend une bonne position et arrête la poursuite de l'ennemi, qui abandonne Meung et n'inquiète plus ce jour-là la 2e armée. — Le général Chanzy prend ses dispositions pour la défense de Blois qu'il fait occuper par la division Maurandy, avec ordre de garnir les ouvrages et surtout le parc de Chambord, tandis que la division Barry, qui a dépassé cette ville, revient également à Blois, situé sur la rive droite de la Loire; Chambord est sur la rive gauche du fleuve. L'ennemi occupe ce côté depuis Orléans. — La 1re armée de la Loire, sous le commandement du général des Pallières, se replie sur Salbris, sauf un millier d'hommes de la 3e division du 15e corps, emmenés à Blois sur la rive gauche par le général Peytavin, *par ordre*. Cet officier général, dirigé sur Blois après le passage du pont d'Olivet, reçoit l'injonction du délégué de la guerre de rester dans cette ville pour y faire reposer les troupes de sa division qui ont marché avec lui, et bientôt ce même M. de Freycinet, *délégué de la guerre*, veut mettre le général en accusation pour n'avoir pas rejoint le corps d'armée à Salbris. Le 15e corps désorganisé, arrivé à Salbris, reçoit l'ordre de se diriger sur Gien pour y reprendre, avec le 18e, une *offensive vigoureuse*, écrit le délégué de la guerre, comme si la chose est possible, comme s'il n'est pas plus urgent de reformer, de ravitailler ce corps désorganisé par les pertes en tués, blessés, disparus, de lui donner des vêtements, des chaussures, des effets de campement! Mais non, de leurs cabinets, MM. Gambetta et de Freycinet trouvent plus simple d'envoyer des ordres qui les posent en hommes énergiques, sachant bien que ces ordres ne sont pas exécutables! En même temps, le 20e corps reçoit l'ordre de se porter d'Argent à Salbris. Ainsi

donc, sans cesse, le ministre de la guerre à Tours, au lieu de laisser l'armée se reconstituer, lui demande, et aux généraux qui la commandent, ce qu'ils ne peuvent faire, donnant ainsi beau jeu à l'ennemi.— La cavalerie allemande de la 6e division poursuit le 15e corps dans les plaines de la Sologne, vers la Motte-Beuvron, et a un court engagement. Le soir, elle trouve ce 15e corps établi d'une façon respectable à Salbris, et se retire. Le prince Frédéric-Charles, prévenu, envoie à la cavalerie une partie du 10e corps resté à Orléans.

7 *décembre.* — *Paris.* —L'armistice continue. Le général Trochu fait afficher la lettre de M. de Moltke et sa réponse. Cette communication produit peu d'effet.— Mort du général Ladreit de la Charrière. — *Province.* —La 1re armée de la Loire exécute le mouvement sur Gien. Le 15e corps, aux ordres provisoires du général d'Aurelle, au lieu d'aller se refaire à Vierzon, comme le demande le général des Pallières, à une marche en arrière de Salbris, prend ses dispositions pour rentrer en ligne à l'est, vers Gien, et y rallier le 18e corps, par suite des ordres venus de Tours. Le 20e corps quitte Argent pour venir à Salbris, faisant avec le 15e corps un chassé croisé fort inutile et pouvant être dangereux. Dans la matinée, l'avant-garde du 3e corps allemand atteint à Neroy, près Gien, l'arrière-garde du 18e corps (Bourbaki). L'ennemi est maintenu jusqu'à la nuit; le 15e corps avec le général des Pallières se met en marche pour Gien et gagne Aubigny; là, il reçoit du général en chef (Bourbaki) l'ordre de descendre au sud, sur Bourges, et d'y arriver le 9. C'est sur Bourges que Bourbaki fait replier son armée.— La 2e armée de la Loire, com mandée par un homme jeune et vigoureux, le général Chanzy, poursuivie par l'armée du duc de Meklembourg, continue son mouvement sur Blois. Elle opère des recon-

naissances sur toute la ligne et reçoit des instructions nettes et précises. — *Bataille de Beaugency*. Un engagement a lieu à Vallière entre une reconnaissance allemande de 3 à 4000 hommes et la 3e division du 21e corps, en avant de la forêt de Marchenoir. L'ennemi est rejeté jusqu'à Binas (route de Beaugency à Châteaudun). Un peu plus tard, un combat a lieu à Langlochère et à Menas à droite, sur la route de Beaugency à Châteaudun, entre la 1re division du 16e corps, la division Camô et un fort parti ennemi. La lutte dure jusqu'à la nuit. Une troisième action est engagée entre Menas et Lavallière, à Cravant, au centre, sur la même route. L'ennemi est repoussé sur tous les points. Le général Chanzy porte son quartier général à Josnes, entre Beaugency et Mer, à quelques kilomètres au nord de ces deux points.

8 *décembre*. — *Paris*. — L'armistice continue. — Départ du ballon *Franklin*, porteur de dépêches, de lettres et de pigeons voyageurs. — Reconnaissance sur Montretout d'une compagnie de mobiles bretons. — Mort de plusieurs officiers de mobiles blessés dans les combats des 29, 30 novembre, 2 et 3 décembre. Le colonel Guillot, le capitaine Bertrand, le lieutenant Sorlier, le marquis de Trécesson, adjudant-major au 111e, blessé déjà à Sedan, tué à Champigny, etc. — *Province*. — La 1re armée de la Loire continue à se porter sur Bourges. Le 15e corps, démoralisé, désorganisé, fatigué par des marches incessantes, gagne Henrichemont; le 18e abandonne Gien, que les troupes du prince Frédéric-Charles occupent; le 20e se porte d'Argent sur Aubigny. Cette armée détruit le pont de Gien et ceux sur la Loire, entre Orléans et Gien, ce qui retarde la poursuite du prince Frédéric-Charles. — La 2e armée de la Loire est attaquée dans la matinée par les troupes du Grand-duc, de Cravant (route de Beaugency) à Beaumont, à l'est de cette

route, et au nord de Beaugency.— *Bataille de Willerceau*, commencée à 8 heures par la division Collin (2e du 21e corps); toutes les troupes de la 2e armée sont successivement engagées. Cette bataille défensive dure la journée entière; les attaques de l'ennemi sont repoussées avec vigueur, mais au prix de pertes considérables. Le général de Flandres, commandant la 3e division du 17e corps, est blessé et meurt quelques jours plus tard. Chose bizarre, l'amiral Jauréguiberry, chargé de l'aile droite, du côté de Beaugency, prescrit au général Camô d'occuper fortement le ravin de Vernon et Menas, et de s'y défendre à tout prix; mais, au au beau milieu de l'action, une dépêche télégraphique de Tours prescrit au même général Camô de dégarnir ses positions pour occuper le plateau en arrière de Beaugency. Cet ordre est confirmé à 8 heures du matin par un officier envoyé de Tours. Ainsi, de son cabinet, M. de Freycinet donne des ordres à exécuter sur le terrain à 20 lieues plus loin, pendant que l'on se bat!..... La 2e armée, conduite avec une grande vigueur et une habileté incontestable par son chef, tient tête aux cinq corps engagés de l'armée allemande et du Grand-duc. Malheureusement, l'ordre ridicule envoyé de Tours au général Camô fait dégarnir Menas et Vernon, points d'appui de la droite, et Beaugency, évacué par la division de cet officier général, est occupé à la tombée de la nuit par les Allemands. La colonne Camô, en pleine déroute sur Mer, découvre la division Barry, qui, pour ne pas tomber aux mains de l'ennemi, se retire sur Blois. Prévenu le soir à 11 heures, le général Chanzy craint que ce mouvement rétrograde de sa droite n'entraîne son armée et ne démoralise ses troupes; il prescrit à l'amiral Jauréguiberry de chasser les Allemands de Beaugency à la pointe du jour, et au général Tripart, qui a pris le commande-

ment de la colonne Camô (ce dernier, blessé d'une chute de cheval, ayant quitté ses troupes), de réunir tout ce qu'il pourra de Mer à Beaugency, de se relier avec l'amiral en le soutenant, de couper le pont de Mer, si l'ennemi menace par la rive gauche, et de porter ses bagages en avant. La réoccupation de Beaugency ne peut avoir lieu. — (*Est*). Le général allemand de Zastrow reçoit l'ordre de marcher sur Châtillon-sur-Seine avec le 7e corps, moins la 14e division, et le général de Werder, d'observer de Dijon, avec le 14e corps, Langres. Tous deux doivent couvrir les communications des 2e et 3e armées (celle sur la Loire et celles au siége, devant Paris). Il leur est enjoint de se porter avec des forces suffisantes contre tout rassemblement français veillant à la sécurité des lignes de fer de Châtillon, Nuits, Tonnerre, Joigny, importants pour les lignes d'étape de la 2e armée (prince Frédéric-Charles). — (*Nord*). Le général Faidherbe laisse à Lille son chef d'état-major, les commandants de l'artillerie et du génie chargés d'organiser et d'expédier les escadrons et les batteries à l'armée, au fur et à mesure de leur formation, et avec 3 brigades (6000 combattants et 60 bouches à feu) il entre en campagne, se dirigeant sur Saint-Quentin.

9 *décembre* — *Paris*. — L'armistice cesse. Mort du général Renault, le plus ancien des divisionnaires de l'armée, connu dans l'armée française sous le nom de Renault de l'arrière-garde et réputé le plus brave soldat du monde. Mort du colonel de la Monneraye, blessé au combat du 2 (Champigny), du commandant Franchetti des éclaireurs de la Seine, du sous-lieutenant de lanciers de Castries, de M. de Sazilly, commandant une batterie de mitrailleuses. Plus de six mille lits sont mis à la disposition du gouvernement pour les blessés et les malades convalescents de

l'armée. —*Province.* — (*Loire*). Le mouvement de l'ennemi sur Tours a une grande importance surtout politique; aussi le prince Frédéric-Charles cherche-t-il à le pousser vigoureusement, persuadé d'ailleurs que les troupes françaises qui s'opposent, du côté de Blois, à la marche du Grand-duc sont à peu près ce qui reste de mieux à la délégation *fort inquiète* de son propre sort. Le prince voit juste; aussi comme il juge, non sans raison, les troupes du Grand-duc trop faibles pour atteindre le résultat projeté; comme le corps bavarois et les autres ont perdu beaucoup de monde depuis le 1er décembre, il se décide à renforcer cette armée. Dans la matinée, le roi, informé de la situation des choses sur la Loire, fait connaître au prince Charles l'importance qu'il attache au mouvement offensif sur Tours, et lui confie de nouveau la direction supérieure de toutes les opérations sur la Loire. Le prince envoie l'ordre aussitôt au 10e corps allemand, en partie dirigé vers le sud, par la rive gauche de la Loire, de se rabattre dans la direction de Meung, et au 3e corps déjà en marche sur Châtillon-sur-Loire et Briare à l'est, au delà de Gien, de revenir sur Orléans, tandis que le reste du 9e corps suivra la division grand-ducale de Hesse sur la rive droite du fleuve. — La 2e armée de la Loire livre les combats de Cernay, de la Villette, de Travers et de Villejouan en avant de Beaugency. A six heures du soir, le ministre Gambetta arrive à Josnes, au quartier général du général Chanzy, et assiste à la fin de la lutte. La situation de l'armée est exposée par le général en chef, qui réclame pour ses troupes ce qui leur manque, déclarant que bientôt leurs forces physiques trahiront le courage de ses soldats, qu'il faut prendre à l'instant ou le parti de continuer la lutte sur la rive droite, si les corps sur la rive gauche peuvent agir de leur côté et attirer sur

eux une partie des Allemands du prince Frédéric-Charles, ou se replier par Vendôme sur le Mans, pour se reconstituer derrière le Loir ou la Sarthe. Dans le second cas, on découvre Tours. On adopte cependant le second parti. Le ministre fait connaître que la délégation quitte Tours pour se rendre à Bordeaux. Chanzy, fixé sur ce qu'il a à faire, prend ses dispositions pour opérer sa retraite derrière le Loir, après avoir encore tenté *sur la Loire* le sort des armes. — La 1re armée de la Loire continue sa retraite sur Bourges, sans être trop vivement inquiétée. Le 15e corps atteint Mehun entre Bourges et Vierzon, les 18e et 20e corps sont à Vierzon. Il est clair que si, le 4 décembre, MM. Gambetta et de Freycinet n'interviennent pas pour faire contremander la retraite d'Orléans, retraite pour laquelle toutes les dispositions ont été sagement prises par le général d'Aurelle, la concentration de l'armée de la Loire a lieu à la Ferté Saint-Aubin ou à Salbris, que les 15e, 16e, 17e, 18e, 20e et 21e corps, réunis et refaits en peu de temps, recevant de Tours l'appoint de la division Camô du 19e corps en formation, se trouve en très-peu de jours en état de reprendre l'offensive, ayant plus de 200 000 hommes sous les armes. Tout cela ressort clairement des faits en eux-mêmes et d'une lettre au ministre de la guerre écrite le 29 décembre 1870 par le général des Pallières, lettre que le général a placée à la fin de son intéressant et important ouvrage; on y lit ce curieux et très-vrai passage : « Il en » découle que, pour le général en chef de l'armée de la » Loire, la plus grande faute a été d'en accepter le com- » mandement, sans avoir en main la direction stratégique » de ses manœuvres, qu'il n'aurait jamais dû se laisser » imposer par des personnages auxquels la bonne volonté » ne peut tenir lieu des connaissances spéciales, indispen-

» sables à la conduite des armées. » Le général des Pallières, excédé de cette manière ridicule de servir, envoie sa démission à l'amiral Fourichon, en lui faisant connaître les motifs qui l'y obligent, et lui rappelant qu'il appartient à l'armée de mer; le ministre Gambetta refuse de l'accepter. — (*Est*). Le général de Werder envoie le général-major de Goltz au blocus de Langres avec sa brigade, plus huit escadrons et trois batteries, et quatre bataillons de la 4e division de réserve au siége de Belfort. Il charge le reste de la division d'assurer les communications entre Belfort et Gray occupé par une brigade badoise. Deux autres brigades de cette nation (général de Glümer) restent à Dijon — (*Nord*). La 1re division du 22e corps entre à Saint-Quentin, refoulant l'ennemi, qui se retire sur la Fère et Ham.

10 *décembre*. — *Paris*. — Funérailles, aux Invalides, des généraux Renault et Ladreit de la Charrière. — *Province*. — La 1re armée de la Loire arrive à Bourges et prend position en arrière de la ville sur la gauche. La 2e armée, poursuivie très-vivement par le prince Frédéric-Charles lui-même, opère sa retraite avec beaucoup d'ordre et de sang-froid, se repliant le long de la rive droite, en échelon, et toujours combattant. A dix heures du matin, le village d'Origny, en avant de Josnes (quartier général), est repris par nous. L'armée livre les combats de Villejouan, du Coudray, qui commencent à 8 heures du matin et se prolongent jusqu'à la nuit. Les Allemands ne peuvent, malgré leurs efforts, reprendre les positions qu'ils ont perdues. Le 17e corps perd le colonel américain Burr Porter, chef d'état-major de la 3e division du 17e corps. Il meurt dans la nuit. Malheureusement aucune diversion n'est faite sur la rive gauche par la 2e armée hors d'état d'agir, et d'ailleurs n'étant pas sous la même direction. Peut-être, si les troupes

de Bourbaki se fussent montrées, on eût pu refouler le prince Frédéric-Charles. Le général Chanzy insiste pour que la 1re armée de la Loire se porte sur Vierzon, Romorantin et Blois, manœuvrant entre la Loire et le Cher, pour couper d'Orléans les troupes qui marchent sur Tours par la rive gauche, se faisant fort de contenir tout ce qui se trouvera sur la rive droite. Le ministre répond que l'armée de Bourbaki n'est pas en état de tenir la campagne pour une opération de quelque importance. Chanzy se décide alors à battre en retraite sur le Loir pour reformer ses troupes derrière cette ligne de défense, les réapprovisionner en effets et en munitions. — *Affaire de Chambord.* La division Maurandy occupe Chambord le 8 et le 9 décembre; prévenu le 10 au matin par le général Michaud, qui commande à Blois, que l'ennemi est maître de Beaugency et que la division Barry se replie sur cette ville dont la défense est des plus importantes, il retire de Chambord une partie de ses troupes, n'y laisse que les francs-tireurs Lipowsky et une brigade. Ces forces sont surprises par les Allemands. Les éclaireurs Lipowsky n'ayant pas prévenu, la brigade ne tient pas, se replie en désordre, abandonnant 5 pièces et des prisonniers. — (*Est*). Rien du côté de Dôle, Autun et Beaune. — (*Nord*). La division Lecointe se porte de Saint-Quentin sur le fort de Ham qu'elle fait capituler.

— La délégation s'établit à Bordeaux.

11 *décembre*. — *Paris*. — On organise les sorties militaires de la garde nationale. Des régiments à 4 bataillons de 500 hommes sont formés (200 000 hommes). On envoie successivement ces régiments aux avant-postes pour les habituer au feu et à la discipline. On est obligé de sévir contre plusieurs. Les 147e et 200e sont licenciés pour s'être enivrés en face de l'ennemi. Les plus mauvais sont ceux

qui ont fait le plus de bravades et de réclamations pour être conduits au feu. Un froid terrible et persistant fait endurer de cruelles souffrances à l'armée. Défense est faite aux assiégés de cesser le feu sur l'ennemi qui demande à se rendre, tant qu'il n'a pas jeté ses armes. Le plateau d'Avron est couronné d'artillerie à longue portée commandée par le colonel Stoffel. Un des officiers sous ses ordres, le capitaine Pothier, pointeur de la plus merveilleuse adresse, passe son temps à rectifier le tir et fait un mal affreux à l'ennemi. Il brûle à la gare de Chelles (à près de 8000 mètres) de grands approvisionnements amenés sur ce point par les Allemands. — *Province.* — (*Loire*). Arrivée de M. Gambetta au quartier général de la 1re armée à Bourges. Il préside un conseil de guerre dans lequel sont réunis les chefs de corps, sauf le général des Pallières, non convoqué. Malgré tout ce que peuvent dire les généraux, et Bourbaki lui-même, Gambetta prescrit impérieusement le mouvement sur Vierzon et sur Romorantin, demandé par le général Chanzy. Ce dernier, avec la 2e armée, pivote sur son aile gauche pour se porter sur Vendôme. Il désigne la position de Vendôme et la forêt de Fréteval sur le Loir, ne conservant à Vendôme, pour empêcher l'encombrement des vivres, que les vivres nécessaires à l'armée pour peu de jours. Le 10e corps allemand entre en ligne, forme quatre colonnes et se met à la poursuite des corps de Chanzy, suivi par la cavalerie du Grand-duc. Les autres troupes ennemies cantonnent. L'armée du prince Frédéric-Charles a perdu, du 7 au 10, plus de 4000 hommes. Blois est sommé de se rendre; l'ennemi veut traverser la Loire sur son pont ou sur celui d'Amboise. Il lance quelques obus. Gambetta accouru, obtient que Blois ne livre pas son pont. Le 1er corps bavarois est détaché sur Orléans pour couvrir l'aile gauche de l'armée du prince Fré-

déric-Charles, moins une brigade d'infanterie, une de cavalerie et 8 batteries toujours avec la fraction d'armée du Grand-duc. Orléans reste comme le centre des opérations des Allemands en province. Montargis est occupé par les troupes d'étape.

12 *décembre*. — *Paris*. — L'ennemi fait donner des nouvelles désastreuses de la province, en lâchant des pigeons porteurs de billets, mais personne ne se trompe sur l'origine de ces nouvelles; elles sont même peu adroites, car elles affirment que les populations rurales acclament les Prussiens. — *Province*. — (*Loire*). La 1re armée commence son mouvement et se porte à Mehun (entre Vierzon et Bourges); mais là le mouvement sur la Loire est abandonné, les grands stratégistes Gambetta et de Freycinet rappellent les troupes de Bourbaki sur Bourges pour en former l'armée de l'Est, laissant Chanzy se tirer d'affaire comme il pourra. Le général Colomb remplace au 15e corps le général des Pallières qui se retire définitivement. La 2e armée de la Loire continue son mouvement sur Vendôme. Sa droite (amiral Jauréguiberry) a une marche difficile et périlleuse, ayant à quitter la Loire et à se retirer par une plaine tellement nue qu'il est impossible de dissimuler les troupes, et où il n'y a aucune position défensive à occuper. L'ennemi entre à Mer et a deux petits engagements à Moves et à Nuiserrant; le dégel, une pluie torrentielle rendent cette journée et la marche des plus pénibles. Le général Barry est toujours à Blois, la division Maurandy à Amboise; elles doivent tenir le plus possible et se replier par Saint-Calais, entre le Mans et Vendôme, pour rejoindre Chanzy. L'ennemi commence à se douter de la retraite sur Vendôme qui découvre Tours, et voit que la 2e armée de la Loire renonce à agir avec la 1re. Le 9e corps allemand,

après s'être emparé de Chambord la veille, somme la ville de Blois et lance des partis dans la direction de Tours jusqu'à Amboise et Montrichard. Une brigade de la 6e division de cavalerie entre à Vierzon. — (*Nord*). Le général Faidherbe va reconnaître la place de la Fère occupée par l'ennemi, pour voir si on peut l'enlever ou de vive force ou par surprise. La chose est impossible, il se décide à marcher sur Amiens, en envoyant des partis exécuter des coups de main sur les convois ennemis à Chauny, Roye, etc. A la vue du 22e corps, qu'ils croient détruit depuis la bataille d'Amiens, les Allemands rappellent leur 8e corps de Normandie. Faidherbe a donc déjà obtenu une diversion assez importante. L'ennemi arrête sa marche sur le Havre, et évacue Dieppe. La 16e division allemande, dirigée sur le Havre, et la brigade de dragons de la garde entrée à Dieppe l'avant-veille, ainsi que la 15e division, se mettent en mouvement sur Amiens, par la route de Neufchâtel, de Gournay et Marseille. La 14e division allemande (Kamecke), en position devant Montmédy, ayant reçu son parc de siége, ouvre le feu contre la place. Le détachement du général Sender (deux régiments d'infanterie, deux de cavalerie, 3 batteries) est devant Mézières avec un bataillon détaché de la Fère. Le général envoie à Laon et à Soissons une garnison de deux bataillons, remplacée au siége de Mézières par des troupes de la division Kamecke. Un détachement de 3 bataillons, 1 escadron, 1 batterie, et un autre de 2 bataillons, 8 escadrons, 1 batterie, sont envoyés, par ordre du commandant de l'armée de la Meuse, sur Soissons et Compiègne.

13 *décembre*. — *Paris*. — Le dégel commence, vient adoucir les souffrances des soldats et permet d'entreprendre quelques travaux de défense sur le plateau d'Avron, pour consolider la défense de la division d'Hugues qui occupe ce

point. Le plateau a 63 bouches à feu, en partie du calibre 7, se chargeant par la culasse, fondues à Paris, réparties en plusieurs batteries. Ces pièces sont reconnues avoir une justesse de tir remarquable jusqu'à la portée de 6500 mètres; mais il arrive parfois qu'un défaut de fabrication amène l'adhérence du culot au bouton de culasse mobile, ce qui met la bouche à feu hors de service; sur 400 pièces fabriquées, 40 seulement peuvent être utilisées. — *Province.* — (*Loire*). La 1re armée a quitté Vierzon et continue sa marche pour gagner Bourges. Elle est faiblement inquiétée par quelques régiments de la 6e division de cavalerie allemande. Le 10e corps prussien occupe Blois.—Le mouvement de retraite de la 2e armée de la Loire sur Vendôme est achevé malgré un temps détestable. Seul le 17e corps a un engagement d'arrière-garde à la hauteur d'Oucques, presqu'à la croisée de la route de Blois à Châteaudun avec le chemin de la forêt de Marchenoir à Vendôme. Une section d'artillerie par son feu et la charge d'un escadron du 4e mixte léger repoussent l'ennemi. A Villetrau, quelques kilomètres avant Vendôme les Arabes du colonel Goursaud, récemment arrivés d'Algérie, ont un engagement avec les uhlans, qu'ils repoussent à l'arme blanche. — Cette belle retraite de l'armée de la Loire, de Josnes à Vendôme, est entièrement accomplie et fait le plus grand honneur aux troupes des 16e, 17e et 21e corps (généraux : amiral Jauréguiberry, de Colomb et Jaurès) et surtout au général en chef Chanzy. — Le soir, la 2e armée de la Loire occupe les positions suivantes : Quartier général à Vendôme. Droite, 16e corps, en demi-cercle en avant de la ville, sur la rive gauche du Loir, surveillant les routes de Blois et de Tours. Le 16e corps et la colonne mobile du général Camô à sa droite vers Sainte-Anne et une grande partie de sa cavalerie sur la rive

droite vers Courtiras, à la sortie de la forêt de Vendôme, au coude fait par le Loir. Le 17e corps est à gauche du 16e, de Vendôme à Pezon sur la rive droite, gardant le pont de Meslay, la voie de fer et le chemin de Marchenoir. Sa cavalerie est en arrière, à la Ville-aux-Clercs. Le 21e corps, formant la gauche de la ligne de bataille, est échelonné de Pezon à Saint-Hilaire, rive droite du Loir. La gauche est au confluent du Loir avec l'Yères. La division de Bretagne du général Goujard occupe Cloyes, entre Vendôme, Morée et Châteaudun, surveillant à l'extrême gauche les mouvements de l'ennemi aux environs de Châteaudun et de la forêt de Marchenoir. La ligne s'étend donc de Vendôme à Cloyes, sur une étendue de 20 kilomètres. La division Barry (3e du 16e corps), en retraite de Blois sur Vendôme, occupe Saint-Amand sur la ligne de fer, au-dessous de Vendôme, et a ordre d'y rester jusqu'à nouvel ordre. — La panique est à Tours. — Le chemin de fer replie son matériel. — Le général Chanzy fait évacuer sur Tours et le Mans les malades et les blessés. — (*Nord-ouest*). Des engagements ont lieu à Beaumont, à Serquigny et à Conches, non loin d'Évreux et de Dreux, entre des détachements du 8e corps allemand et des bataillons français de mobiles et de mobilisés. — (*Est*). Le général Zastrow occupe la ligne ferrée de Châtillon, Chaumont et Troyes, sur les ordres qu'il reçoit de Versailles.

14 *décembre* — *Paris*. — Les troupes se réorganisent et se reconstituent. On nomme aux vacances survenues ; 30 régiments de marche sont formés identiquement sur le même pied que ceux de l'armée. Ils sont numérotés de 105 à 128, six de 134 à 139, et un régiment de zouaves sous le n° 4. — La population civile est rationnée pour la viande. Le pain commence à être mélangé de son. — Reconnaissance faite

par l'ennemi dans la presqu'île de Gennevilliers. Elle est repoussée.— Sur 47 sœurs de charité envoyées à Bicêtre pour soigner les varioleux, onze ont succombé ; on en demande un pareil nombre pour les remplacer, trente-deux se présentent, on est obligé de tirer au sort. — *Province.* — (*Loire*). 1er *Combat de Morée et combat de Fréteval.* L'ennemi trouve moyen de dérober sa marche aux 17e et 21e corps, et, dès le matin, paraît sur le front du 21e corps, attaquant Fréteval et menaçant Morée. Fréteval est un point important. C'est là que se croisent les routes de Morée, de Châteaudun, de Vendôme, la ligne de fer et le Loir. La division Rousseau (1re du 21e corps) se porte sur Saint-Hilaire, passe le Loir, marche sur Morée et tient tête avec succès à son adversaire, la 17e division allemande, en mouvement pour s'établir, d'après ses instructions, sur la ligne d'Oucques à Morée. L'ennemi occupe Fréteval à la suite d'un long combat. Le commandant Collet des marins est tué, ainsi que son adjudant-major. L'aile droite des Allemands (Grand-duc) cherche à franchir le Loir et à tourner la gauche de Chanzy, tandis que le prince Frédéric-Charles, encore à Blois avec son 10e corps et la 1re division de cavalerie, prépare une attaque directe sur Vendôme. L'aile gauche de la 2e armée allemande opère toujours sur Tours et le Mans. Le prince Frédéric-Charles a ordre de détruire à fond les ponts de chemin de fer, afin d'empêcher toute réunion des troupes de l'armée de Bourbaki, dont l'ennemi a une véritable et sérieuse crainte. Cette armée se réorganise à Bourges, sans être inquiétée, toutes les forces du prince Frédéric-Charles étant sur la Loire. — (*Nord*). Le 22e corps français file par Bapaume, se dirigeant sur Albert et Amiens. La 15e division allemande de la 1re armée (général de Manteuffel) est concentrée sur la route de Rouen à Montdidier par

Breteuil. — Capitulation de Montmédy. —(*Est*). Le corps de Werder est rassemblé dans la région comprise entre Châtillon, Nuits et Tonnerre, prêt à commencer ses opérations offensives contre les troupes de Crémer et les bandes de Garibaldi. Voici la disposition du 14e corps allemand : la brigade combinée de Goltz avec 8 escadrons et 3 batteries bloquant Langres, la 4e division de réserve assurant les communications entre Belfort et Gray, détachant quatre bataillons au siége de Belfort, une brigade badoise à Gray, deux avec le général Glümer à Dijon, prêtes à occuper Dôle et Auxerre.

15 *décembre*. —*Paris*. — Canonnade assez vive à l'ouest et au nord. L'ennemi a évacué Chelles. Il essaye la nuit de réoccuper par surprise le plateau d'Avron, dont l'artillerie ne lui permet plus de recevoir les munitions et les vivres venant d'Allemagne par l'Est. Les Prussiens sont reçus à coups de fusil, et les batteries ayant fait de larges trouées dans le centre de leur ligne, ils fuient en désordre vers trois heures du matin. —*Province*. — (*Loire*). Le prince Frédéric-Charles prend le parti de concentrer le plus rapidement possible ses forces sur le Loir. Il donne l'ordre au Grand-duc d'observer seulement l'armée de Chanzy, de refaire ses troupes qui en ont le plus grand besoin : aux 3e, 9e corps, à la 6e division de cavalerie venant de la rive gauche de la Loire, de hâter leur marche sur Vendôme pour une attaque générale contre l'armée de Chanzy. Ce dernier adresse un ordre du jour à ses soldats leur recommandant l'ordre, la discipline, etc... L'amiral Jaurès fait détruire le pont de Fréteval par le colonel du Temple. Les dispositions sont prises pour que Vendôme, dont la défense du côté de Blois est difficile, ne soit plus le centre d'un vaste camp retranché, mais une simple tête de pont facile à évacuer si

on ne peut se maintenir sur la rive gauche du Loir. — *Bataille de Vendôme.* L'ennemi est contenu sur notre droite, en avant de Vendôme et de Sainte-Anne; mais à gauche, vers Meslay, nous sommes obligés de repasser le pont qui est brûlé, après la perte de la position de Bel-Essort. Le général Chanzy se décide, malgré la difficulté de se maintenir à Vendôme, à essayer encore de défendre cette ville le lendemain, préparant tout cependant pour se replier sur le Mans. Il prévient le ministre Gambetta.— A la 1re armée de la Loire, le détachement bavarois porté sur Gien est attaqué par des forces françaises qui l'obligent à battre en retraite. — (*Nord*). L'armée de Faidherbe donne des craintes sérieuses aux Allemands. Le général Manteuffel reçoit du grand quartier général des instructions datées du 13, lui prescrivant de porter le gros de ses forces du côté de Beauvais, bien plus dans le but de s'opposer à toute tentative sur Paris et sur les communications des armées allemandes, qu'en vue d'une occupation du nord-ouest de la France. Rouen doit rester base d'opérations et les colonnes mobiles prendre une offensive efficace contre l'armée française du Nord. La 3e brigade entre à Crèvecœur, la 29e à Gournay. — Dans l'*Est*, le général du cadre de réserve de Pointe de Gévigny et le capitaine de vaisseau Palu de la Barrière organisent dans le Nivernais, pays très-accidenté et couvert, une résistance formidable avec quelques compagnies d'infanterie de marine, quelques bataillons de mobiles, entre autres ceux du Tarn-et-Garonne, avec des francs-tireurs et des volontaires. Cette troupe disparate, mais solide, fait du Nivernais une sorte de boulevard qui empêche les Allemands de s'aventurer dans la vallée de l'Yonne. Leurs efforts s'arrêtent à la hauteur d'Avallon.

16 *décembre.* — *Paris.* — Grand conseil de guerre chez

le gouverneur de Paris. Ce dernier fait connaître son intention de tenter une attaque au nord sur le Bourget, pour enlever la ligne de défense de Blanc-Mesnil, qui lui paraît un des points les moins forts du blocus. L'exécution de ce projet est fixée au 19. — Canonnade du Mont-Valérien pour la destruction des ouvrages allemands. Un obus lancé par des bouches à feu du plus gros calibre tombe sur la terrasse de Saint-Germain. — *Province.* — (*Loire*). Le 3ᵉ corps allemand arrive à Villetrun-Coulommiers, près Vendôme. Le 9ᵉ corps allemand et la 6ᵉ division de cavalerie, venant de la rive gauche de la Loire, parviennent à mi-chemin de Blois à Vendôme. Le prince Frédéric-Charles apprend que la 2ᵉ armée française a évacué Vendôme et bat en retraite sur le Mans. En effet, le général Chanzy, reconnaissant l'impossibilité de défendre avantageusement la première de ces deux villes, fait filer les convois sur Tours et de là sur le Mans, puis il ordonne de replier les troupes qui sont encore sur la rive droite et de couper les ponts. Il se retire alors en bon ordre, vers neuf heures du matin, à l'insu de l'ennemi, qui ne paraît pas se douter du mouvement. La gare est évacuée fort heureusement, et les 16ᵉ et 17ᵉ corps continuent leur retraite sous la protection des batteries qui restent en position à la rive droite. Sur le soir, le 21ᵉ corps est forcé de livrer le 2ᵉ combat de Morée; vers trois heures, il repasse la rivière à Saint-Hilaire et rejoint les autres corps. — La 1ʳᵉ armée (Bourbaki) continue à se réorganiser à Bourges. Elle est ralliée par le 19ᵉ corps (général d'Argent), organisé à Tours, dont un détachement est avec le général Chanzy, sous les ordres du général Camô. Ce 19ᵉ corps est formé de la manière suivante : chef d'état-major, colonel Colin; artillerie et génie, capitaine de vaisseau Schvérer et lieutenant-colonel Bour-

geois; 1re division (général provisoire de brigade Bardin) : brigades Ritter et Luzeux, généraux auxiliaires; 53e et 66e de marche, 96e de mobiles (Rhône et Charente), 71e de marche, 1re et 2e légions mobilisées de la Gironde, 3 batteries et une de montagne; 2e division (Girard, divisionnaire provisoire) : brigades Robert, général auxiliaire, et de Brême, lieutenant-colonel du 65e de marche, 65e de marche, 70e de marche, 22e bataillon de marche, mobiles de la Charente-Inférieure, 1re légion mobilisée de la Seine-Inférieure, 2 batteries de 4, une de montagne; 3e division (Saunier, général de brigade) : brigades Roy et N., généraux auxiliaires; le 19e corps a 10 000 hommes encore dans le département de l'Eure et 8000 dans le Calvados, 12e régiment de chasseurs, 14 canons de divers calibres et une batterie de 4; division de cavalerie (Abdelal); brigades Kerhué, colonel du 3e hussards, et de Chanteclair, général provisoire; 3e de hussards, 4e de marche de hussards, 8e de marche de dragons, 9e de marche de cuirassiers; réserve d'artillerie : 3 batteries de 12, une à cheval de 4 et 2 batteries de mitrailleuses. — (*Nord*). La garnison allemande d'Amiens quitte la place; mais le commandant de la citadelle déclare que si les Français entrent, la ville sera brûlée. Le général Manteuffel concentre ses forces vers Montdidier et Breteuil, routes de Compiègne et de Beauvais, au sud-est. — (*Est*). Le général Zastrow (7e corps), sur l'ordre du grand quartier-général reçu la veille, se porte avec toutes ses forces de Châtillon-sur-Seine sur Auxerre; le général de Werder fait relever la brigade badoise à Gray par des troupes de la 4e division de réverve, et envoie cette brigade à Semur, à l'ouest de Dijon. Les reconnaissances allemandes rencontrent à Nuits, au sud de Dijon, la division de Crémer forte de 10 000 à 12 000 hommes avec 20 bouches à feu. A la

suite d'un combat acharné de cinq heures, après avoir perdu un millier d'hommes, l'ennemi entre à Nuits.

17 *décembre.* — *Paris.* — Arrivée de pigeons voyageurs apportant de Tours les nouvelles de la reprise d'Orléans par les Allemands, de l'occupation des villes d'Amiens et de Rouen dans le nord, du partage en deux armées de l'armée de la Loire, une sous Bourbaki se réorganisant à Bourges, l'autre sous Chanzy en retraite sur Vendôme. Il ne peut plus rester aux Parisiens l'espérance, pour l'instant, d'être délivrés, ou même aidés dans leurs efforts par les armées de la province; l'idée d'une trouée doit être ajournée; mais la ville de Paris peut faciliter la reconstitution des armées de la province en retenant sous ses murs le plus de forces allemandes qu'elle pourra; pour cela, le gouverneur peut, utilisant les bras des nombreux terrassiers et travailleurs qu'il possède dans la garde nationale sédentaire et sans nuire à ses corps actifs, faire ouvrir des boyaux de tranchée, cheminer sur les lignes du blocus, et opérer comme les Russes l'ont fait contre nous devant Sébastopol; mais M. le général Trochu est trop indécis pour prendre un parti, il ne sait que croiser le fer, non pour se fendre à fond, mais pour rompre aussitôt. En province, ce sont les avocats stratégistes qui nous perdent, à Paris nous sommes les victimes du professorat militaire. — *Province.* — (*Loire*). Le général Ferri-Pisani de l'artillerie, revenu d'Algérie à Angers où il a six à sept mille hommes, le général de Curten à Poitiers reçoivent l'ordre de se porter sur Tours d'abord, et au delà sur les armées de la Loire. Le général Bourbaki, avec quelques troupes de sa 1re armée de la Loire, fait une démonstration sur Vierzon et Romorantin, pour venir en aide à la 2e armée de Chanzy. En effet, cette démonstration arrête la marche de l'ennemi sur

Tours par la rive gauche de la Loire. Le général Bourbaki propose à Gambetta, alors à Bourges, un plan d'opérations dans l'Est. Ce plan consiste à faire passer la Loire en aval de Nevers à la 1re armée, à remonter vers Montargis, à gagner de là la forêt de Fontainebleau, tandis que les bandes de Garibaldi, les mobiles de Bressolles et les mobilisés de Crémer, à Dôle, Lyon et Beaune, agiront de concert, dans la direction de Dijon et de Gray, pour opérer une diversion et faire lever le siége de Belfort. Gambetta consulte son *alter ego* militaire, M. de Freycinet, *qui fait étudier le plan dans ses bureaux* (c'est M. de Freycinet lui-même qui le dit (1), et soumet au ministre beaucoup d'observations. Ainsi voilà le plan d'un véritable homme de guerre passant aux alambics de M. Gambetta, de M. de Freycinet, et enfin des commis de M. de Freycinet. Ces observations, du reste, disons-le franchement, ne paraissent pas sans valeur; bref, le plan Bourbaki est modifié ainsi qu'il suit · Le 15e corps séparé des 18e et 20e corps; ces deux derniers portés rapidement à Beaune par les voies ferrées; plus de marche immédiate et directe vers Paris; les 18e et 20e corps opérant avec Garibaldi et Crémer, et destinés à s'emparer de Dijon, tandis que Bressolles et l'armée de Lyon, amenés à Besançon par le chemin de fer, compléteront, avec la garnison, une force de 45 000 combattants joints aux 70 000 de Bourbaki, Garibaldi et Crémer. Levée du siége de Belfort par ces deux masses, coupant les communications de l'ennemi avec l'Allemagne; combinaison d'une action avec Faidherbe et marche de tous ces corps réunis pour opérer le ravitaillement de Paris et en briser la ligne de blocus; le 15e corps ayant pour mission spéciale de couvrir Bourges

(1) Page 220 de *la Guerre en province*.

et Nevers, en occupant Vierzon et la Forêt, relevé après la formation du 25e et allant grossir l'armée de l'Est. Nous ne faisons qu'exposer le plan Freycinet, qui est adopté et dont l'exécution doit commencer le 20 décembre.— Le 3e corps allemand rétrograde sur Mer, la 6e division de cavalerie est cantonnée à Coulmiers. Le 10e corps et la 1re division de cavalerie continuent la poursuite contre Chanzy, avec mission de détruire les chemins de fer de Tours à Angers, de Tours au Mans, enfin de Tours à Poitiers, s'ils parviennent à occuper Tours. La fraction d'armée du Grand-duc et la 5e division de cavalerie poursuivent également la 2e armée de la Loire, avec ordre de débarrasser le pays de Châteaudun des corps francs et de gagner ensuite Chartres. Le 9e corps allemand arrive à Orléans dans l'après-midi, où il s'arrête. — (*Nord*). L'armée de Faidherbe s'établit sur la rive droite de la Somme, entre Corbie et Péronne. Le général reconnaît les positions et s'approche de la ville d'Amiens, ce qui fait jeter quelques obus par la citadelle. Le quartier général est à Corbie. — (*Est*). Les troupes allemandes dans l'Est, sous le commandement du général de Werder, sont : la 13e division d'infanterie (de Glümer) : 19 bataillons, 4 escadrons, 1 bataillon du génie, 1 du train, 48 bouches à feu : total, 18000 combattants, 48 pièces; le 14e corps (de Werder), division grand-ducale badoise (de Beyer) à 3 brigades : 23 bataillons, 20 escadrons de dragons, 72 pièces; en y comprenant les troupes combinées prussiennes du général de Goltz (brigade d'infanterie et brigade de cavalerie), total, 30 000 hommes et 48 canons; la 1re division de réserve (général de Treskow) : 18 bataillons, 4 escadrons et 36 bouches à feu, 12 000 combattants; la 4e de réserve, 16 000 hommes et 36 canons; total général : 75 000 combattants et 192 bouches à feu. Sur ce côté du

territoire, nos forces, jusqu'à l'arrivée de l'armée de l'Est, sont : une douzaine de mille mobilisés du général Crémer, et 12 à 15 000 miliciens de Garibaldi. A Pesmes, entre Gray et Dôle, les détachements du général de Schmeling replient sur Dôle 5 à 6000 Français. L'organisation des mobilisés et de l'armée de Lyon du général Bressolles commence à donner des craintes à l'ennemi.

18 *décembre*. — *Paris*. — Le général Vinoy, appelé chez le gouverneur, reçoit de lui la mission, avec son armée, de faire le lendemain 19 une démonstration dans la direction d'Avron, pendant que la 2e armée à gauche agira sur le Bourget. Il doit avoir sous ses ordres des bataillons de ligne et de mobiles, et comme réserve des régiments nouvellement formés de gardes nationaux. — *Province*. — (*Loire*). La 1re armée reste en organisation à Bourges, sans être inquiétée, se préparant au mouvement sur l'Est; la 2e armée continue sa retraite sans voir l'ennemi. Chanzy met son quartier général à Artenay (route du Mans à Saint-Calais, à quelques kilomètres de la première de ces deux villes). Le général Barry s'établit à Jupilles, à Chahaignes et à la Châtre, près Château-du-Loir, reliant les troupes échelonnées de la Loire au Loir, couvrant le chemin de fer du Mans. — Le duc de Mecklembourg passe le Loir à Cloyes avec la 5e division de cavalerie. Le général Voigts-Rhetz, avec 15 bataillons, 12 escadrons et 9 batteries, laissant à Vendôme le reste de son 10e corps, sous le commandement du général Kraatz-Koschan, ainsi que la 1re division de cavalerie, commence son mouvement sur Tours. — (*Nord*). Les troupes allemandes détachées du siége de Paris sur Compiègne et Soissons, rentrent aux lignes d'investissement. — (*Est*). Le général de Goltz, en marche de Dijon sur Langres, a une affaire avec quelques détachements fran-

çais cantonnés au nord de cette place, qu'il reconnaît impossible à enlever et pour la soumission de laquelle il faut du gros calibre et un bombardement. Elle a 12 à 15 000 hommes de garnison. Langres est le foyer, le point d'appui de la résistance pour cette partie du territoire, le point de départ des incursions incessantes dirigées contre les lignes d'étape allemandes. L'ennemi a donc un grand intérêt à s'en emparer. Le général de Goltz demande des pièces de siége à Strasbourg.

19 *décembre.* — *Paris.* — Perquisitions à domicile faisant découvrir des quantités considérables d'approvisionnements qui sont requis. — Le dégel fait ajourner au 21 l'opération contre le Bourget. Le gouverneur envoie des instructions détaillées aux généraux Ducrot et Vinoy; ce dernier transporte son quartier général au fort de Rosny, à l'est de Paris. La 2e armée reste immobile. — *Province.* — (*Loire*). La 1re armée de la Loire est toujours à Bourges, préparant son mouvement vers l'Est. La 2e armée échappe une troisième fois à l'ennemi par une habile retraite, et s'approche du Mans, dont le général Chanzy et les officiers de son état-major reconnaissent les environs de grand matin. Il détermine les emplacements que les divers corps devront occuper le lendemain, et donne ses ordres en conséquence. L'armée du prince Frédéric-Charles, fatiguée, épuisée comme celle de Chanzy, a besoin de repos. Les 3e et 9e corps, la 6e division de cavalerie sont cantonnés à Orléans et autour de la ville. La cavalerie parcourt la Sologne. — (*Nord*). La 16e division allemande se déploie de Conty à Breteuil, ligne sur laquelle se trouve alors le 8e corps et la 3e division de cavalerie. Une brigade d'infanterie, un régiment de cavalerie et 2 batteries gardent Amiens. — (*Est*). Les mouvements de troupes allemandes sur Auxerre continuent.

20 *décembre.* — *Paris.* — Nouvelles instructions envoyées aux généraux par le gouverneur pour l'opération du lendemain. — Le général Vinoy constate que les travaux du plateau d'Avron livrés à des ouvriers terrassiers payés à la journée ont été exécutés avec une grande lenteur. En outre, le sommet du plateau a été déboisé pour le chauffage de la troupe. — Le plateau est armé d'un grand nombre de batteries. Le total de l'artillerie du plateau d'Avron est de 43 bouches à feu sous les ordres du colonel Stoffel. Cette artillerie doit appuyer le mouvement de l'armée de Ducrot, le général Favé doit commander celle de l'armée de Vinoy, renforcée de trois batteries de campagne. La 2e armée opère pendant toute la journée son mouvement, se dirigeant de ses positions de Vincennes par le chemin de ceinture, pour gagner Drancy en passant par Rosny-sous-Bois. Le gouverneur s'établit au fort d'Aubervilliers. Ces mouvements de troupes ont lieu en plein jour, à la vue de l'ennemi, auquel ils servent en quelque sorte de *garde à vous.* Les Allemands, comme toujours, savent ce que nous faisons, tandis que nous ne savons rien de ce qu'ils font, leurs troupes étant sagement dérobées à nos regards par les hauteurs qui masquent leurs travaux. Il y a plus, la veille, on a annoncé à son de trompe que les portes de l'enceinte seront fermées, et ce jour-là le rapport militaire prévient que le gouverneur est parti pour se mettre à la tête de l'armée, des opérations importantes devant commencer le lendemain 21, à la pointe du jour. Certes il est difficile de dire en meilleur français, non pas comme à Fontenoy : « A vous, messieurs des gardes anglaises », mais bien : « A vous, messieurs les Allemands. » En outre, le rapport ajoute que plus de cent bataillons de la garde nationale mobilisée sont hors de Paris pour prendre part à l'action. Décidément, pour M. Trochu, où il y a du

mystère il n'y a pas de plaisir. — *Province.* — (*Loire*). Combat de Monnaie, près Tours.—Le général de Voigtz-Rhetz, en marche de Vendôme sur Tours, rencontre à Monnaie, à moitié chemin de Château-Renault à Tours, quelques milliers de mobilisés mal équipés, mal armés, commandés par le général Ferri-Pisani. Il les rejette facilement en désordre sur la ville, mais n'y entre pas avec eux. La 1re armée commence l'embarquement de ses troupes pour l'Est dans d'assez mauvaises conditions, les états-majors n'étant pas d'accord avec les administrations des chemins de fer. La 2e armée occupe autour du Mans et dans la ville les positions qui lui sont assignées. La température est glaciale, la neige tombe, le pays offre peu de ressources, la marche est difficile, mais l'ennemi a cessé la poursuite ; les hôpitaux et ambulances sont encombrés de malades et de blessés. La ville est envahie par les fuyards, les corps francs, et ne peut être encore évacuée malgré les ordres donnés. — (*Nord*). Une reconnaissance ennemie de 2000 hommes, envoyée d'Amiens sur Albert, au nord, est signalée du côté de la forêt de Quérieux ; attaquée par le 18e de chasseurs et le 33e de ligne, elle se replie sur Amiens. Le général Faidherbe se trouve sur l'Hallun à la tête de 4 divisions bien complètes ou 8 brigades à 4 bataillons de troupes et trois de garde mobile, ou sept bataillons par brigade. Seule la 4e division n'a que des gardes nationales mobilisées. L'artillerie de cette petite armée est de 78 bouches à feu, dont 12 de montagne. La cavalerie consiste en deux escadrons de dragons. — (*Est*). Le général Zastrow entre à Auxerre avec 9 bataillons, 10 escadrons et 6 batteries, et jette des détachements vers la Loire.—Création de six dépôts de malades et blessés convalescents à Nantes, Bayonne, Toulouse, Montpellier, Perpignan et Nice. —Suppression des congés dits de convalescence.

21 *décembre. — Paris. — Bataille du Bourget. — Combats de la Ville-Évrard et de Maison-Blanche. — Démonstration sur Montretout. — Buzenval.* — A sept heures du matin, l'opération commence sur trois points à la fois. A l'ouest, du côté du Mont-Valérien, le général Noël fait une forte démonstration sur Montretout, Buzenval et l'île Chiard; au nord, le général Ducrot fait attaquer le Bourget; à l'est, le général Vinoy se reporte sur la Ville-Évrard et Maison-Blanche. L'attaque du centre est la principale; les marins de l'amiral la Roncière, sous le commandement du commandant Lamothe-Teniet, enlèvent le Bourget par le nord et doivent être soutenus au sud par une colonne de mobiles et de troupes de ligne. Cette seconde colonne ne donne pas, en sorte que bientôt les braves marins sont forcés de se replier, emmenant des prisonniers, mais laissant la moitié de leur monde hors de combat dans le village. Le général Ducrot, voyant la retraite des marins, fait canonner le Bourget par son artillerie et par un vagon blindé amené sur la route de Lille. Il eût été plus logique, ce semble, de démolir le Bourget à coups de canon avant de lancer les colonnes d'attaque. Depuis longtemps déjà, d'ailleurs, le canon d'Aubervilliers aurait dû raser cette localité au point de vue d'une habile défense et la rendre inhabitable. Un peu plus à l'est, les troupes de Ducrot s'emparent de Drancy et de Groslay, entre le Bourget et Bondy et sur la route des Petits-Ponts; à l'est, le général Vinoy, ayant pris de promptes et habiles dispositions, s'empare facilement de la Ville-Évrard et de Maison-Blanche; son attaque est protégée par le canon de Nogent et du plateau d'Avron et par les batteries de l'amiral Saisset, qui mitraillent le Raincy, où sont les réserves allemandes. Le combat dure toute la journée et tourne à notre avantage, mais il est comme toujours sans résultat. A la Ville-Évrard, que le géné-

ral Blaise a fait la faute de ne pas faire fouiller, des soldats allemands cachés dans les caves font un hurrah en entendant au-dessus d'eux le combat d'une de leurs brigades, au commencement de la nuit, et causent une panique. Le général Blaise s'y porte à la tête de sa brigade et tombe mortellement atteint. Le général Vinoy envoie l'ordre au général Malroy de garder du côté de la Ville-Évrard ses positions, et d'attendre le jour. L'ennemi ne tarde pas à disparaître.—Pendant la nuit, le 200ᵉ bataillon de garde nationale fuit en désordre jusqu'à Montmartre. M. Duruy, fils de l'ancien ministre, chef d'escadron d'état-major de la garde nationale, est grièvement blessé près du général Clément Thomas.—Les bataillons de mobiles ont quatre officiers tués, les capitaines Berthier et Dufour, le sous-lieutenant Bury et l'aumônier Gros, et quatre blessés; quatre officiers de marine sont également mis hors de combat. — *Province.* — (*Loire*). Les têtes de colonne du général Woigtz-Rhetz arrivent devant Tours. Au pont sur la Loire, un coup de feu est tiré sur les uhlans d'avant-garde. Une batterie allemande s'établit sur le haut de la Tranchée et lance quelques obus sur la rue Royale. L'un de ces projectiles atteint la mairie, un autre emporte la tête d'un journaliste de la ville. Le maire fait arborer le drapeau blanc. Le général allemand n'occupe pas Tours, et d'après ses instructions, détruit, à Mettray, le chemin de fer du Mans. Il s'établit ensuite dans des cantonnements désignés : à Blois et à Herbault. — La 1ʳᵉ armée de la Loire embarque ses troupes et le matériel des 18ᵉ et 20ᵉ corps, le 15ᵉ reste à Bourges; la 2ᵉ armée occupe au Mans les positions suivantes : 21ᵉ corps, la droite à l'Huisne, la gauche à la Sarthe, couronnant les crêtes qui d'Ivré-Lévêque aboutissent à Savigné (quartier général de l'amiral Jaurès), à Sargé, route de Bonnétable;

le 17e corps, de Saint-Saturnin à Conlie (quartier général au château de Lépine, entre les routes de Laval et de Conlie); le 16e corps, la droite à la Sarthe, la gauche à l'Huisne face au sud (quartier général à Pontlieu, sur la rive droite de l'Huisne, près le Mans et le confluent des deux rivières). De cette façon, les crêtes sont occupées tout autour du Mans, dont la défense est consolidée par quelques ouvrages de campagne faits par les troupes. Dans le Mans, on ne laisse que les grands services, et pour garnison les deux régiments de gendarmerie à pied et à cheval du général Camô. Le général Négrier commande la ville et le département. Le général Ferri-Pisani, qui, avec ses mobilisés, s'est replié sur Langeais après le combat de la veille; le général de Curten, en marche de Poitiers sur Tours avec une vingtaine de mille hommes, reçoivent l'ordre de se porter sur Château-la-vallière, position centrale d'où ils peuvent protéger le chemin de fer de Tours au Mans et menacer l'ennemi s'il tente de descendre dans le val de la Loire. Ces deux généraux passent sous le commandement du général Chanzy. — (*Nord*). Le général de Manteuffel rappelle sur Amiens toutes ses forces. La 16e division s'établit à l'ouest, la 15e à l'est. La cavalerie pousse des reconnaissances sur la Somme et sur les routes du nord et du nord-ouest (Abbeville et Doulens). Quelques affaires d'avant-poste ont lieu sur les bords de la Somme du côté de Bray (route d'Albert à Montdidier). L'ennemi est en force et s'apprête à livrer bataille.

22 *décembre*. — *Paris*. — Le rapport militaire informe le public que la journée du 21 n'est que le commencement d'une série d'opérations pour lesquelles sans doute M. Trochu a *son plan;* mais, en attendant, les troupes restent partout l'arme au bras, comme après Champigny, et le froid

devient de plus en plus intense. Le gouverneur, paraît-il, espère voir l'ennemi venir attaquer l'armée de Ducrot qui est en position pour résister; mais les Allemands ont, eux, un plan plus sérieux et mieux approprié aux circonstances que celui de M. Trochu, de sorte qu'ils restent dans leurs lignes et nous laissent dans les nôtres. — *Province.* — (*Loire*). L'ennemi cherche à savoir ce que devient la 1re armée de la Loire; mais les bandes de francs-tireurs qui se montrent partout en Sologne empêchent sa cavalerie de dépasser Vierzon, route d'Orléans à Bourges, et Aubigny-Ville, route de Gien à Bourges. Quoique l'embarquement des troupes de la 1re armée laisse à désirer, une partie cependant est déjà en route vers l'Est. La 2e armée se retranche au Mans et hâte sa réorganisation. La délégation de Bordeaux fait de louables efforts pour renforcer cette armée et pourvoir à ses besoins. Le capitaine d'état-major de Boisdeffre, aide de camp du général Trochu, parti le matin sur le ballon *Lavoisier*, apporte au général Chanzy des nouvelles de Paris et des communications verbales du gouverneur. Trochu donne des détails assez vrais sur la situation de Paris et ne laisse pas ignorer qu'après le 20 janvier, les vivres manquant, il faudra songer à traiter; qu'une trouée est difficile, si on ne trouve pas, à quelques lieues, un ravitaillement en munitions de guerre et de bouche; que les opérations continueront, mais sans chance de donner un résultat décisif; que Paris ne peut être débloqué autrement que par le concours des armées de la province, concours énergique et immédiat. Le général Chanzy fait connaître tout cela au ministre Gambetta et le prévient qu'il a mis deux généraux, de Jouffroy et Rousseau, à la tête de deux colonnes, la première ayant mission de marcher sur Château-Renault et de couvrir le chemin de fer du Mans

à Tours, de déblayer la rive droite de la Loire; la seconde de marcher par la Ferté-Bernard et Nogent-le-Rotrou avec des instructions analogues. Il demande au ministre de le tenir au courant des mouvements des armées de Bourbaki et de Faidherbe. — (*Nord*). Les huit brigades de l'armée du Nord sont fractionnées en deux corps, le 22e et le 23e, de deux divisions chacun, avec six batteries : 22e corps, général Lecointe; 23e corps, général Paulze d'Ivoy; chef d'état-major général, le général de division Farre; deux cent quatre-vingts officiers évadés de captivité sont incorporés dans cette armée, dont ils forment les meilleurs éléments. — (*Est*). L'ennemi apprend le mouvement de Bourbaki sur l'Est et envoie l'ordre à de Werder de se replier sur Chaumont dans la Haute-Marne, au nord de Langres, et de s'y faire rallier par le général de Goltz alors devant Langres, pour agir ensuite de concert avec Zastrow, en prenant l'offensive, si notre armée de l'Est essaye de débloquer Belfort.

23 *décembre*. — *Paris*. — L'inaction continue, le soldat se décourage, se dégoûte à la suite de deux nuits cruelles passées en plein air sous une bise glaciale; impossible de travailler la terre durcie par la gelée. — Deux bataillons de la brigade Blaise, de ceux qui se sont laissés aller à la panique de la nuit du 21 au 22, sont envoyés au Moulin-Saquet. Passés en revue par le général Vinoy, ils voient plusieurs de leurs officiers désarmés en présence de la troupe et traduits devant les conseils de guerre. Exemple fait avec beaucoup d'à-propos. — *Province*. — (*Loire*). L'ennemi pousse une reconnaissance jusqu'à Aubigny-Ville et apprend que les troupes de la 1re armée ont été, de Bourges et de Nevers, dirigées vers Châlons-sur-Saône. La 2e armée est toujours au Mans, où elle se réorganise. Le général Chanzy, sollicité par

le prince de Joinville de servir en volontaire sous le nom de colonel de Lutherod, y consent, mais sous la condition que le ministre Gambetta sera consulté; le ministre de la république, dont la devise est : *Liberté, égalité, fraternité*, refuse à un ancien soldat de défendre sa patrie : ce soldat est un prince. Le noble enfant de la France, le vainqueur d'Ulloa, est arrêté au Mans par ordre de M. Gambetta et ramené à Saint-Malo, puis embarqué pour l'Angleterre. — *(Nord). Bataille de Pont-Noyelles.* Vers neuf heures du matin, l'ennemi se porte en force sur le centre des positions de l'armée du Nord; le 8e corps allemand (de Gœben) par les routes de Corbie, d'Albert d'une part, et d'Acheux d'une autre, venant d'Amiens, 24000 fantassins, 1200 cavaliers, 90 pièces. La partie du 8e corps cherchant à tourner la droite de Faidherbe par Acheux est la 16e division allemande. Une brigade de cavalerie relie les deux fractions du 8e corps. Une brigade d'infanterie, deux batteries et quatre escadrons et les troupes de Rouen, quatre bataillons, forment la réserve. Total, 35 à 36000 combattants. L'action s'engage sur une ligne courbe de 12 kilomètres. La lutte est partout à notre avantage; vers quatre heures, le général Faidherbe ordonne une attaque générale des villages, combinée avec un mouvement tournant. Le 46e de mobile (commandant Boitelle) enlève le village de Barlincourt et s'y maintient. L'armée combat jusqu'à la nuit et couche sur le champ de bataille, par un froid de 8 degrés, sans bois et avec du pain gelé.—Troupes françaises ayant pris part à la bataille de Pont-Noyelles : 1re division d'infanterie (Lecointe), 1re brigade (colonel Derroja); 2e de marche de chasseurs, 1er et 2e de marche du 75e, 1er bataillon de marche du 65e; 67e de marche, 5e, 6e, 7e bataillons de mobiles du Pas-de-Calais; 2e brigade (colonel Moynier) : 17e de marche de chasseurs, 1er et 2e ba-

taillons de marche du 24e, 1er bataillon de marche du 64e, 68e de marche, 46e de mobiles (1er, 2e et 3e bataillons du Nord, commandant Boitelle), trois batteries, six bouches à feu de 8 et 12 de 4. 2e division (général Paulze d'Ivoy) : 1re brigade (colonel du Bessol), 20e de chasseurs, 1er et 2e bataillons du 13e de ligne, un bataillon d'infanterie de marine, 69e de marche, mobiles du Gard (2e, 3e et 8e bis bataillon), 44e de mobiles; 2e brigade (colonel Thomas) : 18e de marche de chasseurs, 1er et 2e bataillons du 91e de ligne, un bataillon du 32e, mobiles de la Somme et de la Manche, une batterie de 12, deux de 4. 3e division (amiral Moulac) : 1re brigade (capitaine de vaisseau Payen), 19e de marche de chasseurs, trois bataillons de fusiliers marins, 48e de mobiles du Nord; 2e brigade (commandant de la Grange) : 1er bataillon des mobilisés du Pas-de-Calais, 47e de mobiles du Nord, 48e bis des mobiles du Nord. Pertes, 141 tués, dont 5 officiers, 905 blessés, dont 45 officiers, quelques centaines de prisonniers. L'ennemi a plus de trois mille hommes hors de combat.

24 décembre. — *Paris.* — Tout travail de terrassement est devenu impossible; de nombreux cas de congélation se produisent sous l'influence d'un froid de 15 degrés dans la plaine dénudée d'Aubervilliers où souffle une implacable bise du nord-est. Le moral de l'armée est atteint très-sérieusement; devant cette grave situation, qu'il eût été si facile de prévenir, il est décidé que les troupes avancées seront cantonnées et abritées. Les mobilisés restés en arrière ont pu se loger dans les villages, ils cèdent leur place aux troupes de ligne et rentrent dans Paris; mais ils ont dévasté et brûlé tout ce qui leur est tombé sous la main, les abris qu'ils laissent sont à jour. Les soldats démolissent les toitures pour se chauffer. Le général Trochu s'empresse de

dire à la population de Paris que, d'accord avec la garde nationale et les troupes, il persévère dans la résolution de continuer la défense jusqu'à la victoire définitive qui ne peut manquer de couronner ses efforts. Tout cela ce sont phrases creuses, comme toujours. Il n'en est pas moins vrai que les faits sont là et disent que les effectifs des défenseurs sont diminués d'un bon quart et que le soldat est entièrement démoralisé. Tout ressort paraît brisé chez lui. Enfin, chose inouïe jusqu'alors, des désertions se produisent. Impossible de montrer plus de maladresse que le véritablement *excellent* Trochu. Que n'ést-il général au lieu d'être professeur! — Funérailles du général Blaise. — Le calme est rétabli sur le plateau d'Avron. — *Province.* — (*Loire*). Les troupes de la 1re armée commencent à débarquer à Chagny et à Beaune. Celles de la 2e armée sont stationnaires au Mans, où elles reçoivent des renforts. — (*Nord*). Au point du jour, les deux armées de Manteuffel et de Faidherbe se retrouvent en position, bec à bec. Le premier se borne à se maintenir sans attaquer, le 2e se replie sur la Scarpe, entre Arras et Douai, pour y prendre des cantonnements plus forts.

25 *décembre.* — *Paris.* — Grand conseil de guerre au fort d'Aubervilliers, la délibération est secrète. Les troupes sont laissées dans la plaine, en butte au froid le plus rigoureux. On aperçoit l'ennemi transportant des bois pour l'établissement de plate-formes pour mortiers. — *Province.* — (*Loire*). L'ennemi entre à Briare au sud-est de Gien, et trouve cette ville inoccupée. La 2e armée consolide sa défense au Mans. Le général Chanzy est bien secondé par le général Négrier, du cadre de réserve, qui commande le département. — (*Nord*). Le 23e corps (Faidherbe) continue son mouvement sur la Scarpe, et cantonne à Bapaume,

suivi de loin par la cavalerie du prince Albrecht de Prusse arrivé la veille, qui se montre à Albert. — (*Est*). Le général de Zastrow reçoit l'ordre à Auxerre de se rabattre sur Châtillon-sur-Seine. Ainsi le grand quartier général allemand fait remonter dans l'*est*, vers le nord, toutes les forces aux ordres de Werder. Voyant que cet officier général va avoir affaire à l'armée de Bourbaki, et apprenant que le ministre Gambetta est à Lyon pour y hâter l'organisation du corps Bressoles, Werder concentre ses troupes. M. de Moltke agit d'une façon inverse à celle adoptée sur la Loire par M. de Freycinet.

26 *décembre*. — *Paris*. — Trois bataillons de garde mobile, deux de la Seine et un d'Ille-et-Vilaine, sont dirigés sur le parc de la Ville-Évrard pour en abattre le mur, ce que cette troupe parvient à faire. — *Province*. — (*Loire*). La 1re armée (Bourbaki), 18e corps (Pilatrie), 20e corps (Clinchant) devient armée de l'*Est*. Le 15e corps (Colomb) est à Bourges et n'appartient plus à aucune armée. — La cavalerie ennemie pousse en Sologne des reconnaissances qui lui font connaître le départ pour l'Est de deux des corps de Bourbaki et la forte occupation de Bourges par le 15e corps. — Rien à la 2e armée de la Loire. — (*Nord*). Le général Faidherbe embarque le 23e corps sur le chemin de fer de Bapaume à Arras et Douai, et l'établit en cantonnement derrière la Scarpe. L'ennemi arrive à Bapaume, Achiet et Bucquoy. — (*Est*). Le gouverneur allemand de l'Alsace reçoit l'ordre de concentrer sous Belfort huit bataillons, deux escadrons et deux batteries de landwehr, pour y être à la disposition du général de Werder. Ce détachement est mis sous les ordres du général de Deschütz.

27 *décembre*. — *Paris*. — Centième jour du siége; dès l'aurore, l'ennemi démasque, avec sa méthode ordinaire, des

batteries Krupp de gros calibre et commence le bombardement maladroitement annoncé par le gouverneur, comme si les Parisiens ne s'en apercevraient pas assez vite. L'assiégeant passe donc de la défensive à l'offensive. Le tracé et la disposition des travaux de l'assiégeant savamment conduits, la forme du terrain habilement utilisée, nous laissent voir bientôt des batteries de gros calibre s'étendant du parc du Raincy au delà de Noisy-le-Grand, sur un arc de 14 kilomètres. Au Raincy, trois batteries tirent sur le fort de Rosny; trois autres, au-dessus de Gagny, tirent sur le plateau d'Avron; deux à Chelles tirent à plus de 5000 mètres, enfilant l'éperon du saillant du plateau, les batteries et les tranchées. Trois encore, à Noisy-le-Grand, contre-battent le fort de Nogent. Avron subit le feu de quatorze batteries, environ 60 pièces. Bientôt le plateau, dont on est maître depuis un mois, que l'on n'a pas su rendre inexpugnable, devient inhabitable pour nous. Trochu croit d'abord à une attaque sur la droite de Ducrot. Un obus pénètre dans une maison d'Avron où déjeunent les officiers du 6e bataillon de mobiles de la Seine, blesse le commandant, tue l'aumônier et quelques officiers. L'artillerie française essaye de lutter, mais le feu de ses quarante-trois pièces est bientôt éteint. L'infanterie est écrasée; impossible à un homme de paraître au dessus de la neige sans être aussitôt balayé. Le général d'Hugues est obligé de quitter son quartier général, qu'il transporte à Neuilly-Plaisance. — *Province.* — (*Loire*). Engagement de la cavalerie ennemie près de Bourges avec des troupes du 15e corps. Les Allemands sont repoussés. Un détachement dirigé de Vendôme, dans la vallée du Loir, se heurte à Songé, entre Montoire et Poncé, sur le ruisseau de Broye, à des forces supérieures, et bat en retraite en perdant une centaine

d'hommes. Le général de Curten s'établit à Neuillé-Pont-Pierre pour protéger la ligne ferrée de Tours au Mans. Il se relie par sa gauche avec les troupes du général Barry qui gardent les passages du Loir, de Pont-de-Braye au Ludes. Le général Cléret (officier de marine en retraite), remplace le général Ferri-Pisani malade, et s'éclaire sur Monnais et Blois par les escadrons du 8e de hussards et les chasseurs d'Afrique du colonel Lacombe. Il a des postes à Notre-Dame d'Oi, près Tours. — Beau *combat de Saint-Quentin*, près Montoire. Le général de Jouffroy se porte en deux colonnes de Bessay et de Lavenay sur Montoire afin de surprendre un détachement prussien parti de Vendôme pour opérer contre Songé. — Il rejoint l'ennemi à Saint-Quentin, le rejette sur Montoire. Les mobiles du Lot (70e régiment) poursuivent l'ennemi, le poussent à la baïonnette une lieue au delà de Montoire, sur la route de Château-Renault, lui enlèvent des voitures, des caissons et des prisonniers. — (*Nord*). L'ennemi fait cerner la petite place forte de Péronne par le détachement du général Senden, appelé de Rouen pour la bataille de Pont-Noyelles, et par la 3e brigade d'infanterie, quatre escadrons et deux batteries (réserve de l'armée). — (*Est*). Le détachement de landwehr du général Debschütz est réuni à Delle, au sud-est de Belfort. Le général de Werder évacue Dijon et rassemble à Vesoul la brigade combinée de Goltz, ainsi que la division badoise. — L'armée de Bourbaki commence à arriver par le chemin de fer à Châlons-sur-Saône et à Chagny. La division Crémer occupe Dijon abandonné par l'ennemi. Crémer a ordre de se porter sur Gray, entre Belfort et Dijon; mais Garibaldi ne se trouvant pas près de cette dernière ville pour en organiser la défense, comme cela est convenu, et prolongeant son séjour à Autun, il ne peut faire son mouvement.

28 *décembre*. — *Paris*. — Les bouches à feu françaises sont mises, pendant la nuit, à l'abri derrière les épaulements, et les artilleurs restent sous la protection des parapets et des tranchées. Le gouverneur espère par l'attitude silencieuse des troupes provoquer de la part des Allemands une démonstration. Il n'en est rien. Au point du jour, les Prussiens ouvrent leur feu avec violence et précision, et canonnent jusqu'au soir. Le gouverneur vient à midi au fort de Rosny. Les troupes françaises sont blotties au fond de leurs tranchées et mal abritées; le gouverneur, malgré le danger, passe l'inspection des positions, puis mène avec lui, pour une conférence au fort de Rosny, les colonels Stoffel et Guillemaut. Il est décidé que la nuit suivante le plateau d'Avron sera évacué, après l'enlèvement complet du matériel; que la division d'Hugues, fort éprouvée, viendra occuper la position de Charenton, où elle restera quelques jours en repos, repos bien gagné. Le gouverneur se rend à Vincennes pour y activer l'envoi du matériel nécessaire à l'évacuation d'Avron. Jusqu'à minuit l'ennemi laisse faire, mais alors il ouvre contre les travailleurs un feu lent, heureusement mal dirigé. — *Province*. — (*Loire*). Pas d'engagement à Bourges et au Mans. — (*Nord*). L'ennemi essaye de canonner Péronne avec des pièces de campagne. Ce bombardement n'a aucun résultat. — (*Est*). Le général de Werder pousse la division Schmeling de Gray sur Willersexel. Bourbaki s'établit à Besançon.

29 *décembre*. — *Paris*. — On espère que l'opération du chargement à Avron sera achevée à cinq heures du matin, mais à dix heures tout n'est pas enlevé. On laisse deux pièces, et grâce à l'énergie et au travail des marins de l'amiral Saisset, on parvient à ramener le matériel. Les troupes battent en retraite; à huit heures, les Allemands, croyant toujours

le plateau occupé, font un feu des plus vifs. La division d'Hugues s'établit à Charenton, et vers dix heures et demie les deux derniers bataillons (112e) rentrent dans la redoute du Moulin-Saquet. La garde nationale est remplacée aux défenses par les divisions Bellemare et Mattat, l'une à Montreuil et Bagnolet, l'autre à Fontenay et Nogent. Le fort de Rosny devient l'objectif des projectiles de l'ennemi et a beaucoup à souffrir. Les projectiles crèvent les casemates, mettent hors de combat plusieurs des défenseurs. Conférence à deux heures au fort de Rosny entre les généraux Ducrot et Vinoy. Le général Favé, de l'artillerie, blessé le 21, est remplacé à la 3e armée par le colonel Chanal, son chef d'état-major. — Les Prussiens nous ont forcés à évacuer le plateau d'Avron et font sonner bien haut leur succès, eux-mêmes ne peuvent s'y maintenir notre artillerie les en chasse. — *Province.* — (*Loire*). Le général Chanzy reçoit la réponse du ministre Gambetta et apprend ainsi la nouvelle destination des 18e, 20e et 15e corps. — (*Nord*). Le 8e corps allemand pousse des partis dans le département de la Somme; l'un d'eux, du côté d'Abbeville, a une petite affaire avec des mobilisés et les repousse; un autre à Souchez, au nord d'Arras, combat un bataillon qui lui résiste sans désavantage. — (*Est*). Bourbaki concentre ses troupes sur Dôle, Dampierre et Besançon.

30 *décembre.* — *Paris.* — Répartition des artilleurs de la garde nationale dans les trois forts de Romainville, Noisy et Rosny, principalement en butte aux projectiles de l'ennemi. — *Province.* — (*Loire*). Le général de Curten apprend que l'ennemi se concentre sur Vendôme, sa mission étant d'appuyer les mouvements du général de Jouffroy, et prévoyant une attaque faite par l'ennemi sur la

colonne de Jouffroy arrivée sur la Bray, il se porte sans hésiter à son secours, avec ses 10000 fantassins, ses huit escadrons (colonel Lacombe), ses quatre batteries, sur Château-Renault, qu'il occupe à trois heures de l'après-midi et où il est rallié par la colonne des mobilisés aux ordres du général Cléret. — (*Nord*). La cavalerie ennemie coupe la voie ferrée au nord de Cambrai et détruit plusieurs ponts; ses avants-postes se montrent sur la Scarpe. — (*Est*). Toutes les troupes du général de Werder ont terminé leurs mouvements. Le général de Zastrow occupe avec son 7e corps la ligne de Montbard à Nuits. — Les 18e et 20e corps français, après beaucoup de retards, occupent Dijon et se préparent à se porter, par les voies ferrées, sur Auxonne et sur Dôle.

31 *décembre*. — *Paris*. — La Malmaison est incendiée et détruite par les obus du Mont-Valérien. — *Province*. — (*Loire*). Un détachement allemand sous le général Rantzau, occupant Briare sur la Loire au-dessus de Gien, est attaqué par des troupes du 15e corps et se replie sur Gien. Une reconnaissance allemande dirigée de Vendôme sur Azay, entre la première ville et Saint-Calais, est repoussée par un détachement français qui occupe Azay.

La division de Jouffroy, qui a reçu l'ordre de prolonger son mouvement offensif, livre les combats de Bel-Air, de Courtiras et de Danzé, autour de Vendôme, pendant que le général Rousseau, plus au nord, livre le combat de Courtalin sur l'Yères. Cette dernière lutte, soutenue habilement et vigoureusement par le commandant Bonnefond, chef de la colonne envoyée par le général Rousseau, dégage la vallée de l'Yères. Les opérations offensives du général de Jouffroy au sud de Vendôme, qui ont lieu en même temps que le colonel Goursaud, à la tête des éclaireurs algériens,

fait une pointe hardie sur la route de Montoire à Tours, vers Villaria, après avoir franchi le Loir à Laverdin, font penser à l'ennemi que la 2e armée de la Loire ne tardera pas à rentrer en opérations offensives. — (*Nord*). Le général Faidherbe met un terme aux incursions de l'ennemi en faisant faire une reconnaissance à l'ouest d'Arras par une forte colonne. — (*Est*). L'administration de la guerre ayant connaissance des renforts envoyés par l'ennemi dans l'Est, donne l'ordre d'expédier de Bourges à Besançon, à Bourbaki, le 15e corps, qui reçoit l'injonction de s'embarquer directement de Bourges et de Vierzon pour Besançon.

1er *janvier* 1871. — *Paris*. — La physionomie de Paris est d'une grande tristesse. Les privations sont de plus en plus fortes; le pain est distribué en quantité insuffisante et n'est plus qu'un mélange détestable d'un peu de farine blutée avec toute espèce de substances; la viande de cheval, la seule que l'on a encore, est mesurée avec une parcimonie forcée; plus de gaz, mais des petites lampes de pétrole laissant les rues dans une demi-obscurité; plus de bois, si ce n'est celui provenant de quelques coupes organisées dans les parcs de Vincennes et de Boulogne, combustible vert et presque impossible à brûler. — L'ennemi inaugure l'année par un redoublement de son feu sur les forts de l'Est (ce feu cependant met peu de monde hors de combat). Il pousse ses travaux avec beaucoup d'activité, au sud, surtout pendant la nuit. — Départ d'un ballon-poste de la gare d'Orléans. — La mortalité augmente par suite de l'intensité de la variole et de la fièvre typhoïde. On en est à la 105e journée du siége. Jusqu'alors l'ennemi a gardé une attitude en quelque sorte défensive; il a fait le blocus avec activité, vigilance et fermeté, ce qui ne l'a pas empêché pendant son immobilité apparente d'établir des lignes de

circonvallation tracées avec beaucoup de science et contre lesquelles les efforts de l'assiégé sont restés impuissants. Les Allemands n'ont qu'un but : réduire Paris par la famine; cependant, ils ont depuis cinq jours pris l'offensive et leurs travaux au sud ont une grande extension. Malgré tout ce que le général Vinoy a pu dire au gouverneur, relativement à la position dominante et d'une importance majeure du plateau de Châtillon, ce point est resté aux mains de l'assiégeant; il commande de très-près les trois forts d'Issy, de Vanves et de Montrouge; en outre, ces trois forts sont rapprochés de l'enceinte; c'est donc de là que viendra le bombardement; la possession de l'un d'eux serait capitale pour l'assiégeant. Le général Trochu ne paraît pas comprendre l'importance de ce plateau de Châtillon et ne tente rien de sérieux pour en déposséder l'ennemi, faute énorme, incompréhensible. On se borne à prendre toutes les dispositions pour repousser une attaque de ce côté, comme si cela suffisait. L'état des travaux de l'assiégé au sud-est est le suivant. Le plateau de Villejuif en bon état de défense par l'armement de l'ouvrage des Hautes-Bruyères et celui du Moulin-Saquet; la redoute de Port-à-l'Anglais remplacée par celle de Vitry, située plus en avant; ce village crénelé est solidement organisé comme position défensive. En avant de Villejuif, deux lignes de tranchées reliant le village au Moulin-Saquet. Ce côté du sud-est, de la Bièvre à la Seine, est donc très-fortement retranché; mais, au sud-ouest, de la rive gauche de la Bièvre vers Cachan à la Seine, au bas Meudon, les forts, l'enceinte continue et tous les quartiers de Paris situés sur la rive gauche sont dominés à portée des bouches à feu de gros calibre par les hauteurs de Châtillon. Les divisions de Maud'huy et Pothuau ont la défense de cette partie retran-

chée, mais *dominée*. Les travaux de défense du sud de Paris ont 25 kilomètres de développement. — *Province*. — (*Loire*). Le général Chanzy fait proposer à Gambetta et de Freycinet un plan de campagne pour faire converger toutes nos forces de province sur Paris; son plan est rejeté. L'ennemi, sûr de la diversion tentée dans l'est par Bourbaki que le 15e corps vient de rallier, donne des ordres très-urgents et d'une façon très-habile pour renforcer de Werder et écraser Bourbaki. Deux corps d'armée allemands sont envoyés à l'est.

Combat de Longpré. Le colonel de Lacombe, à la tête de la cavalerie de la division Curten, livre un combat près Saint-Amand, repousse les Prussiens et ramène quelques prisonniers. Le général de Jouffroy avec sa division (3e du 17e corps) quitte les environs de Vendôme dans la nuit et se replie sur Saint-Calais. — (*Nord*). L'armée de Faidherbe s'établit en avant d'Arras, depuis Rivière jusqu'à Tilloy au sud. Le général, apprenant le bombardement de Péronne par l'ennemi, donne ses ordres pour que ses troupes se portent le lendemain au secours de cette place. — (*Est*). Le ministre de la guerre décrète la formation à Issoudun d'un 25e corps destiné à remplacer d'abord le 15e envoyé à l'armée de l'Est. Ce corps, si le mouvement général sur Paris a lieu, ralliera la 2e armée de la Loire; dans le cas contraire, il manœuvrera avec la 1re armée devenue de l'Est. Il est placé sous les ordres du même général Pourcet auquel le délégué de Freycinet a si brutalement enlevé, le 2 novembre, le 16e corps. — Composition du 25e corps : chef d'état-major général, Fourchault; 1re division, général Bruat : 1re brigade (Bernard de Seigneurens), 74e de marche, 2e bataillon d'infanterie de marine, lieutenants-colonels Suchel et Flize. Cette brigade rejoint à Vierzon du 1er au

13 janvier. 2e brigade (le Mordan de Langouriau), 75e de marche, à Issoudun le 7 janvier, et deux bataillons de fusiliers marins, lieutenant-colonel Guichard et capitaine de frégate Ansart, restés à la disposition du général Mazures, à Bourges, jusqu'au 22 janvier. 2e division, général de Chabron : 1re brigade (colonel Chaulan), 7e de marche de chasseurs, commandant Dubois, à Issoudun le 8 janvier; 6e bataillon des mobiles du Puy-de-Dôme, commandant Pignol, à Bourges jusqu'au 23 janvier, légion des mobilisés de l'Indre, lieutenant-colonel Gaubert, à Bourges jusqu'au 23 janvier; 2e brigade (colonel Leclaire), 77e de marche, lieutenant-colonel Duval, à Vierzon le 10 janvier; légion des mobilisés du Cher, lieutenant-colonel Vermeil, à Bourges jusqu'au 23 janvier; 3e brigade (général N...); deux légions de mobilisés de la Gironde; 3e, lieutenant-colonel Ringot; 4e, lieutenant-colonel Pillias, ne rejoignent que le 20 février. 3e division, général d'artillerie Ferri-Pisani-Jourdan : 1re brigade (lieutenant-colonel Laurens), 78e de marche, lieutenant-colonel Barbier, à Vierzon le 15 janvier; légion de mobilisés de la Dordogne, lieutenant-colonel N... à Vierzon le 24 janvier; 2e brigade (lieutenant-colonel Blot), 79e de marche, chef de bataillon Blanc, à Vierzon le 16 janvier; un bataillon de la Côte-d'Or, commandant Grimblot, à Vierzon le 25 janvier; les trois légions de mobilisés des Landes (général Bourjade) versées au 25e corps les 26, 29 janvier et 9 février. Division de cavalerie Tripart : 1re brigade (général Delhorme), 9e de cavalerie légère mixte, lieutenant-colonel Masson, à Vierzon le 18 janvier; 9e de marche de dragons, lieutenant-colonel Castanier, incorporé à Bourges au commencement de février; escadron des éclaireurs des Deux-Sèvres, capitaine Suchon, à Vierzon le 17 janvier; 2e brigade (général

de Bruchard), 10e de cavalerie légère mixte, lieutenant-colonel de Barbançois; régiment des mobiles à cheval de la Dordogne, lieutenant-colonel de Bourgoing, premiers jours de février. Artillerie (colonel Chappe), 8 batteries de 4 et 2 de 12, 2 à cheval de 4, 2 de mitrailleuses. Génie (colonel Granier), 2 compagnies du 2e de génie.

2 *janvier*. — *Paris*. — Le gouverneur ordonne de réduire à 1500 hommes les garnisons des forts de Vanves et d'Issy, afin de ne laisser dans ces forts (les plus exposés au bombardement) que les défenseurs strictement nécessaires pour le service. Cette mesure est rationnelle. L'ennemi fait sauter la Tour des Anglais, au sud de Clamart, pour établir une batterie en avant. — *Province* — (*Loire*). Le prince Frédéric-Charles, résolu, d'après les ordres du quartier général, à attaquer l'armée de Chanzy, en position devant le Mans, désigne les corps suivants pour opérer contre la 2e armée de la Loire : 3e corps (d'Alvensleben), 17 000 fantassins, 1100 cavaliers, 84 bouches à feu; 9e corps (de Manstein), moins la 25e division laissée à Orléans, 9000 fantassins, 500 cavaliers, 54 bouches à feu; 10 corps (de Voigtz), 16 000 fantassins, 1000 cavaliers, 84 canons; 13e corps (duc de Mecklembourg), 16 000 fantassins, 2000 cavaliers, 60 canons; 1r, 2e, 4e, 6e, divisions de cavalerie : 12 000 cavaliers, 32 bouches à feu. Total général : environ 70 000 fantassins, 16 000 cavaliers, 318 canons. Le mouvement de ces troupes pour se porter sur le Mans commence à s'effectuer en raison de la direction des routes se dirigeant sur cette ville. —L'aide de camp du général Chanzy remet à Bordeaux la lettre et le plan de son général à M. Gambetta. Une colonne aux ordres du général Ferri-Pisani qui a gagné Langeais, après l'affaire de la Monnaie près de Tours le 20 décembre, se porte sur Château-Lavallière. Une autre co-

lonne aux ordres du général de Curten, réunie à Poitiers, prend la même direction. Le général Chanzy, pour soutenir la colonne du général Jouffroy, pousse des reconnaissances offensives dans la direction de Fréteval au nord-est et force l'ennemi à se replier. — (*Nord*). *Combat d'Achiet-le-Grand et de Béhognies.* L'armée du Nord se met en mouvement sur quatre colonnes par des routes parallèles pour attaquer les troupes allemandes réunies de Bapaume à Bucquoy, entre Arras et Péronne. La 2e division du 22e corps, avec laquelle marche le général en chef, apprend que l'ennemi fort de 2000 hommes avec trois bouches à feu est au village de Ablainzeville. Le 46e de mobiles l'attaque avec vigueur, le pousse sur Billancourt (chemin de fer d'Amiens à Arras), le poursuit jusqu'à Bapaume. Au même moment, la 1re division du 23e corps (général Payen, capitaine de vaisseau qui a succédé à l'amiral Moulac) arrive à Achiet-le-Petit, trouve l'ennemi dans une forte position au village de Béhognies (route d'Arras à Bapaume), le fait attaquer par son avant-garde, 19e de chasseurs. Ce bataillon est repoussé. Toute la division s'engage, ne peut déloger les Allemands et vient bivouaquer au village d'Ervilliers, sans être inquiétée. Pendant la nuit, les Prussiens quittent leurs positions et se portent en arrière pour couvrir les abords de Bapaume. — (*Est*). Le mouvement de l'armée de l'Est commence à se dessiner. Le général Bourbaki fait ses dispositions pour se porter sur Belfort, culbuter les 35 à 40 mille hommes du général de Werder et faire lever le siége de la ville, diversion imaginée par le ministre Gambetta, le délégué de Freycinet, et pour laquelle on abandonne la marche sur Paris, de sorte que le principal est sacrifié à l'accessoire. Les armées, dans l'Est, sont composées de la manière suivante :

Armée française (Bourbaki), 15e, 18e, 20e, 24e corps (Martineau-Deschesnetz, Billot, Clinchant, de Bressoles), division Cremer de 15 000 hommes. Cette division, d'abord au 24e corps, y est remplacée par les troupes de Besançon; réserve du capitaine de vaisseau Pallu de la Barrière, (10 000 hommes), total: 140 000 combattants et 400 bouches à feu; enfin Garibaldi avec ses 14 à 15 000 volontaires et 6 batteries, troupe irrégulière, bientôt portée à 40 000 hommes et 90 canons.

Armée allemande (de Werder): le 14e corps à Vesoul, une brigade badoise à Gray, la division de Schmeling à Willersexel, à l'embranchement des routes de Dijon, Gray et Vesoul sur Montbéliard et Belfort; le général Treskow, avec la 1re division de landwehr, au siége de Belfort, couvert au sud-ouest, à Delle, à Montbéliard et à Héricourt par divers détachements.

3 *janvier*. — *Paris*. — Le corps franc du Bas-Meudon est licencié pour refus de marcher. En général, ces corps francs sont pillards, indisciplinés, médiocrement braves, et ont l'inconvénient, sans nul avantage, de retirer des soldats aux troupes régulières où ils eussent été bons, et d'en donner de mauvais à des corps irréguliers coûtant plus cher que les autres à l'État. Les résultats obtenus à Paris comme en province, par la levée de ces corps francs, doivent faire renoncer à ce système. L'abandon des principes reconnus indispensables pour l'organisation des armées est toujours un grand danger. Les éclaireurs Poulizac font une reconnaissance en avant de Groslay, entre Bondy et le Bourget. — *Province*. — (*Loire*). Marche des 3e et 10e corps allemands, des 1re et 6e divisions de cavalerie sur Saint-Amand et Vendôme. Marche de la 18e division et des réserves d'artillerie, ainsi que de la division de cavalerie (général Manstein), sur Moret et Fréteval au nord de Vendôme; marche du 13^e

corps allemand et de la 4e division de cavalerie sur Illiers. Deux fortes colonnes sous les ordres des généraux Rousseau, commandant la 1re division du 21e corps, et de Jouffroy, commandant la 3e division du 17e corps, en remplacement du général de Flandre, tué, organisées par ordre du général Chanzy, en opérations depuis la fin de décembre, se portent : la première sur la Ferté-Bernard, venant de Sceaux près Connerré (Sarthe), la seconde sur la Braye, ayant pour base d'opérations Château-du-Loir. La rive gauche du Loir est explorée par l'infanterie Jouffroy, qui franchit la rivière sur la glace. Le colonel Jobey, de la division de Curten, commandant la colonne mobile de la Chartre, arrive à Authon, au nord-ouest de Château-Renault. — (*Nord*). *Bataille de Bapaume*. Le général Faidherbe porte ses troupes en avant. La 2e division (du Bessol) du 22e corps attaque le village de Biefvillers à l'ouest de Bapaume, entre la route et le chemin de fer, centre de la position ennemie. La 1re division (Derroja) se dirige sur Grevillers entre la ville et Biefvillers. La 1re division du 23e corps (Payen) entre dans Béhognies attaqué sans succès la veille; la 2e (Robin), du 23e corps, ne prend pas part à l'affaire, chargée qu'elle est de couvrir le flanc gauche de l'armée. L'ennemi défend avec vigueur les villages. Biefvillers et Grevillers sont enfin enlevés par les généraux du Bessol et Derroja. L'artillerie française lutte avec avantage contre celle des Allemands, éteignant son feu, et toute la ligne s'avance sur Bapaume. Pour s'emparer de la ville, il faut lui causer des dommages sérieux. Sa possession n'étant pas indispensable, le général ne la fait pas attaquer, d'autant qu'il est obligé à un mouvement offensif sur sa droite, où l'ennemi cherche à le tourner par le village de Tilloy (sud-ouest de Bapaume, route d'Albert). Le général Lecointe (22e corps)

s'y porte, la brigade Pittié (46e de mobiles, 17e bataillon, 24 régiment de marche) l'enlève, tandis que sur la gauche le général Paulze d'Ivoy (23e corps) prend celui de Favreuil (nord-est de Bapaume, entre les routes d'Arras et de Cambrai). L'ennemi, la nuit venue, bat en retraite, et l'armée du Nord bivouaque sur les positions conquises. Troupes allemandes engagées à la bataille de Bapaume : 15e division (de Kummer), 11 bataillons, 4 escadrons, 24 pièces; le général Grœben, 1 bataillon, 12 escadrons et 6 pièces; le prince Albrecht de Prusse, 3 bataillons, 12 escadrons et 18 canons; en réserve, deux batteries à cheval. Total : 22 à 25000 combattants sous les ordres supérieurs du comte de Gœben. Les Allemands perdent 3 à 4000 hommes. Plusieurs de leurs officiers lâchent pied et sont recherchés pour ce fait. Nous avons 12 à 1300 hommes hors de combat, dont 50 officiers. Les Prussiens, croyant être attaqués le lendemain dans Bapaume, abandonnent cette ville. — Troupes françaises ayant pris part à la bataille du 3 janvier : les deux corps d'armée, 22e et 23e. — (*Est*). Conseil de guerre à Besançon. Le général Bourbaki se décide à se porter sur Vesoul, point de concentration des troupes de Werder; son projet est de les déloger en faisant une diversion sur leur flanc gauche, en occupant Villersexel et d'Esprels, et en les coupant ainsi de leurs communications avec Belfort, avant l'entrée en ligne des secours envoyés de Paris.

4 janvier. — *Paris*. — Le bombardement des forts de l'Est continue, sans produire beaucoup d'effet. On ne répond pas au feu de l'ennemi. Les défenseurs des forts de Noisy, de Rosny sont placés dans des casemates blindées. On s'occupe à Saint-Denis, dans les forts du nord-est (de la Brèche, de la Double-Couronne), des travaux de blindage pour mettre les populations et la troupe à l'abri des bombes

et obus. C'est un peu tard. De ce côté ordre est donné, dès le premier projectile reçu, de faire abandonner aux hommes les casernes pour les casemates. — *Province.* — (*Loire*). Les troupes du prince Frédéric-Charles continuant leur mouvement en avant, commencent à se concentrer autour de Vendôme. Une reconnaissance française s'avance jusqu'à Montrieux au sud de Vendôme, en chasse l'ennemi et fait prévenir le général Chanzy de la concentration des Allemands. Le général de Curten s'attendant à être attaqué le lendemain, et ayant ordre de se porter sur Saint-Amand pour seconder la colonne Jouffroy, fait occuper par le colonel Jobey, Villeporcher, Villechaune et Monthodon, route de Vendôme. — (*Nord*). Le général Faidherbe croyant le bombardement de Péronne suspendu, et prenant en considération le froid excessif, la fatigue des troupes, les morts et blessés qui encombrent les villages autour de Bapaume, se décide à reprendre ses cantonnements à Boileux près Arras, en arrière, remettant à quelques jours la marche sur Péronne. Le mouvement commence dès le matin, l'ennemi rentre dans Bapaume le soir. La 1re division (de Bentheim) du 1er corps allemand (de Manteuffel) attaque sur la rive gauche de la Seine, à Grand-Couronne, au-dessus de Rouen, quelques détachements de mobilisés et de francs-tireurs sans consistance, et les repousse facilement sur Pont-Audemer. — (*Est*). Ordre donné à la division Crémer de marcher de Dijon sur Vesoul par Gray. L'administration de la guerre n'approuve pas la marche de Crémer sur Vesoul; elle eût voulu le voir se diriger sur Langres. Le général Bourbaki ne tient nul compte de ce projet et maintient son ordre.

5 *janvier.* — *Paris.* — Les troupes françaises en avant du fort d'Issy poussent une reconnaissance sur le Moulin de Pierre. Trois bataillons bavarois se présentent pour

(général Bressolles), formé à Lyon, se trouve à proximité de rallier ces trois corps.

6 *janvier*. — *Paris*. — Continuation du bombardement; les obus tombent dans les rues Cambronne, Saint-Charles, Vaugirard, Sainte-Marie, Brancion, sur l'avenue de Ségur, au collége des Jésuites. Ordre du jour de Trochu aux habitants, se terminant par ces mots : « *Le gouverneur de Paris* ne capitulera pas », phrase à effet, à mettre à côté de celle de Ducrot : « *Mort ou victorieux* (1) ». La population s'habitue vite au bombardement, qui d'ailleurs cause peu de dégâts. — *Province*. — (*Loire*). La 20ᵉ division allemande (de Kraatz-Koschlen) du 10ᵉ corps se porte de Vendôme sur Montoire; le mouvement sur le Mans va commencer le lendemain; le prince Frédéric-Charles expédie l'ordre au grand duc de se diriger avec le 13ᵉ corps et la 4ᵉ de cavalerie sur Montmirail, au nord-ouest, pour enlever Nogent-le-Rotrou; au général Manstein (9ᵉ corps et 2ᵉ de cavalerie), de marcher par Danzé et Épuisay sur Saint-Calais, communiquant par sa cavalerie avec le grand duc; à Voigts-Rhetz (10ᵉ corps), de marcher sur la Chartre; au général d'Avensleben (3ᵉ corps), de se diriger sur le Mans. Les colonnes françaises se portent en avant, dès le matin, croyant n'avoir affaire qu'à des reconnaissances ennemies et non à des têtes de colonne de corps entiers. Le général de Jouffroy prend sur tous les points l'offensive et lance ses troupes en avant de Savigny de Fortan, sur Lumay, pour dégager le général de Curten. Il gagne d'abord du terrain, mais vers midi les Allemands,

(1) Un journal, le *Figaro*, a prétendu, il y a quelques jours, que le général Ducrot n'avait pas affiché la proclamation où se trouvent ces mots, qu'elle est de M. Jules Favre et que le général l'ignorait. Cela n'a pas été démenti, que nous sachions Le *Figaro* est-il dans le vrai, ce qui lui arrive habituellement?

qui dans la matinée ont accumulé des forces considérables de ce côté avec une artillerie formidable, commencent à résister avec vigueur.

Une lutte sérieuse a lieu vers deux heures, au gué du Loir et aux Roches. Bientôt une colonne ennemie débouche sur la grande route de Vendôme, par le chemin de Villiers, et s'avance des Roches sur Montoire, tandis qu'une autre menace le même point par Lavardin. Alors a lieu le combat des Roches. Après une lutte héroïque contre des forces quadruples, les troupes du général de Jouffroy, vers quatre heures, excédées de fatigue, engagées depuis le matin, se replient le long de la Braye, poursuivies jusqu'à la chute du jour. Sur la gauche, le colonel Thierry est obligé d'abandonner Azay. — L'aide de camp du général Chanzy revient de Bordeaux, rapportant la réponse de M. Gambetta à ses propositions. Le ministre, M. de Freycinet, peut-être même M. de Serre aidant, ont combiné un plan tout autre que celui du commandant en chef de la 2e armée de la Loire; le voici : marche de Chanzy sur Paris du 12 au 15, après avoir rallié à son armée les 19e et 25e corps, en formation l'un à Cherbourg, l'autre à Vierzon, et destinés à appuyer sa droite et sa gauche; marche *excentrique* et non *concentrique* de Bourbaki sur l'est pour faire lever le siége de Belfort et occuper les Vosges; Faidherbe, dans le nord, prêt à donner la main à Bourbaki à l'est de Paris. Ce joli plan, qui, au lieu de réunir vers Paris toutes les forces vives de la France en province, les divise et les jette dans des directions divergentes, fait de Belfort et non de la capitale l'objectif principal, et prouve que l'on est fort mal renseigné à la délégation de Bordeaux sur les mouvements du prince Frédéric-Charles, car on admet alors que le général en chef de la 2e armée allemande va rester

tranquillement une dizaine de jours inactif dans ses cantonnements de la Loire, laissant pleine et entière faculté à Chanzy d'attendre l'arrivée de ses deux nouveaux corps. Or, le jour même où le fameux plan Gambetta-Freycinet est apporté au Mans, le mouvement offensif des Prussiens sur Chanzy a commencé, et le général va se trouver sous peu de jours, avec ses jeunes troupes, seul en présence des vieux corps allemands.

Le général Chanzy comprend, dès qu'il en prend connaissance, le défaut du plan envoyé de Bordeaux; il voit, en général expérimenté qu'il est, que l'opération de Bourlaki dans l'est, par une pareille saison, avec de médiocres troupes mal vêtues, mal chaussées, est déplorable, et sans que Bourbaki et lui se soient communiqués leur impression (car le premier a également présenté des observations analogues à Gambetta-Freycinet), vu l'urgence, il expédie une dépêche chiffrée, demandant de nouveau l'adoption du mouvement concentrique qu'il a proposé. Le soir, il reçoit le plan *définitivement arrêté*. C'est naturellement celui que les deux grands chefs de Bordeaux ont si habilement combiné. La dépêche se termine ainsi : « En résumé, général, » ne vous laissez pas affecter par les dépêches du général » Trochu, et ouvrez votre âme à l'espoir que doit faire » naître *un plan d'ensemble bien conçu et bien coordonné,* » *pour un effort suprême et décisif. Signé de Freycinet.* » Dieu veuille envoyer aux ennemis de la France des généraux de cet acabit, qui se donnent à eux-mêmes des brevets d'hommes de génie.

Le général Chanzy privé des diversions de Bourbaki et de Faidherbe, devant des ordres pareils, n'a plus qu'à obéir et à se maintenir dans ses positions du Mans, si l'ennemi lui en laisse la possibilité. Le contraire ne tarde pas

à avoir lieu. — (*Nord*). Les Prussiens, battus à Bapaume le 3, par l'armée de Faidherbe, prennent la résolution, au cas où les troupes françaises du nord chercheraient encore à secourir Péronne, de les laisser s'avancer, en leur ouvrant la route de Bapaume, et de choisir une position latérale, pour tomber sur les flancs. En effet, la 15e division allemande se porte à Albert, la 3e de réserve (prince Albrecht) s'établit à Combles. La 3e division de cavalerie et deux bataillons restent à Bapaume. Le corps d'investissement de Péronne est chargé, avec la brigade de cavalerie de réserve, de couvrir le siége du côté de Cambrai. — (*Est*). De grand matin, le général de Werder concentre ses troupes à Vesoul et envoie deux régiments de cavalerie en éclaireurs sur les routes aboutissant à Belfort (rive droite du Doubs). Le grand quartier général allemand, officiellement prévenu, à Versailles, de la marche de l'armée française de l'Est, prescrit les dispositions suivantes : envoi à Châtillon-sur-Seine par le chemin de fer de la 14e division (Kamecke) rendue disponible par la capitulation de Mézières ; ordre au général Zastrow (7e corps), alors à Auxerre, de marcher également sur Châtillon-sur-Seine; au général Fransecki (2e corps), arrivé à Montargis, de se porter rapidement sur Nuits, par Joigny et Tonnerre ; au général de Manteuffel, ex-commandant de l'armée allemande du Nord, de se rendre à Versailles, pour y recevoir ses instructions verbales, et d'aller ensuite à l'armée du Sud pour prendre le commandement de cette armée, formée des 2e, 7e et 14e corps.

7 *janvier*. — *Paris*. — Conseil de guerre dans la nuit du 6 au 7, au quartier général de la 3e armée (Vinoy) ; le général demande que les troupes sortent de l'inaction où elles sont depuis le bombardement, qu'une tentative énergique soit faite pour enlever les batteries de Châtillon au

sud; et une autre sur Versailles à l'ouest, en avant du Mont-Valérien. Le gouverneur Trochu adopte d'abord ces projets; puis, avec son habituelle hésitation, il renonce à l'opération sur Versailles, ville qu'on lui a dit fortifiée d'une façon formidable par des ouvrages avancés, ce qui n'est pas. La tentative sur Châtillon est l'objet d'une discussion des plus vives. Le Conseil se sépare sans rien décider et en remettant la suite de la délibération au soir du même jour. La séance est en effet reprise chez le gouverneur. L'attaque sur Châtillon est désapprouvée; on adopte le projet d'une sortie sur le plateau de Bougival à l'ouest, projet proposé par le chef d'état-major Schmitz. Ce projet, mis à l'étude, est différé jusqu'au 19. Des obus tombent sur l'hospice de la Pitié. L'ennemi bombarde avec acharnement le petit village de la Courneuve, situé à l'est de Saint-Denis. L'amiral la Roncière, le général Lavoignet s'y rendent pour en organiser la défense.

Province. — (*Nord*). Le général de Manteuffel, nommé au commandement en chef de l'armée du sud, est remplacé à la 1re armée (Nord) pas le comte de Gœben.

Faidherbe, ignorant la reprise des hostilités contre Péronne, reste stationnaire. Tout le fruit des batailles de Novelles et de Bapaume va être perdu. — (*Loire*). Les 3e et 9e corps allemands se dirigent sur la position de la Braye, de Mezange sur Savigny au sud, envoyant plus au nord un détachement sur Épuisay, route de Vendôme à Saint-Calais et au Mans. De petits combats d'avant-postes ont lieu à Savigny et à Épuisay. Au delà de ce point, les troupes du général Chanzy commencent à opposer une très-vive résistance. Dans la soirée le 3e corps allemand s'établit à Sergé et le 9e à Épuisay. Le 10e corps marche également sur la vallée de la Braye; le 13e enlève Nogent-

le-Rotrou au nord-ouest et gagne la ligne de Theil à Authon. Le prince Frédéric-Charles met son quartier général de nouveau à Vendôme et donne des ordres pour la continuation, le lendemain, du mouvement offensif. La division du général Rousseau combat toute la journée du côté de Nogent et a 200 hommes hors de combat; elle se replie sur la Ferté-Bernard, le long de l'Huisne. Le général de Curten est attaqué à Villechaume dans la nuit; il combat jusqu'à 4 heures du soir et reste maître de la position, mais voyant qu'il a devant lui plus de 20 000 hommes et que le village de Villecharme ne peut lui être d'aucune utilité, il donne l'ordre de l'évacuer. Un mouvement offensif de l'ennemi lui est signalé par ses reconnaissances; les généraux de Jouffroy et Barry se replient; il n'est pas informé de ce mouvement. — (*Est*). Le général de Werder reçoit de longues instructions et l'ordre de couvrir, quoi qu'il arrive, et jusqu'à la venue du général de Manteuffel, le siége de Belfort, et de faire tous ses efforts pour contenir le général Bourbaki jusqu'à l'entrée en ligne des 2e et 7e corps. Les avant-postes français, un moment dirigés sur Vesoul, rétrogradent sur Gray. Le général de Werder voyant Bourbaki prêt à se porter directement sur Belfort, se décide à faire une marche par le flanc gauche, pour aller occuper les belles positions de la Lizaine, à l'ouest de Belfort; ces positions appuient leur gauche au Doubs et à Montbéliard, leur droite à Héricourt et Frahier; elles sont couvertes sur leurs fronts par la Lizaine, affluent du Doubs; elles couronnent les hauteurs qui s'élèvent au sud de Belfort, entre la Lizaine et la Savoureuse. Le général Pourcet commandant le 25e corps traverse Issoudun avec quelques troupes d'infanterie (le 74e de marche), confère à Bourges avec le général Mazures, qui commande la 19e division, et vient

à Vierzon, son quartier général, prendre son commandement.

8 *janvier*. — *Paris*. — Dégel qui amortit l'effet des obus percutants de l'ennemi. — Le gouverneur parcourt toutes les parties bombardées de la ville (rive gauche). — Les tours Saint-Sulpice sont prises pour objectif par l'artillerie allemande. Une bombe perce la coupole de la chapelle de la Vierge et ses éclats dégradent les peintures de la voûte. — La cessation du froid fait espérer l'arrivée des pigeons messagers, qui ne voyagent pas par la gelée et la neige. — *Province*. — (*Loire*). Marche de nuit de la Ferté-Bernard sur Connerré, par la route de Thorigny, de la 1re division du 21e corps (général Rousseau); elle arrive à Connerré vers une heure du matin. Lipowsky est envoyé sur Alençon au nord du Mans pour observer les mouvements de l'aile droite de l'ennemi. Toutes les troupes françaises, lancées en avant, entre le Mans, Vendôme et Nogent-le-Rotrou, pour harceler l'ennemi, sont en retraite sur le Mans, après avoir livré des combats glorieux aux 3e, 9e et 10 corps allemands qui se sont portés dès le point du jour, le 3e sur Écorpaire à l'ouest de Saint-Calais, le 9e sur Saint-Calais où s'établit le quartier général du prince Frédéric-Charles, le 10e sur Poncé et la Chartre où il arrive sans éprouver de résistance sérieuse. Le général Hartmann, avec le 2e corps bavarois, dépasse Villeporcher, Montoire, Prunay et Saint-Amand au sud de Saint-Calais; le 13e corps, au nord, manœuvre par les deux rives de l'Huisne et sur la Ferté-Bernard. Les généraux de Jouffroy et Barry se portent sur le Mans, et de Curten a ordre de gagner Beaumont-la-Ronce. — (*Nord*). Le général Faidherbe ne fait aucun mouvement, laissant ses troupes se refaire et se reposer, et paraissant ignorer toujours que Péronne bombardée, et non

assiégée dans les règles, est prête à capituler. — (*Est*). Le général de Werder, pour préparer la diversion qu'il veut exécuter, détache la 4e division de réserve (Schmeling) sur Noroy-le-Bourg, entre Vesoul et Villersexel, tandis qu'il envoie sa cavalerie surveiller la marche des colonnes françaises s'avançant au sud par Montbozon. Le général prussien est rassuré contre les éventualités d'une marche rapide des troupes de Bourbaki, par l'impossibilité où sont les troupes, fatiguées, faiblement organisées, mal nourries, mal vêtues et surtout mal chaussées, de pouvoir entreprendre des mouvements rapides par 18 degrés de froid. La division Crémer quitte Dijon, remplacée, seulement alors, par Garibaldi, resté inutilement à Autun, en sorte que le jeune et vigoureux général Crémer ne peut arriver à temps pour la bataille du lendemain.

9 *janvier*. — *Paris*. — Un pigeon apporte la nouvelle des avantages obtenus par l'armée du Nord à Bapaume le 3, et le commencement du mouvement de l'armée de l'Est. Ces nouvelles sont acceptées avec trop de faveur par les Parisiens. Aux avant-postes de la presqu'île de Gennevilliers, en face d'Argenteuil, deux officiers de mobiles des Côtes-du-Nord et un de la garde nationale parlementent de leur autorité privée avec l'ennemi. Celui-ci les enlève et les retient prisonniers. Le gouverneur met à l'ordre qu'à l'avenir des faits de ce genre donneront lieu à la répression la plus sévère. Aucun moyen ne coûte à l'ennemi. — Combat du côté de la Malmaison, à la maison Crochard. L'ennemi est repoussé. — *Province*. — (*Loire*). Le général de Curten établi à Neuillé reçoit l'ordre de gagner Château-du-Loir. L'armée allemande se met en mouvement, savoir : le 3e corps sur Ardenay et la Ferté-Bernard (nord-est du Mans) ; le 9e sur Bouloire (grande route de Saint-Calais au Mans) ; le 13e sur

Montfort (entre Bouloire et la Ferté-Bernard), pour s'assurer un passage sur l'Huisne; le 10e sur Parigné-l'Évêque (plus au sud), près du Mans, pour couper les lignes du Mans à Alençon et à Tours. Le 2e bavarois, immobilisé à Saint-Amand, depuis le combat de ce nom, est chargé de couvrir les communications avec Vendôme, après avoir cherché à repousser les troupes qui sont devant lui. Le général Chanzy, de son côté, porte en avant les 2e et 3e divisions (Collin et de Villeneuve) du 21e corps (Jaurès). Un combat est livré à Thorigny, où le 26e de ligne de la brigade de Villars (2e de la 1re du 21e) a pris position. Ce régiment est replié sur Connerré, où a lieu un autre combat. L'ennemi est arrêté par le 26e, le 90e de mobiles (Corrèze) et le 5e bataillon de la Sarthe, colonel Feugens, blessé deux fois, en avant de Connerré. Il neige à plein temps, la fatigue des troupes est extrême. La division Rousseau, ne pouvant tenir plus longtemps, se replie sur Montfort et Pont-de-Gennes. Du côté d'Ardenay, la retraite s'effectue avec précipitation. Toutes les troupes de la 2e armée de la Loire rétrogradent et se concentrent sur le Mans. Le général Chanzy ordonne la reprise de l'offensive pour le jour suivant et envoie partout ses instructions en conséquence. Le prince Frédéric-Charles porte son quartier général à Bouloire, à moitié chemin de Saint-Calais et du Mans, à 20 kilomètres de cette dernière ville. — (*Nord*). *Capitulation de Péronne*, malgré l'opposition du commandant du génie Peyre et du sous-préfet Blondin. Soixante-dix maisons sont rasées complétement. L'ennemi offre des conditions horribles, menaçant de redoubler son feu si on n'accepte pas. Le conseil de défense force le gouverneur Garnier à capituler. — (*Est*). Le général Bourbaki s'avance sur Villersexel, le 18e et le 20e corps (Billot et Clinchant) par la rive droite de l'Oignon qu'ils on

traversé à Pesmes, le 24e corps (Bressolles) venu de Besançon, par la rive gauche.

Bataille de Villersexel. Le matin Bourbaki se présente devant Villersexel qu'il trouve fortement occupé et retranché par les troupes de Werder. A dix heures, le combat s'engage et se prolonge jusqu'à dix heures du soir. Le village, clef de la position, et qui donne son nom à la bataille, est pris et repris. Il finit par nous rester. Le général Bourbaki déploie dans cette journée son audace si connue. Il mène lui-même au feu ses colonnes d'attaque et reste maître des positions. L'ennemi abandonne le champ de bataille, se retire sur Lure, au nord, et de là gagne le corps de blocus devant Belfort, amenant au général Treskow un secours urgent. La présence de la division Cremer sur la route de Vesoul à Lure eût déterminé un désastre pour l'ennemi. Les Allemands perdent à cette bataille plus de mille hommes.

10 *janvier.* — *Paris.* — Pendant la nuit le bombardement redouble d'intensité. L'ennemi tire à toute volée sur la ville même. Des projectiles de 94 kilogrammes sont lancés sur les Invalides, sur le Muséum du Jardin des Plantes. Les hôpitaux, les écoles, les bibliothèques, les galeries du Muséum, les églises, les prisons, tous les monuments sont atteints. Des femmes, des enfants sont tués; cinq de ces derniers succombent dans une école de la rue de Vaugirard et quatre y sont blessés. L'ennemi ne respecte plus rien. Il semble au contraire diriger son feu sur les établissements hospitaliers, au mépris des lois de l'humanité et des conventions faites avant la guerre. Le général Trochu, voyant cette conduite des Allemands, fait transporter au Val-de-Grâce, abîmé par les obus, les blessés de l'ennemi et en donne connaissance aux généraux prussiens. Les médecins des

divers hôpitaux envoient au camp ennemi des protestations. — Reconnaissance exécutée dans la nuit du 9 au 10 par le colonel Porion, du côté du Moulin de Pierre, où l'ennemi construit de nouvelles batteries. Enlèvement d'un poste bavarois. Le gouverneur, non prévenu, désapprouve avec raison une opération insignifiante qui peut mettre l'ennemi sur ses gardes, avant que la batterie ne soit achevée. — *Province.* — (*Loire*). Le temps devient clair, la température plus douce, mais les routes sont couvertes de verglas. L'ennemi se porte en avant : le 3e corps, en trois colonnes, sur le Mans par Ardenay, sur la Coquillière et sur Changé, Parigné-l'Évêque, et s'établit le soir à Changé, après avoir livré plusieurs combats à Parigné, à Changé, à Saint-Hubert et Champagné, sur la rive gauche de l'Huisne, à l'est du Mans, près les routes de Saint-Calais, de Nantes et de Vendôme. Le 10e corps atteint Grand-Lucé, sur la route de Vendôme, sans combat. Le 13e corps franchit l'Huisne à Sceaux, au nord, et se trouve arrêté dans son mouvement tournant, à Lombron, par la 2e division (de Villars) du 21e corps. La 17e division allemande essaye de franchir l'Huisne à Pont-de-Gennes, au sud de Sceaux, pour rallier le 13e corps. Elle ne peut forcer le passage, grâce à la belle défense de la 1re division (Rousseau) du 21e corps. La 4e division allemande de cavalerie est arrêtée également dans son mouvement au nord vers Bonnétable par la 3e division (de Villeneuve) du 21e corps. Le général de Curten atteint Château-du-Loir à 10 heures du soir, après une marche forcée. Le 9e corps allemand est avec le quartier général à Bouloire. Le soir, la 2e armée de la Loire reçoit l'ordre d'occuper ses positions de combat, autour du Mans. — (*Nord*). L'armée de Faidherbe fait un mouvement du côté de Péronne, mais, apprenant la capitulation de cette place, elle regagne ses

anciens cantonnements. L'ennemi, maître du cours de la Somme par la possession de Péronne, replie ses forces sur la rive gauche de la rivière, ne laissant sur la rive droite que des avant-postes et des avant-gardes, chargés de pousser au loin des reconnaissances pour surveiller leurs adversaires. — (*Est*). Werder marche sur Belfort, et Bourbaki laisse reposer ses troupes toute la journée.

11 *janvier.* — *Paris.*— Pendant la nuit beaucoup d'habitants des quartiers bombardés changent de domicile, d'autres se réfugient dans les caves; les portes restent ouvertes pour recevoir les victimes qui commencent à devenir nombreuses. Grands dégâts par les projectiles ennemis dans les serres si précieuses et sans rivales du Muséum. Les Allemands, jaloux de tout ce qui peut nous donner une supériorité sur eux, s'acharnent sur les monuments de notre grandeur littéraire, scientifiqne et artistique, pour les détruire. Ils se conduisent en sauvages. — Enlèvement, la nuit, de deux postes prussiens par le bataillon de Poulizac, au Draincy et au Bourget. Le village de Nogent est en partie détruit par les projectiles. — Décret assimilant tout citoyen blessé par les projectiles au soldat frappé par l'ennemi. Le feu continue avec acharnement contre les forts du sud. Feu bien soutenu des forts de l'est et du sud sur les batteries allemandes. — *Province.* — (*Loire*). *Bataille du Mans.* Ordre de bataille et composition de la 2e armée de la Loire à la bataille du 11 janvier. L'armée est formée en demi-cercle à six kilomètres en avant de la ville, depuis Pontlieue au sud (rive gauche de l'Huisne), près le confluent de cette rivière avec la Sarthe, jusqu'à Savigné-l'Evêque et Sargé au nord (rive gauche de la Sarthe), sur les mamelons qui dominent ces deux cours d'eau. Les troupes font face à l'est : à droite vers Pontlieue, 1re division du 16e corps (de Planque),

8e de chasseurs à pied, 36e et 37e de marche, 8e et 38e de mobiles (Charente-Inférieure et Sarthe); 3 batteries; réserve autour de Pontlieue, 2e et 3e divisions du 16e corps (Barry et Bourdillon), 3e et 18e de chasseurs, 31e, 38e, 39e, 40e de marche d'infanterie, 22e, 66e, 67e et 71e de mobiles (Dordogne, Mayenne, Haute-Loire et Haute-Vienne), 13 batteries, division de cavalerie (Tripart), sept régiments. Ces troupes s'étendent de la route de Tours à celle de la Chartre, qui passe à Parigné-l'Evêque; leur droite à la route de Tours, leur gauche à celle de la Chartre, se reliant avec le centre. Centre : le 17e corps, depuis la route de la Chartre jusqu'à celle de Saint-Calais : 1re division (de Roquebrune) à droite, 41e et 43e de marche, 74e et 72e de mobiles (Lot-et-Garonne, Cantal et Yonne), 11e de marche de chasseurs à pied, 3 batteries; 3e division (Jouffroy) à gauche, 1er bataillon de chasseurs, 45e et 46e de marche, 70e et 76e de mobiles (Lot, Ain, Aude, Isère), 3 batteries, se reliant avec les troupes au plateau d'Auvours; 2e division (Paris), 2e de ligne, 10e de chasseurs, 48e et 51e de marche, 1 bataillon du 64e, 80e et 85e de mobiles (Isère et Gers), 3 batteries. Gauche : le 21e corps, de la route de Saint-Calais à la Sarthe sur le plateau d'Auvours, entre l'Huisne et la Sarthe, sur les mamelons défendant Connerré, Pont-de-Gennes et Montfort; 1re division (Rousseau), 58e de marche, mobiles des Deux-Sèvres, de la Loire-Inférieure, de la Corrèze, de la Sarthe, 4 bataillons; trois détachements des 26e, 49e et 94e de marche, 13e de chasseurs à pied, 2 bataillons de mobilisés de la Sarthe, 2 compagnies de francs-tireurs, un détachement à cheval et 3 batteries; 2e division (Collin), 10e bataillon de marine, 56e et 59e de marche, 63e et 49e de mobiles (Eure-et-Loir) et divers détachements, 14 pièces de canon; 3e division (de Villeneuve), 78e, 30e de mobiles, divers bataillons de fusiliers

marins et de mobiles, 14 bouches à feu. La droite est sous les ordres de l'amiral Jaurréguiberry, le centre sous le général Colomb, la gauche sous l'amiral Jaurès. En réserve générale, sur la rive droite de la Sarthe, les troupes de Bretagne du capitaine de frégate Gougeard, une dizaine de bataillons avec 25 bouches à feu et une division de mobilisés, envoyée du camp de Conlie sous les ordres du général Lalande. Malheureusement le général Chanzy a la fatale idée de confier aux mauvaises troupes de ce dernier une position importante, celle de la *Tuilerie* ou Vert-Galant, à laquelle s'appuie l'extrême droite de sa ligne de bataille vers Pontlieue, au sud. L'armée du prince Frédéric-Charles, qui, réunie à celle du grand-duc de Mecklembourg, présente 160 à 180 000 hommes en ligne, marche sur le Mans, dès le matin, dans l'ordre suivant : à droite le 13e corps, soutenu par le 3e s'avançant au nord par Savigné, contre la gauche de l'armée française (21e corps de l'amiral Jaurés); ce 13e corps, ainsi que le 3e, marchent vers la gauche; au centre, le 9e, suivant les routes de Saint-Calais et débouchant de Bouloire sur Saint-Hubert, se ralliant avec son aile droite et opposé au centre de la ligne française (17e corps du général Colomb). A la gauche, le 10e corps opérant son mouvement par la route de Tours, débouchant par Château-du-Loir sur le Mans, par Parigné-l'Évêque, et opposé au 16e corps français (amiral Jaurréguiberry) et aux mobilisés du général Lalande occupant l'importante position du Vert-Galant. Dès le point du jour, le général Chanzy parcourt le front de ses troupes, les animant et leur déclarant qu'il a plein pouvoir pour récompenser sur le champ de bataille même. La neige a cessé de tomber, mais couvre le sol à une grande épaisseur. Le temps est froid, l'atmosphère dégagée. L'action commence sur la gauche du 21e corps,

mais faiblement (rive droite de l'Huisne). L'ennemi traverse ce cours d'eau à Connerré, vers midi, replie un bataillon du 58e et marche sur Montfort et Pont-de-Gennes. Le général Jaurès se porte de sa personne en avant avec quelques compagnies et refoule les Allemands, assurant ainsi la défense du Pont-de-Gennes. L'attaque s'est prononcée dès neuf heures du matin sur la division de Bretagne (Gougeard) et sur la 2e division (Collin). La 1re division (Rousseau) n'a que des engagements partiels et ne perd pas de terrain. Au centre, sur l'Huisne, au plateau d'Auvours, et du côté d'Ivré-l'Évêque, l'ennemi fait contre la 2e division du 17e corps (Paris) des efforts sérieux; il ne peut débusquer les défenseurs. Vers midi, au plateau d'Auvours, le combat se soutient; mais à deux heures, la gauche du général Gougeard ayant dû évacuer Champagné devant des forces disproportionnées avec les siennes, et les Prussiens ayant pu y organiser des colonnes d'attaque, gravissent les pentes du plateau défendu longtemps par les mobiles du corps de Bretagne et par le 51e. Ces troupes finissent par lâcher pied, abandonnant trois mitrailleuses démontées. Le général Paris ne peut arrêter le désordre. Le général Colomb donne alors l'ordre au général Gougeard de reprendre le plateau d'Auvours, à la tête de ses braves zouaves pontificaux. L'intrépide Gougeard s'élance et réoccupe la position de la façon la plus brillante. Il est nommé commandeur sur le champ de bataille, son cheval est percé de six balles. Sur les deux rives de l'Huisne, à l'entrée de la nuit, les généraux Jaurès et Colomb sont encore en possession des positions qui couvrent le Mans au nord et à l'est; mais sur la droite, l'amiral Jaurréguiberry n'est pas aussi heureux. Après une lutte des plus sanglantes et qui dure du matin à 8 heures du soir, le général Lalande informe le général en chef que les

mobilisés ont abandonné la position du Vert-Galant ou de la Tuilerie à la suite d'une panique. Cette panique compromet le succès de la journée, le général en chef prescrit de réoccuper la Tuilerie, il envoie à Pontlieue des renforts; mais l'intrépide amiral Jaurréguiberry est bientôt forcé de reconnaître que la retraite est devenue indispensable. En effet, le plateau d'Auvours est repris par les Prussiens. On comprend que pour MM. Gambetta et de Freycinet, estimant autant un mobilisé de 45 ans qu'un jeune soldat de 25, les troupes du camp de Conlie fussent égales pour eux à celles des autres corps de l'armée de la Loire; mais comment le général Chanzy, plus juste appréciateur, a-t-il confié une position aussi importante que celle du Vert-Galant aux mobilisés si peu solides du général Lalande (1)? Il n'en faut

(1) D'après le général Chanzy, l'importante position de la Tuilerie ou Vert-Galant était destinée aux bonnes troupes du général de Curten, mais c'est le 10 au matin que cet officier général reçoit du général en chef l'ordre de se porter à Château-du-Loir. Il en était à 7 lieues (Neuillé-Pont-Pierre) et se battait depuis cinq jours. D'ailleurs Château-du-Loir, où il entra le 10 au soir, est à 10 lieues du Mans, il lui eût donc été bien difficile, pour ne pas dire impossible, d'arriver à Pontlieue pour la bataille du lendemain. Alors aussi l'amiral Jaurréguiberry, commandant le corps dont de Curten faisait partie, prescrivit à ce dernier de se replier sur le Mans; mais il était trop tard; le général de Curten, se voyant sur le point d'être coupé, préféra marcher sur Pontvallier, après s'être replié de Mayet à Ecommoy, où il avait combattu. Dans le doute, et n'ayant pas de nouvelles de la division de Curten coupée par le mouvement offensif de l'ennemi, il semble que le général Chanzy eût pu faire occuper le Vert-Galant par d'autres troupes que par des mobilisés. Dans son ouvrage, le général Chanzy n'ose faire un reproche au brave de Curten de ne pas s'être trouvé à la bataille du 11, il se borne à faire ressortir quels avantages on eût obtenu si la division du général se fût trouvée au Vert-Galant. Sans doute, mais pouvait-elle s'y trouver? Là est toute la question! Et nous répondrons hardiment : *non* elle ne le pouvait pas. En effet, on lit page 305 de l'ouvrage du général Chanzy, à la fin du paragraphe relatif au combat de Saint-Hubert et de Champagné, à la date du 10 janvier 1871 :

« Quant au général de Curten, qui avait *trop de chemin à faire pour arriver sur les mêmes positions* (en avant de Pontlieue) *avant la bataille*, il lui fut prescrit de continuer sa retraite sur la Suze, tandis que le général Cleret, qui avait été momentanément sous ses ordres, se replia sur la Loire, pour dé-

pas moins songer à la retraite, et le général en chef donne des ordres en conséquence. Il décide que l'armée se repliera sur Alençon, appuiera sa gauche à la Sarthe et fera pendant quatre jours en combattant, de 14 à 16 kilomètres, le 21e corps à l'aile gauche, le 17e au centre, le 16e à l'aile droite, conservant l'ordre de bataille du Mans. L'évacuation du matériel est accomplie, grâce aux efforts des généraux. Le général Bourdillon, doit franchir le dernier avec sa division (3e du 16e corps) le pont de Pontlieue, sur l'Huisne, et le faire sauter. Le lieutenant-colonel d'état-major de Lambilly, officier supérieur d'une haute distinction, celui qui a enlevé aux Prussiens des canons à la bataille de Coulmiers, sous-chef d'état-major du 16e corps, est tué en menant bravement des renforts à Pontlieue, à la division Jouffroy, à 3 heures. Le colonel Koch, commandant la 1re brigade de la division Paris (2e du 17e), et plusieurs officiers supérieurs, sont blessés grièvement, en cherchant à ramener les fuyards au combat. — (*Nord*). De fortes colonnes françaises forcent les Allemands à évacuer Bapaume, et poussent des reconnaissances sur Albert. — (*Est*). Bourbaki reprend sa marche vers les positions ennemies de la Lizaine, mais avec une grande lenteur, tant le froid est intense, la neige épaisse et

fendre le val contre les partis ennemis qui cherchaient à dépasser Tours. » Comment comprendre que dans le même ouvrage, soixante pages plus loin (369), le général Chanzy rapporte une lettre en date du 12 janvier dans laquelle il dit au général de Curten ce qui suit :

« *Je ne m'explique pas pourquoi vous êtes descendu sur la Flèche.* » La Flèche est près de la Suze et dans la direction de retraite, par conséquent assignée à Curten par le général en chef deux jours auparavant. Lorsque le général Chanzy écrivit ce qui est relatif à la bataille du Mans, il ne se souvint pas, sans doute, des deux ordres envoyés le 10 à la division de Curten : le premier par le chef du 16e corps, de se porter sur le Mans, le second par le général en chef lui-même, de se replier sur la Suze. De toute façon donc le général Chanzy devait savoir qu'il ne pouvait compter sur les soldats de Curten pour la position de la Tuilerie, et aviser

les chemins rendus glissants par le verglas. La brigade allemande de Goltz arrive à Lure et à Couthenans, au nord d'Héricourt, où la division de réserve Schmeling s'installe le soir. La 1re brigade badoise se rapproche de Belfort. Les 2e et 3e brigades badoises s'arrêtent à Frahier, extrême droite des positions ennemies. Les troupes du siége de Belfort (14 bataillons, 4 escadrons) gardent la ligne d'Héricourt par Montbéliard jusqu'à Delle, frontière suisse.

12 *janvier*. — *Paris*. — Ralentissement du feu de l'ennemi. Les habitants de Vincennes sont prévenus que le bombardement contre cette localité va commencer, qu'ils n'ont que le temps de rentrer à Paris s'ils veulent l'éviter. — *Province*. — (*Loire*). *Retraite du Mans*. Les routes sont glissantes, un brouillard épais règne jusqu'à midi. L'ennemi s'ébranle dès 8 heures du matin, dans l'ordre suivant : le 13e corps allemand (17e division) se dirige par Montfort sur Saint-Corneille au nord, et a un combat à ce village ; la 22e, plus au nord sur Saint-Célerin et Torcé, se bat à Chanteloup, gagne la route de Bonnétable et couche à Sainte-Croix ; la 4e division de cavalerie occupe Ballon, à l'ouest ; interception des routes de Bonnétable et de Mamers au Mans. Le 9e corps allemand, attaqué à Fatines, débouche sur Savigné au nord-ouest, atteint Saint-Pavace sur la Sarthe, tandis que son artillerie sur le plateau d'Auvours bat Yvré-l'Évêque. Le 3e corps s'engage dès le matin sur la rive gauche de l'Huisne près du Mans, franchit cette rivière à midi, pénètre dans la ville, à la suite des engagements les plus vifs. L'armée française se replie en bon ordre de la manière suivante, par les deux rives de la Sarthe, sur Alençon. Le commandant du 16e corps, à droite, défend le pont de Pontlieue avec les gendarmes de la division Bourdillon (3e) et fait sauter ce pont au moment où l'ennemi se présente

pour le franchir, protégeant le matériel en majeure partie sauvé. Il dirige à travers la ville le mouvement de ses 1re et 2e divisions, rallie le régiment de gendarmerie, qui a perdu, à la défense du pont de Pontlieue, 2 officiers et 83 hommes de troupe; le corps entier suit le chemin du Mans à Chauffour, à l'ouest. Le 17e corps, 1re division (de Roquebrune), traverse le Mans vers onze heures et vient coucher sans être entamé, en avant de Domfront, au nord-ouest (route de Conlie); la 2e division (Paris) passe la Sarthe à Moulin-l'Évêque et couche à Mont-Bizot au nord, près la route d'Alençon; la 3e (de Jouffroy) traverse la ville la première et pousse jusqu'au camp de Conlie sans s'arrêter. La cavalerie du 17e corps (division d'Espeuilles) a plusieurs engagements d'avant-postes et se porte sur Courcebœuf au nord, entre la route de Bonnétable et la Sarthe. Le 21e corps (Jaurès), pendant la nuit du 11 au 12, commence par se replier sur Auvours et Yvré pour soutenir le général Gougeard et le 17e corps du général Colomb. Au moment où ce corps rallie la division de Bretagne, l'ordre définitif de retraite lui arrive. La 1re division (Rousseau) continue son mouvement sur Sargé et Montreuil vers la Sarthe, par la route de Mamers, gagne Ballon, livre un combat à Courcebœuf et arrive, vers 10 heures, à Ballon, qu'elle a ordre de défendre; la 3e division (de Villeneuve) se replie sur Bonnétable. Pendant la nuit, le général de Curten, qui est à Lasuze, reçoit la dépêche suivante : « Nous sommes » forcés de battre en retraite, ne venez pas au Mans, ralliez » votre monde, et dirigez-vous sur la Flèche. Signé » Chanzy. » Le général s'empresse d'obéir; il y a donc lieu d'être étonné lorsqu'on lit à la page 369 de l'ouvrage du général ce qui suit adressé par Chanzy à Curten : « *Je*

ne m'explique pas pourquoi vous êtes descendu sur la Flèche, etc... » Ceci arrivait la nuit au général de Curten, et la veille, le 12, cet officier général avait reçu la dépêche rapportée plus haut. Le général Chanzy, lorsqu'il écrivit la seconde, avait-il oublié la première? C'est à supposer. D'ailleurs, M. de Curten ne pouvait rallier l'armée que par son mouvement sur sa gauche vers la Flèche, puisque les routes du Mans étaient alors coupées par l'ennemi. Ainsi donc la direction de retraite du 16e corps est le nord-ouest et l'ouest, celle du 17e corps le nord, celle du 21e corps le nord et le nord-est. La 2e armée de la Loire se replie en éventail, au nord, entre Alençon et Évreux, se rapprochant de la Seine. Ce n'est pas sans raison que le général Chanzy a choisi cette région pour y reformer son armée. — (*Nord*). Les armées belligérantes restent dans leurs cantonnements, envoyant en avant de leur front des reconnaissances. — (*Est*). Les 48 bataillons, 30 escadrons, 126 bouches à feu de campagne dont dispose le général de Werder occupent entièrement les lignes de la Lizaine, ayant un développement de 15 kilomètres. Le général fait venir sur le front de la position, aux points d'attaque limités par la configuration du terrain, l'artillerie du siége de Belfort, en sorte que les Allemands, quoique ayant un effectif beaucoup moins considérable que les Français, peuvent résister facilement et défendre leurs positions sans désavantage. Les avant-postes ennemis sont encore sur la rive droite de la Lizaine prêts à se replier.

13 *janvier*. — *Paris*. — Les généraux Blanchard et Corréard, chargés d'une attaque sur le Moulin-de-Pierre, attaque ordonnée par le gouverneur, contrairement aux avis du général Vinoy, pour la nuit du 13 au 14, sont convoqués au quartier général de la 3e armée et y reçoivent leurs dernières instructions. L'opération, ébruitée dans tout

Paris, comme toujours, connue des Prussiens, commence à 9 heures du soir. Le gouverneur a prescrit d'y employer des bataillons de mobilisés, comme si dans une opération de ce genre, faite la nuit, il ne faut pas au contraire les troupes les plus expérimentées et les plus solides. Les colonnes sont massées de 9 heures à 11 heures à la gare de Clamart, et cette concentration, à laquelle concourent des bataillons de garde nationale, se fait bruyamment comme toute réunion de cette nature. Le moyen de faire taire des citoyens-soldats naturellement bavards? Il en résulte que l'ennemi ne peut avoir de doutes sur l'opération, sur sa direction et sur son but. Les colonnes partent à minuit de Clamart; elles ont avec elles le général du génie Javain. A peine est-on en marche que la canonnade et la fusillade de l'ennemi accueillent les troupes. Elles sont mises immédiatement en déroute. Les mobiles de la Seine, faisant tête de colonne, reculent, entraînant la garde nationale, qui se jette sur les troupes de soutien. Le général Javain veut arrêter le mouvement rétrograde, il est renversé, foulé aux pieds. Les troupes de soutien, plus solides, ne peuvent agir, et la reconnaissance offensive se replie en désordre sur les tranchées. Plus à l'est, l'amiral Pothuau, du côté de Vitry, enlève quelques hommes à un régiment prussien. Ainsi se termine cette affaire de nuit du 13 au 14 janvier, aussi mal combinée que toutes celles prescrites par M. Trochu. Le bombardement, qui a un peu diminué pendant l'opération, est repris le matin; les obus sont dirigés sur l'hôpital de Lourcine (femmes en couches), Sainte-Périne à Auteuil (malgré le drapeau de Genève), l'hospice de l'Enfant-Jésus à Grenelle, la communauté de femmes de Notre-Dame de la Croix, rue du Cherche-Midi, l'Observatoire, la communauté des religieuses de la Charité, le Muséum, la Sor-

bonne, l'École supérieure, la bibliothèque Sainte-Geneviève, les colléges Saint-Louis, Sainte-Barbe, Louis-le-Grand, Henri IV, l'hôtel des Invalides. Le bombardement des forts du nord commence. La Brèche et la Double-Couronne sont vivement canonnés. — *Province.* — (*Loire*). Le prince Frédéric-Charles porte son quartier général au Mans et fait poursuivre l'armée de Chanzy par des colonnes mobiles, ainsi que l'ordre en a été donné du quartier général allemand, tenant autour de la ville conquise la majeure partie de ses forces. Des détachements du 10ᵉ corps allemand se portent sur Laval et sur la rive droite de la Sarthe par Conlie. Le 3ᵉ corps occupe le Mans, le 9ᵉ cantonne au nord de la ville, le 12ᵉ s'avance jusqu'à Ballon et Neuville. Le 19ᵉ corps français, formé à Cherbourg, embarque pour Alençon ses deux premières divisions par les voies ferrées. Composition de ce 19ᵉ corps : Commandant en chef, général Dargent; chef d'état major, colonel Colin; commandant l'artillerie, capitaine de vaisseau Schérer; le génie, lieutenant-colonel Bourgeois; 1ʳᵉ division, Bardin (général de brigade provisoire), brigades Ritter et Luzeux (brigadiers auxiliaires), 55ᵉ, 66ᵉ, 71ᵉ de marche d'infanterie, 96ᵉ de mobiles (Rhône et Charente), 1ʳᵉ et 2ᵉ légion de mobilisés de la Gironde, 3 batteries; 2ᵉ division, Girard (général de division provisoire), brigades Robert et de Brème (généraux de brigade auxiliaires), 22ᵉ de marche de chasseurs, 64ᵉ, 65ᵉ et 70ᵉ de marche, un bataillon de mobiles (Charente-inférieure), 1ʳᵉ légion de mobilisés de la Seine-Inférieure, 3 batteries; 3ᵉ division, Saussier (général de brigade), brigades Roy et N.... (généraux auxiliaires), 1ʳᵉ brigade, 10000 hommes dans le département de l'Eure; 2ᵉ brigade, 8000, dans le Calvados, 12ᵉ régiment de chasseurs, 20 bouches à feu, 3 sections du génie pour les trois divisions, environ 48000

hommes à l'effectif. Division de cavalerie Abdelal (général de division), brigades Kerhué et de Chanteclair, 4 régiments de cavalerie, réserve d'artillerie : 4 batteries et deux de mitrailleuses. Les deux premières divisions de ce 19e corps sont dirigées sur Alençon, la 3e sur Argentan. En se repliant sur Alençon, le général Chanzy, qui a toujours en vue un effort si nécessaire sur Paris, veut rallier autour d'Alençon et à Argentan le 19e corps, pivoter sur sa droite, marcher sur Dreux et Évreux, appuyer sa gauche à la Seine, après avoir forcé l'Eure entre Chartres et Dreux. Mais les stratégistes de Bordeaux ne peuvent laisser le général Chanzy à ses inspirations; ils lui envoient ce jour-là, à six heures du matin, l'ordre d'opérer sa retraite sur la Mayenne et Laval, lui faisant connaître que Paris a des vivres jusqu'à la fin du mois. La direction de la retraite est donc changée. Le 16e corps se dirige par la route du Mans à Laval, faisant 16 kilomètres; le 17e se porte de Conlie à Sainte-Suzanne (10 kilomètres de Conlie); le 21e passe la Sarthe entre Montbizot et le Mans et vient coucher à Sillé-le-Guillaume, au nord-ouest de Conlie. Le quartier général est à Sillé. Ordre du jour du général en chef félicitant l'amiral Jaurès et les troupes du 21e corps, et blâmant les défaillances qui se sont produites dans quelques divisions. Prise par l'ennemi du camp de Conlie, que les mobilisés de Bretagne, après avoir fui à la Tuilerie, pillent en passant et en se retirant sur Assé-le-Béranger.

14 *janvier*. — *Paris*. — Le bruit se répand dans Paris que les Allemands veulent, le 16, jour de la fête du roi Guillaume, tenter une grande attaque. Le général Trochu recommande pour ce jour-là une grande vigilance. Dans ses dépêches aux généraux commandant les trois armées, il fait pressentir une opération offensive de l'ennemi.

Le bombardement au sud est très-intense pendant la journée et pendant la nuit entière du 14 au 15. Les rues Saint-Sulpice, Monge, de Varenne, sont atteintes. L'ennemi tire sur la ville plutôt que sur les forts. — *Province*. — (*Loire*). Le 13e corps allemand entre à Beaumont (Sarthe) à la suite d'un petit combat contre le 21e corps; la retraite continue sur Sllé et sur Laval avec assez d'ordre; le général le Bouedec, du 16e corps, est attaqué à Longué et forcé de se replier sur Chassillé. Ce point étant enlevé également par les Prussiens du général-major de Schmidt, chargé de la poursuite sur la route de Laval, le 16e corps est contraint à se replier sur Montreuil. Un mouvement tournant de l'ennemi par Vallon et Loué démoralise les troupes des 16e et 17e corps, qui se débandent. Le général en chef se décide à tenter le lendemain une vigoureuse défense à Sillé-le-Guillaume. — (*Nord*). Une reconnaissance du comte de Lippe s'avance jusqu'au Catelet; une autre, partie de Péronne, vient près de Bapaume. A Rouen, les mobilisés font quelques tentatives offensives; des bâtiments de guerre essayent de remonter la Seine et retournent au Havre le soir. L'armée de Faidherbe entre à Albert, abandonné à son approche par les Allemands, et cantonne aux alentours. — (*Est*). De fortes colonnes de l'armée de Bourbaki se portent sur Arcey et Sainte-Marie, au sud de Montbéliard, où le général de Werder appuie sa gauche; après un court engagement, l'ennemi se replie sur la position principale. Des démonstrations offensives sont faites de ce côté par les troupes de Bourbaki. Pendant la nuit le thermomètre descend à 17 dégrès Réaumur au-dessous de zéro; le général de Werder demande, par le télégraphe, s'il doit néanmoins accepter le combat sous Belfort. On lui télégraphie l'ordre d'attendre l'attaque et de défendre ses fortes positions, vu qu'il est indis-

pensable, lui dit-on, de conserver la route de Lure à Belfort. On lui annonce l'approche du général de Manteuffel. Cette dépêche ne lui parvient que le 15, néanmoins il prend la résolution de tenir. Le général Pourcet porte le quartier général du 25e corps à Vierzon et reçoit de M. de Freycinet ce télégramme : « Faites vos préparatifs pour partir le 17 dans la » direction de Sancergues. » Le but est d'opérer une diversion en faveur de l'armée de l'Est, mais il est déjà trop tard.

15 *janvier.* — *Paris.* — Les pièces du fort d'Issy sont pour la plupart hors de service, par suite du bombardement de l'ennemi. Ce fort est celui qui a le plus souffert. Les Prussiens commencent à battre en brèche la courtine faisant face à leurs positions. Deux casemates de cette courtine, laquelle renferme huit mille projectiles chargés, sont défoncées par les obus. Par le plus grand des hasards, la 3e casemate, celle où sont les projectiles, n'est pas atteinte. Canonnade encore plus violente que les jours précédents sur tous les points de l'enceinte, au sud. Les forts, l'enceinte, les batteries extérieures françaises répondent avec une égale vigueur et tiennent en échec certaines batteries ennemies. Le gouverneur se rend au fort de Montrouge et rentre à Paris en parcourant les bastions, numéros de 68 à 80. Escarmouche à la boucle de la Marne, au pont de Champigny. — *Province.* — (*Loire*). *Combat de Sillé-le-Guillaume.* Tandis que les gros bagages filent sur les derrières de l'armée, dans la direction de Laval et de Mayenne, le général Chanzy essaie de tenir tête à l'ennemi entre Conlie et Sillé-le-Guillaume. La 3e division du 21e corps s'établit fortement à l'est de Sillé, sur les crêtes qui dominent la ville, se ralliant par la gauche au 17e corps. Vers dix heures du matin, l'ennemi (détachement du général de Schmidt) attaque par la grande route. Le général de Villeneuve le

laisse avancer, et à 1500 mètres le canonne et le force à se jeter en désordre dans les chemins latéraux. La 1re division du 21e corps (Rousseau), attaquée à son tour à St.-Rémy-de-Sillé, repousse également les Prussiens, qui sont poursuivis plusieurs kilomètres. *Combat de Saint-Jean-sur-Erve.* L'amiral Jaurréguiberry, arrivé pendant la nuit au village de Saint-Jean-sur-Erve, entre le Mans et Laval et sur la grande route, s'y établit fortement, dispose quatre batteries derrière un chemin creux contournant des hauteurs formant des épaulements naturels, et d'où l'on peut battre la route du Mans à Laval et la vallée de l'Erve. Il fait pratiquer des embrasures, préparer la destruction du pont sur l'Erve.

Vers onze heures du matin, l'ennemi se présente et la canonnade commence. A midi et demi, une colonne d'attaque s'engage. Un obus traverse le cou du cheval de l'amiral, tue son chef d'état-major-général, le colonel Béraud, arrivé tout récemment d'Afrique. L'ennemi repoussé essaie un mouvement tournant sur la droite du 16e corps. Un combat d'artillerie commence et dure jusqu'à six heures du soir. L'amiral, prévenu alors qu'un régiment de mobiles a abandonné trop tôt ses positions et que l'ennemi cherche à le tourner, opère sa retraite en bon ordre. Les Allemands, dans cette affaire, la dernière de quelque importance de l'armée de la Loire, ont 3000 hommes hors de combat. Pendant que les 21e et 16e corps obtiennent ces succès, le 17e se met en retraite sur Sainte-Suzanne. Le général en chef ne voulant pas être coupé des routes de Laval, et sachant que les convois sont en sûreté, donne l'ordre de la retraite à la nuit, sur Sillé-le-Guillaume. L'ennemi n'ose point poursuivre. Le 16e corps, après un vigoureux combat, se replie pareillement. Le 9e corps allemand est envoyé au soutien des troupes ennemies battues dans la journée et occupe le camp de Conlie

évacué. — (*Nord*). Des reconnaissances poussées d'Albert-sur-Bray, Hailly, Bouzaincourt, du côté de la Somme et de de la rivière d'Ancre, donnent l'assurance que l'ennemi croit à la tentative du passage de la Somme et fait de grands préparatifs à Hallu et à Noyelles pour s'y opposer. Un détachement français commandé par le colonel Isnard reprend Saint-Quentin. — (*Est*). Bourbaki recommence, dès le matin, les attaques de la veille contre les lignes de la Lizaine. Il replie tous les avant-postes ennemis, puis il forme ses colonnes d'attaque sous la protection de son artillerie. Il essaie d'enlever d'abord Chagey, à la droite des Allemands. Repoussé, il tente inutilement jusqu'au soir de percer la ligne à Lure et à Héricourt; la canonnade ne discontinue pas. Vers midi, une vigoureuse attaque est dirigée sur le centre de la position de Werder, à Busserel et à Béthancourt. Les chemins sont détestables et glissants. La division Cremer, retardée par la marche sur la gauche du 18ᵉ corps, ne peut entrer en ligne qu'à trois heures. En résumé, pendant cette journée, nous tentons vainement d'enfoncer le centre et nous couchons sur nos positions, bec à bec avec les Prussiens. Le bruit de la mort de Garibaldi fort malade à Dijon court dans sa petite armée irrégulière. Bordone, alors à Avignon, est rappelé en toute hâte; les garibaldiens sont prêts comme toujours à se diviser.

16 *janvier*. — *Paris*. — De 9 heures à 11 heures, séance du conseil de guerre pour le projet Schmidt. Rien n'est encore arrêté et la discussion est remise au jour suivant. — *Province*. — (*Loire*). Le 13ᵉ corps allemand, chargé de la poursuite des troupes françaises qui se sont repliées sur Alençon, arrive devant cette ville. Il se trouve bientôt en présence du partisan Lipowsky; qui est à la tête de 2000 francs-tireurs et de 4000 mobilisés de la Mayenne,

établis à un kilomètre en avant, et qui repoussent l'ennemi combattant jusqu'à la nuit. Lipowski se met alors en retraite, ne voulant pas exposer aux horreurs d'un pillage une ville qu'il ne peut sauver. Le grand-duc de Mecklembourg entre le soir à Alençon. — Le général de Curten avec sa division, en opérations depuis le 9 janvier sur la route de Tours au Mans, autour de Château-du-Loir, pour rejoindre l'amiral Jaurréguiberry, arrive le 16 au soir à Laval, ayant livré un combat heureux, le 11, à Ecommoy, mais n'ayant pu arriver à temps ce jour-là devant le Mans pour occuper la Tuilerie avec ses troupes. Cette position était destinée à sa brave division. On a vu qu'elle avait été malheureusement occupée par les mobilisés du général Lalande; ce qui est une des causes principales de la perte de la bataille du Mans (1). — (*Nord.*) Le général Faidherbe reçoit de M. de Freycinet un télégramme de Bordeaux lui disant que la garnison de Paris va faire un effort suprême, qu'il importe d'attirer sur lui une partie des forces de Paris. Le général, pour atteindre ce but, prend le parti de se dérober à l'ennemi par des marches forcées vers l'est et le sud-est, menaçant la ligne de la Fère à Compiègne par Chauny et Noyon, et faisant des démonstrations sur Saint-Quentin. Il part d'Albert pour Combles, où l'armée arrive fort tard, tant les routes sont glissantes. La 12e division allemande de cavalerie (comte de Lippe), qui occupe Saint-Quentin, évacue cette ville, se replie sur Ham. — (*Est*). Dès le point du jour la bataille recommence du côté

(1) Ce jour-là, au combat de Soulzé, la cavalerie de Curten fit des prisonniers parmi lesquels un neveu du général de Moltke. Ce jeune homme, amené devant le général de Curten, lui demande à conserver son sabre, le général y consent. « C'est un sabre français, lui dit avec une certaine arrogance l'officier prussien. — Oh! lui répond simplement le général, c'est comme mes officiers d'état-major, voyez, ils ont tous des sabres prussiens.

d'Héricourt et de Busserel, au centre et à notre gauche, puis à notre droite, près de Montbéliard. A l'extrême gauche seulement, à Chenabrier, le courage de nos soldats n'est pas inutile, la division Crémer et une partie du 18e corps enlèvent la position; mais un corps allemand envoyé promptement par Werder conjure le danger qui le menace en dégageant pendant la nuit le village de Frahier et en reprenant la position de Chenabrier, d'où il menace de tourner l'armée française. 40000 Allemands du 7e corps (Zastrow) sont signalés vers Semur au corps garibaldien, qui, plus occupé de la maladie de son chef et de ses intérêts que de l'ennemi, croit à une simple démonstration, à une reconnaissance, et ne bouge pas. L'ennemi marche sur Is-sur-Thill, point où la route de Semur coupe celles de Dijon à Langres et de Dijon à Pontarlier; il se partage en deux colonnes. L'une marche sur Pontarlier à l'est, l'autre sur Dijon. Abandon de Gray et de Dôle par les corps francs et les mobilisés de Garibaldi. Le flanc gauche et les derrières de l'armée de l'Est se trouvent complétement découverts par suite de cette grosse faute des garibaldiens; Bourbaki, qui compte sur eux pour le couvrir pendant son mouvement offensif sur Belfort, n'est prévenu de ce fait de la dernière importance que le 18, par l'administration de la guerre, alors qu'il commence sa retraite sur Besançon. Les routes de Dôle sont donc ouvertes à l'ennemi par suite de la conduite de Garibaldi ou des siens. Garibaldi et Bourbaki se rejettent l'un sur l'autre la faute commise (1).

17 *janvier*. — *Paris*. — Huit cent travailleurs sont employés la nuit à enlever les munitions renfermées dans

(1) Naturellement, dans son ouvrage, M. de Freycinet prend parti pour M. Garibaldi contre le général Bourbaki, ne voyant pas que l'administration de la guerre, en portant le corps du trop célèbre aventurier italien à cinquante

la courtine du fort d'Issy et très-exposées. Quoique la brèche commence à être praticable, le fort, sous l'impulsion de son commandant, le colonel Guichard, tient bon. La coupole du Panthéon est criblée d'obus. La place et celle de la Sorbonne sont encombrées de curieux qu'on est obligé de faire circuler. Second conseil de guerre tenu chez le gouverneur pour la discussion du projet de sortie sur Bougival, du général Schmidt; projet repris de nouveau et discuté. Une troisième séance est indiquée pour le lendemain. Attaque faite sur la maison Milhaud par l'ennemi, qui est repoussé sur Bayeux. Sortie de nuit des troupes de Ducrot. Des obus tombent sur l'hôpital Cochin, la gare de l'Est, l'usine Cail, le collége Rollin, la manufacture des Gobelins, le pont de Notre-Dame, l'entrepôt des vins, la boulangerie centrale, la caserne Mouffetard, la caserne Babylone, le dépôt des omnibus, celui des petites voitures, l'église Saint-Étienne du Mont, l'église Sainte-Geneviève, le Val-de-Grâce, les Invalides, et les rues environnant ces divers établissements. Deux obus traversent la Seine et tombent sur le quai de Béthune. Ce sont les premiers. — *Province.* — (*Loire*). L'armée du général Chanzy continue son mouvement et occupe des positions autour de Laval. Le 16e corps passe la Mayenne sur les ponts de la ville, se reliant avec la droite du 17e corps et protégeant les convois qui filent par la grande route du Mans, se plaçant à cheval sur la route et sur le chemin de fer de Laval à Vitré; le 17e, derrière la rivière dont il observe le cours jusqu'au

mille hommes, avec mission de fortifier Dijon et de *défendre les passages et les routes sur les derrières de l'armée de l'Est*, en faisant marcher celle-ci sur Belfort renforcée du 15e corps, donne complétement raison au général Bourbaki. Ce dernier en effet ne pouvait agir efficacement en avant, qu'autant qu'il avait la certitude d'avoir ses derrières bien couverts. Cela tombe sous le sens.

pont de Montgiroux; le 21e, sa gauche à la ville de Mayenne, sa droite à Contest, relié avec le 17e corps par sa cavalerie; le quartier général à Laval, la division de cavalerie du 17e corps en arrière des lignes, les parcs et convois également abrités en arrière des lignes. Une fois encore, grâce à l'habile retraite de son général en chef, l'armée de la Loire est conservée à la France. Le grand duc de Mecklembourg reçoit l'ordre, à Alençon, de marcher sur Rouen avec le 13e corps, qui cesse de faire partie de la 2e armée allemande.
— (*Nord*). L'armée de Faidherbe continue sa marche à l'est vers Vermand. Un petit engagement a lieu au bois de Buire, près Templeux, entre la brigade (Pittié) de la 2e division (Derroja) et quelques bataillons allemands de Barnekow, qui essayent en vain de s'opposer au passage de l'armée. Un détachement prussien abandonne le village de Vermand (route de Saint-Quentin), où l'armée cantonne. L'ennemi se renforce sur la Somme; ses troupes sont portées à 48 bataillons, 52 escadrons et 162 bouches à feu, sans compter les garnisons d'Amiens, Péronne, Ham, etc., 13 bataillons, 16 escadrons, 48 pièces restent sur la Seine.
— (*Est*). A 8 heures du matin, Bourbaki essaie encore de forcer le passage en lançant des colonnes d'attaque sur Chagny à sa gauche; les colonnes sont repoussées; à midi, il fait une tentative au centre sur Bethoncourt. Il n'a pas plus de succès, malgré une vive canonnade qui appuie son mouvement offensif. A 4 heures, il dirige une dernière attaque à l'extrême droite des Allemands, où se trouve le général ennemi Keller. Il ne peut emporter Frahier, et reconnaissant, après cette lutte héroïque de trois jours, l'impossibilité de forcer ce passage si bien défendu, il ordonne la retraite. Ses soldats sont épuisés. Les troupes françaises engagées dans cette bataille de trois jours sont : les 15e,

18e, 20e, 24e corps et la division Cremer, treize divisions d'infanterie, trois de cavalerie (120 à 130 000 hommes). L'ennemi a 3000 hommes hors de combat et nous 6000 environ. La garnison de Belfort ayant encore 15 000 hommes ne profite pas de la lutte pour faire une sortie. Singulière dépêche du délégué de la guerre au général Pourcet : « *Prêts* ou *pas prêts*, il vous faudra partir le 17 » courant au matin. Les Prussiens n'attendent pas. Si votre » corps, tel qu'il sera, ne vous paraît pas en état de mar- » cher, et que vous ne veuillez pas en accepter la responsa- » bilité, vous me préviendrez et j'aviserai. » Malgré l'inconvenance de cet ordre, quoique le 25e corps fût en assez médiocre état, le général en chef part en faisant observer que les officiers généraux ne sont pas habitués en France à pareil ton. Il se porte sur Romorantin.

18 *janvier*. — *Paris*. — Troisième séance du conseil de guerre pour la discussion du projet Schmidt. Dispositions arrêtées pour le lendemain 19. Le combat doit être livré sur le terrain en avant du Mont-Valérien. C'est sur ce terrain que l'ennemi a accumulé des travaux de défense pour couvrir l'accès de Versailles. La ligne des avant-postes allemands, de ce côté, s'étend des bords de la Seine près la Malmaison jusqu'à la redoute de Montretout, et de là à l'extrémité de Sèvres. Une seconde ligne s'étend du château de Beauregard à la Bergerie; puis, tournant au sud, va rejoindre, au parc de Saint-Cloud, la lanterne que l'ennemi a fait sauter et où il a élevé des redoutes bien armées. A gauche, la Celle-Saint-Cloud est hérissée de batteries, ainsi que le haras Lupin au centre et Villeneuve-l'Étang à droite. Tout le fond des tranchées de cette seconde ligne est couvert d'abattis, genre de défense dont les Allemands font un grand usage. Une troisième ligne passe en arrière

de Ville-d'Avray, entre Vaucresson et Chaville. Versailles, situé à 3 kilomètres en arrière, n'est pas en état de défense. Le gouverneur donne pour instruction l'attaque des lignes prussiennes de ce côté par une armée de 84 000 combattants répartis en trois colonnes, la ligne de bataille présentant un front de 6 kilomètres. A droite, la colonne Ducrot, 27 000 hommes, 10 régiments de ligne, 6 bataillons de mobiles, 6 régiments de garde mobilisée. Au centre, la colonne Bellemare, 34 000 hommes, 5 régiments de ligne, 17 bataillons de mobiles, 8 régiments de mobilisés. A gauche, la colonne Vinoy, 22 000 hommes, 4 régiments et un bataillon de ligne, 9 de mobiles et 5 régiments de mobilisés. La colonne de droite a ordre de se masser à Rueil, celle du centre à Fouilleuse, celle de droite à la briquetterie de la Croix-du-Roi. Le plan adopté est celui-ci : Attaque du château de Buzenval par l'aile droite formée en deux colonnes; attaque de la maison Craon et de celle dite du Curé par deux colonnes, une troisième se dirigeant sur le parc de Buzenval; attaque, par l'aile gauche, de la redoute de Montretout, des villas Pozzo et Zimmermann et des maisons Béarn et Armangaud. L'attaque doit commencer à 6 heures du matin, au signal de trois coups de canon tirés du Mont-Valérien. Nuit pluvieuse pendant laquelle les troupes destinées à l'opération se mettent en marche dès le soir, retardées souvent par l'exiguité des passages laissés au milieu des inutiles barricades de l'avenue de Neuilly. L'armée traverse la Seine sur trois ponts, à Neuilly et aux deux d'Asnières. Des wagons blindés sont disposés pour appuyer l'action. La nuit est des plus noires. L'ennemi tente une attaque contre Bondy, il est repoussé. Le village de Boulogne est brisé par les projectiles.

Rationnement du pain à 300 grammes. Proclamation du

gouvernement de la Défense nationale. — *Province.* — (*Loire*). Le général Chanzy, établi de Laval à Mayenne, derrière la rivière de ce nom, sur une ligne de 30 kilomètres, assure la défense de Laval, réorganise les 16e, 17e et 21e corps et appelle à lui le 19e arrêté à Domfront au moment où il gagnait Alençon. Ce 19e corps, organisé à Cherbourg (voir le 13 janvier), doit former la gauche de l'ordre de bataille de la 2e armée de la Loire. Vers 9 heures du matin, quelques uhlans sont signalés sur la route du Mans; à onze heures une colonne allemande replie les avant-postes français sur Sainte-Mélanie, village où l'ennemi est arrêté et repoussé par le général de Curten. — (*Nord*). *Combat de Vermand.* Le détachement du comte Gœben se porte sur Vermand dans la matinée, la 15e division sur Étreilles (route de Péronne à Saint-Quentin), la 16e sur Jussy (route de Paris à Saint-Quentin); le prince Albrecht de Prusse, de Nesle sur Ham. Le but de l'ennemi est de s'assurer des intentions de l'armée du Nord. Un combat qui dure jusqu'à la nuit et qui se termine à l'avantage de l'armée française, prouve au général Faidherbe que l'ennemi a concentré des forces trop considérables pour qu'il soit possible encore d'aller s'appuyer aux places du nord et qu'il y a absolue nécessité de livrer bataille le jour suivant. — (*Est*). Le général de Werder n'ose poursuivre, avec ses troupes, qui sont aussi fatiguées que celles de Bourbaki, et dans un pays où il est difficile de se faire suivre par des convois. Il se borne à concentrer à Chenebier la division badoise, pendant que la brigade de Goltz et la 4e division de réserve poussent de fortes reconnaissances. Le général Keller occupe donc Chenebier et canonne les colonnes françaises en retraite. Bourbaki est rejeté sur Blamont, au-dessous de Montbéliard. Une partie des forces distraites du siége de Belfort sont ren-

voyées au siége. Le général Bourbaki apprend alors que le 7e corps allemand occupe Pontarlier, marche sur Dijon, menaçant ses lignes de retraite, après avoir surpris les garibaldiens laissés sur ses derrières pour le couvrir. Il donne des ordres pour hâter la retraite de son armée sur Besançon, ne se dissimulant pas l'épouvantable position dans laquelle il va se trouver par la sottise du corps garibaldien.

19 *janvier.* — *Paris.* — *Bataille de Montretout.* La veille, dans le conseil, le général Vinoy a fait observer que la direction donnée à la droite lui semble défectueuse en ce sens que cette droite, pour se porter en ligne et opérer le mouvement prescrit, aura à descendre et à remonter deux fois sous le feu de l'ennemi; qu'il vaudrait mieux, d'après lui, rassembler les troupes sous le Mont-Valérien, à côté des troupes du centre, et faire attaquer de flanc les ouvrages du ravin de Saint-Cucufa contre le Longboyau, et le haras Lupin. Ces observations fort sages ne sont pas admises. La nuit du 18 au 19 étant obscure et pluvieuse, le moment de l'attaque est retardé d'une heure. Vers sept heures, l'action commence à la gauche et au centre. Après une lutte des plus vives, la redoute de Montretout, les villas de Béarn, Armengaud, Pozzo di Borgo, Zimmermann sont enlevées par les troupes des généraux Vinoy et de Bellemare, vers dix heures. Quelques détachements pénètrent même jusqu'à l'église de Saint-Cloud et dans le village de Garches, d'où elles fusillent sur le parc; mais les colonnes de droite, général Ducrot, pour une raison ou pour une autre, retardées dans leur mouvement, entrent en ligne beaucoup après les colonnes du centre et de la gauche. L'ennemi tient ferme à Buzenval, à Longboyau et à la Bergerie. Ordre est envoyé à une heure et demie, par le

gouverneur établi au Mont-Valérien, au général Vinoy de prêter assistance au général de Bellemare en appuyant à droite, afin que ce dernier puisse appuyer également à droite et soutenir Ducrot. Ordre est également donné de garnir d'artillerie la redoute de Montretout; mais Vinoy, malgré tous ses efforts, ne peut exécuter cet ordre, parce que l'ennemi a concentré tout son feu sur Montretout; que l'artillerie engagée sur la route du Mont-Valérien, encombrée par les troupes du général de Bellemare, défile pour se rendre à la Fouilleuse; parce que le gouverneur n'ayant pas voulu qu'on emmène des pièces de 4, celles de 7 et de 12, trop lourdes, s'enfoncent dans le terrain détrempé par le dégel. L'ennemi, surpris par l'attaque du matin (à gauche et au centre, mais non à droite), a été jusqu'à dix heures sans tirer un coup de canon. A ce moment, son artillerie entre en ligne, garnit les embrasures de ses batteries et fait un feu violent de ses 63 pièces de 2e ligne de défense et de ses 33 du parc de Saint-Cloud, de ses 20 de l'hospice Brézin et de ses 10 du Haras, total 120 bouches à feu. Le général Vinoy se porte à Montretout et donne l'ordre d'y placer 4 pièces de 12 en batterie, mais on n'y peut réussir. L'artillerie est alors établie en avant de la Briqueterie de la Croix-du-Roi, où un encombrement énorme de voitures d'ambulance se produit bientôt et gêne le combat. Vers deux heures, les lâches bataillons de Belleville, qui ont si souvent et avec tant de bruit réclamé d'être menés au combat, trouvant l'affaire longue et meurtrière, décampent, quittent leurs postes, prennent d'assaut...... les omnibus amenés pour enlever les blessés, et se font reconduire ainsi dans Paris, tandis que les bataillons des autres quartiers montrent une attitude solide. A trois heures et demie du soir, l'ennemi fait

un effort des plus vigoureux pour réoccuper les crêtes qui dominent ses positions de Saint-Cloud. Il fait une attaque générale, principalement sur Montretout, Garches et la Maison du curé par la Bergerie. Trois fois les crêtes sont prises par l'ennemi, reprises par nous. Le gouverneur descend du Mont-Valérien, d'où il suit la bataille, et arrive par la Briqueterie, où il est témoin de l'indiscipline de certains bataillons de la garde nationale. L'obscurité est quasi complète, les lignes françaises et allemandes se touchent, et, bien que le terrain semble nous appartenir, le général Trochu juge à propos de faire cesser la lutte. Il donne au général Noël l'ordre de soutenir la retraite et de replier les troupes de Montretout. Il retourne alors au Mont-Valérien. La fusillade cesse, la nuit venue; l'ennemi ne poursuit pas. Néanmoins, la retraite s'opère avec peine, attendu qu'un seul chemin existe pour faire rétrograder l'artillerie, passant sous le Mont-Valérien et aboutissant à Suresnes, et que ce chemin est encombré déjà par les voitures d'ambulance et les fourgons de munitions. A huit heures du soir seulement la route devient plus libre. Le général de Beaufort, chargé de faire filer l'artillerie, télégraphie à onze heures du soir, de la Briqueterie, que toute l'artillerie est partie. Il reçoit alors l'ordre de rentrer à son quartier général de Neuilly, tandis que le général Vinoy reste à la station de Suresnes, avec quelques bataillons pour assurer les divers mouvements. Le bataillon des mobiles de la Loire (commandant de Laurenty), oublié dans la villa Zimmermann, n'ayant plus ni cartouches ni vivres, est obligé de se rendre. La gelée reprend vers une heure, la lune se lève, la retraite s'achève, le silence de la nuit n'est plus troublé que par le bombardement des batteries de Meudon et de Châtillon qui tirent sur Paris.

Troupes de ligne françaises engagées à la bataille de Montretout : 35e, 42e, 109e, 110e, 115e, 116e, 117e, 118e, 119e, 120e, 121e, 122e, 123e, 124e, 125e, 126e, 135e, 136e, un bataillon du 139e; garde nationale mobilisée : régiments 2, 3, 5, 6, 8, 9, 10, 11, 14, 16, 18, 19, 20, 21, 23, 25, 34, 35; les régiments de mobiles. Un officier d'ordonnance du général Trochu, le lieutenant de Langle, est blessé près de lui. — Tués : le peintre, célèbre déjà quoique fort jeune, Regnault; le comte de Coriolis, âgé de 67 ans; Maurice Bixio, Marcel Taillard, comte de Langle, colonel de Rochebrune, de la garde mobilisée, etc.

Le matin, le général le Flô, ministre de la guerre, fait connaître par un ordre du jour que le général Trochu, en son absence, lui a confié le commandement des troupes restées à Paris. Pendant toute la journée, des télégrammes adressés du Mont-Valérien par le gouverneur à son chef d'état-major, affichés par ordre de ce dernier, se succèdent sans interruption, résumant les phases d'une bataille où les troupes ont encore l'avantage, et un avantage qui reste complétement inutile pour le succès définitif. Il n'est plus question de trouée à faire, et le bombardement n'est pas ralenti un seul instant par ce combat, livré sur une grande échelle, dont le résultat final est de faire tuer inutilement plusieurs milliers de braves soldats. — *Province* (*Loire*). L'armée de Chanzy est définitivement répartie de la manière suivante : 16e corps, 1re et 3e divisions sur la rive gauche de la Mayenne, en avant de Laval, occupant les routes qui y aboutissent; 2e division à Saint-Berthevin, près Laval, la division de cavalerie sur la rive droite, servant : la 1re brigade de réserve, la seconde, à surveiller Château-Gontier. Au sud, le 17e corps, sur la rive droite, gardant les ponts; le 21e couvrant Mayenne par une de ses divisions

sur la rive gauche, les deux autres sur la rive droite. La division Gougeard reliant le 21e corps avec le 19e : ce dernier formant l'aile gauche, occupant Argentan avec sa cavalerie dans la direction d'Alençon, les francs-tireurs de Lipowsky vers la Ferté-Macé, au nord de Mayenne, observant Alençon ; les mobilisés de la Mayenne en pointe, à Prez-en-Poil. Au sud de Laval et jusqu'à la Loire, le pays est observé par les volontaires de Cathelineau et par la brigade Cléret, de mobilisés. — Occupation sans combat de la ville de Tours par le général Hartmann. Il a avec lui les détachements laissés en arrière par la 2e armée allemande pour couvrir au sud le mouvement de cette armée sur le Mans (1re division de cavalerie et 38e brigade d'infanterie du 10e corps). — Arrivée à Laval du dictateur Gambetta. Le général Chanzy lui expose les besoins de son armée, lui en fait connaître la situation et met sous ses yeux ses projets pour la prolongation de la défense du pays. Son plan, si ses troupes réorganisées essuient un nouvel échec, est de se reporter sur les lignes de Carentan, après avoir assuré la défense de la Bretagne par les mobilisés bretons et les corps francs. — Nomination au grade de général des colonels Charette et Cathelineau, ayant chacun sous leurs ordres 15 000 mobilisés. — (*Nord*). *Bataille de Saint-Quentin*. Le général Faidherbe est à la tête de 40 000 hommes. Il établit ses troupes de la manière suivante : le 23e corps renforcé de la brigade Isnard, en arc de cercle, le dos à la ville de Saint-Quentin, la gauche (division Payen) au moulin de Rocourt, la droite (2e division des mobilisés Robin) au village de Fayet, la brigade Isnard entre les deux divisions. Le 23e corps s'étend du canal à la route de Cambrai. Le 22e corps de l'autre côté du canal, de Gauchy à la route de Paris. Le 23e corps fait face à l'ouest, le 22e face

au sud. La bataille commence sur la route de Paris, où les colonnes prussiennes attaquent le 22e corps. Le général du Bessoles est grièvement blessé. Cinq batteries françaises en position au centre de la ligne arrêtent les colonnes d'attaque. Le colonel Aynès, qui commande la 1re brigade de la 1re division du 22e corps, s'avance sur la route de la Fère, au-devant de l'ennemi. Il est blessé à mort. A trois heures les Allemands débordent notre gauche vers la Neuville. Cette gauche s'appuie sur le faubourg est de Saint-Quentin; puis le commandant Tramon, du 68e de marche, charge à la baïonnette à la tête de son régiment et rejette l'ennemi. La lutte continue avec acharnement. Le colonel Pittié, commandant la 2e brigade de la 1re division du 22e corps, à la tête du 46e de mobiles, repousse six assauts consécutifs tentés sur la droite de la 1re division par des troupes fraîches. Les mobiles des 91e et 46e, animés par leurs chefs de corps, rivalisent de courage. Cependant l'ennemi reçoit à chaque instant des renforts. Il lui en arrive même de Paris par le chemin de fer. Débordée par sa droite, la 1re division se replie en bon ordre par le faubourg d'Isle, sous la protection de barricades, et tient jusqu'à la nuit. Le 23e corps, attaqué entre neuf et dix heures par les divisions allemandes Kummer et von Gœben, soutient longtemps un combat de tirailleurs et d'artillerie. Vers deux heures, l'ennemi, renforcé par des troupes venant de Péronne, enlève le village de Fayet (extrême droite) à la division Robin et menace de couper la route de Cambrai, une de nos lignes de retraite. Le village est repris par les brigades Pauli (mobilisés du Pas-de-Calais) et Payen; le 48e de mobiles s'y établit et le conserve jusqu'à la nuit. A gauche, les brigades Isnard et de la Grange pénètrent dans les bois en avant; mais se trouvant bientôt en présence de

forces trop considérables par suite de l'arrivée de troupes du 10e corps prussien, débarquées vers quatre heures, elles se retirent peu à peu. Le général en chef fait soutenir sa gauche par des bataillons pris au général Paulze-d'Ivoy. A la nuit, l'armée du Nord, épuisée par une journée de combats incessants et trois journées de marches fatigantes, est rejetée dans Saint-Quentin. L'ennemi, pendant la lutte, reçoit des renforts de Rouen, d'Amiens, de Péronne, de Ham, de Beauvais et même de Paris. L'armée de Faidherbe a 3000 hommes hors de combat, celle de l'ennemi 5000 dans les journées des 18 et 19. Vers six heures du soir, les Allemands entrent à Saint-Quentin. Le général Faidherbe fait opérer la retraite de ses troupes : le 22e corps par la route du Cateau, le 23e par celle de Cambrai. Lui-même suit le 22e corps jusqu'à Essigny et de là prend, avec sa cavalerie, la route passant à Montbrehain, qui gagne Cambrai en suivant une direction du sud-est au nord-ouest Les éclopés, les débandés restés à Saint-Quentin tombent au pouvoir de l'ennemi. Le matériel, sauf 4 pièces de montagne, est sauvé et rentre à Cambrai. — (*Est*). Petits combats au sud de Montbéliard, à Saulnot, Arcey, Lyoffans, combat plus important à Sainte-Marie. Bourbaki bat en retraite sur Besançon, le 18e corps et la divion Crémer par Villersexel à l'est, les autres corps par les deux rives du Doubs. L'armée ne peut parcourir que 15 à 16 kilomètres, étant sans vivres, mal vêtue et mal chaussée.

20 *janvier*. — *Paris*. — Long rapport du général Trochu sur la bataille de la veille, affiché à dix heures du matin. Télégramme au général Schmidt, dans lequel il se félicite de n'être pas attaqué par l'ennemi et dit à son chef d'état-major de demander un armistice de deux jours pour l'enlèvement des blessés et des morts, seuls résultats à peu

près obtenus dans tous les combats livrés devant Paris, malgré la valeur déployée par les troupes françaises. L'armistice a lieu. — Ordre du jour de Clément Thomas à la garde nationale. Le général en chef félicite ses chers concitoyens de leur brillante attitude, mais ne parle pas des bataillons de Belleville qui ont fui si honteusement. — A neuf heures du matin, le bombardement de Saint-Denis et des forts qui l'environnent commence; celui sur les forts du sud et sur les quartiers de la rive gauche continue. Les batteries françaises répondent avec vigueur et succès. Un obus fait sauter le magasin de la batterie du Moulin de pierre. — *Province* (*Loire*). Le grand-duc de Mecklembourg quitte Alençon pour se porter sur Rouen avec le 13e corps allemand et la 5e division de cavalerie. Sa mission est de refouler les détachements de mobilisés et de francs-tireurs, de nettoyer le pays et de rendre libres les troupes de la 1re armée occupant Rouen pour qu'elles puissent être employées contre l'armée de Faidherbe. Le général Chanzy, toujours incertain des projets de l'ennemi, ne fait aucun mouvement. — (*Nord*). Un détachement ennemi de la division Kummer se présente devant Cambrai et somme inutilement la place de se rendre. Un autre jette quelques obus devant Landrecies et est repoussé; la division Barnekow et le prince Albrecht sont dirigés sur Caudry, le comte de Lippe sur Cateau-Cambrésis. — (*Est*). Le général de Werder fait occuper Noroy-le-Bourg, Villersexel, Athésans et Saint-Ferjeux, nœuds des routes de Vesoul, pour donner la main aux corps amenés par le général de Manteuffel. L'ennemi se présente en force devant Dijon, le soir.

21 *janvier*. — *Paris*. — Continuation du bombardement. Grand conseil de guerre chez le général Trochu dans l'après

midi. On y discute l'opportunité de modifier une fois encore l'organisation de l'armée. On s'accorde à reconnaître que toute mesure de ce genre peut être dangereuse, dans un moment où la situation est si tendue. On commence à craindre un nouveau mouvement populaire. La capitulation de Sedan a amené la révolution du 4 septembre; l'affaire du Bourget a donné lieu à l'échauffourée du 31 octobre; l'échec de Montretout ne tarde pas à amener également une émeute qui ensanglante la ville. Au conseil de guerre succède une réunion des membres du gouvernement, à laquelle sont convoqués les maires de Paris et les chefs de la garde nationale, qui déclarent la continuation du siége impossible. Dans la nuit les agitateurs, toujours prêts à profiter de tout, même des désastres de la France, pour causer du trouble, forcent les prisons de Mazas et délivrent les prévenus parmi lesquels Flourens. Ils tentent d'installer l'insurrection à la mairie du 20e arrondissement. C'est le prélude de la Commune, dont deux mois à peine nous séparent. Cette insurrection détermine le remplacement du général Trochu comme commandant en chef des troupes. Ne pouvant installer un gouvernement à la mairie du 20e arrondissement, les insurgés se distribuent 2000 rations de pain destinées aux indigents de la commune et une barrique de vin réservée aux malades nécessiteux. Le gouvernement de la défense nationale retire au général Trochu le commandement en chef de l'armée de Paris et le donne au général Vinoy. Il est un peu tard. Est-ce afin que M. Trochu puisse répéter sa phrase : « *Le gouverneur de Paris ne capitulera pas* »? Dans ce cas, il faut ajouter : « car il n'y a plus de gouverneur. » Le général Trochu reste président du gouvernement. — Ordre du jour du général Vinoy qui accepte avec un admirable dévouement le poste difficile qui lui est

confié. Il compte sur le concours de l'armée et de la garde nationale. Du moins il le dit et le pense pour l'armée ; il le dit et ne le pense probablement pas pour la garde nationale. — *Province* (*Loire*). Le général Chanzy donne des ordres pour l'occupation de nouvelles positions par son armée. L'ennemi renforce les troupes d'Orléans de la 18e division d'infanterie et de la réserve d'artillerie du 9e corps, troupes tirées du Mans, qui n'a plus que le 3e corps, le 10e moins la brigade détachée à Tours, et les 2e, 4e et 6e divisions de cavalerie. M. Gambetta quitte Laval pour se rendre en chemin de fer, par Rennes et Saint-Malo, à Lille, après avoir adopté enfin les plans du général Chanzy. — (*Nord*). L'armée allemande du Nord se retire sur Saint-Quentin et la presque totalité des renforts envoyés de Paris par l'armée de la Meuse partent pour retourner au siége. — (*Est*). Le général Bourbaki cherche à ramener ses troupes à Besançon. Il se trouve dans la position la plus critique par la marche du nord-ouest au sud-est des 2e et 7e corps allemands ; cependant l'armée française n'est plus qu'à une journée de Besançon. L'arrière-garde est faite par le 24e corps (Bressolles), qui garde les routes de Montbéliard et occupe Val-Blamont, Pont-de-Roide et Clerval, tandis qu'une division du 15e corps tient Baume-les-Dames, tête des routes de Rougemont, Vesoul et Montbéliard, sur Besançon. La colonne prussienne (Zastrow) arrivée la veille au soir devant Dijon, attaque cette ville. Elle est forte de 12 000 hommes de bonnes troupes. Grâce à deux batteries de position expédiées par l'administration de la guerre, grâce à 2000 mobilisés envoyés récemment au général Pélissier, la ville est bien défendue et sauvée. L'aventurier Garibaldi montre beaucoup de valeur, quoique malade encore. Il reste au milieu du combat dans une voiture, ne pouvant monter à

cheval. Un détachement de la colonne qui s'est emparée de Pontarlier occupe Dôle. Bourbaki apprend le soir même cette fatale nouvelle.

22 *janvier.* — *Paris.* — Les émeutiers installés au 20e arrondissement en sont délogés par le commandant du 2e secteur et disparaissent. — Continuation du bombardement principalement sur Vaugirard et Grenelle. Le feu cesse de ce côté vers deux heures de l'après-midi, mais il est d'une grande violence sur Saint-Denis. L'ennemi établit de nouvelles batteries sur tout le périmètre de la ligne d'investissement. Des mouvements de troupes allemandes considérables sont signalés au nord. L'hôtel de ville est attaqué par une compagnie du 101e de mobilisés, au moment où une délégation reçue amicalement par les membres du gouvernement se retire. Le colonel commandant à l'hôtel de ville et deux de ses officiers essuient une vive fusillade. L'adjudant du bataillon des mobiles de garde tombe frappé de trois balles; les mobiles ripostent. Ils ont à cet égard des ordres formels du général Vinoy qui commande; les émeutiers vident en un instant la place; des maisons voisines occupées par l'émeute partent des coups de fusil. L'arrivée de la garde républicaine met fin à cette tentative. On arrête quelques gardes nationaux, parmi lesquels Delescluze et un capitaine du 101e, Varlin. L'hôtel de ville est occupé par des forces considérables. Flourens, délivré dans la nuit du 20 au 21, décampe et ne se montre pas. Les émeutiers s'aperçoivent qu'ils n'ont plus affaire à M. Trochu. — *Province* (*Loire*). Position de la 3e armée de la Loire de la droite à la gauche; à Château-Gonthier les volontaires de Cathelineau, la cavalerie du 16e corps observant les passages de la Mayenne; les 16e et 17e corps, de Laval à Mayenne; la 3e division du 21e corps, de Mayenne

à Ambrières; à Conterne, la division bretonne Gougeard; de la Mayenne à la Ferté-Macé, les francs-tireurs Lipowsky et cinq bataillons de mobilisés de la Mayenne, occupant Prez-en-Poil et Carrouges; la division du 19ᵉ corps (Abdebal) à Ranes près Argentan. Réouverture du chemin de fer de Mayenne. — (*Nord*). Le général allemand Kummer s'établit aux environs d'Achiet; Gœben couvre Péronne; le général Barnekow surveille, de Clary, de Piémont et de Brancourt, la ligne de Cambrai au Cateau. Le comte de Lippe est renforcé au Cateau par un détachement de la 16ᵉ division. — (*Est*). L'armée de Bourbaki est tout entière autour de Besançon jusqu'à Poulley, point situé à quelques kilomètres à l'ouest, sur la route de Dijon. Seul le 24ᵉ corps, formant l'arrière-garde, est encore à une journée de marche de la ville. L'ennemi fait une nouvelle et inutile tentative sur Dijon. La diversion du 25ᵉ corps sur Blois n'a pas lieu, le général Pourcet reçoit contre-ordre. Il a pour nouvelles instructions de partir *à la première lueur du jour* pour Clamecy avec toutes ses troupes, en passant par la Charité, mais cet ordre, arrivé le 20, a été modifié le 21 par celui de faire exécuter le mouvement sur Clamecy, non plus par tout le 25ᵉ corps, mais par la seule division Bruat, et de se maintenir avec les deux autres dans ses positions. L'ordre du 21 est modifié naturellement le 22 au matin par celui de se porter lui-même, général Pourcet, avec sa 1ʳᵉ division (Bruat), sur Tours, le Cher et la Loire. L'instruction envoyée par M. de Freycinet est grotesque. Le délégué qui en trois jours a changé, *du tout au tout*, trois fois son fameux plan de campagne, recommande sérieusement au général Pourcet d'utiliser sa cavalerie pour faire des reconnaissances, de *nettoyer* le pays des partis ennemis, de se tenir en communication avec lui, pour que lui, délégué,

puisse à tout moment interrompre sa marche; de s'arrêter *de lui-même* s'il trouve l'ennemi en forces trop supérieures, etc... Instructions de la force de l'histoire de M. de .a Palisse. Le moyen de faire la guerre et de nourrir des troupes avec trois ordres se contredisant en trois jours et donnant trois directions différentes !...

23 *janvier.* — *Paris.* — Proclamation du gouvernement de la défense nationale flétrissant l'émeute récente. Cette proclamation déclare que l'ordre sera maintenu. Le général Vinoy fait fermer les clubs, laissés malad roitement ouverts par le général Trochu. Suppression des journaux émeutiers *le Réveil* et *le Combat.* On laisse toute latitude aux autres feuilles périodiques pour préparer la population à une capitulation désormais inévitable. Le gouvernement commence à négocier en secret avec l'ennemi, ce qui n'empêche pas le bombardement de suivre son cours. — *Province* (*Loire*). Le 3ᵉ corps allemand couche à Bernay, marchant sur Rouen. Le général Chanzy propose le plan suivant : charger le général Colomb (17ᵉ corps) de défendre la Bretagne, lui donner pour cela deux de ses divisions et renforcer avec la 3ᵉ, le 16ᵉ corps; lui adjoindre Lipowsky, Béranger, Charette et Cathelineau avec 15 000 hommes chacun, tandis que lui-même se portera avec les 16ᵉ, 19ᵉ et 21ᵉ corps, formant l'armée active, en avant de Caen, prêt à prendre l'offensive de concert avec Faidherbe. — (*Nord*). Aucun mouvement n'a lieu aux armées du Nord françaises et allemandes. — (*Est*). Les 2ᵉ et 7ᵉ corps allemands se rapprochent du Doubs, rivière vers laquelle convergent les forces du général de Werder. Le général de Manteuffel ordonne à Werder de prendre une vigoureuse offensive. En effet, l'ennemi occupe la route de Besançon à Lons-le-Saulnier au sud, à Mouchard, coupant la communication de

Bourbaki avec Lyon. Le 7e corps s'établit au sud et près de Besançon, à Quingey et à Saint-Vit; le 2e corps coupe la route de Lyon à Villers; le général de Manteuffel porte son quartier général à Dôle. La 14e division allemande a, le soir, un engagement assez vif avec la division Crémer, du côté de Besançon. Troisième tentative des Prussiens sur Dijon. Ils sont repoussés par les mobilisés du général Pélissier et par les volontaires garibaldiens.

24 janvier. — *Paris.* — Le général Vinoy, dont le chef d'état-major est le général de Valdan, s'établit au Louvre. Il tient à sa disposition deux régiments casernés près de là. — *Province* (*Loire*). Le plan de Chanzy est adopté par M. de Freycinet sur les ordres de Gambetta. Des ordres sont donnés aux généraux de Planhol et de Noue, commandant à Rennes et à Nantes, pour former des corps de 10 à 15000 hommes mobilisés bretons, à mettre aux mains des quatre chefs désignés. — (*Nord*). Faidherbe réorganise son armée à Cambrai, à Douai, Arras et Lille. Le ministre Gambetta arrive à Lille. — (*Est*). L'ennemi prend la résolution de gagner successivement les lignes de retraite de l'armée de Bourbaki. Tenant déjà celle de Lyon, il pousse son aile gauche (2e corps) vers l'est, tandis que le 14e corps débouche par l'ouest. Il prend ainsi l'armée française de l'Est, échelonnée de Besançon à Pontarlier, entre deux feux. L'ennemi occupe Arbois. Les colonnes allemandes, non loin de Dijon, ne font aucune tentative. Arrivée de Bourbaki à Besançon. Il cherche à réorganiser son armée, dont une partie sur la rive droite du Doubs est en ville, tandis que l'autre partie, sous les ordres du général Bressolles, battant en retraite d'Héricourt, par la rive gauche, est dans un triste état. Engagement à Lamotte-Beuvron, du côté de Vierzon, entre une colonne de 1800 Prussiens et quelques

bandes de francs-tireurs qui sont poursuivies jusqu'à Nouan. Deux divisions du 15ᵉ corps, envoyées à Quingey et à Budy pour protéger la voie ferrée et la route de Besançon à Lons-le-Saulnier et Lyon, se replient devant l'ennemi sans combattre. Les deux ponts de Thoraize et de Torpes, près Besançon, au sud-ouest, sont menacés.

25 *janvier*. — *Paris*. — L'ennemi continue à bombarder et à dresser de nouvelles batteries. Feu violent contre le fort d'Issy, Vincennes et les forts de Saint-Denis. Saint-Cloud éprouve de nombreux incendies. — *Province* (*Loire*). La 2ᵉ armée de la Loire s'organise de Laval à Mayenne et se prépare au mouvement sur Caen. — (*Nord*). Le général de Gœben s'arrête au parti de revenir derrière la Somme avec le gros de son armée. Le mouvement commence. — (*Est*). Tous les points importants de la ligne du Doubs, sauf Besançon, sont au pouvoir de l'ennemi. Besançon est entouré de trois côtés; les routes de Pontarlier et de Morteau à l'est sont les seules encore libres. Évidemment le général de Manteuffel pousse Bourbaki sur la frontière suisse. La brigade allemande Kettler, hors d'état de s'emparer de Dijon, immobilise de ce côté les forces de Garibaldi qui ne fait aucun mouvement contre elle, fier d'avoir empêché la prise de cette ville. Une autre brigade allemande (Dannenberg) garde la route d'étapes de Gray à Dôle, tandis qu'une brigade de cavalerie du 14ᵉ corps entre à Permes (route de Gray à Dôle), à moitié chemin de ces deux villes. La 2ᵉ division du 25ᵉ corps quitte Vierzon, se dirigeant sur Tours; la 3ᵉ (Ferri-Pisani) reste chargée de l'occupation des positions importantes de Vierzon. Le délégué de la guerre presse par dépêche télégraphique le général Bourbaki de se replier sans perdre de temps, par Mouchard et par Dôle, au sud-ouest de Besançon, n'ignorant pas cependant que,

grâce à la coupable négligence des garibaldiens, Dôle est aux mains de l'ennemi depuis le 21, que la retraite est donc coupée de ce côté, d'autant qu'en outre Quingey et Saint-Vit, entre Dôle et Besançon, Quingey sur la route de Dôle, Saint-Vit sur le chemin de fer et sur le Doubs, sont fortement occupés depuis le 23 par les 2e et 7e corps allemands. Malgré cela, le délégué insiste pour que l'on opère par Dôle. Bourbaki reconnaît l'impossibilité d'un pareil mouvement et se décide à battre en retraite par Pontarlier au sud-est, malgré la difficulté de gagner Lons-le-Saulnier en traversant ensuite les contrées les plus âpres.

26 *janvier*. — *Paris*. — Le tir de l'ennemi se ralentit. Le nôtre continue avec assez de vigueur. Le canon des Hautes-Bruyères éteint celui de l'Hay et de Chevilly; le bombardement de Saint-Denis est terminé à minuit. — Réunion d'urgence des maires pour entendre les communications du gouvernement sur la situation des vivres et sur l'état des armées en province. Les maires, douloureusement impressionnés, laissent au gouvernement le soin des résolutions suprêmes. On apprend le soir que Chanzy, Faidherbe sont battus, que Bourbaki est immobilisé, que tout est perdu. Ordre est donné à huit heures du soir par M. Jules Favre de cesser le feu partout. — *Province* (*Loire*). Les francs-tireurs vers Briare attaquent dans le département de l'Yonne des détachements ennemis sur la route d'étapes de la 2e armée allemande. — (*Nord*). Le mouvement de l'armée allemande du Nord pour repasser la Somme continue. — (*Est*). Le 7e corps allemand occupe les positions de la Loire, près Quingey, face à Besançon. Le 2e corps à Saint-Vit observe également cette place, sur laquelle descend par le nord le 14e corps du général de Werder. Ce dernier s'est emparé de Baume-les-Dames, a rejeté le 24e corps français

et obliqué à droite. Il s'établit à Rioz, route de Vesoul à Besançon, fermant la retraite au nord à Bourbaki. De Werder prolonge son mouvement vers sa droite, jusqu'à Loignon, et remplace à Marnay, route de Gray à Besançon, le 7e corps qui se porte à l'est, tandis que la 4e division de réserve continue à poursuivre le 24e corps français par la rive gauche du Doubs. Le cercle autour de l'armée française de l'Est se resserre de plus en plus. Reconnaissances offensives des 7e et 2e corps sur Besançon. Trois brigades allemandes, sous le général de Weyhern, ont ordre de tourner Dijon dans la direction du sud-est. Le général Bourbaki, malgré les désirs de l'administration centrale, qui n'ose cependant plus lui donner l'ordre impératif de se retirer sur Dôle, commence sa retraite sur Pontarlier. On remarque la préoccupation et la tristesse du brave général qui veille lui-même à la mise en route de ses troupes. Le soir, on apprend qu'il a voulu se suicider. Dans la nuit, le ministre de la guerre, avisé par dépêche télégraphique, donne l'ordre au général Clinchant de prendre le commandement en chef. Ce dernier se trouve donc doublement investi de ces fonctions redoutables en un pareil moment. A Vierzon, le général Ferri-Pisani, apprenant le combat de l'avant-veille vers Noant, craint une démonstration sérieuse, et quitte Vierzon avec sa divison pour se porter en avant de la Forêt et organiser la défense de ses positions. Reconnaissant que l'ennemi s'est replié, il reprend lui-même le chemin de ses cantonnements.

27 *janvier*. — *Paris*. — Le général de Beaufort est envoyé à Versailles pour traiter avec M. de Moltke. Il revient sans avoir rien conclu. Silence complet; pas un coup de canon n'est tiré de l'extérieur ou de l'intérieur. A dix heures du matin, on se presse autour d'une affiche par laquelle le

gouvernement fait connaître aux habitants de Paris que toute espérance de secours des armées de province étant perdue, la pénurie des vivres ne permettant pas d'attendre plus longtemps, un armistice va être conclu; que les négociations suivent leur cours, que cet armistice a pour but le ravitaillement de Paris, la convocation d'une assemblée nationale; que l'ennemi occupera les forts et n'entrera pas dans Paris; que Paris conservera sa garde nationale armée et une division de troupes de ligne. — Départ du ballon le *Richard Wallace.* — Le public est prévenu que les négociations ont lieu en ce moment et ne tarderont pas à être signées, qu'il n'a pas été possible d'attendre plus longtemps, les subsistances étant prêtes à manquer et pouvant à peine conduire au jour du ravitaillement. On remarque dans la proclamation aux Parisiens une phrase des plus maladroites et qui peut tout rompre : « Nous sortons de la lutte qui finit, retrempés pour *la lutte à venir.* » — *Province* (*Loire*). Une brigade du 6e corps allemand est expédiée en chemin de fer sur Montargis et Joigny pour refouler les francs-tireurs dans l'Yonne. — (*Nord*). Le mouvement de l'armée allemande du Nord est terminé. Elle est sur la rive gauche de la Somme. — (*Est*). Le 24e corps français, refoulé à l'est de Blamont, à Saint-Hippolyte, à Maiche, au Russey, poursuivi par l'aile gauche de l'armée allemande, ne peut rallier les autres corps de Bourbaki qui ont commencé leur mouvement de retraite et quitté Besançon. Le 7e corps allemand se concentre au sud entre Quingey et Salins, le 2e pénètre dans les montagnes du Jura par la ligne de Poligny à Chamagnolles, entre Salins et Lons-le-Saulnier. Le général Clinchant, sollicité par M. de Freycinet de faire le mouvement de retraite refusé par Bourbaki, répond que la chose est impossible. En effet, toute l'armée

est déjà sur la rive gauche du Doubs et l'avant-garde occupe Ornans à deux étapes en avant de Besançon, route de Pontarlier, tandis que le général de Manteuffel resserre de plus en plus le cercle autour de l'armée française. Petit combat de cavalerie au 25e corps, près Blois, ville sur laquelle marche la 2e division, ayant à sa tête le général en chef.

28 *janvier*. — *Paris*. — Dans la nuit du 27 au 28, M. Jules Favre signe l'armistice politique. Les questions militaires nécessitant un échange de dépêches entre Paris et Versailles, il reste à les régler. La conférence se tient à Sèvres, dans une maison devant laquelle stationnent un grand nombre de curieux. Pendant ce temps-là, des officiers de la garde nationale se réunissent à la mairie du 3e arrondissement (Arts-et-Métiers); 35 chefs de bataillon tiennent conseil, nomment Brunel, devenu célèbre sous la Commune, leur général, et décident que l'on marchera sur les forts de l'est commandés par l'amiral Saisset, qu'on s'en emparera de gré ou de force, et que l'on ouvrira le feu sur les Allemands. Cette conférence est le prélude du Comité central, prédécesseur de la Commune. A Belleville, au Temple, au faubourg Saint-Martin, le rappel est battu, et vers une heure et demie 400 gardes nationaux des 107e et 136e bataillons réunis à Saint-Laurent, 800 à la mairie du Temple, s'apprêtent à marcher. Un autre détachement se rassemble à la gare du Nord pour s'opposer au départ d'un ballon. La nuit froide calme les esprits, chacun finit par s'aller coucher. — Au quartier général allemand, en vain l'ennemi lui-même veut faire comprendre à M. Favre le danger de conserver à Paris une garde nationale armée, le plénipotentiaire français insiste sur cette clause de l'armistice, une des causes principales de l'émeute du 18 mars et de

l'établissement de la Commune ! Quelle désolante chose que de voir des avocats, des professeurs, parce qu'ils manient bien la parole, avoir la prétention de devenir, du jour au lendemain, des hommes de guerre, des diplomates, des hommes d'État habiles. Les leçons de 1870-1871 porteront-elles leur fruit ? Ainsi, par une maladresse qui devient désastreuse pour la France, M. Jules Favre laisse aux mains des 228 bataillons de la garde nationale sédentaire, 280 000 fusils de différents modèles, indépendamment de 110 000 armes distribuées aux corps francs, à la garde mobile, armes dont la plupart ne rentrent pas en magasin. — *Province* (*Loire*). De grands changements ont lieu dans le personnel des corps de la 2e armée de la Loire. Le général d'Argent est nommé commandant titulaire du 19e corps ; le général Deplanque (1re division du 16e corps), envoyé aux lignes de Carentan, cède sa division au général Cérez venant d'Afrique. Le général de Jouffroy, malade, est remplacé par le général Maurandy, mis de côté après l'affaire de Chambord. — (*Nord*). L'armée de Faidherbe reçoit la nouvelle de l'armistice. — (*Est*). L'armée de Bourbaki est en pleine retraite par la ligne de Besançon à Pontarlier, sud-est. Elle cherche à gagner les montagnes du Jura. L'ennemi lance le 7e corps sur Pontarlier et le 2e sur les Planches, point de passage des montagnes. Le 2e corps a ordre de suivre par Champagnolles le mouvement sur Pontarlier. Il est clair que l'armée va se trouver cernée dans toutes les directions. Le général Clinchant se jette dans la montagne. La délégation de Bordeaux est avisée de l'armistice. Arrivée à la Charité de la division Bruat (1re du 25e corps). La 2e division (Chabron) du 25e corps, avec le général en chef, continue son mouvement sur Tours par Blois. Engagement près de Blois, enlèvement de

la rive gauche et des faubourgs par les troupes de la 2e division du 25e corps du général Chabron, conduites vigoureusement par le colonel Fourchault, chef d'état-major du général Pourcet. Le soir, les Prussiens poursuivis font sauter le pont. Ce combat glorieux, le dernier livré sur la Loire, coûte 21 tués, 82 blessés, dont cinq officiers parmi lesquels le lieutenant-colonel Vermeil, commandant la légion du Cher. L'administration de la guerre tente un coup hardi et habile pour dégager l'armée de l'Est. Garibaldi, qui a une cinquantaine de mille hommes et 90 bouches à feu à Dijon, dont il n'a pas bougé, reçoit l'ordre de se porter sur Dôle, de s'en emparer et de menacer les communications de l'armée allemande de Manteuffel. En outre, un corps de 7000 mobilisés est envoyé par les voies ferrées de Poitiers sur Seurre et un autre de 15000 de Lyon sur Poligny. Ce mouvement commence dans la nuit du 28 au 29 janvier. Il est arrêté par l'armistice, tandis que celui de l'ennemi ne l'est pas par la même cause, attendu que le gouvernement de Paris a omis de faire connaître à la délégation de Bordeaux la clause si maladroitement, si niaisement acceptée par M. Jules Favre et relative aux trois départements et à l'armée de l'Est. Ainsi, nous, nous arrêtons nos mouvements offensifs qui peuvent sauver notre armée de l'Est, tandis que l'ennemi, bien informé de ladite clause, continue les siens. Est-il possible d'accumuler plus de maladresses, plus de.....?

29 *janvier*.—*Paris*.—Le siége de Paris a duré 132 jours, le bombardement 32. Il reste en magasin 42 000 quintaux de la déplorable substance avec laquelle on fabrique le pain, mélange de blé, d'orge, de seigle, de riz et d'avoine, ce qui, réduit en farine, représente 35000 quintaux de farine panifiable. Paris, depuis le 8 janvier 1871, employant 5300

quintaux par jour, le total de l'approvisionnement au moment de la signature de l'armistice représente sept jours de vivres. Il reste 33000 chevaux, y compris ceux de l'artillerie, 67 000 ont été mangés. On en consomme 650 par jour. Comme il est indispensable d'en conserver pour l'artillerie et les ambulances, on n'a pas pour plus de dix jours de viande. Or, la ration de pain est réduite à 300 grammes et celle de viande à 30 grammes. La défense a donc été poussée jusqu'aux dernières limites du possible. A-t-elle été conduite avec intelligence? C'est une autre question. A-t-elle été exécutée avec vigueur et dévouement par la troupe de ligne, par la mobile et par la grande majorité de la garde nationale, on peut l'affirmer. — Ordre du jour du ministre de la guerre, le général le Flô, à l'armée de terre et de mer, à la garde mobile. Longue adresse du gouvernement de la défense nationale et des ministres aux Français, expliquant les motifs de la capitulation de Paris. — Tués et blessés pendant le bombardement : 31 enfants, 23 femmes, 43 hommes, total 107 tués; 36 enfants, 90 femmes et 219 hommes, total 345 blessés. — *Province* (*Loire*). Le général Chanzy reçoit la nouvelle officielle de l'armistice. Armistice de 21 jours. Assemblée convoquée à Bordeaux pour le 15 février; ordre de faire connaître la nouvelle et de faire exécuter l'armistice et de suspendre immédiatement les hostilités. — (*Nord*). Les armées restent dans les positions convenues. — (*Est*). Le 7e corps allemand atteint à Lombacourt et à Chaffois l'arrière-garde de l'armée française et la rejette sur Pontarlier en lui enlevant quelques milliers de prisonniers. Arrivée du général de Manteuffel à Arbois, où il reçoit l'avis officiel de la capitulation de Paris et de la convention conclue à Versailles, portant cette clause ridicule et inhumaine que les opérations

militaires sur le terrain des départements du Doubs, du Jura et de la Côte-d'Or, ainsi que le siége de Belfort, se continueront indépendamment de l'armistice *jusqu'au moment où on se sera mis d'accord* sur la ligne de démarcation dont le tracé à travers les trois départements mentionnés a été réservé à une entente ultérieure. M. Jules Favre, aussi habile diplomate que M. Gambetta est habile général, que M. Trochu est un habile homme de gouvernement, a laissé introduire dans l'acte un article inouï de......... Et voilà les grands hommes que le 4 septembre a produits, voilà les génies qui ont eu entre leurs mains pendant six mois les destinées du plus beau pays du monde!... Que l'on s'étonne ensuite de nos désastres épouvantables!... Le général Clinchant reçoit à Pontarlier, dans la soirée, un télégramme de la délégation de Bordeaux lui annonçant qu'un armistice est conclu pour toute la France, il n'est pas question de la restriction contenue dans l'article premier; en conséquence, il entre en pourparlers avec le général de Zastrow, commandant le 7ᵉ corps, le plus rapproché de lui, et demande que les mouvements offensifs soient suspendus; mais le général de Manteuffel, mieux renseigné que le général français, donne l'ordre à Zastrow de continuer les opérations et de faire connaître au général Clinchant que les commandants de corps allemands ne peuvent conclure *qu'à la remise des armes sans conditions*. La division Crémer, formée des 32ᵉ, 57ᵉ, 83ᵉ et 86ᵉ régiments, admirablement disciplinée et tenue par un chef et par des généraux de brigade qui marchent avec leurs troupes, soumis aux mêmes fatigues, aux mêmes dangers, aux mêmes privations, fait l'arrière-garde, soutient la retraite sans se débander comme les autres troupes et en montrant un ordre admirable. Le 25ᵉ corps (Pourcet) reçoit, par la délégation de

Bordeaux, la nouvelle de l'armistice et arrête sa marche sur Blois et sur Tours.

30 *janvier.* — *Paris.* —Le gouvernement fait afficher sur les murs un long *factum* pour prouver qu'il a poussé la défense de la ville jusqu'aux dernières limites, et que si l'on tardait à négocier, les deux millions d'habitants mourraient de faim. Cette justification de sa conduite prouve-t-elle que la défense a été habilement faite? nous ne le pensons pas. Les ordres du jour se succèdent; de ce nombre, celui du ministre de la guerre, le général le Flô, aux soldats, marins, gardes mobiles. Brunel et son chef d'état-major Piazza sont conduits à Vincennes et mis en jugement. — Pillage aux halles. Le désarmement commence. — *Province* (*Loire*). Ordre aux chefs des corps de l'armée de la Loire de replier le lendemain leurs avant-postes à 10 kilomètres en deçà de la ligne de démarcation. Ordre de Chanzy à son armée. — (*Est*). Le général Clinchant fait demander au commandant du 2ᵉ corps allemand Fransceky la cessation des hostilités, l'ennemi exige au préalable l'évacuation de la position de Fresnes qui couvre Pontarlier; — refus; — l'attaque commence, et le soir l'armée française évacue ce point. Ordre est donné par Manteuffel de continuer l'offensive le lendemain.

31 *janvier.* — *Paris.* — Départ pour Bordeaux de MM. Simon et Lavertujon. — *Province.* Position des armées françaises : au nord Faidherbe avec son armée de 100 000 hommes, dont 50 000, des 22ᵉ et 23ᵉ corps, tenant la campagne et 50 000 dans les places fortes. Le corps de Loysel à la pointe du Havre; au centre les 140 000 combattants de la 2ᵉ armée de la Loire, se réorganisant et ayant en Bretagne une trentaine de mille hommes, volontaires, zouaves pontificaux, francs-tireurs et mobilisés. — (*Est*). L'armée (jadis

1re de la Loire), attaquée par les 2e, 7e et 12e corps allemands de Manteuffel, qui s'emparent dans les montagnes des villages de la Plancé, de Vaux et du défilé des Granges-Sainte-Marie, est acculée à la frontière suisse.

1er *février*. — *Paris*. — Des troubles ont lieu aux halles centrales, où la foule pille les denrées. Un détachement de troupes y est envoyé. Dans la zone neutre, le peuple se pré cipite sur tout ce qu'il trouve de combustible, arrachant, pillant, saccageant. La police prend des mesures pour prévenir, si faire se peut, le retour de pareils désordres, de semblables dévastations. Le ministre du commerce, M. Magnin, se rend à Dieppe pour hâter le ravitaillement; le soir, un des membres du gouvernement interpelle le général Vinoy sur l'affaire Delescluze, arrêté le 23 janvier pour participation à l'émeute du 22, retenu par ordre du général en chef en prison, malgré une ordonnance de non-lieu rendue par le général Soumain, commandant la place, auquel son commandement est enlevé pour ce fait. Après un vif débat entre le général Vinoy et M. Arago, ministre, les droits conférés au chef de l'armée par l'état de siége sont heureusement maintenus, grâce à l'énergie du général Vinoy. Le service de la justice militaire est retiré à la 1re division militaire et transféré au grand quartier général. Le général Suslean de Malroy est nommé commandant de la 1re division territoriale. —*Province* (*Loire*). Le général Chanzy envoie un projet de plan de campagne au ministre, en cas de reprise des hostilités. Ce plan repose sur des données fort incertaines. — *Est*. Le général Clinchant tente en vain d'obtenir de Manteuffel une suspension de son mouvement offensif. Pontarlier est enlevé par l'ennemi après un court engagement. Une lutte terrible a lieu dans la montagne entre le 2e corps allemand et l'arrière-garde française, qui se dé-

fend avec le plus grand héroïsme. Il ne reste plus à la pauvre armée de Bourbaki, dont les garibaldiens n'ont pas su couvrir les derrières, que la captivité en Allemagne ou l'internement en Suisse. Elle adopte ce dernier parti, et 80 000 braves soldats, totalement dénués de tout, dans un état complet de désorganisation, sans vivres, sans vêtements, la rage dans le cœur, déposent leurs armes sur un sol neutre et reçoivent des habitants du pays hospitalier de l'Helvétie tous les secours possibles, toutes les marques d'intérêt dues à de grandes et nobles infortunes. — Les Allemands occupent Dijon sans résistance, Garibaldi ayant évacué cette ville dans la nuit du 28 ou 29 janvier. Les partisans de l'aventurier italien osent parler des victoires remportées par le chef des volontaires dans la Côte-d'Or! Elles ont coûté cher à la France ces prétendues victoires, et cher surtout à la pauvre armée de l'Est, qui marchait en avant, se croyant soutenue et couverte par ces soldats justement nommés *volontaires*, car ils ne font que ce qui leur convient, plus occupés à molester des ordres religieux, à piller les couvents et à sacrifier à de prétendues tendances religieuses et politiques, qu'à faire leur métier de combattants. Gambetta, cependant, avait écrit au général Trochu « que l'armée des Vosges, sous les ordres du général Garibaldi, couvrait Dôle et Dijon ».

2 *février*. — *Paris*. — Pour éviter les désordres ayant leur prétexte dans le manque de combustibles, un service est organisé pour aller chercher du bois dans la forêt de Bondy, en traversant les lignes prussiennes avec l'autorisation de l'ennemi.

3 *février*. — Les chemins de fer reprennent leurs destinations. On répand à Paris la proclamation de M. Gambetta, par laquelle le délégué, ministre de la guerre et de l'inté-

rieur, proteste contre l'armistice. Cette sotte proclamation rend plus difficiles les négociations pendantes. L'ennemi menace d'arrêter le ravitaillement, mais la *superbe* du dictateur est satisfaite. Peu lui importe de savoir si la continuation de la guerre est possible ou non, pourvu que son effet soit produit.

4 février. — *Paris.* — M. Jules Favre, dans une note publiée à l'*Officiel*, essaye de se disculper de son inhabileté diplomatique, à propos de la clause relative à l'armée de l'Est. Ses explications sont sans valeur, aussi bien que la récrimination de Gambetta prétendant que cette armée a été perdue parce qu'elle a suspendu son mouvement pendant 48 heures, dès la promulgation de l'armistice. Cela est faux, et la fausseté de cette assertion résulte de la série des faits exposés jour par jour depuis la bataille de Montbéliard (15, 16 et 17 janvier) jusqu'au combat du 29 près Pontarlier. Pendant que Jules Favre discute avec Bismarck, Bourbaki a sa retraite coupée par Manteuffel. Il est attaqué le 28 par les Prussiens, qui se portent sur Pontarlier avant que le général Clinchant, son successeur, connaisse l'armistice. Avec des idées plus larges, avec plus de finesse et de perspicacité, en ne consentant pas à ménager Paris au détriment de la France, M. Jules Favre sauvait l'armée de l'Est. Au moins fallait-il que le gouvernement, à Paris, prévînt la délégation de Bordeaux qu'il traitait avec l'ennemi. Mais il était écrit qu'à toutes les grossières fautes militaires commises pendant le siége de Paris viendraient encore s'ajouter des fautes diplomatiques plus grossières encore, telles que l'exclusion de l'armée de l'Est des conditions de l'armistice, telles que le non-désarmement de la garde nationale ! Certes on peut dire que si le gouvernement impérial a mis la France sur le bord du précipice, celui du 4 septembre l'y a en-

traînée tout à fait et n'a pas su l'en retirer. A Paris, les vivres touchent à leur terme et l'ennemi fait arrêter les convois et approvisionnements, à cause de la circulaire Gambetta. Le gouvernement, inquiet des embarras que lui suscite la délégation de Bordeaux, y envoie trois de ses membres de Paris, Arago, Garnier-Pagès et Pelletan, avec mission de renforcer MM. Jules Simon et Lavertujon. — Départ de Paris d'un grand nombre d'habitants effrayés. — Quelques officiers prussiens pénètrent en uniforme dans Paris, ce qui donne lieu à des mouvements populaires menaçants.

5 *février*. — A Paris, foule aux abords du pont de Neuilly où s'est établi un marché improvisé; les cultivateurs n'osant pénétrer en ville, de crainte du pillage, ont centralisé sur ce point la vente des objets de consommation. Les voitures de denrées sont escortées par ordre du préfet de police, M. Cresson, depuis leur entrée jusqu'aux halles. Échange de prisonniers malades par la porte de Charenton.

6 *février*. — *Paris*. — Circulaire de M. Gambetta aux préfets, sous-préfets, les prévenant que sa *conscience* lui fait un devoir de résigner ses fonctions de membre d'un gouvernement avec lequel il n'est plus en communion d'idées. M. Gambetta, de Bordeaux où il se trouvait à l'abri, veut encore pousser à la défense à outrance la France épuisée. Il eût mieux fait, lui et les siens, au lieu d'imaginer et d'imposer des plans ridicules, de veiller à l'honnête exécution des marchés de la guerre, et à la fourniture consciencieuse des effets nécessaires à nos pauvres soldats. Il eût ainsi donné à nos généraux des éléments de victoire autrement sérieux que ceux résultant de ses plans sur Pithiviers et sur l'Est. — Commencement de troubles à la barrière d'Italie, causé par l'arrestation d'un officier

et de trois soldats prussiens. L'état-major ennemi est prévenu.

7 *février.* — *Paris.* — Les réquisitions sur les animaux de boucherie sont levées à Paris; le marché de la Villette est ouvert, les boucheries municipales maintenues. Le général Chanzy est appelé à Paris, ainsi que les généraux Faidherbe, Loysel. Le général le Flô, ministre de la guerre, se rend à Bordeaux. Importante saisie de bombes Orsini, boulevard de Belleville, 55.

8 *février.* — Élections générales dans toute la France. La journée se passe avec calme, grâce au peu de durée de la période électorale. A Paris, une affiche rouge signée Raoul Rigault, Lavalette, Tanguy, Henri Verlet, demande la mise en accusation de tous les membres du gouvernement.

9 *février.* — Les grandes administrations publiques, à Paris, redemandent leurs locaux. On commence l'évacuation. Double conseil de guerre auquel assistent les généraux Trochu, Vinoy, Chanzy, Clément Thomas, Loysel, appelé du Havre, le lieutenant-colonel d'artillerie Charron, remplaçant Faidherbe malade, puis MM. Jules Favre et les autres ministres ou leurs délégués. Seul le général Chanzy est d'avis que la défense peut être continuée. Il est décidé bn'en attendant la décision souveraine de l'Assemblée nationale, les préparatifs de défense seront poussés avec activité. — Dissolution du gouvernement de la défense naonale.

10 *fevrier.* — L'évacuation des locaux occupés par la troupe continue. Des officiers prussiens se montrent encore dans Paris dont la population est exaspérée.

11 *fevrier.* — Grande exaltation populaire à Belleville; ordre est donné aux officiers. insultés à chaque pas, de ne

plus sortir en uniforme. Le général Vinoy fait distribuer 3000 fusils aux troupes cantonnées dans ce quartier, pour qu'elles puissent se défendre.

12 *février*. — Le 16e corps (général Barry, remplaçant par intérim l'amiral Jauréguiberry, nommé député) part de Laval pour Angers ; le 19e (Dargent) se dirige sur Mayenne ; le 21e (Jaurès) sur Saumur, par Laval, Angers et Doué ; le quartier général, les gendarmes à pied et à cheval du général Bourdillon, le 1er de marche des chasseurs d'Afrique, les éclaireurs algériens du capitaine Bernard, la compagnie Taillandier, se portent sur Poitiers par Château-Gonthier, Lion-d'Angers, Angers, Doué, Thouars. Le général Colomb reste chargé de la défense de la Bretagne et du pays compris de la Seine à la Loire. Il a avec lui les divisions Saunier et Gougeard, distraites des 19e et 21e corps, et le 17e corps, moins la 1re division passée au 16e, les troupes de la Bretagne, de la Mayenne, de la Loire-Inférieure, sous les généraux Lipowsky, Charette, Cathelineau et Béranger ; celles du général Cléret, rattachées au 19e corps, ont ordre de passer sur la rive gauche de la Loire pour défendre Nevers. Le général Chanzy, nommé député des Ardennes, laisse le commandement au général Colomb. — A Paris, le ravitaillement est d'une lenteur inquiétante. Belleville est menacé de manquer de pain.

13 *février*. — Il ne reste plus de farine ; on craint une crise pour la nuit. Heureusement le soir commence le ravitaillement en farine. Il arrive à point nommé. Si l'armistice était signé 48 heures plus tard, Paris éprouvait deux jours de famine. Que fût-il arrivé alors ?...

14 et 15 *février*. — Le ravitaillement continue.

16 *février*. — Ouverture de l'Assemblée nationale. — Démission du général Clément Thomas, avertissant les membres

du gouvernement (Trochu et Jules Favre, Picard et Dorian, ministres) qu'il ne faut pas compter sur la garde nationale. M. Jules Favre commence à comprendre la faute grossière qu'il a commise. — L'armistice est prorogé jusqu'au dimanche 26 février à minuit. — Le général Vinoy accepte le commandement intérimaire de la garde nationale. Des articles additionnels sont ajoutés à la convention du 28 janvier, relativement aux opérations militaires dans les départements du Doubs, du Jura, de la Côte-d'Or. En vertu de ces articles à l'avantage de l'ennemi, Belfort est remis aux Allemands avec son matériel; la garnison sort avec les honneurs de la guerre et a le droit de se vanter d'avoir su résister victorieusement au siége, aux attaques de vive force et au bombardement. La place de Besançon conserve un rayon de 10 kilomètres; Auxerre, un terrain neutre de 3 kilomètres. Licenciement de la 2e armée de la Loire. — Les troupes régulières sont dirigées sur Paris et sur l'Algérie, quelques-unes sur Lyon, Toulouse et Bordeaux. — Licenciement de l'armée du Nord le même jour, le 22e corps (18000 hommes) embarqué à Dunkerque pour Cherbourg, le 23e réparti dans les places fortes.

17 *février*. — Le commandement de la garde nationale est réuni à celui de l'armée sous le général Vinoy. On apprend que M. Grévy est nommé président de l'Assemblée nationale à Bordeaux et M. Thiers chef du pouvoir exécutif sous l'autorité de l'Assemblée et avec le concours du ministère choisi par lui et qu'il présidera.

18 *février*. — L'ennemi commence à faire ses dispositions pour être en mesure d'ouvrir les hostilités, si l'armistice est rompu. Il retourne contre Paris les défenses des forts. La police est informée qu'une tentative d'insurrection doit avoir lieu le soir, et parvient à l'empêcher.

19 *février.* — La remise des armes par la garnison de Paris est terminée. L'artillerie se trompe et livre 12 000 fusils de trop. Ces fusils sont rendus par l'ennemi, après la signature de la paix.

20 *février.* — La police empêche une réunion publique à la salle Ménilmontant. — Arrivée à Paris de M. Thiers, chargé de diriger les négociations pour la paix.

21 *février.* — La conclusion prochaine de la paix devient probable. — Travail de reconstitution de l'armée et de licenciement de la garde nationale, commencé ce jour-là.

22 *février.* — Libération des engagés volontaires pour la guerre, des hommes ayant fini au 31 décembre leur temps de service et de la garde mobile. Évacuation des lycées par la troupe, sauf le lycée Descartes.

23 *février.* — Arrivée à Paris du général d'Aurelle de Paladines, nommé au commandement de la garde nationale.

24 *février.* — Manifestation populaire à la colonne de Juillet, place de la Bastille, en commémoration de la révolution de février 1848. Un drapeau rouge est arboré sur le haut de l'édifice. Une délégation d'officiers de la garde nationale vient demander au général en chef de faire donner à cette garde (aux officiers) un traitement permanent égal à celui des officiers de la troupe de ligne, grade par grade. Il est fait mauvais accueil à cette délégation, et c'est justice.

25 *février.* — Rassemblement sur la place de la Bastille. Députations de bataillons de gardes nationaux déposant des couronnes au pied de la colonne. Intervention en armes, vers trois heures, de divers bataillons venant prendre part à la manifestation, ainsi que 2000 gardes mobiles. spectacle ridicule ne cesse qu'à neuf heures du soir. police fait fermer différentes salles servant de réunions

[illegible]

[illegible] les affaires [illegible] Commune [illegible] harmonique. [illegible] l'agression populaire par la force pour ne pas engager une collision plus que dangereuse en ce moment. Un *Comité révolutionnaire central*, établi rue de la Corderie, entretient et dirige le mouvement. Il décide la revue des forces sur lesquelles il peut

compter. Le soir à neuf heures, le rappel est battu à Belleville et, à onze heures et demie, plus de 2000 gardes nationaux se dirigent sur la place du Château-d'Eau, rendez-vous indiqué dans le but de résister par les armes à l'entrée des Prussiens dans Paris. Les rues Saint-Antoine, de Rivoli, le boulevard Richard Lenoir, la rue Oberkampf sont remplis de gens en armes. Le 63e bataillon occupe la mairie du 3e arrondissement, le 141e vient à la place Wagram, et cependant les maires de Paris affirment, dans une dépêche au gouvernement, que ce mouvement n'a pas un caractère fâcheux. A une heure et demie, les gardes nationaux se dirigent vers la Bastille; à deux heures et demie, la foule circulé dans les 3e, 4e, 18e et 20e arrondissements, et fait mine de se transporter aux Champs-Elysées. Bientôt le ministre intérimaire de la marine, amiral de Chaillé, prévient que l'émeute se forme sous ses yeux, par groupes de 500 hommes. Le général Vinoy craint pour le ministère des affaires étrangères, où se trouve le président du conseil. Il se met à la tête de deux bataillons et se rend sur ce point, ordonnant de tenir prête une brigade. L'émeute, vers trois heures, remonte les Champs-Elysées, précédée par deux délégués du comité central, et se dirige sur le quartier général du 6e secteur, demandant les pièces qui sont au rempart. L'amiral Fleuriot de Langle refuse énergiquement de les donner; les délégués du comité essayent d'attirer les bataillons de la garde nationale du quartier qui ne veulent pas marcher. Vers quatre heures et demie, une nouvelle colonne, forte de 3000 hommes, descend par la rue Royale sur la place de la Concorde et remonte les Champs-Elysées. La prison de Sainte-Pélagie est forcée, l'agitation est extrême sur tous les points. Au lever du jour, les bataillons qui veulent empêcher l'entrée des Prussiens, ne voyant pas paraître l'en-

litiques. C'est la première journée sérieuse d'insurrection. L'autorité n'a pas les moyens nécessaires à la répression. Pour la première fois l'uniforme vrai ou faux de l'armée et celui de la mobile sont vus dans les groupes.

26 *février*. — L'armistice est prolongé jusqu'au 12 mars, sous la dure condition d'une entrée momentanée dans une partie de Paris, d'une portion de l'armée allemande. Un conflit sanglant est à craindre, mais les négociateurs prussiens ne croient pas pouvoir refuser aux leurs cette satisfaction douloureuse pour la France. — Manifestation à la place de la Bastille. Assassinat épouvantable d'un agent de police (Vicensini); à huit heures du soir, les bataillons de ligne font évacuer la place, mais en fraternisant avec les émeutiers. Quelques groupes essayent de suborner les soldats. Les poudres du 6e secteur (Passy), que l'ennemi doit occuper un instant, sont évacuées. Le bruit se répand que les Allemands entreront le lendemain, ce qui est faux. La foule enlève les canons, sous prétexte que les Prussiens s'en empareraient et que le gouvernement n'a pas le temps de les rentrer à l'intérieur. Elle prend le parc de la place Wagram. Le poste de la garde nationale ne s'y oppose pas. La nuit est des plus agitées. L'armée de Paris, à cause de l'insuffisance de son effectif, n'est pas employée à empêcher les bouches à feu d'être prises en partie aux divers parcs, traînées à bras par la populace au travers des rues de la capitale. Beaucoup de ceux qui font ainsi les affaires des partisans de la Commune agissent par pur dévouement patriotique. On renonce à empêcher l'agression populaire par la force pour ne pas engager une collision plus que dangereuse en ce moment. Un *Comité révolutionnaire central*, établi rue de la Corderie, entretient et dirige le mouvement. Il décide la revue des forces sur lesquelles il peut

compter. Le soir à neuf heures, le rappel est battu à Belleville et, à onze heures et demie, plus de 2000 gardes nationaux se dirigent sur la place du Château-d'Eau, rendez-vous indiqué dans le but de résister par les armes à l'entrée des Prussiens dans Paris. Les rues Saint-Antoine, de Rivoli, le boulevard Richard Lenoir, la rue Oberkampf sont remplis de gens en armes. Le 63e bataillon occupe la mairie du 3e arrondissement, le 141e vient à la place Wagram, et cependant les maires de Paris affirment, dans une dépêche au gouvernement, que ce mouvement n'a pas un caractère fâcheux. A une heure et demie, les gardes nationaux se dirigent vers la Bastille; à deux heures et demie, la foule circulé dans les 3e, 4e, 18e et 20e arrondissements, et fait mine de se transporter aux Champs-Elysées. Bientôt le ministre intérimaire de la marine, amiral de Chaillé, prévient que l'émeute se forme sous ses yeux, par groupes de 500 hommes. Le général Vinoy craint pour le ministère des affaires étrangères, où se trouve le président du conseil. Il se met à la tête de deux bataillons et se rend sur ce point, ordonnant de tenir prête une brigade. L'émeute, vers trois heures, remonte les Champs-Elysées, précédée par deux délégués du comité central, et se dirige sur le quartier général du 6e secteur, demandant les pièces qui sont au rempart. L'amiral Fleuriot de Langle refuse énergiquement de les donner; les délégués du comité essayent d'attirer les bataillons de la garde nationale du quartier qui ne veulent pas marcher. Vers quatre heures et demie, une nouvelle colonne, forte de 3000 hommes, descend par la rue Royale sur la place de la Concorde et remonte les Champs-Elysées. La prison de Sainte-Pélagie est forcée, l'agitation est extrême sur tous les points. Au lever du jour, les bataillons qui veulent empêcher l'entrée des Prussiens, ne voyant pas paraître l'en-

nemi, commencent, ceux de Belleville en tête, à descendre le cours la Reine. A huit heures, les derniers rentrent dans leurs quartiers. Ainsi se termine cette manifestation dans laquelle plus de 6000 hommes en armes, obéissant à l'appel d'une autorité occulte, ont ouvertement bravé l'autorité régulière qui, elle, ne disposant que d'un corps de troupes d'un effectif ridicule, a laissé agir. Les préliminaires de la paix sont signés au quartier général allemand.

27 *février*. — Envahissement du quartier général du 2e secteur (Belleville), vers huit heures du matin, et enlèvement d'un petit dépôt de cartouches par les émeutiers, qui font le général Callier prisonnier. Ce dernier s'échappe par la zone neutre. La journée se passe dans l'agitation la plus vive. Les ouvriers enlèvent partout les canons et les munitions et essayent de suborner les soldats. A Montmartre, ils remontent les pièces sur leurs affûts et tournent contre les Prussiens celles du bastion n° 36. Le général Vinoy se décide alors à faire enlever un certain nombre de pièces de 7 qui sont encore place Wagram, par les attelages de l'artillerie. Il les fait conduire au Luxembourg. Les pillages continuent sur les remparts et dans les établissements civils employés à la fabrication des canons pendant le siége. Quelques militaires de toutes armes, en uniforme, se mêlent aux manifestations, principalement place de la Bastille. Les mobiles également fraternisent avec la populace, forcent la caserne de la Pépinière et veulent entraîner les matelots. Le préfet de police fait connaître la position, déclarant qu'il ne dispose d'aucune force. L'émeute est complétement organisée ; elle a ses chefs et veut, au mépris de la convention avec l'ennemi, armer les masses et résister. M. Thiers part pour Bordeaux afin de soumettre le traité de paix négocié par lui à la sanction définitive de l'Assemblée.

28 *février.* — Le général Vinoy donne l'ordre de faire évacuer par la troupe les cantonnements du 2e secteur (Belleville), où les soldats sont vivement pressés de se joindre à l'émeute, et le 6e secteur (Passy), où les Prussiens doivent pénétrer le jour suivant, d'après les nouvelles conventions. L'opération s'exécute heureusement, de sept heures à midi. Ces troupes descendent dans le 7e secteur, vers le champ de Mars, sur l'esplanade des Invalides, sur les quais et dans les rues. La garde nationale de Passy quitte en armes les emplacements qui doivent être occupés par l'ennemi. Les quartiers de la rive gauche et du centre de Paris sont relativement assez calmes; mais, la nuit venue, quelques milliers d'émeutiers prennent la résolution de garder les canons de la place des Vosges, de s'assurer des portes de Paris, de s'emparer de l'hôtel de ville et de résister aux Prussiens. Le gouvernement n'a qu'une pensée, celle de prévenir à tout prix une lutte dans la ville entre l'armée ennemie et les bandes de gardes nationaux qui méconnaissent l'autorité régulière et obéissent aux ordres d'un comité révolutionnaire directeur. Tel est le fruit des habiles dispositions et de la haute intelligence politique de M. le ministre et négociateur Jules Favre. Le général Vinoy, chargé à ce moment du plus lourd fardeau, décide que des cordons de troupes seront établis entre les soldats de l'émeute et ceux de l'armée d'occupation; le premier et le plus rapproché de l'ennemi formé par les troupes de ligne, le second plus loin par la garde nationale. Pour obtenir ce service important de cette garde, un des colonels de l'état-major, M. de Mortemart, a l'idée de payer double solde aux hommes de bonne volonté qui se présenteront. On parvient à en réunir quelques centaines; leur service consiste à empêcher de passer tout groupe armé voulant arriver au 1er cordon.

1er *et* 2 *mars*. — Un corps de 30 000 Allemands entre à Paris dans le 2e secteur, sans accident grave, vers onzes heures du matin. Les détachements le composant, formés des 6e, 11e corps prussiens et 2e bavarois, s'établissent dans le quartier des Champs-Elysées, surveillés par la division Faron, ce qui n'empêche pas l'émeute de gronder à la place de la Bastille, singulière façon de messieurs les socialistes de prouver le patriotisme dont ils font si volontiers montre. Le soir arrive la nouvelle de l'acceptation des conditions de paix par l'Assemblée. Toutefois, l'ennemi ne consent à évacuer Paris que quand l'acte sera entre ses mains. Les Allemands, d'après la convention relative à l'entrée et au séjour de leurs troupes dans Paris, insistent pour que leurs hommes puissent visiter le Louvre, les Tuileries, les Invalides. Ils sont admis dans les deux premiers monuments, le 2 mars; mais vers une heure, les conditions convenues n'étant pas observées par l'ennemi, le général Vinoy fait fermer les grilles des Tuileries, et le général allemand von Kamecke fait arrêter les visites. La journée se passe sans conflit, grâce aux fermes et intelligentes mesures prises par le général Vinoy; le soir, l'acte de ratification des préliminaires, apporté par un courrier de Bordeaux à Paris, est transmis à Versailles. L'ordre d'évacuation est donné par l'état-major allemand pour le lendemain matin. On doit avoir une reconnaissance profonde au commandant en chef de l'armée de Paris des sages dispositions qu'il a prises à l'égard de la population, de son habileté et de sa fermeté en face des exigences dangereuses de l'ennemi. C'est lui seul qui a sauvé la situation en un moment d'une difficulté inouïe.

Les armées belligérantes perdent pendant cette guerre, en nombres ronds (1) : *armée française* (du 15 septembre 1870 à la fin de la guerre), 138 800 officiers ou soldats, tués, disparus, morts de maladie, savoir 136 500 appartenant à l'armée de terre et 2300 à la marine. Le nombre des malades et des hommes ayant eu des membres congelés s'élève à 328 000, celui des blessés par le feu de l'ennemi à 137 000, dont 131 000 de l'armée de terre et 6000 de l'armée de mer. Le chiffre des morts ou devant être considérés comme tels peut être établi de la manière suivante : 136 540, y compris 11 914 disparus. Dans ce nombre total, 2881 officiers sont morts de blessures et de maladies et 96 ont disparu; 17 210 hommes de troupes sont morts en captivité en Allemagne, 1701 pendant l'internement en Suisse et 124 pendant l'internement en Belgique.

L'armée de Metz est une de celles qui ont été le plus éprouvées, car elle a eu, tués ou blessés, 25 généraux, 2100 officiers et 40 360 hommes de troupe, ce qui constitue une perte de plus de 42 000 hommes. 47 000 hommes sont entrés aux hôpitaux pendant la période de guerre.

Armées allemandes. — Prussiens tués ou morts de blessures, 22 000, dont 1200 officiers et 20 800 hommes de troupe; 3000 Bavarois, dont 280 officiers; 1500 Saxons, dont 100 officiers; 550 Hessois, dont 40 officiers; 800 Badois, dont 40 officiers; 800 Wurtembergeois, dont 30 officiers. Total général avec les morts de maladie ou disparus : 45 000 hommes, 130 000 blessés.

Les pertes les plus considérables ont été éprouvées dans les armées allemandes aux batailles de Reischoffen, 10 530

(1) Ces chiffres sont tirés de l'important ouvrage du docteur Chenu.

hommes hors de combat; de Gravelotte, 14 820; d'Amanvilliers (18 août), 20 587; de Sedan, 9000.

Les effectifs allemands, au 1er février 1871, étaient de 695 957 Prussiens, 42 502 Saxons, 15 396 Hessois, 104 413 Bavarois, 28 781 Wurtembergeois, 25 918 Badois, total 913 967.

ÉTUDE

SUR LES

CAUSES QUI ONT AMENÉ NOS DÉSASTRES

EN 1870-1871

I

Les causes qui ont amené nos désastres en 1870-1871 sont *multiples*, *principales* et *secondaires*. On peut les résumer en ces quelques mots : la France n'a pas compris et l'Allemagne du Nord a compris, au contraire, les modifications que devaient forcément apporter dans l'*art de la guerre* les inventions modernes.

Ces inventions, en effet, devaient avoir une influence directe sur les deux grandes branches de l'art militaire que le vulgaire confond trop souvent : les opérations qui ont lieu loin du champ de bataille et qui constituent la *Stratégie*, les opérations qui ont lieu sur le champ de bataille, et qui constituent la *Tactique*.

L'application de la vapeur aux voies de mer et de terre a donné depuis quelques années la possibilité de concentrer rapidement les éléments de guerre (personnel et matériel) sur des points centraux et de transporter ces éléments, avec non moins de rapidité, sur une frontière ennemie.

De là devaient naturellement découler de nouveaux modes de *mobilisation* et de *concentration*, c'est-à-dire :

1° Le *passage* d'une armée régulière du pied de paix au pied de guerre ;

2° Le *transport*, sur des points donnés, de corps complétement organisés et prêts à combattre;

3° La *concentration* d'un ou de plusieurs corps comprenant une ou plusieurs armées sur un ou plusieurs points de frontières ou de territoires ennemis.

De ces modes nouveaux de *mobilisation*, de *transport* et de *concentration* devaient naturellement découler aussi des méthodes nouvelles de recrutement, d'organisation militaire et de mouvements de troupes, loin ou près de l'ennemi.

Voilà ce que l'Allemagne du Nord a compris, voilà ce qu'elle a étudié avec soin depuis longtemps; voilà le problème que ses hommes d'État et de guerre ont su résoudre; voilà ce que les généraux de la France n'ont pas compris, ce que pendant longtemps ils n'ont pas voulu admettre, ce qu'ils ont à peine entrevu d'une façon vague après Sadowa, c'est-à-dire quelques années trop tard, ainsi que nous le prouverons.

Nous venons de faire connaître les inventions qui ont influé sur la *stratégie* ou l'art des combinaisons en dehors du champ de bataille.

Quelles sont les inventions ayant influé sur la *tactique* ou l'art des combinaisons sur le champ de bataille même?

Le jour où la France adopta le canon *rayé*, ayant une portée, une justesse, une trajectoire plus grandes que celles des bouches à feu à âme lisse, elle a eu sur l'artillerie des autres puissances une supériorité considérable, ainsi que cela a été démontré à la campagne d'Italie. La Prusse a compris cette supériorité et s'est empressée d'étudier l'arme modifiée, et de la modifier de nouveau.

Le jour où la Prusse a fait usage de l'arme à main à longue portée et à tir rapide, c'est-à-dire du fusil se chargeant

par la culasse, elle a donné une supériorité de tir énorme à son infanterie, ce qui a été prouvé lors de la guerre contre le Danemark, ce que n'ont cependant pas compris pendant plusieurs années encore l'Autriche et la France. L'Allemagne du Nord, voulant opposer aux canons rayés français un engin supérieur par sa portée, par le poids de son projectile, par ses effets destructeurs, a inventé le canon Krupp se chargeant par la culasse.

Nous reviendrons sur les conséquences des armes de jet. Étudions d'abord ce qui a trait à la *stratégie*.

En résumé : l'emploi judicieux des voies ferrées, l'adoption des armes à feu nouvelles, voilà les causes *principales* qui ont changé les méthodes de guerre anciennes. L'application de quelques autres inventions moins importantes constitue les causes *secondaires*.

II

Dès l'année 1866, la France, en voyant les rapides succès de la Prusse dans sa campagne de Bohème contre l'Autriche, aurait dû chercher ce qui les avait produits, s'enquérir de ce qui se passait à Berlin et le comparer avec ce qui se passait à Paris, au point de vue militaire.

Des ministres, des généraux, moins disposés que ne l'étaient les nôtres à trouver bien tout ce qui se faisait en France, à vivre sur les errements anciens, refusant d'admettre que notre organisation militaire pût présenter quelques défectuosités, se fussent livrés à des études sérieuses sur les causes qui avaient donné aux armées prussiennes des triomphes rappelant ceux d'Austerlitz, d'Iéna et de Friedland. Peut-être alors nos ministres, nos généraux, eussent-ils compris le pourquoi des victoires de la nation

prussienne. Peut-être eussent-ils reconnu que cette puissance devait ses victoires à la longue et minutieuse préparation de la guerre, à l'esprit militaire, à l'esprit de discipline, au patriotisme de la nation, à l'audace et à l'habileté des généraux dans la conduite des opérations, à l'armement perfectionné de son infanterie, mais surtout à la vigoureuse et rationnelle organisation de son armée, au recrutement, qui, en Allemagne, n'a rien de commun avec notre déplorable et fiscale loi d'exonération imaginée pour verser de l'or dans les coffres de l'État..... Nos ministres auraient dû surtout prévoir que, par l'application de son système militaire aux territoires annexés de la Confédération, la Prusse pourrait disposer, sous peu, d'un million de soldats, tandis que notre système à nous n'en donnait pas plus de 600 000 à mettre en ligne. Un seul de nos ministres, le successeur du maréchal Randon, le maréchal Niel, ne se fit pas illusion, et imagina pour combler le déficit de nos effectifs *la garde mobile;* puis, quand il fallut passer de la théorie à la pratique, les Chambres contestèrent maladroitement les fonds nécessaires à une bonne et prompte organisation. Cette économie a coûté cher à la France; mais allez donc faire comprendre des questions spéciales et de nature militaire à des députés, avocats ou hommes d'affaires, pour la plupart?

Cinq millions furent votés en faveur de la garde mobile pour la première année et trois millions pour la seconde. Huit millions pour organiser, habiller, armer et instruire trois à quatre cent mille hommes!..... *Risum teneatis*...

Au lieu du palliatif de la garde mobile, il fallait aborder franchement, carrément, comme l'avait fait la Prusse, la grande question du service obligatoire, et faire admettre le système de recrutement allemand modifié par ce qui

était compatible avec le génie de la nation française.

Le système prussien est celui-ci : Tout homme, à moins d'infirmités ne permettant pas le service, est versé dans l'armée active de vingt à vingt-cinq ans, et de vingt-six à vingt-neuf ans dans la landwehr. Ces neuf années pouvaient être indispensables en Prusse où le recrutement était effectué sur une population moins considérable que la nôtre. Chez nous, le temps de service pouvait être diminué, sans inconvénient. La Prusse comprend si bien les tempéraments à introduire dans son organisation militaire, qu'elle a amoindri d'elle-même le rôle de la landwehr, au fur et à mesure de l'augmentation de sa population. Ses hommes de guerre savent bien qu'une landwehr est un *en-cas*, utile au besoin, mais qui n'offre pas les garanties et les avantages procurés par une armée de ligne composée de soldats jeunes et vigoureux. La landwehr ne donne que des hommes relativement vieux, peu dévoués, et prive d'hommes faits : le commerce, l'industrie, l'agriculture. La mobilisation de cette réserve jette le trouble partout, et consterne les familles, et cette réserve elle-même ne saurait résister à une guerre de longue durée.

Le jeune soldat appelé sous les drapeaux par la loi, sachant que l'impôt du sang est pour lui une dette sacrée qu'il doit payer à la patrie, est le soldat le meilleur. C'est chez lui que l'on trouve l'enthousiasme, le dévouement et la discipline. Cette dernière qualité, la première vertu de l'homme de guerre, ne saurait exister chez le soldat citoyen, ni même chez le rengagé, à un aussi haut degré que chez l'homme appelé par la loi. En thèse générale, plus une armée compte de soldats jeunes, bien exercés, moins elle compte de remplaçants, sous quelque nom qu'on les désigne, exonérés, rengagés pour leur compte ou pour le

compte des autres, et plus cette armée est constituée vigoureusement.

Au moment de la guerre de la Prusse contre l'Autriche, les cadres de l'armée française étaient loin d'avoir le développement qu'on pouvait leur donner. A peine pouvions-nous mettre 450 000 hommes *effectifs* en ligne, chiffre réduit à 400 000, à cause des troupes employées en Algérie, des troupes spéciales et de police. Le maréchal Randon ne parait pas avoir compris la question de nos effectifs. Le maréchal Niel, son successeur, en admit l'urgence dès son arrivée aux affaires, mais, ainsi que nous l'avons dit, il ne pouvait compter sans les Chambres, il fut contraint de faire admettre, comme palliatif à ce qu'on lui avait refusé, la création de la garde mobile, système transitoire.

Il est bien évident pour nous que si, avant la mort du maréchal Niel, la France avait eu la guerre avec la Prusse, et si les bataillons de mobiles eussent été organisés tels qu'ils devaient l'être, en admettant que les Chambres se fussent prêtées à cette organisation, le ministre eût jeté les trois cent mille soldats de cette garde mobile dans l'armée active, en incorporant leurs bataillons dans les régiments de la ligne, peut-être bataillon par bataillon, peut-être compagnie par compagnie. A la mort du regrettable maréchal Niel, le projet de la garde mobile ne fut plus suivi et les cadres de cette troupe figurèrent à peine sur le papier. Que l'on ajoute à cela les sottes dépenses de matériel faites pour notre maladroite expédition du Mexique et l'on comprendra si nous dûmes nous présenter *désarmés* en face de l'Allemagne fédérale en 1870.

III

LA MOBILISATION.

Lorsque la Prusse s'est vue pourvue de lignes ferrées en quantité assez grande pour pouvoir réunir en quelques jours ses moyens de guerre, elle a adopté un système de *mobilisation* permettant à son armée de recevoir ses réserves et son matériel du jour au lendemain et de passer ainsi très-rapidement du pied de paix au pied de guerre. Or, plus la *mobilisation* est promptement effectuée pour une armée, plus cette armée a de chance pour avoir l'initiative des premières opérations, habituellement si importantes pour le succès de la campagne.

Cette armée peut, en effet, imprimer dès le début une sorte de conduite à son adversaire, en le contraignant à le suivre dans des opérations militaires ultérieures dont elle a l'initiative.

Depuis le commencement de l'établissement des voies ferrées en Allemagne, la Prusse a donc étudié le meilleur système de *mobilisation*, et ce système, elle l'a modifié de jour en jour, sans croire être jamais parvenue à la dernière limite de la perfection. C'est ainsi qu'elle est arrivée peu à peu au système adopté aujourd'hui et employé par elle en 1870. Nous allons faire connaître ce système :

Aussitôt que le gouvernement a résolu, pour une cause ou pour une autre, la mobilisation d'un ou plusieurs corps d'armée, le commandant en chef fédéral donne l'ordre de *mobiliser*. Chaque corps se mobilise pour son compte.

Le plan de *mobilisation* est fait à l'avance et existe sur

le papier. Tous les états pour le rappel des hommes de la réserve sont prêts. Les autorités civiles et militaires dans toute l'étendue du territoire connaissent à l'avance ce qu'elles ont à faire. Elles se bornent toutes à jouer leur note dans ce grand concert, sans se mêler de la note des autres. Les commandants de troupes appellent leur personnel et rassemblent leur matériel de guerre. Les agents de l'intendance mobilisent l'administration, les commandants des places fortes procèdent à l'armement et à l'approvisionnement, à la mise en état de défense de leurs places. Les autorités civiles prêtent leur concours dans les limites de leurs attributions à la réunion des hommes de la réserve et de la landwehr, à l'achat ou à la réquisition des chevaux. Ces autorités organisent les logements et les moyens de transport, qui, du reste, sont tout préparés à l'avance.

De cette façon les réservistes destinés à être versés dans les régiments des corps de troupes et à la landwehr formant l'armée de réserve sont vite rappelés. Quant aux chevaux, voici comment on procède pour en procurer à l'armée.

Dans chaque circonscription territoriale ou cercle, l'autorité civile tient en permanence un contrôle des chevaux du pays. Aussitôt que la mobilisation est prescrite, le chef du cercle donne l'ordre d'amener à un lieu désigné les chevaux inscrits sur le contrôle. Un officier de l'arme à cheval assisté d'un vétérinaire désigne immédiatement les animaux qu'il juge propres au service militaire, selon les besoins qui lui ont été signalés, et une commission de trois habitants notables nommés par le président de la régence (ou préfet) fixe le prix des animaux. Ce prix est versé aux mains des propriétaires.

Les fonctionnaires civils et militaires chargés de la *mobilisation* sont toujours désignés pendant la paix. Ils savent à l'avance l'esprit et les détails du plan général. Ils ont en quelque sorte fait la répétition du rôle qu'ils auront à jouer au commencement de la guerre, ils peuvent donc se mettre à l'œuvre avec connaissance de cause, dès que l'ordre de mobilisation est lancé. Les rouages de ce grand système sont si habilement combinés que le ministre de la guerre n'est jamais plus tranquille qu'après avoir donné l'ordre de la *mobilisation*. En effet tout roule alors sur les fonctionnaires chargés de la mise à exécution. Le chef d'orchestre a donné le signal, les instrumentistes exécutent.

Voici maintenant comment tout est prévu à l'avance : chaque année et pour la durée d'un an, le ministère de la guerre de l'armée fédérale arrête, après une révision radicale, sur la base des effectifs existants au moment du travail, la répartition des hommes de troupe, des officiers, des fonctionnaires qui, en cas de mobilisation, doivent rejoindre, soit les différents corps de l'armée permanente, soit la landwehr, soit les établissements militaires. Le même travail est fait pour les chevaux de selle et de trait. Chaque fonctionnaire reçoit, aussitôt après la fixation, un avis et l'état de ces fixations, en sorte que l'ordre de mobilisation étant donné, chaque fonctionnaire ou agent de la mobilisation sait combien il a d'hommes, de chevaux à rappeler, le point où ils se trouvent, celui où ils doivent être réunis pour attendre l'ordre de mise en route. Ainsi donc, toutes fausses interprétations, toutes erreurs sont soigneusement évitées.

Ajoutons que le principe de décentralisation admis dans l'administration de l'armée fédérale, principe diamétralement opposé à celui admis jusqu'en 1870 par la France,

aide beaucoup à obtenir un bon résultat dans la grande opération de la mobilisation. Un seul fonctionnaire central ne pourrait accomplir une tâche aussi vaste que celle de ces répartitions; aussi, pour éviter cet écueil, on laisse à chaque fonctionnaire intermédiaire et inférieur la plus grande initiative. Les répartitions de la mobilisation une fois arrêtées au point de vue de l'ensemble au ministère de la guerre, les détails, les sous-répartitions sont abandonnés aux agents secondaires, dans les limites de leurs attributions.

Tandis qu'en France on ne peut rien faire sans ordre du ministre de la guerre émanant de ses bureaux, en Prusse, tout est prévu à l'avance et peut être prescrit simplement par le fonctionnaire qui se trouve en position de résoudre la question.

Une des grandes facilités de la mobilisation de l'armée fédérale tient au système même d'organisation adopté pour cette armée.

Les régiments allemands se recrutent dans leurs districts et y tiennent habituellement garnison, ou au moins à proximité de leurs districts; il est donc toujours possible de faire rentrer en un instant les réservistes dans les corps où ils ont antérieurement servi, à moins que les congédiés n'aient quitté le lieu de leur résidence pour aller s'établir ailleurs. Dans ce cas, le réserviste est rappelé par le district de landwehr dans lequel il se trouve et affecté à un des corps de troupe correspondant à ce district, de sorte qu'il est replacé sous les armes le plus promptement possible et qu'il n'a pas à faire des voyages inutiles.

En outre, comme tout est prévu dans l'organisation allemande, il existe des districts de réserve que l'on pourrait appeler des réservoirs chargés d'alimenter les régiments de ligne ou de landwehr. Ces districts sont ceux particuliè-

rement populeux, et l'on a soin d'y laisser toujours un nombre considérable de réservistes et de landwehriens. Ces districts déversent leur trop plein sur les districts voisins plus pauvres qu'eux et qui ne peuvent faire face aux non-valeurs du recrutement des corps qui leur sont affectés.

Les commandants de districts de bataillons de landwehr sont chargés, en temps de paix, des opérations d'appel et de l'établissement de leurs contrôles relatifs aux congédiés réservistes résidant dans leur district. Au moment de la *mobilisation*, ils établissent immédiatement les ordres d'appel d'après leurs états toujours au courant, et en raison des répartitions arrêtées et communiquées à l'avance. Ce travail est long et difficile, les états à établir et les ordres d'appel qui en résultent sont quelquefois considérables, mais la tâche est possible, parce que ce qui est nécessaire pour les ordres d'appel est toujours tenu prêt à l'avance, parce que les ordres nécessaires d'appel et les modèles des divers états sont toujours préparés pendant la paix et qu'il n'y a plus qu'à les remplir et à les envoyer aux landraths (sous-préfets) chargés de les faire parvenir aux intéressés.

Voici maintenant comment les choses se passent : L'intéressé, le rappelé, le réserviste, a un délai de vingt-quatre heures pour mettre ordre à ses affaires. Il part ensuite pour le quartier-général du bataillon de landwehr de son district. Là sont réunis tous les hommes appelés. Les malades sont visités, renvoyés ou maintenus, les feuilles de route sont établies et les hommes organisés en détachements sont remis au personnel envoyé par les régiments pour les prendre. Les réservistes rejoignent de cette façon sous l'œil et la discipline de l'autorité militaire les corps auxquels ils sont destinés et qui alors les arment, les habillent, les équipent à l'instant au moyen des ressources qu'ils ont et

qui sont toujours maintenues sur le pied complet de guerre par les magasins de régiment (matières premières), les magasins de bataillon (effets confectionnés), les magasins de compagnie (tout ce qui est nécessaire aux besoins courants de la compagnie).

Comment se fait maintenant la répartition dans les bataillons et dans les régiments? Chaque régiment, après avoir versé dans ses bataillons de guerre tous les hommes en état de combattre, constitue un bataillon de dépôt avec les souffreteux qui, complétement instruits, ne peuvent cependant, pour cause de maladie, faire campagne. Le dépôt s'accroît des malades à l'hôpital; les bataillons actifs partent donc avec tous les éléments aptes à marcher. Les hommes sont pourvus d'effets neufs, et les régiments reçoivent leur train composé de voitures pour le transport des munitions, des médicaments, des bagages des officiers et des vêtements de réserve. Les bataillons de guerre partis, ceux du dépôt sont constitués et les recrues restées disponibles dans la réserve de recrutement de première classe sont appelés, en sorte que leur instruction est aussitôt commencée. Les sections d'ouvriers laissées au dépôt continuent leurs confections pour que le corps n'ait pas à souffrir.

L'infanterie donne ainsi des régiments de guerre à trois bataillons, de 800 hommes l'un.

La cavalerie opère d'une façon analogue. Le régiment se constitue à quatre escadrons de guerre de 150 chevaux et un escadron de dépôt qui reçoit les chevaux nouvellement achetés, les volontaires et les jeunes soldats. Chaque régiment de cavalerie emmène avec lui son train de onze voitures. La cavalerie a pour se remonter tous les chevaux du pays soumis comme les hommes au service obligatoire.

L'artillerie a, en temps de paix, 1650 hommes, 700 che-

vaux et 60 bouches à feu attelées par régiment. En campagne, son effectif est de 2130 hommes, de 2200 chevaux. Le régiment en cas de mobilisation forme un dépôt de 3 batteries et met en route le reste du corps.

Nous n'entrerons pas dans de plus amples détails sur la mobilisation ; qu'il nous suffise de dire que le train, les pionniers, le corps de santé, passent du pied de paix au pied de guerre par des moyens analogues et tout aussi aisément.

A peine la Prusse a-t-elle eu des chemins de fer que, comprenant les résultats immenses qu'elle pouvait obtenir, au point de vue militaire pratique, de ces voies ferrées et des télégraphes électriques, elle s'est empressée de faire étudier la question à fond et d'organiser, pendant la paix, des sections de chemins de fer et de télégraphie de campagne. L'armée prussienne a su former ainsi des officiers et des hommes de troupe instruits spécialement pour ces services.

Au moyen des rouages que nous venons d'analyser, l'armée fédérale passe facilement du pied de paix au pied de guerre avec tout son outillage de campagne. Le nombre des officiers est alors porté de 12000 à 22000, celui des hommes de troupe de 285000 à 923000, le nombre des chevaux de 70000 à 193000.

Grâce à la décentralisation de l'administration militaire, à la séparation et à la répartition du travail, grâce à la maxime : « *Si vis pacem, para bellum* », des Romains, comprise et appliquée avec intelligence, en vue des inventions modernes dans l'armée fédérale, l'Allemagne du Nord, en 1870, a pu, en huit jours de temps (du 16 au 24 juillet), mettre sur pied trois armées nombreuses ayant tout leur matériel et leur personnel de guerre au grand complet.

Voyons maintenant comment les choses se sont passées en France, pour la mobilisation, en 1870.

Nous ne parlerons pas des mesures qui ont pu être prises chez nous, depuis la guerre, pour arriver à une mobilisation plus rapide, nous analysons des faits accomplis.

Au moment de la guerre de 1870, tout était désordre, pour ne pas dire *chaos*, dans notre machine militaire que nos généraux, nos ministres de la guerre (le maréchal Niel excepté), que l'Empereur lui-même croyaient parfaite, admirable. Aucun d'eux ne comprenait que le mode d'organisation même de l'armée française rendait lente et difficile l'opération de la *mobilisation*.

Nos régiments n'étaient ni embrigadés, ni indivisionnés pour la plupart. Quelques-uns seulement, à Paris, à Lyon, en Algérie, avaient à cet égard un semblant de formation beaucoup plus apparente que réelle, puisque ces prétendues divisions, ces prétendues armées de Paris et de Lyon n'étaient pourvues ni de leur artillerie, ni de leurs services administratifs, et que lors du passage du pied de paix au pied de guerre, les généraux, les états-majors étaient presque tous complétement changés.

Les autres régiments, tenant garnison dans les différentes villes de la France, faisaient de nombreux chassés-croisés. On semblait prendre à tâche de placer les dépôts à l'extrémité opposée à celle où les bataillons dits *actifs* se trouvaient, comme si l'éloignement de la portion principale du corps de ces fractions importantes ne devait pas nuire à la bonne tenue et à la bonne administration du corps tout entier. Souvent un officier général, au moment des inspections annuelles, était obligé de parcourir deux cents lieues, après avoir vu la partie active du régiment, pour passer la revue du dépôt.

Au début de la guerre, 35 régiments d'infanterie sur 100 étaient réunis à leurs dépôts. Les autres avaient les portions principales sur un point, leur dépôt sur un autre point, diamétralement opposé. Nous pourrions en citer dont les dépôts étaient à Dunkerque, les bataillons actifs à Lyon; mais, par contre, les régiments ayant leurs bataillons actifs à Dunkerque, avaient leurs dépôts à Lyon. Les dépôts des troupes en Algérie se trouvaient en France et la plupart dans le Nord. Tout était réglé chez nous avec cette haute intelligence.

Les troupes françaises n'ayant pas de district de recrutement, chaque régiment possédait un mélange barriolé d'hommes de toutes les provinces. Il s'en suivait que dans chaque bataillon, escadron ou batterie, se trouvaient des hommes de tous les départements.

Voici comment, au moment de la mobilisation, on faisait rejoindre les réservistes. L'ordre était donné aux hommes de rentrer sous les drapeaux. Le soldat en congé ou inscrit sur les contrôles de la réserve attendait dans ses foyers, quelquefois à cent ou deux cents lieues du dépôt de son régiment, son ordre de départ. Parfois les bataillons actifs étaient dans le département qu'il habitait. N'importe, il recevait de la gendarmerie l'injonction de se mettre en route pour rejoindre le *dépôt*. Il allait alors gagner le chemin de fer le plus voisin, et se mettait en route par les voies rapides, presque toujours *individuellement*.

Ainsi arrivèrent chaque jour, pendant des semaines, des mois entiers, au dépôt, les hommes en congé et les réservistes. Il fallait des jours, des semaines, pour armer, équiper, habiller ces mêmes hommes; on les dirigeait ensuite, la plupart du temps encore *isolément*, sur les bataillons de guerre, où ils arrivaient lorsque le régiment était déjà en

présence de l'ennemi. Presque tous avaient fait une longue route inutile, sans surveillance, livrés à eux-mêmes, ayant contracté l'habitude de l'indépendance et de l'indiscipline, ayant fraternisé avec les ouvriers, avec les cultivateurs qui les avaient admis chez eux et leur avaient donné à boire. Ces hommes de troupe n'étaient plus, pour la majeure partie, que de fort médiocres soldats, parce que la discipline est la première des conditions pour former les bons serviteurs, et qu'ils avaient contracté des habitudes de vantardise, d'indiscipline et d'ivrognerie. Tous ces vices, ils les apportaient aux bataillons de guerre qu'ils gangrénaient.

Personne, en France, n'oubliera l'aspect désolant et dégoûtant de nos gares de chemins de fer pendant la mobilisation, alors que l'on ne pouvait faire un pas dans les gares sans se buter contre le corps d'un soldat ivre étendu sur le sol et qu'il fallait pour ainsi dire embarquer de force au moment du départ.

On n'eut donc pas en France en 1870, comme en Allemagne, l'attention de réunir les réservistes et les hommes en congé, par groupe, sous le commandement d'officiers ou de sous-officiers, et l'on oublia trop que chez nous le soldat français est un grand enfant qu'il faut toujours guider, dont on peut tirer beaucoup, mais auquel il faut savoir parler un langage particulier, donner une impulsion intelligente, et qu'il est dangereux d'abandonner à lui-même, libre de tout frein disciplinaire. Chez nous, le soldat, comme le paysan, comme l'ouvrier, a les défauts de ses qualités. Il est brave, obéit à un mot gai ou spirituel, mais il est plein de vanité, porté à la boisson, toujours prêt à la critique. Avec une main de fer, une discipline vigoureuse mais juste, on peut faire ce que l'on veut d'une armée française; lâchez un seul instant la main et vous aurez vite des

hommes sans frein, sans discipline, buvant, criant et n'écoutant plus leurs chefs.

Voici un exemple frappant de ce que nous avançons :

L'armée de la Loire, formée des résidus infimes de nos corps de troupe, des volontaires, des mobiles, des mobilisés, composée de tout ce qu'on avait pu extraire des bas-fonds de l'armée, montrait dans le principe la plus effrayante indiscipline et même la licence la plus effrénée. Un militaire inflexible, le général d'Aurelle de Paladines, dès qu'il prit le commandement de cette armée, y établit l'ordre au moyen d'une discipline de fer et en faisant de terribles et nombreux exemples. En peu de temps il parvint à dominer le flot et à avoir des troupes avec lesquelles il put gagner la bataille de Coulmiers.

Au moment de la mobilisation de l'armée française en 1870, on agit donc sans ordre, sans méthode, sans avoir rien préparé à l'avance. Il fallut un temps énorme pour que les hommes fussent encadrés et les effectifs complétés, et cela se fit en présence de l'ennemi, pour ainsi dire sous le feu de ses canons. Les éléments qui vinrent s'intercaler dans les rangs étaient très-inférieurs à ceux qui s'y trouvaient, et, tout en leur donnant une augmentation numérique, les amoindrissaient au moral.

Voilà donc pour l'opération préliminaire et si importante de la mobilisation, un élément de succès qui devait profiter et profita à l'Allemagne du Nord et qui fut à notre détriment. Cet élément, l'empereur Napoléon Ier avait toujours eu grand soin de le mettre de son côté. On le voit, dans toutes les guerres contre les puissances européennes, par des prodiges de génie, arriver avec des armées organisées sur le territoire ennemi avant que ses adversaires aient eu le temps de se reconnaître. En 1805, il s'élance du camp

de Boulogne, fait gagner rapidement le Rhin à ses corps tout organisés et se donne les avantages que l'Allemagne fédérale s'est donnés sur nous en 1870.

Lors de la campagne de 1806, l'Empereur et la grande armée sont sur le territoire ennemi que les armées prussiennes cherchent encore à se rassembler et à se concentrer, etc., etc...

Espérons que si, par impossible, nous étions forcés à une nouvelle guerre avec l'Allemagne du Nord, la mobilisation chez nous ne serait plus faite avec tant de négligence, si peu de rapidité et si peu d'intelligence qu'en 1870.

Pour cela, il faut que chez nous on étudie et on réforme.

Passons à l'examen de la seconde cause de nos désastres : les *transports* du matériel et du personnel.

IV

LES TRANSPORTS.

Les chemins de fer, nous l'avons dit en commençant ces études, sont appelés à jouer et ont joué déjà dans les guerres modernes un rôle important. Ils permettent d'abandonner pour le transport du matériel et du personnel ces longues marches qui fatiguent hommes et chevaux, détériorent le matériel, coûtent des sommes considérables, exigent des populations d'énormes sacrifices et aboutissent à amener sur le champ de bataille des effectifs souvent amoindris par la maladie et par la fatigue.

Au moyen des voies ferrées, les armées peuvent, de nos jours, se trouver en présence avec toutes leurs forces vives en peu de temps. Mais, de même que jadis le plus

habile faisait arriver le premier ses moyens d'action sur le théâtre de la guerre par des marches plus ou moins longues, prévues à l'avance, et opérées avec rapidité, de même de nos jours celui qui sait agir avec intelligence et surtout avec ordre, au moyen des voies ferrées, a l'avantage de se présenter le premier en ligne.

Pour cette opération comme pour celle de la mobilisation en 1870, les Allemands se montrèrent très-supérieurs à nous. Or, plus que jamais aujourd'hui, avec les effectifs nombreux et les moyens puissants dont on dispose, il est urgent de transporter rapidement ses troupes sur un théâtre d'opérations et d'empêcher l'adversaire de prendre l'initiative de la guerre, car la guerre ne peut durer avec les agents destructeurs dont on dispose. Il a fallu la puissance, la richesse de la France, pour soutenir si longtemps la lutte en 1870.

Il est donc de la dernière importance de régler le transport du matériel et du personnel des armées de façon à devancer l'ennemi sur le lieu des opérations. C'est ce que les Allemands surent faire en 1870, c'est ce qui nous fit complétement défaut à l'ouverture de la campagne. La guerre est une tragédie où les acteurs ne peuvent obtenir de succès à la représentation qu'après de sérieuses répétitions. Les généraux prussiens avaient fait répéter souvent leurs troupes, aussi l'armée fédérale fut-elle vite et mieux en scène que la nôtre.

Le réseau des chemins de fer français est plus avantageux pour le transport des troupes que celui des chemins de fer allemands. Chez nous, toutes les lignes partent de Paris et des grands centres et rayonnent sur la circonférence. Il n'en est pas de même en Allemagne. Nos lignes étaient achevées, celles des Allemands ne l'étaient pas. Nous

pouvions donc bien plus facilement, bien plus rapidement que l'ennemi opérer le transport sur notre frontière de l'Est de notre personnel et de notre matériel. Mais pour ces transports par les voies ferrées, plus que pour toute autre opération, il faut de l'ordre, de la méthode, une habitude d'embarquement et de débarquement. Tout cela était familier aux Allemands et ne nous l'était pas.

Un autre avantage que nous avions sur nos adversaires est celui-ci : Un chemin de fer, en quelque sorte de ceinture, parallèle à la frontière et couvert par nos places fortes, ayant de nombreuses lignes transversales, existe dans le Nord de la France, reliant, à partir de l'Est, Strasbourg avec Metz, Sedan et toutes nos villes du Nord-Ouest. Ces lignes complètent un réseau qui permet de porter promptement le personnel et le matériel de guerre d'un point sur un autre.

Du côté de l'Allemagne au contraire, plusieurs lignes et des plus importantes, celle de Trèves à Coblentz sur la Moselle, par exemple, manquaient encore complétement, celle de l'Eifel n'était pas encore terminée; la voie de Trèves-Sarrebruck avait une section, celle de Sarrebourg-Sarrebruck, qui ne pouvait être utilisée pour le transport des troupes, attendu que cette voie longe de trop près la frontière française.

De fait, la question du transport par les voies ferrées était donc, en 1870, toute en notre faveur. On ne sut pas, dans les hautes régions, utiliser cet avantage en réglementant les conditions de transport, ce que l'on sut faire au delà du Rhin. Si nos ministres, en France, avaient employé des agents capables, on eût transporté en Allemagne une puissante armée avant que l'ennemi ait eu le temps d'occuper la ligne du Rhin. L'empereur Napoléon III avait mis

cette condition en première ligne dans la combinaison stratégique de son plan de campagne offensif, ainsi qu'on le verra plus loin; mais l'empereur Napoléon III, loin d'être comme le grand empereur Napoléon Ier, son oncle, un homme de guerre auquel aucun détail n'échappait, n'avait pas l'esprit militaire. Il laissait à d'autres le soin d'exécution, sans s'être assuré au préalable que l'exécution était possible.

Les difficultés matérielles du réseau des chemins de fer allemands n'empêchèrent pas les armées de la Confédération d'être transportées sur la frontière bien avant les nôtres, malgré les avantages immenses que nous donnait le réseau de nos propres lignes ferrées. Aussi, la marche stratégique de nos troupes entreprise en vue du plan offensif de Napoléon III n'était pas exécutée que déjà les trois armées allemandes étaient sur notre frontière, prêtes à entrer en action, et voici pourquoi : rien n'avait été négligé en Allemagne pour l'opération du *transport*, comme pour celle de la *mobilisation*.

Une section permanente et spéciale militaire dite des chemins de fer, créée pendant la paix, fonctionnait avant la guerre, ayant pour mission particulière de se tenir constamment et exactement au courant, par l'entremise des agents civils, de l'état des divers services sur les voies ferrées allemandes et de prendre toutes les dispositions nécessaires pour le meilleur emploi, le cas échéant, des lignes exploitées.

Un projet complet de système pour les grands transports de troupe au moment d'une guerre avec la France avait été élaboré judicieusement, et tout avait été prévu à l'avance pour l'opération effective et matérielle.

Aussitôt la mobilisation ordonnée, c'est-à-dire le 15 juillet 1870 au soir, une commission exécutive, mi-partie ci-

vile, mi-partie militaire, créée pour les cas analogues, se réunit à Berlin. Le général de Moltke lui communiqua les projets de concentration des armées allemandes sur la frontière de l'Ouest. Sur ces données, la commission arrêta, après un rapide et consciencieux travail, le plan de transport du personnel et du matériel.

Dix lignes au Nord, trois au Sud, furent affectées à ces transports. Pour chaque ligne on institua une commission spéciale formée d'un officier d'état-major et d'un agent supérieur des chemins de fer. Ces commissions furent subordonnées à la direction de la grande commission, avec mission d'établir les détails du projet de transports et d'en surveiller l'exécution. Le service d'étape, organisé avec soin depuis la guerre de 1866, fut rattaché à ces lignes militaires des voies ferrées, qui durent d'abord transporter personnel et matériel, et ensuite les approvisionnements, les munitions, les renforts. Il fut en outre créé des commandants d'étape, pour procurer, en certaines localités, quelques moments de repos aux troupes et pour veiller à la direction des trains, aux temps d'arrêt, en un mot pour assurer la bonne exécution du service.

Tout le service d'exploitation fut placé sous une administration uniforme fortement constituée. C'est grâce à ces soins intelligents et minutieux que l'Allemagne put exécuter le travail gigantesque de transporter, en quinze jours, plus de trois cent mille hommes avec leur matériel, sur notre frontière, n'ayant éprouvé qu'un seul accident, par suite d'une fausse manœuvre d'aiguille.

On le voit, la Prusse sait au besoin et avec une rare intelligence *décentraliser* ou *centraliser*. Jusqu'en 1870, nous n'avons pas été aussi habiles. Espérons qu'instruits par le malheur, conséquence de nos fautes, nous saurons

nous garder à l'avenir des systèmes absolus et adopter les systèmes bons en certaines circonstances, repoussant ceux qui sont mauvais dans d'autres cas.

Les transports par voies ferrées commencèrent en Allemagne le huitième jour de la mobilisation et se poursuivirent pendant quinze jours sans interruption.

Là, nul temps d'arrêt. Le train royal, portant le souverain et l'état-major général, sut marquer le pas pour laisser aux transports des convois de troupes la faculté de faire l'opération ordonnée. Chez nous, le train impérial se mit en travers des trains de troupes et de matériel, retarda l'arrivée au camp de Châlons des 1er et 5e corps, et en plusieurs circonstances contraria les mouvements des troupes en retraite.

L'état-major allemand, d'accord avec les commissions organisées, sut déterminer, jour par jour, heure par heure, et même minute par minute, l'ordre de départ et l'effectif des troupes à expédier sur toutes les lignes, d'après la position des divers régiments, les lieux de départ et ceux d'arrivée. Non contentes d'assurer la marche en avant des voitures qui transportaient les troupes, ces commissions assurèrent encore le retour du matériel roulant et le relèvement des agents qui ne pouvaient longtemps fournir un travail aussi écrasant. On arriva à mettre jusqu'à quatorze trains par jour en marche sur les lignes simples et dix-huit sur les lignes doubles.

Une chose contribua puissamment à faciliter cette rude tâche. Pendant la paix, on avait excercé pratiquement les troupes des différentes armes à l'embarquement et au débarquement. Les troupes étaient rompues à cette double opération qu'elles exécutaient rapidement, sans encombre et sans bruit. On avait, en vue de cette opération, établi

dans les gares, des rampes, des ponts, disposé des emplacements pour recevoir les troupes et le matériel, et enfin aménagé des wagons destinés à recevoir les hommes, les chevaux et les canons.

Le 31 juillet au soir, le transport des *troupes* proprement dites était achevé.

En France, rien de ce qui s'était pratiqué en Allemagne ne fut observé.

Les troupes n'étaient pas préparées, ou l'étaient mal, à la manœuvre de l'embarquement, de l'aménagement dans les wagons et du débarquement. De la caserne à la gare, on laissait les soldats, entourés par la populace, fraterniser, chanter la *Marseillaise,* quitter les rangs et entrer dans tous les cabarets. Beaucoup arrivaient ivres au chemin de fer, ayant perdu leurs sacs et quelquefois leurs armes. Impossible aux chefs de rétablir l'ordre; de là perte de temps, accidents, désordres, retards pour les transports qui succédaient aux premiers trains. En outre, les réservistes, les hommes en congé, voyageant en peloton ou isolément, entravaient, à chaque gare, le service.

En serait-il encore de même aujourd'hui? Nous croyons pouvoir espérer le contraire, car des études sérieuses sont faites au point de vue du transport des troupes par les voies ferrées, et instruit par l'expérience, on pourra éviter, espérons-le, les errements dont nous avons eu tant à souffrir.

V

CONCENTRATION.

Les Allemands ne se montrèrent pas moins habiles pour effectuer la concentration de leurs troupes qu'ils l'avaient

été pour la mobilisation et pour le transport. Là encore ils nous furent très-supérieurs.

En dix jours, du 23 au 31 juillet, l'armée fédérale fut concentrée sur le Rhin : la garde venant de Berlin; le 3e corps venant de Francfort sur l'Oder et de Berlin; le 4e de Magdebourg; le 5e de Posen; le 11e de Flensbourg et Altona; le 12e de Dresde et de Leipsig; le 10e de Hanovre; le 7e de Munster; le 11e de Cassel, c'est-à-dire les huit corps destinés à composer les trois premières armées (300 000 hommes) occupèrent avec leur matériel et bien au complet, les positions qui leur avaient été déterminées sur le fleuve, de Coblentz à Carlsruhe, base d'opérations adoptée; la 1re armée à droite, vers Coblentz, la 2e au centre à Mayence, la 3e à gauche vers Manheim et Carlsruhe.

Ces masses se présentaient bien en ordre, se reliant ensemble, pouvant se soutenir et admirablement disposées pour s'opposer à toute tentative offensive de la France. Elles pouvaient, au besoin, prendre l'offensive sur la rive gauche du fleuve, ayant des passages commodes et nombreux.

Combien la concentration de nos sept corps d'armée était inférieure à tout ce qui se faisait de l'autre côté du Rhin, combien le plan offensif de nos ennemis était plus rationnel que le nôtre, combien leur mouvement de conversion, l'aile droite en avant, pivotant sur l'aile gauche pour envahir avec leur armée la plus forte (2me, prince Frédéric-Charles) le Palatinat, était plus habile que le plan de l'empereur Napoléon III, plan que nous allons discuter.

Les Allemands ne laissaient rien au hasard, ils marchaient avec toutes leurs forces réunies; non-seulement leurs trois armées se tenaient bien entre elles, mais il en était de même des corps de leurs armées, de leurs divi-

sions; tous leurs éléments se soutenaient réciproquement. Une fraction de leur armée, grâce à leur habile concentration, ne pouvait être prise en défaut, attaquée isolément, comme le fut à Wissembourg notre malheureuse division Abel Douay. Les masses marchaient ensemble, sûrement, couvertes, enveloppées par une cavalerie nombreuse, habile, ne s'épargnant pas, ne craignant pas de pousser au loin des éclaireurs au risque de les faire prendre, ces éclaireurs étaient sacrifiés à l'avance pour pouvoir assurer la marche des troupes.

On avait compris dans l'armée allemande le rôle nouveau de l'arme à cheval; nos généraux, à nous, ne soupçonnaient pas même ce rôle important et qui leur paraissait secondaire. Ils en étaient encore aux charges en masse du premier empire devenues à peu près impossibles en présence des armes nouvelles. Ils en étaient aux rêves glorieux de Friedland, de Wauchamps, de Champaubert, sans voir la réalité de Sadowa...

Tandis que l'armée fédérale s'avançait méthodiquement, étendant à l'est et au nord-est de la France les deux pinces qui devaient broyer nos corps disséminés, nous envoyions en Alsace et en Lorraine les unes après les autres nos troupes qu'on n'avait pas l'attention de placer derrière une base d'opérations rationnelle, sur une ligne bien soudée.

On songeait si peu, aux Tuileries et au ministère de la guerre, que les Allemands osassent prendre l'initiative de la lutte, on avait si vite oublié 1866, l'envahissement intelligent et rapide de la Bohême. Et puis, n'avait-on pas le fameux plan offensif de l'empereur Napoléon III, communiqué dès le 15 juillet aux maréchaux Lebœuf et de Mac-Mahon. Avec cela, que pouvait-on craindre?

Voici ce plan qui devait donner la victoire et des avan-

tages inappréciables à la France. Il avait été mûri dans le silence du cabinet par le vainqueur de Solférino, le créateur de l'Italie unifiée :

Ce plan de l'Empereur nous a été dévoilé par un écrit publié pendant la guerre dans le *Moniteur Universel* de novembre 1870, et émanant de Napoléon III lui-même.

« L'Empereur, est-il dit dans l'exposé de ce plan, savait que » la Prusse pouvait mettre sur pied en peu de temps 900 000 » hommes et même 1 100 000 et que la France ne pouvait lui » en opposer que 600 000, et comme le nombre des combat» tants n'est jamais que la moitié des effectifs réels, l'Allemagne » était en mesure d'amener sur le champ de bataille 550 000 » hommes et la France 300 000. »

A ce premier paragraphe, ne peut-on répondre immédiatement : Mais alors, puisque votre infériorité n'était pas un mystère pour vous, comment déclariez-vous la guerre dans ces conditions désavantageuses, sans vous être assuré au préalable quelque alliance pouvant compenser cette infériorité?...

Le paragraphe suivant répond à cette question naturelle, le voici :

« Pour compenser cette infériorité numérique, il fallait, par » un mouvement rapide, passer le Rhin, séparer l'Allemagne » du Sud de la Confédération du Nord, et par l'éclat d'un pre» mier succès attirer dans notre alliance l'Autriche et l'Italie.

» Si l'on parvenait à empêcher les armées de l'Allemagne du » Sud de se joindre à celles du Nord, l'effectif de l'armée prus» sienne se trouvait réduit de 200 000 hommes, et la dispro» portion entre le nombre des combattants diminuait. Si l'Au» triche et l'Italie faisaient cause commune avec la France, la » supériorité du nombre se déplaçait à notre avantage. »

Le plan de campagne de l'Empereur, qu'il ne confia, à

Paris, qu'aux maréchaux Lebœuf et de Mac-Mahon, consistait à réunir 150 000 hommes à Metz, 100 000 à Strasbourg et 50 000 au camp de Châlons.

La concentration des deux premières armées, l'une sur la Sarre, l'autre sur le Rhin, ne dévoilait pas ses projets, car l'ennemi était laissé dans l'incertitude de savoir si l'attaque se porterait contre les provinces rhénanes ou contre le grand-duché de Bade.

Sans doute, si on parvenait à empêcher la jonction des armées de l'Allemagne du Sud et de l'Allemagne du Nord; mais Napoléon III, plus encore son major général et surtout son aide-major, le général Jarras, directeur du dépôt de la guerre, auraient dû savoir que cette première donnée du problème militaire sur lequel reposait tout le plan impérial n'était pas réalisable.

Les attachés militaires en Prusse, des officiers intelligents ayant parcouru l'Allemagne, les Stoffel, les Samuel, les Clermont-Tonnerre, avaient fait connaître l'organisation de l'armée fédérale, son système de mobilisation, ses dispositions prises en temps de paix pour les transports et la concentration en cas de guerre. Si donc l'Empereur, son ministre et son directeur du dépôt de la guerre avaient bien voulu se donner la peine de lire, d'étudier, de se rendre compte par eux-mêmes, comme de simples mortels, ils auraient vite reconnu que la base du plan offensif élaboré par Sa Majesté reposait sur une donnée fausse; qu'empêcher l'armée fédérale, dont les éléments sont si bien soudés, de se réunir en une masse compacte, avant que nous ne soyons nous-mêmes sur le Rhin et dans le grand-duché de Bade, était chose très-belle en théorie, absolument impossible en pratique.

« Dès que les troupes, continue l'exposé du plan, auraient

» été concentrées sur les points indiqués, l'Empereur comptait » réunir l'armée de Metz à celle de Strasbourg, et, à la tête de » 250 000 hommes, passer le Rhin à Maxau, laissant à droite la » forteresse de Rastadt et à gauche celle de Germesheim. Arrivé » de l'autre côté du Rhin, il forçait les États du Sud à observer » la neutralité et se portait ensuite à la rencontre des Prussiens. » Pendant que ce mouvement se serait opéré, les 50 000 hommes » assemblés au camp de Châlons sous les ordres du maréchal » Canrobert, devaient se diriger sur Metz pour y protéger les » derrières de l'armée et surveiller la frontière nord-est. En » même temps, notre flotte croisant dans la Baltique aurait re- » tenu et immobilisé dans le nord de la Prusse une partie des » forces ennemies pour la défense des côtes menacées d'un » débarquement. »

Sans doute, mais en supposant, par impossible, que l'armée française parvînt à empêcher la jonction des armées allemandes, elle ne pouvait obtenir ce résultat qu'en devançant sur le Rhin son adversaire et en franchissant le fleuve avec ses corps complets, son personnel et son matériel en bon état. Or, c'est juste l'inverse qui eut lieu, parce qu'on ne sut rien prévoir, rien préparer pour la *concentration*. Seul, le 2e corps (Frossard) et la garde (Bourbaki) quittèrent Châlons et Paris avec leurs hommes, leurs chevaux et leurs canons. Dans les autres corps il n'en fut pas de même, attendu que ces corps n'existant pas, il fallait les organiser, tandis que les corps allemands en pleine paix étaient formés, prêts à marcher avec leur matériel, leurs services administratifs, et n'ayant pour atteindre leur complet de guerre qu'à être rejoints par leurs réservistes.

En France, les 1er, 3e, 4e et 5e corps furent composés à la hâte de régiments pris un peu partout, même en Algérie, dont les troupes indigènes, zouaves et tirailleurs, entrèrent dans la composition du 1er corps (de Mac-Mahon). Le 6e corps, réserve confiée à Canrobert qui devait se réunir

au camp de Châlons, n'exista longtemps que sur le papier. Enfin le 7e (Douay), en partie composé des troupes stationnées dans les États-Pontificaux et qu'il fallait faire embarquer comme les troupes algériennes, n'était pas encore débarqué à Marseille, au moment où commençaient les hostilités.

Les deux groupes de l'armée française, celui de Mac-Mahon en Alsace, celui de Bazaine en Lorraine, n'étaient ni rejoints par tous leurs réservistes, ni munis de toute leur artillerie, de leurs ambulances et de leurs services administratifs le 31 juillet, alors que les trois armées allemandes étaient déjà en ligne et pourvues de tout.

Continuons l'examen du fameux plan :

« Ce plan, dit lui-même l'Empereur, n'avait de chance de réus-
» sir que si on gagnait l'ennemi de vitesse. Il fallait, dans ce
» but, rassembler en peu de jours sur les points déterminés,
» non-seulement le nombre d'hommes voulu, mais les acces-
» soires essentiels, tels que les voitures, le train, les équipages
» de ponts, les chaloupes canonnières pour protéger le passage
» du Rhin, enfin l'approvisionnement de biscuit indispensable
» pour nourrir une armée nombreuse qui marche réunie. »

Sans doute, répondra-t-on, mais à qui incombait le soin de gagner l'ennemi de vitesse, si ce n'était à vous, généralissime, et à votre major général?

Continuons :

« L'Empereur se flattait de pouvoir obtenir ce résultat et là fut
» son erreur, comme l'illusion de tout le monde fut de croire
» qu'au moyen des chemins de fer, la concentration de tant
» d'hommes, de chevaux et de matériel pouvait se faire avec
» l'ordre et la précision indispensables, lorsque tout n'a pas été
» réglé longtemps d'avance par une administration vigilante.
» Les retards tinrent en grande partie aux vices de notre orga-

» nisation militaire, telle qu'elle existe depuis cinquante ans, et
» qui se révélèrent dès les premiers moments.

» Au lieu d'avoir, comme en Prusse, des corps d'armée tou-
» jours organisés, se recrutant dans la province et possédant
» sur les lieux leur matériel avec tous les accessoires, en France,
» les troupes appelées à composer une armée se trouvent dis-
» persées sur tout le territoire, tandis que le matériel est
» amassé dans quelques villes, au fond de magasins où tout s'en-
» combre. »

Ces deux paragraphes sont un aveu d'une naïveté désespérante.

Comment, l'empereur se *flattait!*... Est-ce que l'on entreprend une guerre qui peut ruiner la France sur des données de cette nature? Est-ce qu'il est permis de risquer l'avenir, le salut de son pays sur des *donnees* illusoires, tandis que l'on peut avoir des *certitudes?*

Qui empêchait l'empereur et son ministre de la guerre, avant de faire une levée de boucliers contre l'Allemagne, qu'ils savaient si bien préparée, de préparer eux-mêmes la France à cette lutte formidable? Et, puisqu'ils connaissaient le défaut de notre cuirasse militaire, de réparer ce défaut par une organisation plus rationnelle, analogue à celle de l'armée fédérale, au double point de vue du matériel et du personnel?...

Plus loin encore, dans l'exposé du plan, il est question de la routine administrative qui enlevait aux généraux l'activité, la prévoyance, etc... Mais qui donc était à même de faire cesser cette routine administrative, si ce n'était l'empereur? Le chef suprême qui rejette l'insuccès de son plan sur ces causes ne pouvait-il donc, lui tout-puissant, et son ministre, faire cesser cet état de choses?

L'empereur ayant pris soin de faire connaître lui-même le plan qu'il avait élaboré pour la guerre de 1870, ce

plan, expliqué longuement, ayant, après nos premiers désastres, paru au ***Moniteur*** qui s'imprimait alors à Tours, chacun peut, en connaissance de cause, se rendre compte de ce que ledit plan pouvait avoir de bon ou de défectueux, de pratique ou d'impossible. Nous laissons à d'autres le soin d'apprécier et de tirer des conclusions, nous dirons seulement que l'étude sérieuse de ce plan nous permet de constater la différence tout en notre défaveur qui exista, en 1870, dans la façon de l'armée allemande et de la nôtre d'opérer la concentration.

En France, après la mise en route de notre première armée en juillet 1870, nos ressources régulières se trouvaient à peu près épuisées. Il n'en était pas de même en Allemagne, et les trois armées de la confédération étaient à peine en ligne sur le Rhin, que déjà les réserves s'organisaient sans bruit, sans encombre, réserves sérieuses et pouvant au besoin servir de garde au territoire, ou être envoyées en appoint aux corps en campagne et en face de l'ennemi. Il est vrai qu'en Allemagne, il ne faut pas tenir sans cesse cent mille hommes en arme pour garder et défendre contre elle-même une population extravagante toujours prête au suicide. Le respect de l'autorité établie règne dans toutes les classes. On ne permet pas à quelques avocats ambitieux de soulever les masses en leur montrant un fétiche ou en faisant résonner à leurs oreilles des mots pompeux, des phrases creuses. On ne voit pas des misérables s'emparer pour quelques heures d'une populace inconsciente, inintelligente, présomptueuse ou niaise, et la pousser aux dernières limites de l'absurde en fait de crimes, au delà de ce qu'exécutaient les Cartouche, les Mandrin et les plus fameux brigands qui ont effrayé le monde. Les Mandrin, les Cartouche et autres assassinaient, pillaient,

mais ils avaient un but en agissant ainsi, le vol; nos communards, eux, à l'exception des chefs, brûlent ce qui appartient à la nation, c'est-à-dire à tout le monde, pour le plaisir de brûler et souvent sans but. Ils tuent, assassinent sans profit, pour le plaisir de détruire... En Allemagne, pas de ces extravagances, mais du patriotisme vrai; tout le monde soumis à la discipline et prêt à marcher pour la patrie. Le pays peut donc rester sans défenseur, il est sauvegardé des troubles intérieurs, des révolutions par le bon sens de ses habitants.

Or donc, après nos premiers désastres, tandis que nous nous agitions pour ainsi dire dans le vide, cherchant à former des armées qui devaient être forcément médiocres, faisant flèche de tout bois pour organiser dans les provinces et à Paris quelques corps inhabiles au métier des armes, et que des misérables privaient de tout pour mettre dans leur poche l'argent du pays destiné aux vêtements et même à l'armement des troupes, l'Allemagne procédait de la manière suivante pour doubler, tripler ses forces primitives : Un corps de troupes dites *mobiles*, chargé de la défense des côtes, était formé et mis sous le commandement du général Vogel de Falkenstein, ayant pour le seconder comme commandant, le grand-duc de Mecklembourg-Schwérin. Cette armée était composée d'une division d'infanterie et d'une de cavalerie de troupes encore disponibles, de la division de la landwehr de la garde, et de deux autres divisions de landwehr; chacune de ces divisions ayant une brigade de cavalerie et leurs batteries d'artillerie.

En arrière de cette première réserve, organisée si fortement et si promptement qu'elle pût, dès le mois de septembre, envoyer une de ses divisions, la 17e, au blocus de Paris, on créa une seconde réserve de troupes dite de

remplacement, formée d'une division de landwehr (infanterie), d'une forte brigade de landwehr (cavalerie) et de 6 batteries d'artillerie.

Ces régiments de landwehr, composés comme ceux de la ligne avaient les effectifs de leurs bataillons au complet de 800 hommes, 400 hommes de moins que les bataillons des régiments de ligne.

Les troupes de *remplacement*, destinées à alimenter les troupes en campagne, eurent l'organisation suivante :

Pour chaque régiment d'infanterie, un bataillon de 1000 hommes, porté bientôt à 2000 par les enrôlements volontaires; pour chaque régiment de cavalerie, un escadron d'un effectif considérable; pour chaque régiment d'artillerie, une division. De cette façon on put renouveler facilement et vite les effectifs éclaircis par le canon, en versant dans les corps en campagne des éléments en état de faire la guerre, déjà rompus au métier, et sachant manier leurs armes.

Un mot encore sur les mesures prises en Allemagne pour assurer le renouvellement des effectifs.

Tandis que l'élément actif du commandement était porté à la frontière, un autre élément de même nature le remplaçait à Berlin, formé d'un ministre de la guerre et d'un chef d'état-major général, tous deux dits *intérimaires;* des gouverneurs généraux étaient nommés, dont un pour les côtes et un par deux provinces prussiennes. Ces fonctionnaires reçurent le pouvoir de donner des ordres à toutes les autorités civiles et militaires. La Saxe, les États du Sud conservèrent leurs propres gouverneurs, ces pays faisant partie de la confédération du Nord. Les États n'appartenant pas à la confédération furent placés sous l'autorité d'un gouverneur prussien.

Chaque circonscription territoriale de corps d'armée eut un commandant général dit *suppléant*, qui prit le commandement de toutes les troupes qui s'y trouvaient stationnées. La brigade de l'arrondissement de recrutement mobilisée, une fois partie pour l'armée active, fut remplacée par une brigade composée des bataillons de garnison disponibles de la circonscription.

Enfin, on substitua aux inspecteurs, aux médecins généraux, aux intendants envoyés à l'armée, des inspecteurs, des médecins, des intendants *suppléants :* de cette façon, le fonctionnement des rouages à l'intérieur, à la frontière ou en pays ennemi, fut également bien assuré. Il y eut une double machine régulière.

Et cette machine avait été montée avec tant de soin pendant la paix, qu'il n'y eut pas un seul instant d'hésitation ou de trouble ; que le grand nombre des bataillons de garnison restés en Allemagne, après la mobilisation et la force des bataillons de remplacement, permirent non-seulement d'assurer le service dans toutes les forteresses, mais aussi de donner des garnisons à plusieurs villes ouvertes.

Il est vrai que dans l'armée prussienne, tout homme, simple soldat, officier, agent militaire, chef de corps ou général, ne se croit pas en droit de solliciter, pour convenance personnelle, une autre destination que celle qui lui a été affectée, et de présenter réclamation sur réclamation, de faire jouer tous les ressorts auprès des bureaux de la guerre, toutes les protections, pour obtenir des destinations plus avantageuses que celles primitivement assignées. En Allemagne, on obéit d'abord, en France, d'abord on réclame.

L'état-major général prussien, connaissant le but à atteindre, comprit la nécessité des communications à établir

et à maintenir sur les derrières, communications dont l'importance augmentait à mesure que les armées s'éloignaient du sol de la patrie.

On avait institué pour chacune des trois armées une inspection générale d'étapes, nous l'avons dit, ayant mission de régler tout ce qui avait trait aux communications. Dès que les opérations offensives furent commencées, on affecta à chaque armée le nombre de troupes de garnison nécessaire à assurer la sécurité de ces lignes d'étape. La première armée eut 5 bataillons, 4 escadrons et 1 batterie; la seconde, 8 bataillons et 4 escadrons; la troisième, 17 bataillons et 5 escadrons. Chaque inspection générale eut en outre une compagnie du génie et des détachements pour la réparation des chemins de fer, pour leur exploitation et pour celle du télégraphe.

Lorsque l'armée *de la Meuse* fut créée, constituée en majeure partie de l'armée (prince Frédéric-Charles), on lui donna une inspection générale indépendante pour ses mouvements. La deuxième armée lui céda 4 bataillons et 2 escadrons de ses troupes d'étape, recevant en échange 4 bataillons de landwehr. Le 4 septembre, on prescrivit de porter les bataillons d'étape de 4 à 6 compagnies de 200 hommes, et on donna à chaque inspection 2 escadrons: alors on put mettre les troupes de garnison à la disposition des gouverneurs.

Le 8 septembre, afin que les communications sur les derrières fussent toujours bien établies, malgré la longueur des lignes d'opération sur Paris, le 13e corps (grand-duc de Mecklembourg) fut mis en marche (17e division et 2e de landwehr) pour occuper la région entre Metz et Paris. Une des deux divisions dut prendre Toul, et l'autre marcha sur Reims, Châlons et Paris.

Les communications par voies ferrées avaient d'autant plus d'importance pour les Allemands que, grâce au réseau complet de ses chemins de fer, la France était en état de jeter rapidement des masses d'un point sur un autre, et que sa supériorité sur mer lui donnait des avantages incalculables. Mais on ne sut utiliser chez nous, il faut bien le reconnaître, ni les voies ferrées, ni la navigation.

Aujourd'hui, disons-le, l'organisation vicieuse de notre armée en 1870 au point de vue militaire, est en voie de réparation. Il y a encore beaucoup à faire pour lui procurer une *mobilisation* prompte et sûre, pour lui assurer une *concentration* rapide au moyen des *transports* sur les voies ferrées. On étudie, on ne reste pas inactif, et comme, en France, on n'est pas plus maladroit qu'en Allemagne, lorsqu'on veut s'en donner la peine, nous pouvons concevoir de légitimes espérances. Mais qu'on ne s'endorme pas!

Nous avons essayé de mettre sous les yeux du lecteur, les causes *stratégiques* qui nous ont donné en 1870 une infériorité vis-à-vis de l'Allemagne. Nous examinerons de la même manière les causes *tactiques* qui ont produit des résultats analogues, mais avant de le faire, un souvenir d'histoire rétrospective.

VI

L'empereur Napoléon III, pendant son règne, a fait publier à grands frais la volumineuse correspondance de son oncle Napoléon Ier. Cette correspondance contient des préceptes politiques et militaires de la plus haute portée.

Napoléon III les a-t-il lus, et s'il les a lus, a-t-il compris ces grands préceptes qu'on retrouve à chaque page dans les lettres de l'homme prodigieux qui a étonné le monde à

la fin du siècle dernier et au commencement du nôtre?

Voilà ce qu'on peut se demander en songeant aux fautes commises dans les dernières années du second empire, par le neveu du grand capitaine.

Qu'on nous permette d'emprunter à la correspondance de l'oncle quelques passages de trois lettres relatives à l'art de la guerre dont le neveu n'a su tirer aucun profit.

Dans sa lettre en date du 9 février 1806, adressée à son frère Joseph, alors dans le royaume de Naples, Napoléon Ier écrit à ce dernier :

« L'état de situation que vous m'avez envoyé n'est pas clair. » Je ne vois pas l'état de situation de la division du général Gardanne, ni sa force. Que M. César Berthier se donne la peine » de faire des états en règle, avec l'artillerie, les chevaux, etc., etc.; » et ne m'envoie pas des résumés qui ne disent rien. *Les états » de situation des armées sont pour moi les livres de littérature » les plus agréables de ma bibliothèque, et ceux que je lis avec le » plus de plaisir dans mes moments de délassement.*

» Je vois déjà dans ceux que vous m'envoyez, des traces du » désordre que Masséna met partout; j'y vois des compagnies » qui ne sont pas de l'armée de Naples; cette inattention finira » par mettre dans l'administration de l'armée un désordre des» tructif de l'ordre et de la discipline. Envoyez-moi des états » bien exacts. Je vais m'occuper de vous envoyer de l'artillerie » et du personnel; vous allez avoir beaucoup de places fortes à » faire commander. »

Dans une autre lettre en date du 6 juin 1806, Napoléon Ier à propos de l'expédition de Sicile, écrit à ce même frère le roi Joseph :

« Si vous aviez vraiment l'habitude de la guerre, je vous enga» gerais à passer avec ces trois divisions; mais il est plus con» venable que vous restiez à Naples : c'est jouer trop gros jeu, et » vous n'y seriez d'aucune utilité; car enfin, votre présence n'ac» croîtra pas la force de ces divisions. Vous n'avez pas assez

» l'habitude de la guerre pour que le mal qu'il y aurait à ce que » vous soyez battu fût compensé par le bien que pourrait faire » votre présence. Je crois que vous devez vous établir à Reggio » pour diriger vous-même l'embarquement. Votre présence de- » viendra sans doute nécessaire après ; mais ce sera dans l'inté- » rieur de la Sicile, quand vos neuf mille hommes seront dé- » barqués. Il est à penser que l'expédition ne sera pas plus » forte. Lorsque votre présence sera nécessaire en Sicile, ce sera » comme elle l'a été en Calabre, pour traiter les affaires poli- » tiques et intérieures. Il faut aspirer au genre de gloire qui vous » appartient, et ne pas risquer de tout compromettre pour courir » après un genre de gloire qui n'est pas le vôtre. Quand vous » aurez organisé l'expédition, vous en aurez réellement toute la » gloire, et un général homme de guerre fera mieux seul » qu'avec vous. Si vous organisez l'expédition de Sicile comme » devant y passer, et que, par des événements de mer, vous ne » puissiez pas joindre votre avant-garde, cela peut vous exposer » à des affronts. Je pense donc qu'il est plus convenable que » l'expédition soit organisée de manière à ce que vous ne deviez » pas y passer avec elle ; qu'elle se fasse tout d'un coup par le » débarquement de l'avant-garde, et que les cinq ou six mille » hommes qui doivent renforcer et alimenter cette avant-garde » soient prêts à passer après. Vous n'êtes militaire que comme » doit être un roi ; si vous vous chargez des détails de l'expédi- » tion, vous vous exposez à des choses très-désagréables, et sans » raison. Si la Sicile était moins loin, et que je me trouvasse » avec l'avant-garde, je passerais avec elle ; mais mon expérience » de la guerre ferait qu'avec ces neuf mille hommes je pourrais » battre trente mille Anglais. Si donc je courais des risques, ils » seraient compensés par des avantages réels ; et les avantages » réels donneraient tant de chances, qu'il n'y aurait presque » aucun danger à courir. Supposons que Masséna ou Reynier » passent avec les neuf mille hommes : s'ils réussissent, bien ; » s'ils ne réussissent pas, ce n'est qu'un échec médiocre. Passez-y, » vous, cela ne donnera aucune chance pour réussir ; peut-être » cela en diminuera-t-il ; et venant à ne pas réussir, ce serait » un échec très-considérable. Je désire que vous m'écriviez avec » un peu plus de développement là-dessus. »

Enfin, après la bataille de Sacile, livrée au mois d'avril 1809, en Italie, et perdue par le prince Eugène, Napoléon Ier écrit à son fils adoptif le vice-roi, le 30 avril, une longue lettre dans laquelle on lit ce passage :

« *La guerre est un jeu sérieux dans lequel on peut compro-*
» *mettre sa réputation et son pays.* Quand on est raisonnable, on
» doit se sentir et connaître *si l'on est fait ou non pour ce métier.*
» Je sais qu'en Itatie vous affectez de mépriser Masséna; si je
» l'eusse envoyé, ce qui est arrivé n'aurait point eu lieu. Masséna
» a des talents militaires devant lesquels il faut se prosterner, il
» faut oublier ses défauts, car tous les hommes en ont. En vous
» donnant le commandement de l'armée, j'ai fait une faute,
» j'aurais dû vous envoyer Masséna et vous donner le comman-
» dement de la cavalerie sous ses ordres. Le prince royal de
» Bavière commande une division sous le duc de Dantzig. Les
» rois de France, des empereurs même régnants, ont souvent
» commandé un régiment ou une division sous les ordres d'un
» vieux maréchal. »

Si l'empereur Napoléon III eût médité les préceptes contenus dans ces lettres, sans doute, en 1870 :

1° Il eût donné plus d'attention à ces situations que Napoléon Ier appelait ses livres de littérature les plus agréables. Il n'aurait pas admis sans examen le fameux *bouton de guêtre* de son ministre de la guerre.

2° Il eût compris que sa présence était plus nuisible qu'utile à la tête de l'armée.

3° Il se fût rendu compte de cette vérité que la guerre est *un jeu sérieux dans lequel on peut compromettre son pays.* Tous ces grands préceptes, toutes ces grandes leçons de l'oncle sont restés pour le neveu à l'état de lettre morte.

On assure que le prince Napoléon, interrogé par son beau-père, Victor-Emmanuel, qui lui demandait, après Villa-Franca, pourquoi son cousin faisait la paix, lui ré-

pondit plaisamment : « Parce que Louis a vu qu'il ne savait pas faire la guerre. »

L'enfant terrible du second empire avait tort et raison. Napoléon III ne savait pas faire la guerre, mais il ne se rendait pas compte de son ignorance militaire.

S'il s'en fût rendu compte, s'il avait compris les fautes commises par lui sur tous les champs de bataille de la campagne de 1859, parfait modèle de défectuosité, eût-il osé assumer sur sa tête la responsabilité de la conduite de la guerre en 1870 ? Nous aimons à croire le contraire.

Pour nous qui l'avions vu à l'œuvre en Italie, nous étions de l'avis du prince Napoléon, et convaincu qu'il ne se hasarderait plus à renouveler l'expérience de 1859 en prenant de nouveau le commandement d'une armée.

Nous ne voulons pas dire cependant, en parlant ainsi, que nous croyons que Napoléon III était incapable de combiner, loin du champ de bataille, dans le silence du cabinet, un mouvement stratégique plus ou moins habile. Non; et en Italie, l'empereur a imaginé celui de Voghera sur Novare, qui était fort adroit; mais une fois sur le champ de bataille, une fois son armée dans la main, ses pions sur l'échiquier, il ne savait ni voir ni donner un ordre. Il fallait alors que ses pions fussent avancés ou reculés sans la participation de sa main hésitante.

Si l'empereur Napoléon III ne s'est pas inspiré des lettres de son oncle sur la difficulté du jeu de la guerre quand on n'a pas une aptitude spéciale pour ce jeu dangereux, il a bien moins compris encore l'importance *des situations* des troupes.

S'il s'en fût rendu compte, aussi bien lui que son ministre de la guerre, maréchal Lebœuf, devenu major général; que son directeur du dépôt de la guerre, général Jarras, devenu

aide-major, ces hommes n'eussent-ils pas reconnu l'insuffisance des moyens militaires de la France, comparés à ceux dont disposait l'Allemagne?

Quoi de plus simple pour le maréchal que de lire les *romans préférés* du grand capitaine? quoi de plus naturel pour Napoléon III que d'ouvrir le gros livre bleu intitulé *budget de* 1870, à l'article *guerre?*

Le premier eût reconnu que les régiments d'infanterie à trois bataillons, non-valeurs comprises (musiciens, compagnies hors rang, etc.), ne s'élevaient pas à un effectif de plus de 1800 hommes; que les régiments de cavalerie n'avaient pas en moyenne plus de 450 chevaux; que les bataillons de chasseurs à pied présentaient 800 hommes; que l'artillerie ne donnait pas plus de 30000 officiers et soldats, pas plus de 15 000 chevaux et pas plus de 1050 bouches à feu, dont 700 pouvant au plus être attelées.

Ces chiffres ne sont pas imaginaires. Ils résultent du budget, c'est-à-dire qu'ils indiquent les parties prenantes entretenues au moment de la déclaration de guerre. Sans doute les 340 000 *militaires* de tous grades, de tous corps et les 74000 chevaux entretenus *en France*, les 60 000 militaires et les 16 000 chevaux entretenus en Algérie pouvaient en peu de temps être augmentés : les hommes par les réserves tirées de leurs foyers, les chevaux par des achats faits au commerce, mais il fallait du temps pour obtenir ces augmentations d'effectifs, et l'ennemi, lui, était prêt.

Comment donc admettre et pardonner la légèreté d'un chef d'État, d'un ministre, d'un directeur du dépôt de la guerre qui, connaissant ou devant connaître les forces de l'ennemi, ne se donne pas la peine d'ouvrir des états de situation, le livre du budget pour comparer les moyens de leur pays avec ceux de leur adversaire?

S'ils connaissaient, s'ils admettaient notre infériorité numérique, comment le ministre est-il venu dire en pleine tribune que nous étions prêts, que pas un bouton de guêtre ne manquait à notre armée? Comment le souverain lui-même a-t-il osé écrire, quelques mois après nos désastres, le *factum* intitulé *Des causes qui ont amené la capitulation de Sedan*, et dont nous avons analysé plus haut le commencement?

L'empereur Napoléon Ier, qu'il faut toujours citer pour les questions militaires, écrivait en 1811, à propos d'états de situation, à son ministre de la guerre Clarcke :

« Compiègne, 14 septembre 1811. — Monsieur le duc de
» Feltre, les états de situation sont faits avec beaucoup d'in
» exactitude. Dans ceux du 15 août, *divisions militaires*, je
» trouve au corps d'observation du Midi que le 22e d'infanterie
» légère a son 6e bataillon à Sainte-Marie de Capoue, formé de
» 980 hommes; cela n'est pas exact; il n'y a que le cadre. Ce-
» pendant, cela est bien différent pour les combinaisons mili-
» taires. Je trouve que le 22e d'infanterie légère est bien faible,
» qu'est-ce qui l'a ainsi affaibli? Il doit y avoir eu de la déser-
» tion pour entrer dans les troupes du roi de Naples. Il résulte
» de cet état de situation, que le corps d'observation d'Italie
» méridionale serait de 13400 hommes, dont 4100 hommes du
» 22e léger; pourtant ce régiment n'a que 1800 hommes à
» l'armée.

» Je vois aussi dans l'état de situation, que vous intitulez les
» troupes en Illyrie : *armée* d'Illyrie; il faut mettre : *division*
» d'Illyrie, au lieu d'*armée*; je désire que vous m'envoyiez l'état
» de situation d'artillerie et du génie au premier septembre, le
» dernier état est du 15 juillet, ce qui me met bien en retard. »

« Paris, 17 décembre 1811. — Monsieur le duc de Feltre, le
» livret qui contient l'état de la situation des corps par ordre
» numérique, du 15 novembre au 1er décembre, est plein de
» fautes; ordonnez qu'il soit fait avec plus d'exactitude. Je vais
» en relever quelques-unes : le 5e bataillon du 3e léger y est

» porté comme étant à *Gênes*, ce dépôt est à *Parme*; le 6e régi-
» ment de chasseurs est porté comme ayant un effectif de 598
» hommes, on porte ensuite en encre rouge 203 hommes en
» marche pour rejoindre; mais ces 203 hommes font partie de
» l'effectif, ce qui fait 801 hommes et 733 chevaux; à un grand
» nombre de corps de cavalerie on fait la même faute; au 10e
» régiment de ligne, il n'est pas question du 6e bataillon, etc... »

L'empereur Napoléon Ier voulait connaître tout ce qui se passait dans son armée. Récompensant avec générosité les services, il savait punir énergiquement, quelle que fût la position du militaire qui se rendait coupable. Il voulait des généraux de guerre et non des officiers de salon. Un exemple entre mille : le 26 octobre 1813, pendant la retraite, après Leipzig, il écrit d'Eisenach à Berthier, son major général :

« Mon cousin, suspendez de ses fonctions le général de divi-
» sion Fournier, et ordonnez qu'il soit mis en arrestation pour
» avoir été pendant toute la retraite avec sa division là où elle
» ne devait pas être et avoir toujours pris la fuite en donnant un
» mauvais exemple. »

Un seul officier général, peut-être, trouva grâce auprès de lui, après une faute contre la discipline, qui pouvait avoir, en Espagne, des conséquences graves. Ce général était son plus jeune et son plus brillant divisionnaire, Girard, alors âgé de 32 ans. Voici le fait :

Le corps dont la division Girard faisait partie en 1811, commandé par le général Drouet d'Erlon, était cantonné partie derrière la Guadiana à Mérida, partie autour d'Almendralégo. Un régiment allemand devait arriver par le Tage pour tenir garnison à Badajoz, et Girard reçut l'ordre de se porter sur ce fleuve pour protéger ce régiment. Il devait, d'après ses instructions positives, ne rien hasarder,

se bien garder, et surtout observer avec le plus grand soin les débouchés du Portugal, attendu que le général anglais Hill tenait Albukerque, et que toutes ses troupes (12 000 hommes) étaient cantonnées en avant et parallèlement à la route que devait suivre la division française.

Girard était jeune (il avait 32 ans), adoré de ses soldats qu'il n'épargnait pourtant pas plus que sa propre personne, mais qui voyaient en lui un homme qui ne boudait jamais, se croyait sûr de culbuter à leur tête tout ce qui pourrait se présenter. Aussi était-il souvent présomptueux.

Il part, s'établit à Caceres, et pendant cinq grands jours n'entend parler ni de l'ennemi, ni du régiment allemand. Le sixième jour, le général Drouet le fait prévenir de rentrer, parce que le général Hill se dispose à l'attaquer. Girard répond que l'ennemi ne bouge pas et garde sa position. Le général Drouet, étonné d'un entêtement semblable, lui fait porter l'ordre, par son aide de camp, d'exécuter à l'instant sa retraite, et de détacher sur Modelin la brigade Rémon. Girard commence alors son mouvement et arrive à Arroyo-Molinos sans avoir été inquiété. Le général Brichte, qui commande son arrière-garde, vient l'avertir qu'il a vu sur sa droite des troupes anglaises. Il n'en tient pas compte, plaisante le général Brichte en lui disant qu'il a mal vu, que ses inquiétudes sont sans fondement, et détachant sur Modelin, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, l'une de ses brigades, il reste avec la seconde à Arroyo-Molinos, se gardant même assez mal.

Le lendemain au point du jour, les douze mille anglais du général Hill, profitant de cette incroyable confiance du jeune Girard, se précipitent sur le village. Girard saute à bas de son lit, court à la brigade qui lui reste et qui se forme avec peine en bataille à la sortie d'un village, par-

vient à rallier les deux mille à deux mille cinq cents hommes dont elle se compose, et ne répond aux sommations réitérées des Anglais de mettre bas les armes, qu'en se faisant jour à la tête de ses bataillons, et en passant sur le ventre de l'ennemi. Sa ligne de retraite est coupée, il a plus de trente lieues à parcourir pour rallier un corps français, il ne peut emmener son artillerie, il se trouve avec une seule brigade, sans canons, sans cavalerie, entouré par douze mille hommes. N'importe, il lutte pendant quatre jours avec un acharnement qui finit par dégoûter le général Hill, opère sa retraite sur le Tage sans avoir perdu un seul aigle, et fait éprouver aux Anglais un mal inouï.

Le soldat avait réparé glorieusement la faute du général. Les Anglais eux-mêmes ne parlèrent de lui qu'avec respect et admiration.

Néanmoins son entêtement avait été funeste et aurait pu l'être davantage sans les mesures prudentes prises à l'instant par le général Drouet d'Erlon; il avait d'ailleurs manqué à la discipline en ne tenant pas compte des ordres positifs qui lui avaient été donnés; il fut donc rappelé en France.

Mais sa retraite héroïque, aux yeûx de l'empereur, équivalait à une victoire; Napoléon Ier ne voulut pas se priver des services d'un général aussi vigoureux, et immédiatement il lui donna le commandement de la belle division polonaise au service de la France.

C'est ce même jeune général Girard qui, à Lutzen, blessé de trois balles, ne voulut pas qu'on l'enlevât du champ de bataille, disant : « C'est ici que tout ce qui a le cœur vraiment français doit savoir vaincre ou mourir. » Emporté à l'ambulance après la bataille, il y reçut la visite

de l'empereur, qui lui dit être prêt à lui donner tout ce qu'il lui demanderait. Girard déclara n'avoir besoin de rien. Dès que Girard fut rétabli, Napoléon lui donna le commandement en chef d'un corps d'armée en avant de Magdebourg.

Deux ans plus tard, à Ligny, Girard, placé avec sa division à la gauche de la ligne française, enleva les villages de Saint-Amand, assura la dernière victoire de l'empire, et fut renversé de deux coups de feu. Son cheval, en tombant sur lui, lui brisa l'épine dorsale. Il fut rapporté à Paris dans une des voitures de l'empereur et y mourut.

A peine de retour à l'Élysée, Napoléon Ier reçut la baronne Girard, lui fit le plus grand éloge de son mari, et ordonna au ministre de la guerre, Davout, d'écrire au général, prêt à rendre le dernier soupir, la lettre suivante, datée du 21 juin 1815, veille de l'abdication.

« L'empereur, général, a été satisfait de votre conduite à la » bataille de Ligny-sous-Fleurus. Sa Majesté estime que, si cha- » cun avait fait son devoir comme vous, nous n'aurions éprouvé » aucun revers.

» Au milieu des préoccupations les plus tristes et les plus » importantes, l'empereur a songé à reconnaître votre dévoue- » ment, et vous a nommé *duc de Ligny*.

» Vous en recevrez l'avis officiel de M. le duc de Bassano.

» Agréez, général, etc. »

C'est ainsi qu'un grand capitaine, un souverain intelligent, sait porter au besoin ses regards dans des détails en apparence minutieux, punir et récompenser. Cette méthode a toujours été celle de nos grands souverains, Henri IV, Louis XIV, Napoléon Ier.

VII

ARMEMENT

L'Allemagne du Nord, nous l'avons dit, ou plutôt la Prusse, a compris l'influence que les inventions modernes devaient avoir sur l'art de la guerre, et parmi ces inventions, celle du fusil se chargeant par la culasse. La France, ou plutôt son ministre de la guerre et beaucoup de ses généraux, n'admirent pas pendant bien des années que les nouvelles armes pussent modifier les combats. Ils traitèrent d'utopies ce que l'on put dire à cet égard; voici la preuve de ce que nous avançons :

En 1863, un officier supérieur d'état-major français, connu pour ses publications historiques, s'avisa de chercher à appeler l'attention sur cette question militaire qui lui paraissait de la dernière importance, de la dernière urgence. Il publia sous le voile de l'anonymat une brochure intitulée *Influence des inventions modernes sur l'art de la guerre.*

Dans cet opuscule, l'auteur dit en résumé : que l'application de la vapeur à la locomotion pour les voies de terre et de mer, modifiant complétement cette locomotion, les conditions du transport des agents de la guerre (personnel et matériel) sur un théâtre d'opération ne devaient plus être les mêmes qu'autrefois, que les armes de jet anciennes ayant une grande infériorité pratique avec les armes à grande portée, à tir rapide et de précision imaginées récemment, et l'une des grandes puissances militaires de l'Europe (la Prusse) ayant adopté ces armes, il était indis-

pensable, sous peine d'infériorité sur le champ de bataille, que les autres nations adoptassent l'armement nouveau et qu'on recherchât les modifications devant résulter forcément de l'adoption de ces armes.

Partant de ce qu'il considérait comme des vérités incontestables, l'auteur de la brochure sur l'*Influence des inventions modernes* cherchait à déduire de ce qu'il admettait comme axiomes, différents corollaires qui lui paraissaient ne pouvoir être contestés. Il demandait donc qu'on adoptât l'arme à feu se chargeant par la culasse, qu'on étudiât sans délai et très-sérieusement cette question capitale et les conséquences qui en découleraient. Il insistait sur les modifications à introduire dans le transport des troupes; il traitait, en passant, les questions secondaires des aérostats appliqués à la guerre, des rations concentrées et fournies aux troupes sous un petit volume, ne chargeant pas le soldat et lui permettant d'avoir avec lui des munitions de bouche; enfin, il cherchait à se rendre compte des effets des armes à feu nouvelles, armes de main et armes de jet de gros calibre.

Il semble qu'une brochure de cette importance fût de nature à appeler l'attention d'un ministre de la guerre tant soit peu intelligent, or, à cette époque, ce ministère était occupé en France par le maréchal Randon, si singulièrement défini par un de ses inspecteurs généraux. Ce maréchal ministre sortait de la cavalerie, dont il avait commandé des régiments. L'auteur de la brochure ayant eu l'audace, dans son dernier chapitre, de chercher à déterminer la part que la cavalerie aurait dans les guerres futures, une fois les armes nouvelles adoptées, et ayant conclu à un rôle complétement différent de celui qu'elle avait tenu depuis Napoléon Ier, Son Excellence le maréchal Randon, furieux

qu'on osât parler, sans y être autorisé par lui, de modification pour une arme qui était la sienne, jeta feu et flamme contre l'impertinent anonyme, et chargea la plus brillante plume de l'armée, le général de cavalerie Ambert, de pulvériser l'auteur et son *factum*.

Le général Ambert, courant à fond de train sur la brochure et sur son auteur, déclara, de son autorité privée, que ce dernier était un novateur dangereux, un mathématicien peut-être, un bourgeois n'entendant rien aux choses de la guerre; que son livre n'avait pas le sens commun, ajoutant avec beaucoup d'à-propos et de gaieté que si cet auteur était tant soit peu du métier, il saurait ce que l'on peut attendre d'un soldat armé d'un instrument *à jet continu*, et que les cuirassiers de Marengo, de Friedland, de Waterloo pèseraient toujours du même poids dans la balance des combats.

Voilà ce qui se passait en 1863, quelques années avant que la Prusse, grâce à son armement nouveau et à son organisation rationnelle, quoique encore imparfaite, donnât la si terrible leçon de Sadowa à l'Autriche.

Au lieu de profiter de l'étincelle, de la lueur si inopinément jetée sur la question militaire par la brochure sur l'*Influence des inventions modernes*, ce fut à qui, dans les hautes sphères militaires de la France, rirait de bon cœur des idées absurdes que contenait ce pauvre opuscule.

Trois années plus tard, elle ne paraissait plus si ridicule, lorsque l'Europe, témoin de la marche rapide des Allemands du Nord contre les Allemands du Sud, vit en Bohême l'armée prussienne, avec son fusil se chargeant par la culasse, braver et anéantir la belle et valeureuse cavalerie autrichienne.

A cette époque (1866), si nous avions eu des bataillons

armés de ce fusil *à jet continu*, suivant la spirituelle qualification du général Ambert, qui oserait prétendre que nous n'eussions pas cherché à arrêter la marche des Prussiens, que nous ne nous fussions pas opposés à l'écrasement de l'Autriche, que nous n'eussions pas changé en victoire la défaite de Sadowa?

Mais non, il était décidé que nous fermerions les yeux pour ne pas voir. C'est à nous que l'on peut appliquer les versets du psaume : *Oculos habent et non videbunt, aures habent et non audiebunt*. Le ministre Randon ne parlait à l'empereur Napoléon III que du fusil à pierre du grand Napoléon et des cuirassiers qui démolissaient si bien les carrés ennemis sous le premier empire. N'est-ce pas avec l'arme à silex que son oncle avait fait faire le tour du monde au pas de charge à ses vaillants compagnons de gloire?...

Après cela, il ne faut pas trop plaisanter du ministre Randon, nous avons vu des choses plus étranges. Après les batailles de Frœschwiller et de Sedan, les ministres du gouvernement de la défense nationale, les Gambetta, les Freycinet et *tutti quanti*, ne paraissaient-ils pas convaincus qu'avec la levée en masse, avec le volontaire armé du fusil ancien modèle, armé au besoin de la pique et du gourdin, on chasserait aisément du territoire les troupes régulières de l'Allemagne?

Peut-être nous saura-t-on gré de donner ici l'histoire du fusil à aiguille, que l'on peut considérer comme le père de toutes les armes à feu se chargeant par la culasse. Nous allons le faire le plus brièvement possible.

Napoléon I[er], sur son lit de mort à l'île de Sainte-Hélène, quelques jours avant de rendre le dernier soupir, écrivait :

« Des mécaniciens habiles ont fait des essais pour charger le
» fusil par la culasse. Ces essais n'ont pas encore satisfait com-
» plétement à toutes les conditions, mais tout porte à espérer
» un bon succès des progrès que font les arts chimiques et mé-
» caniques; lorsque ces améliorations seront adoptées, le feu
» sera plus actif. »

Ainsi donc, dès l'année 1822, l'empereur Napoléon Ier prévoyait l'adoption du fusil se chargeant par la culasse.

Voici ce qui, selon toute apparence, aurait donné l'éveil à l'empereur Napoléon Ier et avait appelé son attention sur les armes à feu portatives se chargeant par la culasse.

Au commencement de 1813, le duc de Rovigo, alors ministre de la police, eut connaissance par ses agents qu'un armurier de Paris était l'inventeur d'une arme à feu portative très-curieuse, permettant de brûler, pour ainsi dire instantanément, un nombre considérable de cartouches. Il sut aussi qu'on avait fait des offres à cet armurier pour acheter le secret de fabrication et en faire profiter l'étranger.

Le duc de Rovigo voulut voir cette arme, et le 3 janvier 1813, il écrivit à l'empereur Napoléon Ier la lettre suivante :

« Sire, il existe à Paris, rue des Trois-Frères, n° 4, un ar-
» murier nommé Pauly, qui est inventeur d'un fusil propre à
» l'usage des troupes, qui paraît une découverte extrêmement
» avantageuse.

» Sur l'avis que j'ai eu qu'on cherchait à lui acheter son se-
» cret, je l'ai fait venir et lui ai fait apporter son arme. En ma
» présence, dans mon jardin, il a tiré vingt-deux coups à balle
» dans deux minutes. J'en ai été si étonné que je lui ai demandé
» si le général Gassendi, du comité d'artillerie, avait vu cette
» découverte. Il m'a dit que oui, mais qu'il n'en entendait plus
» parler et qu'il était dans le besoin. J'ai pris alors sur moi de

» lui demander son fusil que j'envoie au cabinet de Votre Ma-
» jesté, parce qu'il m'a paru digne de sa curiosité.

» Le sieur Pauly m'a dit que ce fusil ne coûtait pas plus cher
» que celui de l'infanterie, qu'il pèse un quart de moins, et la
» cartouche à balle n'est que des deux cinquièmes de celle de
» l'infanterie. Tous les accidents auxquels le fusil d'infanterie
» est exposé par la pluie, l'amorce, etc., sont évités par celui-là.
» La seule précaution qu'il faut avoir avant de faire feu, c'est de
» relever le chien au repos avant de le charger. Je demande
» pardon à Votre Majesté, mais l'expérience que j'ai vu faire
» chez moi m'a rendu enthousiaste de cette arme, surtout pour
» les pistolets, qui sont si difficiles à recharger dans la cava-
» lerie. »

Après avoir lu attentivement cette lettre, l'empereur mit au bas : « Renvoyé au duc de Frioul (Duroc, alors
» grand maréchal du palais) pour faire venir l'inventeur,
» voir le fusil avec des officiers d'artillerie de la garde, le
» faire éprouver et en faire un rapport. »

Quelques jours plus tard, le 19 janvier 1813, l'empereur chassait à Gros-Bois, chez le prince de Neufchâtel, on lui montra l'arme de Pauly. Il l'examina, fit remettre une somme de 10000 francs à l'inventeur, et attendit, sans doute pour prendre une décision définitive, qu'un rapport lui fût adressé par les hommes compétents chargés de l'examen.

Selon toute apparence, le rapport ne vint pas, le fusil fut oublié ou jugé défavorablement par les officiers d'artillerie et par le duc de Frioul.

Toujours est-il que l'on n'entendit plus parler de cette invention, reléguée, comme l'application de la vapeur à la navigation, au nombre des utopies par des corps savants qui ne veulent habituellement permettre à personne, excepté à eux ou à leurs amis, d'avoir une idée utile.

Le fusil Pauly est encore à notre musée d'artillerie, et ce n'est pas une des pièces les moins curieuses de cette magnifique collection. En voici l'exacte description.

Le canon a 38 pouces 7 lignes (mesure de l'époque), son calibre est d'un point ; il est rayé en spirale. La culasse du fusil ordinaire est remplacée par une bascule en fer qui se lève et s'abaisse sur deux tourillons faisant corps avec le canon, auquel s'adapte une baïonnette en forme de sabre. La cartouche contient 1 gros 32 grains de poudre. La balle, dont le diamètre est supérieur à celui du canon, est maintenue à son extrémité supérieure par la cartouche.

L'inflammation de l'amorce est déterminée par le choc d'un petit piston et par la compression de l'air. Le mouvement de la noix fait avancer ou reculer le piston, qui traverse une pièce de cuir huilée, grâce à laquelle le gaz ne peut s'échapper. La platine et le piston sont renfermés dans le bois. La composition de l'amorce est dans la cartouche, en sorte que cette composition, n'étant pas exposée à l'atmosphère, ne peut se détériorer promptement.

Les avantages de cette arme sur l'ancien fusil sont faciles à comprendre.

Au nombre des ouvriers les plus intelligents de l'armurier Pauly se trouvait, en 1813, un nommé Dreysse, qui comprit l'avantage du chargement par la culasse pour l'arme à feu portative de guerre. Il étudia avec soin le système de son patron, et, un beau jour, bien longtemps après, vers 1844, croyons-nous, il porta aux Prussiens un fusil qu'il donna comme étant de son invention, et qui n'est autre que le fameux système à aiguille, bien distancé aujourd'hui par le fusil Chassepot, les fusils américains, les fusils à tabatière et autres, fondés sur le principe du chargement par la culasse et sans bascule.

Dreysse, sujet du roi de Westphalie, Jérôme-Napoléon, en 1813, est mort en 1867, à Sommerda, à l'âge de près de quatre-vingt-huit ans, comblé d'honneurs par le gouvernement prussien, à la puissance duquel il a fortement aidé.

Ainsi donc, comme je l'ai dit plus haut, les inventeurs et les inventions sont si peu encouragées en France, que, la plupart du temps, les découvertes faites chez nous profitent d'abord à l'étranger.

Il en fut de Pauly comme de Fulton, qui dut faire jouir l'Amérique et l'Angleterre de sa merveilleuse application de la vapeur à la navigation. La Grande-Bretagne nous a devancés dans la construction des chemins de fer, la Prusse dans l'adoption du fusil se chargeant par la culasse.

Ce n'est pas la première fois, du reste, que la Prusse nous devance dans l'adoption d'une bonne arme ou d'un bon système de guerre.

Cette puissance militaire est la première qui donna le usil à silex à son infanterie.

Ce fusil, vieux aujourd'hui, jeune alors, avec lequel nous avons fait le tour du monde, de 1800 à 1814, permettait au soldat bien instruit et bien exercé de tirer deux coups tout au plus en trois minutes, en se donnant le temps d'ajuster.

Ajoutons aussi que les armées de l'Europe, en retard sur celle de Frédéric, étaient beaucoup moins bien *outillées* que ces dernières. Il s'ensuivit que le grand capitaine prussien put en effet se présenter sur le champ de bataille (de 1756 à 1763) avec une supériorité réelle, en face de ses ennemis, tout comme les Prussiens de 1866 sont arrivés en Bohême avec une supériorité positive sur les Autrichiens, grâce au fusil se chargeant par la culasse ; comme les Prussiens en 1870 sont arrivés sur le champ de bataille avec

une supériorité incontestable sur nous, par leur artillerie de campagne et de siége, puisqu'ils pouvaient envoyer leurs projectiles à mille mètres plus loin que les nôtres, avec plus de précision et en plus grande quantité, leurs pièces se chargeant par la culasse.

Le fusil à silex ne fut adopté en France et dans les autres armées de l'Europe qu'en 1777, bien longtemps après celles de la Prusse.

Nul doute que sans les exemples terribles des avantages découlant de l'emploi du fusil se chargeant par la culasse, les anciennes armes eussent été conservées dans les armées européennes, sauf dans l'armée de la confédération du Nord.

VIII

Revenons au fusil se chargeant par la culasse.

Les Prussiens avaient compris parfaitement l'importance pour leurs troupes du fusil se chargeant par la culasse, aussi en dissimulèrent-ils la connaissance au reste de l'Europe, aussi longtemps que la chose leur fût possible. Ils prirent pour cela des précautions inouïes, et arrivèrent à un but qu'en France on n'aurait jamais pu atteindre.

Voici ce que raconte à ce sujet un homme de mérite, qui, en 1861, c'est-à-dire plus de quinze ans après le don du fusil à aiguille par Dreysse à la Prusse, voyageait en Allemagne.

Nous le laissons parler : « En 1861, je fus chargé, dit-il, » par une maison de banque de Paris, d'une mission à » Berlin et à Vienne. Je commençai par Berlin, où j'arrivai » dans les premiers jours de juillet. J'eus bientôt terminé » et réglé l'affaire pour laquelle j'avais quitté la France, et

» ayant retrouvé dans la capitale de la Prusse un ancien » officier de santé du régiment auquel j'avais appartenu » jadis et résidant à Berlin, je passai deux jours avec lui. Il » voulut bien m'offrir de me servir de guide, j'acceptai.

» Naturellement, en sa qualité de médecin, il me fit » d'abord visiter les établissements militaires. Il connais- » sait beaucoup l'un des principaux chefs des hôpitaux, en » sorte que nous pûmes en voir un dans tous ses détails.

» En sortant de cet établissement, nous passâmes près » d'une sentinelle placée devant les armes et qui rendit les » honneurs à notre médecin prussien. Cette sentinelle avait » un fusil d'une forme que je ne connaissais pas. C'était » l'arme qui devait bientôt faire, d'une manière si terrible, » son apparition dans le monde, sous le nom de fusil à ai- » guille. — Ah! voilà un fusil singulier, dis-je à l'officier » de santé prussien qui avait bien voulu se mettre à notre » disposition, je serais curieux de l'examiner de près, car » jamais je n'ai vu d'arme de guerre ou de chasse se rap- » prochant de celle-ci. — Rien de plus facile, me répondit » notre obligeant cicerone, entrons dans le poste, je vais » prendre un de ces fusils au ratelier et vous en expliquer » le mécanisme. — Nous entrâmes en effet, mais à peine » le docteur eût-il mis la main sur une de ces armes, que » malgré l'uniforme dont il était revêtu, un simple soldat » la lui arracha presque des mains en lui disant en allemand » que la consigne était de ne pas faire voir ce fusil à des » étrangers. Le même soldat ayant replacé l'arme au rate- » lier, fut prévenir le chef de poste qui approuva son action.

» Un peu étonné de cette scène, je fis mes excuses à » notre cicerone de mon indiscrétion, et nous fûmes en- » semble visiter une caserne d'infanterie. Je n'avais d'yeux » que pour le fameux fusil. C'était pour moi la véritable

» pomme du paradis terrestre ; comme Adam, je voulais
» absolument arriver à croquer du fruit défendu. Me
» voyant au milieu des râteliers d'armes étagés dans les
» chambrées, j'osai, assez timidement, exprimer le désir
» que j'aurais à observer de plus près un de ces engins de
» guerre. — Oh ! me dit en souriant et en assez bon fran-
» çais le médecin allemand se penchant à mon oreille, nous
» serons peut-être plus heureux ici. Je vais tenter l'aven-
» ture. — S'approchant alors d'un jeune soldat occupé à
» fourbir son arme. — Mon ami, lui dit-il, voulez-vous un
» instant me montrer votre fusil. — Impossible, major, ré-
» pond aussitôt ce dernier, à moins que le sergent ne le
» permette. — Le sergent appelé décline sa responsabilité
» et s'adresse à un officier qui répond fort poliment, mais
» très-nettement, qu'il ne peut se permettre pareille chose
» sans une autorisation du commandant de la place de
» Berlin.

» Ma foi, pour le coup, je jugeai inutile de remonter
» aussi haut, et je renonçai pour l'instant à l'idée d'étudier
» l'arme nouvelle.

» On voit quelle importance on attachait dès cette époque,
» en Prusse, à laisser ignorer cet engin. Deux années plus
» tard, on envoya pour l'examiner deux officiers français ;
» l'un (Bourbaki) conclut à l'adoption prompte d'une arme
» du même genre pour notre infanterie, l'autre fut d'un
» avis contraire. Naturellement ce fut ce second avis que
» l'on s'empressa de suivre. Le fusil prussien à tir con-
» tinu devint l'objet des plaisanteries d'une foule de mili-
» taires. De vieux officiers en firent chez nous des gorges
» chaudes, et les quelques combats livrés par les troupes de
» Prusse et d'Autriche aux Danois ne purent pas même
» modifier les idées préconçues des militaires, non-seule-

» ment en France, mais, ce qui est bien plus fort, à Vienne. » A Vienne se trouvaient cependant des officiers qui avaient » vu l'infanterie prussienne faire usage de son fusil côte à » côte avec l'infanterie autrichienne, pendant l'expédition » du Holstein. Comment n'avaient-ils pas observé? La » théorie peut tromper, mais la pratique...

» Il y a des instants où les hommes et les nations sem- » blent avoir un bandeau sur les yeux.

» Quelques jours après ma visite aux établissements de » Berlin, je partis pour Vienne. Là, je n'eus pas besoin de » cicerone pour voir en détail les hôpitaux, les casernes, » les musées, etc... On me montrait tout avec une poli- » tesse, avec un laisser aller tout français. Je me serais cru » à Paris, sans le langage si différent qu'on parle au delà » du Rhin. Pendant une de mes tournées, j'entrai dans » l'arsenal. J'osais à peine d'abord regarder les armes éta- » lées, je me souvenais encore de la façon peu engageante » avec laquelle j'avais été accueilli à Berlin, en sorte que » c'est tout au plus si, avec timidité, je me hasardai à faire » une question détournée à un vieux sous-officier, gardien » de l'établissement. Je lui demandai s'il connaissait le fusil » nouveau modèle adopté par la Prusse. — Ah! le *joujou* » qu'on appelle le *fusil à aiguille*, me dit en souriant » dans sa moustache blanche le vieil invalide, je vais vous » montrer ça. C'est une pièce curieuse, allez.

» En disant ces mots, il m'apporta la fameuse arme, ob- » jet de ma curiosité non satisfaite. — Drôle de boutique, » n'est-ce pas? ajouta-t-il en faisant mouvoir la batterie » et en m'expliquant de son mieux le mécanisme de » l'arme; puis, me montrant l'aiguille délicate qui sert » d'agent percuteur, il ajouta : — Voyez donc cette pointe, » voilà qui est solide pour un fusil de guerre! Un de

» ces jours, ça jouera un mauvais tour à quelqu'un.

» Le brave vétéran ne se doutait guère qu'en effet cette » petite pointe jouerait bientôt un mauvais tour à quel- » qu'un, et que ce quelqu'un serait sa nation. Le bonhomme » avait fait toutes les guerres contre la France avec le fusil » à silex; naturellement il ne voyait que cette arme qui » valût quelque chose; à peine pouvait-il admettre le fusil » à percussion. — Mais, lui dis-je, il me semble que cet » engin permet de tirer plusieurs coups de suite avec une » grande rapidité. C'est là un avantage considérable, qu'en » pensez-vous? — Pour des Français, oui sans doute, me » répondit-il, mais pas pour des Allemands! Ainsi, nous » autres, nous avons toujours été battus par les Français, » parce que vos diables de compatriotes sont si lestes dans » le maniement des armes que nous avions à peine déchiré » la cartouche qu'il nous avaient déjà envoyé trois balles.

» — Mais si, au lieu de vous en envoyer trois, comme » vous dites que nous le faisions du temps du premier em- » pire, vous aviez demain la guerre contre les Prussiens et » qu'ils vous en envoient six?

» — Eux! oh! il n'y a pas de danger, reprit-il en se- » couant la tête, notre cavalerie saurait bien les démolir » s'ils s'avisaient de vouloir lutter avec nous.

» Cette conversation se prolongea quelques instants en- » core entre moi et le vieux de la vieille d'Autriche et me » laissa l'intime persuasion que dans l'armée de l'empereur » François-Joseph comme dans la nôtre, on n'admettait » pas encore la valeur d'une arme à tir rapide. »

IX

Dans sa brochure publiée en 1862, *Influence des inventions modernes*, l'auteur anonyme, examinant les unes après les autres les conséquences de l'adoption forcée et prochaines des armes à feu nouvelles, chercha à déduire de cette adoption les modifications qui devaient avoir lieu dans la conduite des troupes pour manœuvrer et combattre en présence de l'ennemi.

D'après lui, l'arme de la baïonnette, si terrible aux mains du soldat français, ne pourrait plus avoir la prépondérance qu'on lui reconnaissait, attendu qu'il serait fort difficile d'aborder l'ennemi à l'arme blanche, la rapidité, la précision, la multiplicité, la portée des feux ne permettant plus qu'à de rares exceptions le combat corps à corps.

Il concluait de la mise en service du fusil se chargeant par la culasse :

1° L'emploi plus fréquent des tirailleurs;

2° L'abandon des feux réguliers;

3° L'impossibilité presque complète à la cavalerie d'arriver sur une infanterie solide;

4° Le danger pour deux troupes d'infanterie de rester longtemps en présence et à portée.

Le chapitre sur l'infanterie se terminait ainsi :

De l'emploi des nouvelles armes de jet portatives de précision et à tir rapide découlent donc forcément pour nous des modifications importantes dans la tactique de l'infanterie.

A cela le général Ambert, sous l'impulsion du maréchal Randon, ministre de la guerre, répondait en 1863 :

« Le chapitre V (c'est le général Ambert qui parle) est » celui de l'infanterie; nous y remarquons cette phrase : » Il nous a été donné de voir chez l'arquebusier Gastine-» Renette une carabine qui permet au soldat le moins adroit » de charger et de tirer sans interruption, d'envoyer six » balles à la minute à son adversaire.

» L'auteur considère cette carabine comme un progrès. » *Il n'est pas dans l'armée un seul homme qui ne sache* » *ce que vaudrait à la guerre un soldat armé d'un instru-* » *ment à tir continu.* »

Ceci était écrit par un de nos officiers généraux de cavalerie, renommé des plus intelligents, et d'après les ordres du ministre de la guerre, en 1863 (1), alors que depuis plusieurs années déjà la Prusse avait adopté l'*instrument à tir continu*, comme le général Ambert appelle si spirituellement le fusil se chargeant par la culasse. La plupart de nos gros bonnets de l'armée se rallièrent, dans cette question, à l'avis du spirituel général, et firent des gorges chaudes de la brochure *De l'influence des inventions modernes*. Ce peu de perspicacité de notre tête de colonne peut paraître singulier, aujourd'hui que l'arme se chargeant par la culasse est adoptée par toutes les armées du monde ; mais voici qui dénote chez nous une inintelligence, un amour de la routine bien autrement singulier. Lorsqu'en 1869, toute l'armée française eut été armée de l'*instrument à tir continu*, non-seulement on ne comprit pas dans les hautes sphères de l'armée les modifications que cette arme devait apporter dans l'art de combattre, dans l'emploi des feux sur les champs de bataille, mais voici les leçons que l'on donnait aux officiers et aux hommes dans

(1) *Moniteur de l'armée* des 6, 11 et 16 mai 1863

les camps d'*instruction*, et ce que nous allons dire, nous l'avons vu de nos propres yeux en 1869, exécuter par nos troupes, à la grande bataille, que l'empereur ne manquait pas de gagner, chaque année, à sa venue au camp de Châlons.

Sur le plateau défendu par une ligne de tranchées-abris nommé les *ouvrages blancs*, on dressa une magnifique tente où le sommelier impérial vint s'établir dès le matin avec force bouteilles de vin de Champagne, gâteaux, etc... A midi, une armée ennemie, représentée par trois ou quatre bataillons et une batterie, occupa les *ouvrages blancs*. A midi et demi, l'empereur, sa maison, ses cent-gardes montaient à cheval, l'impératrice suivit en voiture avec le prince impérial. A une heure, Sa Majesté se plaça au centre d'une ligne composée des troupes du camp ne représentant pas l'ennemi, formée en dessous et à un kilomètre de la crête des *ouvrages blancs*. Les trois divisions d'infanterie du camp se plièrent en colonne double dite d'attaque, par bataillons en masse. Au centre, la belle division de cavalerie vint s'établir en colonne serrée par escadrons avec ses casques scintillants, ses cuirasses resplendissantes au soleil. En avant des cent-gardes, non moins resplendissants, le brillant état-major de l'empereur, du ministre, du général en chef se montrèrent bientôt, tandis que sur les flancs de l'ordre de bataille, l'artillerie prit place par batteries déployées. A un signal donné, tout cela se mit en mouvement avec un ensemble parfait : les tambours battirent, les clairons et les trompettes sonnèrent la charge avec un indiscible entrain; les *ouvrages blancs* tirèrent, la colonne d'attaque daigna à peine, si ce n'est par les tirailleurs qui la précédaient, répondre au feu de l'ennemi, et après une marche splendide en avant, qui dura vingt-cinq minutes,

les spectateurs placés près du pavillon impérial, l'impératrice, le jeune prince, les dames de Sa Majesté, les ministres, les ambassadeurs et les femmes les plus élégantes de Paris venues à leur suite, purent contempler le ravissant spectacle d'un corps d'armée couronnant les hauteurs et chassant l'ennemi. Celui-ci avait ordre de battre en retraite à une heure fixée, montre en main. Le dernier acte de cette adorable comédie renouvelée du Cirque, mais sur une vaste échelle, fut la charge en ligne de la division de cavalerie, faisant trembler le sol sous les pieds de ses magnifiques coursiers. Le repos fut ensuite ordonné, les faisceaux formés sur la ligne conquise, et amis et ennemis réunis autour de la tente du souverain, vinrent trinquer gaiement à l'empereur et au succès de la grande manœuvre.

Nous avons assisté à cette plaisanterie qui paraissait alors fort innocente et qui ne l'était nullement, car c'était laisser croire à l'armée que comme au temps du fusil à silex, se chargeant par la bouche, des colonnes d'attaque pouvaient, quasi impunément, marcher pendant une demi-heure, sous le feu plongeant de l'ennemi, la baïonnette et le sabre en avant.

« Que serait-il resté de votre belle division, disais-je, le » soir de cette grande représentation, à un des officiers gé- » néraux du camp? Combien de balles et d'obus l'ennemi » aurait-il eu le loisir de vous envoyer pendant le temps » que vous avez mis à enlever les *ouvrages blancs?* Et que » serait-il resté debout de votre monde? » Le brave général sourit tristement et ne répondit pas.

Faisant compliment à celui qui avait commandé la charge de cavalerie : « Vos cuirassiers ont été magnifiques, » lui dis-je, mais si, au lieu de cartouches à blanc, le ba-

» taillon d'infanterie sur lequel vous vous êtes élancé » avait eu dans ses fusils à tir rapide des cartouches à » balles, que seriez-vous devenus? — Nous aurions peut- » être bien f..... le camp, me répondit-il en riant. »

Cet officier général s'est trouvé l'année suivante, à pareille époque, aux grandes charges de la campagne de 1870; il ne f..... pas le camp, mais ses braves cuirassiers y furent démolis malgré leur héroïsme et leur dévouement. Lui-même, culbuté par un obus qui tua son cheval, faillit périr.

Voilà cependant les leçons fausses que l'on donnait, dans nos camps dits d'*instruction*, à nos soldats, à nos sous-officiers, à nos officiers, à nos généraux, une année avant d'entrer en campagne contre la nation la mieux préparée à la guerre. Voilà les errements sur lesquels on marchait. On ne comprenait pas même encore, qu'on devait apporter dans l'art de combattre, dans la tactique, des modifications indispensables, du moment où l'on avait modifié l'armement. Le chevalier Bayard n'aimait pas les arquebusades qui tuaient, de près ou de loin, les plus braves comme les plus lâches; il déplorait leur usage, mais il les comprenait. Et cependant, l'année précédente, en 1868, on avait fait à ce même camp de Châlons, en présence de l'empereur, une expérience intelligente et concluante.

Une bande de toile égale au développement d'un escadron, avait été mise, à distance de charge, en face d'un peloton d'infanterie armé du fusil à tir rapide. Sur le côté on avait placé l'escadron le mieux monté du régiment le mieux monté (les guides). A un signal donné, le peloton avait commencé le feu et l'escadron s'était élancé à la charge. Lorsque ce dernier était arrivé à hauteur du peloton d'infanterie, chaque fantassin avait eu le temps de tirer cinq balles, dont trois avaient été cribler la toile.

Et cependant, M. le général Ambert avait plaisanté dans une spirituelle brochure, avec beaucoup d'esprit et de brio, sur le fusil à tir continu, et un jeune colonel de cavalerie de la garde, écrivain de non moins d'esprit, avait publié en 1866, après Sadowa, une brochure érudite, intitulée *la Guerre et ses engins*, pour soutenir cette thèse passablement paradoxale, que les pertes à la guerre sont en raison *inverse* de la perfection des armes. Il est vrai de dire que ce colonel, devenu général, et qui en 1870 a pu voir de près l'effet des armes nouvelles, en recommandait l'adoption comme une mesure de la dernière urgence.

Le chapitre VII de la brochure *De l'influence des inventions modernes sur l'art de la guerre*, consacré à l'arme de la cavalerie, laissait entrevoir la suppression prochaine et probable de la grosse cavalerie dans les armées modernes, et traçait le rôle nouveau, la tactique nouvelle de l'arme à cheval.

De la presque impossibilité, à l'avenir, de faire charger de la cavalerie en masse, en ligne ou par escadron sur de l'infanterie ayant le fusil *à tir continu*, l'auteur concluait à la nécessité de modifier la tactique et le rôle de la cavalerie, et à l'inutilité de celle pesamment équipée. Tout cela semblait logique et n'était pas plus désagréable pour les cuirassiers de 1863 que ne l'a été ce que l'on eût pu dire sur les chevaliers bardés de fer du moyen âge. La chose ne parut pas telle au ministre de la guerre. Il trouva absurde au dernier chef ce que contenait la brochure, et le général Ambert invoqua la muse de l'histoire pour retracer en termes pompeux les hauts faits d'armes quasi légendaires des cuirassiers d'Eylau, de Friedland, de la Moskowa et de Waterloo.

Aujourd'hui, à ces hauts faits d'armes le général peut

ajouter encore ceux non moins admirables des cuirassiers de Reischoffen, mais voudrait-on nous dire combien de coups de sabre la belle division Bonnemains a donnés à l'ennemi sur le plateau de Reischoffen, et ce qui est resté debout de ces brillants et héroïques cavaliers après les charges quasi inutiles, holocaustes inspirés par le plus admirable dévouement? Croit-on que les régiments n'eussent pas été plus utilement employés à couvrir l'armée, ainsi que l'ont été les régiments à cheval de l'armée allemande?

Nous allons voir comment, pendant cette campagne de 1870, l'ennemi disposait et faisait combattre son infanterie, comment il employait sa cavalerie.

Un dernier mot sur la brochure de 1863 :

Le chapitre VI est consacré à l'artillerie en campagne. L'auteur y développe le rôle que, selon toute apparence, cette arme aurait par la suite.

« Quelle sera l'influence, dit-il, de ces terribles engins à » l'abri desquels nulle troupe ne pourra se mettre?

» L'infanterie pourra-t-elle s'approcher en colonnes pro- » fondes et manœuvrer à 1500, à 2000 mètres de l'artil- » lerie de son adversaire? Pourra-t-elle, sans être désor- » ganisée, franchir des distances ordinaires? Et si l'on » adopte les bouches à feu se chargeant par la culasse, c'est- » à-dire au tir rapide, que deviendra-t-elle?

» La cavalerie pourra-t-elle également, sans être désor- » ganisée, se masser, se déployer, se former pour charger? » Si elle le fait à portée du canon de l'ennemi, elle risque » d'être anéantie avant d'arriver sur l'obstacle à vaincre. » Si elle le fait hors de la portée du canon, les chevaux » n'atteindront l'obstacle qu'à bout de forces et pour s'a- » battre haletants aux pieds de l'adversaire.

» L'infanterie et la cavalerie, jusqu'ici la *trame* des ar-
» mées, se trouveront donc forcément céder le pas à l'ar-
» tillerie. Le rôle de la première deviendra secondaire, le
» rôle de la seconde se réduira presque aux opérations de
» la petite guerre.

» L'infanterie, pouvant agir en pays coupé, accidenté,
» parviendra encore quelquefois à dérober ses colonnes au
» feu des pièces de son adversaire; mais la cavalerie, à la-
» quelle il faut un terrain plat et découvert pour charger
» en grandes masses, ne pourra que bien rarement placer
» son sabre dans la balance des combats.

» Lorsqu'à Solférino, la belle cavalerie autrichienne se
» disposait à charger nos colonnes d'attaque, vers la fin de
» la bataille, nos projectiles ne vinrent-ils pas atteindre
» ses lignes et y jeter le désordre ?

» Comment l'infanterie, comment la cavalerie se dérobe-
» ront-elles aux terribles effets des nouvelles bouches à
» feu ? Nous ne voyons qu'un moyen pour elles, celui de se
» couvrir elles-mêmes de leur propre artillerie. Ce ne sera
» donc plus qu'après une lutte de destruction, à la suite de
» laquelle une des deux artilleries, réduite au silence, devra
» abandonner le combat, que les colonnes pourront se rap-
» procher, agir et s'aborder.

» On le voit, l'artillerie de campagne est appelée à jouer
» un rôle capital dans les guerres futures, et à substituer
» son action à celle de l'infanterie, à annihiler presque
» complétement celle de la cavalerie. »

Tous ces raisonnements parurent bien spécieux, bien ridicules à M. Randon, et M. Ambert en fit justice en écrivant, en répétant que l'auteur de la brochure persiflait la grosse cavalerie. Il s'attira en 1866 une réponse assez nette,

et depuis, malheureusement, les batailles de Frœschwiller, de Sedan n'ont que trop donné raison à l'auteur de la brochure, car notre cavalerie dans ses charges n'a réussi que lorsqu'elle a pu aborder de la cavalerie non soutenue par de l'artillerie, comme la division Forton à la bataille du 16 août.

Ainsi donc, dans notre armée, nous marchions avec les errements anciens malgré les armes nouvelles. Comment les hommes de guerre de l'Allemagne modifiaient-ils la tactique de leurs troupes?

X

Nous avons trouvé à cet égard des détails curieux dans deux petits ouvrages publiés après la guerre de 1870. L'un est intitulé *Bazaine et l'armée du Rhin*, l'autre, *Conséquences de l'adoption des armes nouvelles*.

Dans le premier, on lit, pages 47 et 48 :

« 1er *septembre*. — Encore un combat inutile. Les ou- » vrages enlevés sont abandonnés par nous. Pendant la » nuit, les Allemands les réoccupent en force et sans coup » férir, attendu que le maréchal Bazaine n'y a envoyé ni » ordre ni renfort. Qu'arrive-t-il ? Dès l'aurore la canon- » nade recommence et dure jusqu'à midi, nous tuant des » hommes sans utilité aucune.

» Pour nous, la lutte, cette fois, comme toutes les précé- » dentes, comme tous les combats livrés depuis trois se- » maines, est peine perdue. Oh ! c'est à se manger les » poings de désespoir. A midi, l'armée entière bat en re- » traite. Le bruit commence à courir dans les rangs que » Mac-Mahon va nous donner la main, que Bazaine ne s'est

» engagé sur la rive droite de la Moselle que pour opérer » une diversion, retenir l'ennemi de ce côté, attendu que » les Allemands cherchaient à entraver la jonction... Hélas! » un autre drame se jouait à Sedan ! L'armée de Châlons, » au lieu de courir à nous en franchissant la Meuse à Dun, » comme elle en avait l'ordre du ministre Palikao, le plus » habile de nos généraux; au lieu de profiter, pour nous » joindre, des quarante-huit heures d'avance qu'elle avait » sur le prince royal; nous, au lieu de profiter de nos vic- » toires pour courir à elle, nous nous consumions les uns » et les autres en efforts stériles, nous engouffrant avec la » dernière des inepties, les uns dans Sedan, les autres dans » Metz !.... Le duc de Magenta, se laissant influencer par » son impérial hôte, tergiverse, hésite, perd son avance. » Le maréchal Bazaine..... quel était son but, à celui-ci? » Était-ce, à cette époque, comme on commençait à le » dire dans notre armée, de fuir le souverain et un général » en chef plus ancien en grade que lui? avait-il un autre » but ?.... Voici, sur la matinée de Servigny, un fait qui » m'est personnel.

» Je me trouvais en réserve sur le plateau de Grimont; » de ce point élevé, au moyen de ma jumelle, je pus, comme » au théâtre, me rendre compte de l'habileté avec laquelle » les troupes allemandes se forment pour le combat. De » petits groupes sortaient successivement et sans bruit des » bois qui se trouvaient auprès du village de Failly, ayant » soin de ne pas attirer l'attention et en se méfiant de notre » feu; ils prenaient au fur et à mesure leur ordre de bataille » dans un pli de terrain où, en peu d'instants, ils présen- » tèrent une ligne imposante à l'abri de nos projectiles, et » prête à se porter rapidement vers le point sur lequel on » voudrait diriger cette masse.

» Il me fut facile également de constater du plateau de » Grimont combien le tir de notre artillerie était inférieur » à celui de l'ennemi. Nos projectiles n'arrivaient pas aux » batteries allemandes, et des obus prussiens venaient à » chaque instant éclater sur le point où je me trouvais avec » les réserves. »

Dans le second ouvrage, on lit, page 107 :

« Voici le récit d'un officier emmené en Allemagne, et » ayant eu occasion de voir une grande partie des troupes » ennemies.

» Fait prisonnier à A....., on me conduisit d'abord à » B....., puis à C.... Je pus voir pendant le trajet la façon » dont les Prussiens s'éclairent. Les dispositions qu'ils » prennent dans ce but méritent d'être rapportées.

» Toutes les issues du village de B...., ma première sta- » tion, étaient gardées par quelques uhlans. Un demi-esca- » dron se tenait à l'entrée du village en dehors des maisons » et caché à la vue de nos reconnaissances. On faisait ap- » porter là, aux hommes, des vivres que les cavaliers pre- » naient sans descendre de cheval.

» Près du village de B...., la petite ville de X..... était » aussi occupée par un demi-escadron dont les cavaliers, » sans cesse en mouvement, et marchant deux par deux, » reliaient les deux demi-escadrons.

» Un officier, ayant aux mains une feuille de notre bonne » carte d'état-major dont tous nous manquions, dont nous » n'avions pu nous procurer des exemplaires, même avec » notre argent, dictait à un sous-officier, commandé pour » une reconnaissance, les noms des villages qu'il devait » traverser pour se porter sur la route objet de sa mission.

» A gauche de la route de B...., dans un petit bois non

» loin de la ville, je vis un escadron dont les hommes, pied » à terre, tenaient leurs chevaux par la figure, la bride au » bras. Seuls les officiers se montraient à la lisière du bois. » A deux kilomètres plus loin, derrière un autre bois, » campaient une brigade et une batterie. Un peu plus loin » encore, une division et de l'artillerie. Toutes ces troupes » étaient non-seulement reliées, mais entourées par de la » cavalerie, toujours en mouvement et se maintenant hors » de la vue de leurs adversaires.

» Toute surprise était ainsi rendue impossible. Les Alle» mands emploient fort judicieusement la majeure partie » de leur cavalerie, et ils s'en trouvent fort bien, car moyen» nant le sacrifice de quelques uhlans ou cuirassiers, sur» pris par hasard, tués ou enlevés, ils sont prévenus à » temps de nos mouvements et n'ignorent jamais ce que » nous devenons, tandis que nous sommes dans une per» pétuelle incertitude sur leur position, tandis que chaque » jour nous éprouvons des alertes et des surprises. »

On ne doit pas conclure de cela que la cavalerie ne doit jamais charger, mais nous croyons que les grandes charges en ligne ou en colonne seront de plus en plus rares et presque jamais exécutées sur une infanterie pourvue de cartouches et pouvant tenir ; nous croyons que les charges auront autant de chances de succès, opérées par des cavaliers légers que par des cavaliers lourdement armés ; nous croyons que les premiers, chose des plus essentielles aujourd'hui, pourront conserver le galop à fond de train plus longtemps que les seconds.

Ces citations, les faits que nous venons de raconter nous permettent malheureusement de tirer cette triste conséquence, qu'au point de vue *tactique* comme au point de vue

stratégique, les hommes de guerre de la France n'avaient rien compris. Par leur fatal entêtement à rester dans le *statu quo*, dans la routine, en opposition avec les études intelligentes de nos adversaires, ils avaient préparé nos désastres.

Telles sont, selon nous, les causes principales *au point de vue militaire* qui ont amené nos revers épouvantables.

Quant à l'artillerie et à la supériorité de celle de l'Allemagne sur la nôtre, à la manière habile de l'employer, voici ce que, le lendemain de la bataille de Sedan, le général de Wimpffen écrivait à un de ses amis :

« Afin d'exécuter ce que j'avais énoncé à l'empereur, j'écri- » vais quelques instants après au général Douay :

» Je crois à une démonstration sur votre armée, mais surtout » pour vous empêcher de porter secours aux 12[e] et 1[er] corps. » Voyez si vos positions vous permettent de n'utiliser qu'une » partie de vos troupes et d'envoyer le reste au général Lebrun. » Je vous engage à envoyer une partie de votre artillerie dans le » bois avec la brigade l'Abadie, pour se joindre au général de » Fontanges.

» J'arrivai en même temps que ce billet sur les positions tenues » par cet officier général, et là, en présence des forces considéra- » bles qui se présentaient à lui, du peu de progrès fait en avant » par le 1[er] corps, j'abandonnai le projet de tenter de battre les » armées allemandes l'une après l'autre, et je ne vis plus de salut » que dans une résistance prolongée jusqu'à la nuit, si c'était » possible, et me permettant de me retirer dans la direction la » plus favorable. Dans mon entretien avec le général Douay, ce » général me déclarait que les conditions dans lesquelles nous » nous trouvions étaient telles que nous ne luttions plus que » pour l'honneur. La grande préoccupation était surtout la prise, » par l'ennemi, du bois de la Garenne : j'y envoyai aussitôt de » nouvelles troupes et je m'y rendis pour mieux juger de la si- » tuation. Je dépassai les troupes qui se trouvaient dans le bois » et j'assistai là à un tableau navrant : *celui de notre artillerie*

» *trop rapidement désorganisée par le feu de l'ennemi et nos obus*
» *éclatant en avant des bataillons prussiens massés et couchés*,
» attendant le moment opportun pour se porter en avant. Pendant
» ce temps, le bois était fouillé dans tous les sens par les obus
» prussiens, et la cavalerie et l'infanterie qui s'y abritaient étaient
» désorganisées par eux, au point de les voir se refuser à rester
» en ligne, malgré les efforts de leurs officiers. »

Voici maintenant l'extrait du rapport du commandant de l'artillerie du 5ᵉ corps. Il est bon à méditer :

Nous avons remarqué une assez grande irrégularité dans l'éclatement de nos projectiles ; en outre, plusieurs officiers ont constaté que, à la suite de longues marches et du transport du matériel par chemin de fer, un certain nombre de bouchons des évents étaient tombés, ce qui supprimait le tir aux grandes distances, et occasionnait des éclatements prématurés.

Nos fusées fusantes ne nous permettaient pas d'atteindre au delà de 3000 mètres les pièces ennemies qui, elles, nous envoyaient avec succès leurs projectiles à cette distance et même à des distances supérieures. L'emploi des fusées fusantes ne permet pas d'apprécier la portée par les points de chute, pour régulariser le tir, ce que nos ennemis pratiquaient avec habileté. Nous sommes donc conduits, par l'expérience, à recommander exclusivement l'emploi des fusées percutantes, qui, si elles produisent peu d'effets aux grandes distances, *dans des terrains mous ou détrempés*, en ont au contraire un énorme, matériellement et moralement, aux distances où le ricochet a lieu, et même à toutes les distances, quand les projectiles rencontrent des pierres, des bois ou des terrains résistants.

Les fusées percutantes doivent apporter une sécurité complète dans les transports ; leur emploi dans le tir paraît facilité par le mode de chargement par la culasse.

XI

CAUSES SECONDAIRES

Au nombre des causes secondaires qui ont influé sur nos désastres nous indiquerons :

1° La façon inintelligente avec laquelle nous assurions ou plutôt nous n'assurions pas la nourriture des troupes, mise en opposition avec la méthode employée par l'ennemi pour faire vivre les siennes. Tandis que nous nous efforcions de réunir sur un point donné des vivres nombreux pour la distribution desquels il fallait quelquefois des journées entières, tandis que nous chargions nos soldats, affaissés déjà sous le poids de leur bagage, de rations pour trois ou quatre jours, rations dont les hommes se débarrassaient parfois aussitôt, sans souci du lendemain, et avec une imprévoyance et une indiscipline toute française, nos ennemis se bornaient à mettre dans la petite boîte en fer-blanc de leurs hommes de troupe un morceau de viande concentrée destinée à les empêcher de mourir de faim, puis ils exigeaient des habitants du pays la nourriture quotidienne des leurs, ordonnant que partout où l'on trouvait des habitants inoffensifs et disposés à nourrir les troupes, on se montrât discipliné et doux, prescrivant le sac et le pillage des maisons abandonnées par leurs habitants, et où la troupe ne pouvait être nourrie.

Conséquences naturelles : A la suite de nos armées, l'indiscipline et le gaspillage; chez les troupes régulières allemandes, la discipline, l'ordre, et au besoin, un désordre simulé et momentané, si cela était nécessaire pour agir sur

les habitants des localités dont on pouvait avoir besoin.

2° L'espionnage organisé sur la plus vaste échelle par nos adversaires auxquels en ce genre tous les moyens sont bons, moyens désapprouvés et rejetés par la franchise de notre caractère national, ce qui fait que bien avant la guerre et pendant la lutte, tout ce que nous disions et faisions, toutes les mesures adoptées chez nous étaient connus chez eux, tandis que nous, nous ne savions rien de ce que l'on faisait et exécutait dans le camp ennemi.

3° La trop grande liberté laissée chez nous à une presse, souvent peu patriotique et maladroite, la restriction sans mesure apportée chez nos ennemis aux *racontars* des papiers publics relativement à la guerre.

4° L'ignorance complète où nos hommes de troupe avaient été laissés de l'étude du terrain, de *la topographie*, dont nos officiers sortant des écoles militaires avaient à peine quelques légères notions, tandis que la plupart de nos chefs de corps ne savaient pas même lire une carte et un plan, enfin le dénûment quasi complet de cartes où l'on avait laissé notre armée.

Dans l'armée allemande, au contraire, pas un officier, pas un sous-officier qui n'eût dans sa poche ou dans son sac sa petite carte pour se guider, pas un qui ne sût la lire, qui ne la comprît et qui ne fût à même de rectifier les notions fausses qu'on pouvait lui donner.

Lorsqu'en Prusse on se prépara à nous faire la guerre, nul sacrifice ne fut épargné pour procurer à l'armée allemande les meilleurs et les plus nombreux éléments topographiques sur notre pays. Quant à nous, nos généraux ne furent même pas tous pourvus des magnifiques spécimens de cette carte de France si habilement levée par nos officiers d'état-major, qui coûte si cher à graver et dont

regorgeait le dépôt de la guerre. Il y a plus, le jour où la guerre fut déclarée, on fit rentrer toutes les cartes laissées dans le commerce, en sorte que personne ne put se procurer ces cartes si utiles, même à prix d'or ou d'argent. Le tout pour empêcher les Allemands de s'en procurer. On fermait la cage lorsque, depuis des éternités, les oiseaux étaient dehors. Enfin l'utilité du service topographique en temps de guerre fut si mal comprise, que la délégation de Tours quitta Paris sans emporter du dépôt de la guerre les feuilles au $\frac{1}{80\,000}$ de la carte de France, qu'il fallut un temps relativement considérable et des efforts inouïs pour pourvoir nos armées de la Loire, de l'Est et du Nord, de quelques spécimens ayant le sens commun.

XII

Dans ce que nous venons de dire, nous avons cherché à développer une partie des causes qui ont produit nos désastres, soit au point de vue stratégique, soit au point de vue tactique. Il est une de ces causes dont nous n'avons pas encore parlé et par le développement de laquelle nous terminerons cette étude. Pendant toute cette guerre de 1870-1871, l'armée allemande obéit à une *impulsion unique* donnée par le quartier général, sous l'inspiration d'un militaire du plus haut mérite, M. de Moltke. Tous les ordres généraux pour les grands mouvements à exécuter par les chefs des divers corps d'armée, partent du même point et ne donnent lieu, tant ils sont clairs et précis, à aucune fausse interprétation. Voilà pour la direction générale, laquelle est subordonnée aux nouvelles apportées au quartier royal et qui viennent y aboutir de tous les points

du vaste théâtre de guerre occupé par les belligérants. Pour les directions secondaires, chaque commandant de corps d'armée donne ses ordres et veille à leur exécution, ne se préoccupant pas de briller aux dépens de ses collègues. Chaque officier, chaque sous-officier, depuis le commandant de division jusqu'au simple caporal, conserve, dans les limites de son grade ou de ses attributions, la liberté d'action nécessaire au fonctionnement du grand rouage. Voilà ce qui se passe chez l'ennemi pendant cette guerre.

L'inverse a lieu dans l'armée française. Pas de direction unique. A peine l'armée a-t-elle livré ses premiers combats que les ordres se croisent et se contredisent. L'empereur veut que l'armée de Sedan revienne à Paris, le comte de Palikao, ministre de la guerre, veut que l'armée de Mac-Mahon rallie celle de Bazaine, lui donne la main et ne revienne sous Paris qu'après cette première opération (selon nous, il n'a pas tort). Le duc de Magenta, incertain, flotte, faisant tantôt deux pas en avant pour obéir aux ordres du ministres tantôt un pas en arrière pour complaire aux idées du souverain. On perd le temps le plus précieux. On ne revient pas sous Paris, on ne rejoint pas Bazaine, on livre à Sedan une bataille défensive, dans les plus déplorables conditions. Pour cette bataille le général en chef, le matin, au moment où il engage ses troupes, n'a pas même un plan arrêté, bon ou mauvais : il l'avoue lui-même loyalement. Chaque chef de corps agit comme il l'entend, sans obéir à une impulsion unique; au beau milieu de la bataille, les chefs de corps quittent le terrain, s'en vont auprès de l'empereur sans les ordres du général en chef. Nous voyons se reproduire en 1870 en France ce qui a eu lieu en Italie en 1859 : des généraux ne

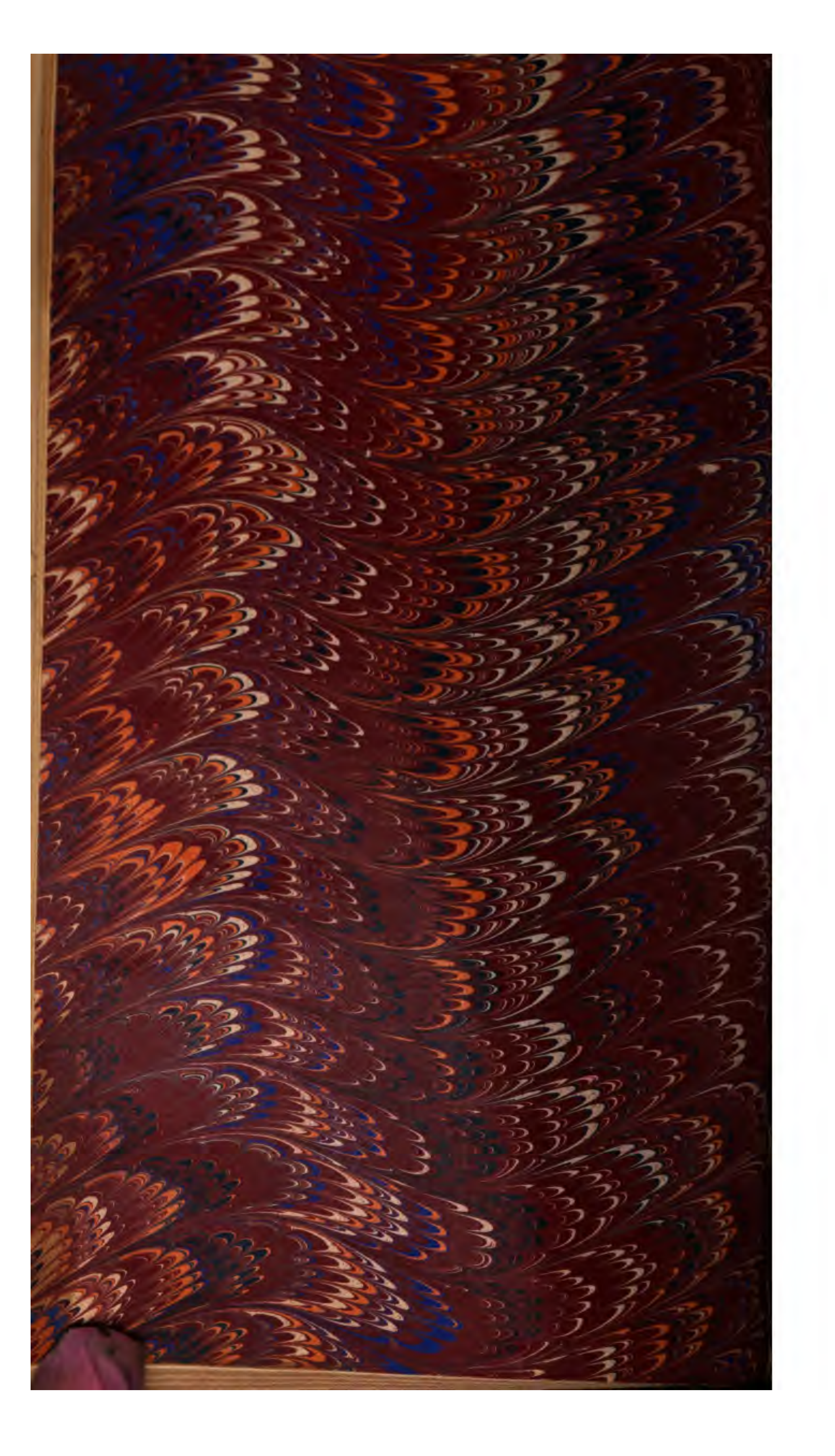
consultant que l'intérêt particulier, sacrifiant l'intérêt général, et à côté de cela, des commandants de division, de brigade, de régiment, habitués par le régime impérial à tout faire remonter au souverain, n'osent pas assumer sur eux la plus légère responsabilité, n'osent prendre la plus petite initiative.

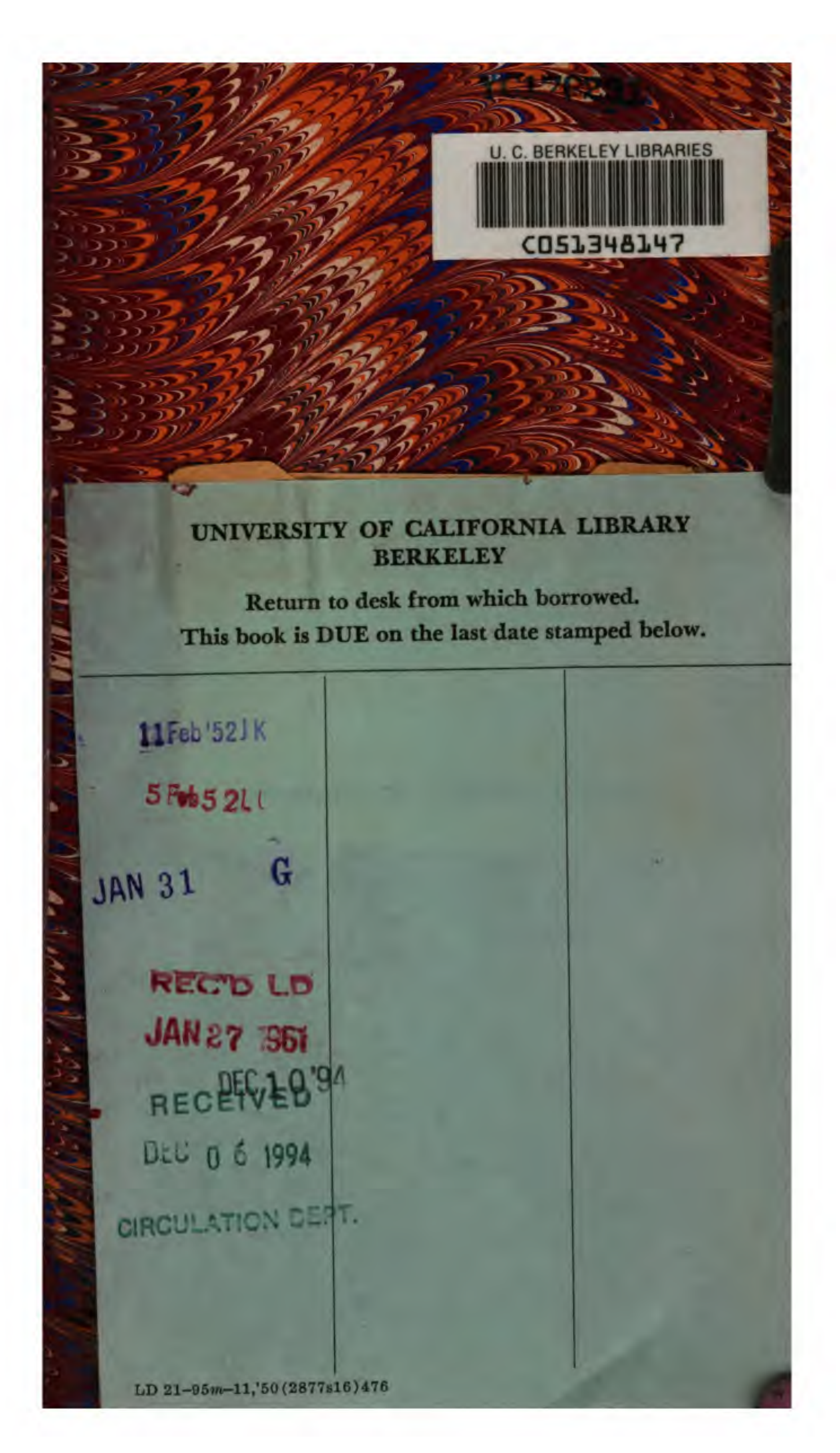
Pour nous résumer par une comparaison : Nous sommes en présence de deux orchestres. Le premier est habilement conduit par un chef intelligent qui a préparé à ses musiciens leur partition dans les limites de leurs talents; chaque instrumentiste donne à l'ensemble général tout ce qu'il peut donner, sans jamais rien laisser au hasard ou à la fantaisie. Le second orchestre n'a point, par le fait, de chef unique; chacun agit comme il l'entend, joue de son instrument à sa fantaisie. Le premier orchestre produit une harmonie admirable, le second une épouvantable cacophonie. Il n'en saurait être autrement.

Voilà ce qui se produit avant Sedan. Après cette journée si néfaste, c'est bien pis encore. Des hommes étrangers au métier des armes aussi bien qu'à l'art difficile de gouverner, s'emparent du pouvoir. A Paris, un général, homme de mérite sans doute, mais sacrifiant plus à la théorie qu'à la pratique, ne cessant de parler et de professer au lieu d'agir, un général d'une bonté de cœur qui donne à son caractère une faiblesse intempestive, ne sachant pas, au jour du danger, faire un large et douloureux sacrifice pour obtenir un grand résultat, émiettant ses forces, un général incapable de réprimer d'une main vigoureuse des factieux qui font à la patrie plus de mal que ses plus dangereux adversaires; croyant qu'avec une éloquence pompeuse on arrête des bandits de la pire espèce, on réprime des crimes de la plus odieuse nature, on gagne des ba-

tailles. En province, un ministre de la guerre avocat, n'ayant pas les premières notions militaires, en arrière d'un siècle malgré des prétentions à être un homme de progrès, se figurant encore qu'avec les levées en masse de *prétendus* patriotes indisciplinés, mal vêtus, mal chaussés, mal armés, on doit vaincre des troupes régulières et aguerries, parce que ces troupes ne sont ni françaises, ni républicaines et qu'elle obéissent à un *tyran*. Et en outre, ce ministre beau parleur est flanqué d'un ingénieur de talent dans sa spécialité, convaincu qu'il suffit de sortir l'un des premiers de notre savante école polytechnique pour savoir faire des plans de campagne excellents et apprendre aux généraux leur métier. Puis, pour soutenir ces deux hommes confits en la sainte république qui doit leur inspirer le génie de la guerre, une administration centrale ayant la prétention d'être infaillible, administration composée : 1° de jeunes ingénieurs, 2° de commis jeunes et vieux ignorants du métier des armes, passant leur existence dans la paperasserie administrative qui embrouille les questions les plus simples au lieu de jeter le jour sur les questions ardues. De telle façon que ce sont les Gambetta, les Freycinet qui donnent la dernière main aux plans de campagne élaborés dans leurs bureaux et imposés à des généraux tels que des d'Aurelle, des Chanzy, des de Pallières, des Bourbaki, etc. Encore si la politique n'entrait pour rien dans leurs combinaisons et dans leurs affections, mais il n'en est pas ainsi. Garibaldi, *le héros de* Sicile, l'illustre Bordone, son chef d'état-major, sectateurs passionnés de la sainte république, ne peuvent être aux yeux des Gambetta que de grands chefs, tandis que les généraux qui ont servi, en vils esclaves, les honteux gouvernements monarchiques précédents doivent être *déshérités*

de tout talent militaire. La république ne saurait permettre qu'il en soit autrement. Terminons par un exemple entre mille : le 1er janvier 1871, le roi de Prusse et M. de Moltke ont reconnu que dans l'Ouest la deuxième armée de la Loire réorganisée au Mans par l'habile, vigoureux et prudent Chanzy ne tardera pas à sortir de l'inaction à laquelle elle a été momentanément condamnée, que bientôt elle viendra essayer de débloquer Paris. Avant qu'elle soit en état d'agir et d'inspirer à cet égard des craintes sérieuses, il faut lui couper ongles et griffes. Des ordres sont donnés en conséquence et partent du quartier royal à Versailles. Le prince Frédéric-Charles prendra l'offensive avec la deuxième armée, depuis Vendôme jusqu'à Illiers, au nord de Bonneval, contre les renforts arrivant de l'ouest. A cet effet, le 13e corps, formé provisoirement avec les 17e et 22e divisions (prince de Hesse et de Gersdorff), les 2e et 4e de cavalerie (de Stolberg et prince Albrecht), le tout commandé par le grand-duc de Mecklembourg, ayant une division à Orléans, passe de nouveau sous les ordres du commandant de la deuxième armée (prince Frédéric-Charles). Le commandant en chef de la troisième armée sous Paris, (prince royal) fait relever le 2e corps (de Fransecki) aux lignes d'investissement par le 1er bavarois (von der Thann) fatigué. Ce 2e corps se met en marche pour Montargis, ayant pour mission de couvrir le blocus de Paris au sud et au sud-est, vers Gien, de se tenir en communication avec la division grand-ducale laissée à Orléans d'une part, et d'opérer, d'une autre part, avec le 7e corps (Zastrow) qui se porte sur Auxerre. La 5e division de cavalerie (Reinbaben) couvrira le flanc droit de la deuxième armée. La 4e division d'infanterie (Hann de Veyhern), disponible (Mézières s'étant rendu), sera amenée par les chemins de fer devant Paris.





U. C. BERKELEY LIBRARIES
C051348147

